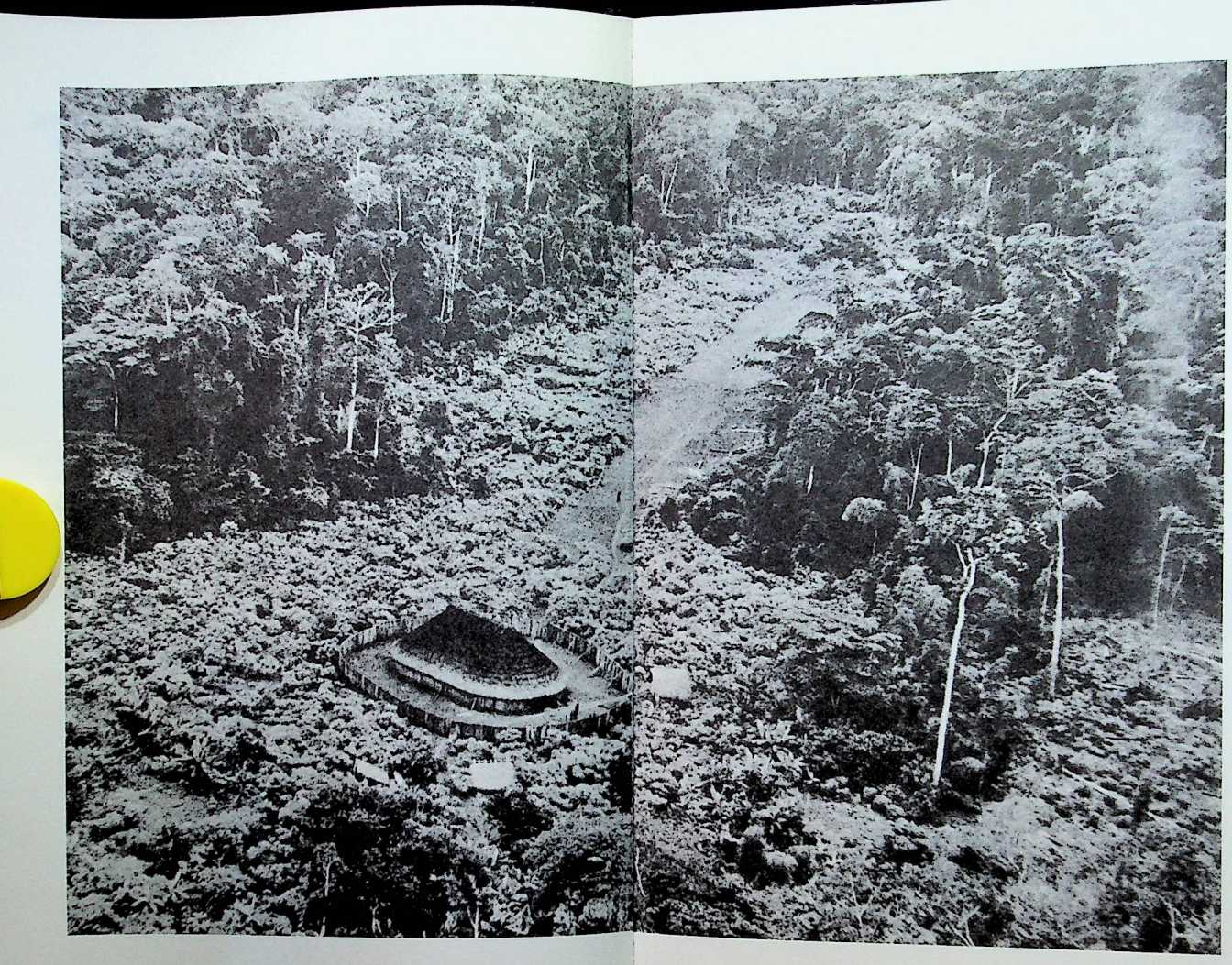


**Frank et Marie Drown**



FRANK ET MARIE DROWN

AU PAYS

des

JIVAROS

*(Mission ta the Head'Hunters)*

Traduit de l’anglais

par Hélène Cruvellier

*DEUXIÈME ÉDITION*

*$e mille*

**ÉDITIONS DES GROUPES MISSIONNAIRES**

AVANT-PROPOS

*Les missions et les missionnaires ont souvent etc critiques*

*de nos jours. Et très souvent de fort injuste façon Un a*

*parlé de paternalisme. On a même dit, par exemple, que*

*le missionnaire n’avait apporté aux Indiens que l alcool, le*

*transistor, les haillons et... les talons aiguilles! On ne sau­*

*rait être plus injuste et plus stupide.*

*Il est bien vrai qu’en certains pays une religion prétendue*

*chrétienne a accompagné le conquérant et n a donné du*

*christianisrne qu'une pauvre image.*

*Les missions évangéliques, dont l'essor a été grandis­*

*sant surtout depuis un siècle et demi, ont au contraire*

*accompli une œuvre magnifique. Le présent ouvrage de*

*Frank et Marie Drown en donne la preuve.*

*Pour simplifier, cest Frank Drown qui fait le récit.*

*Mais, dans l'édition anglaise, l'auteur précise que le travail*

*s’est fait en étroite collaboration avec sa femme. D'une*

*manière générale, l'auteur désigne ses collaborateurs et*

*amis par leur prénom, et meme souvent par un diminutif*

*de ce prénom. Nous n'avons pas cru devoir faire autre­*

*ment. Ne sommes-nous pas tous membres de la même*

*famille de Dieu ?*

*Le lecteur fera aussi connaissance d'œuvres d'évan­*

*gélisation très importantes, mais encore trop peu connues*

*dans nos pays, entre autres:*

*La* Gospel Missionary Union *ou* Union Missionnaire

Evangélique, *a laquelle appartiennent M. et Mme Fr.*

*Dr°wn- Elle compte quelque 400 missiomiaires depuis*

*l Alaska jusqu'en Afrique, sans oublier l'Amérique du*

*oud et l Europe.*

8

AU PAYS DES JIVAROS

The Voice of the Andes *ou* la Voix des Andes, *U impor­*

*tant poste émetteur de radio évangélique de Quito (Equa­*

*teur), bie?i connu par Vindicatif international HCJB dont*

*on a fait une devise: H eralding Christ Jésus Blessing (pro­*

*clamant la bénédiction de Jésus-Christ). C'est non seule­*

*ment le plus puissant émetteur évangélique, mais c'est*

*aussi un centre fort apprécié pour son œuvre médicale et*

*culturelle.*

*La* MAF, *l'une des plus jeunes, mais aussi des plus*

*importantes sociétés missionnaires évangéliques modernes:*

Missionary Aviation Fellowship *ou* Service Missionnaire

Aérien. *Avec ses 70 avions et une centaine de pilotes —*

*qui ont tous vocation missionnaire — elle est à la dispo­*

*sition des missions évangéliques. Ses services so?it inappré­*

*ciables et ont permis d'atteindre de nombreuses populations*

*jusqu9ici inaccessibles. Nate Saint, dont il est question*

*dans cet ouvrage, était membre de cette MAF.*

*Les lecteurs verront une fois de plus que les missions*

*évangéliques accomplissent une œuvre magnifique avec*

*courage, renoncement et désintéressetnent. Elles travaillent*

*vraiment dans l'intérêt présent et éternel des populations*

*qu'elles évangélisent.*

*Il nous est agréable de souligner encore ici l'esprit de*

*collaboration entre les diverses missions. Contrairernent à*

*ce que bien des gens pensent, l'unité chrétienne est bien*

*réelle et efficace.*

*Nous sommes personnellement fort ému de constater*

*que chez les Jivaros, comme du reste en bien des endroit\**

*d'Afrique ou d'Indonésie, en l'espace d'une génération,*

*des hommes nombreux ont passé d'un état voisin de la*

*barbarie à celui de chrétiens authentiques.*

*A Dieu seul la gloire!*

Roger Chérix, pasteur.

CHAPITRE PREMIER

PRÉPARATION POUR LA MISSION

*La repentance et le pardon des péchés*

*seraient prêchés en son Nom, à toutes*

*les nations.*

Luc 24: 47.

Je suis un enfant de la campagne, élevé dans une petite

ferme près de Curlew, en lowa, Etats-Unis. Avant-dernier

enfant d’une famille nombreuse, j’ai appris avec mes deux

frères et mes quatre sœurs à vivre en aimant et respectant

mes semblables.

Mon père, Jay R. Drown, bien qu’ayant de solides prin­

cipes chrétiens, n’était pas doué pour prêcher ni même

pour parler du Seigneur. Je ne l’ai entendu prier dans le

cercle de famille que lorsqu’il était déjà d’un certain âge.

Mais il vivait selon les exigences de la Bible, qu’il nous

inculquait par son exemple. Il pensait que les enfants

devaient respecter leurs aînés, et que travailler à la sueur

de son front était nécessaire à la vie. Il ne nous a jamais

permis de nous moquer de quelqu’un moins privilégié que

nous. Si l’un de ses enfants transgressait cette règle, sa main

entrait promptement en action. Je lui suis reconnaissant

aujourd’hui de nous avoir aussi enseigné l’économie en

nous donnant très peu d’argent de poche.

Dès notre enfance nous devions tous participer aux tra­

vaux de la ferme, mais notre père veillait à ce que nous

eussions aussi des loisirs.

Ma mère était une fervente chrétienne qui connaissait

le Seigneur comme son Sauveur personnel. Elle nous apprit

10

AU PAYS DES JIVAROS

à L’aimer et à aimer sa Parole. C’est elle qui me poussa

à prêcher. Elle nous dirigeait dans la prière et le chant des

cantiques. Qu’il neigeât ou qu’il plût, elle nous conduisait à

tous les services de la petite église évangélique. Grâce aux

sermons entendus là, aux enseignements et aux prières de

ma mère, nous étions tous convertis avant d’avoir vingt

et un ans. Aujourd’hui, mes frères et sœurs sont des mem­

bres actifs de leur église.

Depuis l’enfance, j’aimais le sol riche de l’iowa et le

travail qui devait faire produire les meilleures récoltes de

blé, de foin et d’avoine. J’aurais été parfaitement heureux

de passer le reste de ma vie à la ferme. Mais Dieu m’appe­

lait à prêcher et cela primait tout. Avant dix-huit ans, je

m’exerçais à faire des sermons à haute voix tandis que je

guidais la charrue et creusais les longs sillons du champ

de blé. Je commençais à participer avec d’autres jeunes aux

réunions, en plein air, des villes voisines. Cela fortifiait et

ma foi et mon désir de porter l’Evangile à d’autres. Sans

tarder on me donna l’occasion de prêcher dans une église

des environs.

Mes frères et sœurs plus âgés étaient allés à l’Ecole

biblique, après l’école secondaire. Je savais que le Seigneur

désirait que j’y aille aussi. J’y suis allé! J’avais la convic­

tion de devoir y aller, mais peu d’argent lorsque j’arrivai

à l’Ecole biblique de Northwestern à Minneapolis. Cette

ville me parut immense. J’avais le mal du pays; je me

sentais perdu. Je devais chercher du travail pour payer ma

pension et mes études.

Pendant trois années, je fis, à côté de mes études, toutes

sortes de travaux: laver la vaisselle, nettoyer les tapis, la

nuit... c’était épuisant. Je ne le regrette pas, car j’ai ainsi

appris beaucoup de choses pratiques dans mes rapports

chrétiens avec mes nombreux employeurs.

En dépit de cet emploi du temps très varié, je fixais mon

attention sur la Bible, suivant le plus de cours possible.

PRÉPARATION POUR LA MISSION

1 1

J’étudiais ses doctrines, sa composition, son histoire, son

application à la vie quotidienne. J’apprenais aussi l’homi-

létique — comment prêcher les vérités du Saint Livre. Je

pensais avec reconnaissance aux leçons préparatoires

reçues lorsque j’étais assis au premier rang de l’Eglise

évangélique de Curlew.

Durant mes études, j’avais conservé le désir de devenir

prédicateur. Pendant la dernière année, en janvier 1944,

un jeune missionnaire, Paul Fleming, plein de zèle, vint

à Northwestern. C’était l’un des nombreux visiteurs venus

spécialement pour s’adresser à nous. Par son moyen, le

Seigneur me parla. Je ne me souviens plus des paroles

de M. Fleming, mais ce que je me rappelle, c’est que, assis,

seul au fond de l’église, j’entendis Dieu me donner un

ordre: « Va. » Pour la première fois, je me levai et

m’avançai. J’éprouvais une grande joie. Dès cet instant,

je n’ai jamais douté de l’appel de Dieu. J’avais promis

d’aller n’importe où pour Le servir. Je me préparerais

donc à devenir missionnaire. Je faisais des plans. Les

pays du Sud m’avaient toujours attiré. Bien qu’il y eût peu

de Latins à Minneapolis, un camarade et moi trouvâmes

une petite mission mexicaine où nous commençâmes à

apprendre l’espagnol. Je me levais tôt chaque matin pour

assister à la réunion de prière des étudiants, à 7 heures,

pour les missionnaires.

Maintenant que ma vocation s’était précisée, je désirais

rencontrer une jeune fille pour partager mon ministère.

Aucune règle ne précisait au missionnaire s’il devait ou

non se marier. Quant à moi, je sentais le besoin d’une

compagne. Plusieurs jeunes filles de ma classe se prépa­

raient en vue de la mission, mais une seule m’attirait. Elle

était gentille, pleine d’entrain et venait d’une petite ville

du Michigan. Elle se nommait Marie Page.

□ □ □

12

AU PAYS DES JIVAROS

Pendant notre période de formation, nous avons été

particulièrement informés de ce qu’est la vie d’un mission­

naire. C’est plus important que d’apprendre une langue

étrangère ou de diriger une classe biblique! Le but prin­

cipal d’un missionnaire, c’est d’établir des Eglises, des

Eglises indigènes qui vivront de leur travail, qui seront

autonomes et qui deviendront missionnaires à leur tour.

« Si votre travail en tant que missionnaire n’a pas pour

résultat des Eglises indigènes puissantes qui puissent se

passer de vous, nous faisait remarquer notre directeur, vous

échouerez en tant que missionnaire. » Ce fut la méthode

de Paul et ce serait la nôtre.

En janvier suivant, nous sommes allés en Caroline du

Nord pour terminer un cours de formation et apprendre le

côté pratique du travail missionnaire, c’est-à-dire tout,

depuis les principes de linguistique jusqu’à la médecine de

>ase, en passant par la menuiserie, la boucherie, la fabri-

ation du pain, etc... Cela nous serait utile pour aider le

euple primitif de la jungle. Ma propre vie fut sauvée un

jour, parce que Marie avait appris comment traiter les

maladies tropicales.

Ces six mois furent merveilleux, formation et lune de

miel. Nous jouissions de tout, des promenades nocturnes,

du sommeil en plein air, du chant des cantiques, des cours

et de la camaraderie.

Mais, cela fini, nous n’avions aucun plan. Nous n’étions

affiliés à aucune mission et ne savions rien d’un départ

éventuel.

Nous n’avons cependant pas passé l’été dans l’oisiveté.

En réponse à l’invitation d’amis, nous sommes retournés

dans le nord du Minnesota. Ce fut un autre maillon de la

chaîne des événements nous conduisant en Equateur.

Un soir, l’orateur d’une réunion missionnaire était le

pasteur C. Christian Weiss, alors président de *V Union*

*Missionnaire Evangélique.* C’était un homme petit, jovial.

PRÉPARATION POUR LA MISSION

13

aux cheveux grisonnants, aux yeux noirs et expressifs. Bien

que nous l’eussions entendu parler auparavant à Minnea­

polis, nous ne l’avions jamais rencontré personnellement.

Mais, sachant qu’il avait servi comme jeune missionnaire

au Maroc, nous sentions qu’il comprendrait et éclairerait

nos projets.

Nous nous sommes alors présentés et nous lui avons

longuement parlé de notre désir d’aller dans un champ

de mission déshérité. Nous lui avons demandé s’il connais­

sait quelque tribu d’indiens n’ayant pas entendu parler du

Sauveur. A notre grande joie, il commença à nous parler

des Jivaros, tribu sauvage et cruelle vivant dans l’Equateur

du Sud-Est et dans les pays plats de la jungle du Pérou

du Nord. C’était la première fois que nous entendions pro­

noncer le nom de ces peuples primitifs à qui nous devions

consacrer une si grande partie de notre travail à venir.

Puis M. Weiss, dont les yeux reflétaient notre propre

enthousiasme, tira de sa poche quelques formules à remplir

et nous les tendit. Nous étions émus, car c’était la première

indication précise quant à notre avenir. Mais nous n’étions

pas encore sûrs de son aboutissement.

Les cours d’été se terminèrent. Nous étions sans argent;

je devais en gagner sans tarder. Le temps des moissons

était proche. Je connaissais ce travail qui était bien payé.

Aussi, j’emmenai Marie avec moi dans la ferme de mes

parents à Curlew, dans l’Iowa.

J’appris alors que nous serions bientôt trois, et qu’il

fallait prendre au sérieux les responsabilités d’une pater­

nité future.

La perspective n’était pas précisément brillante pour

Marie et pour moi. Nous n’avions pas de foyer, pas de

mobilier, pas d’argent et pas de travail fixe. Tous ces

problèmes auraient dû nous rendre inquiets. Il n’en fut

rien. Le désir de nos cœurs de travailler dans le champ

missionnaire fut intensifié par l’espoir d’y arriver avant la

14

AU PAYS DES JIVAROS

naissance du bébé. L'idée de rester jusque-là chez mes

parents nous parut un obstacle à notre appel missionnaire.

Nous désirions être des parents missionnaires; il ou elle

serait un bébé né en pays missionnaire.

Un soir, après une pénible journée de moisson, assis

avec Marie à la table de la salle à manger, nous

avons commencé à remplir les formules données par

M. Weiss. Nous étions pressés, mais le comité ne nous

engagerait peut-être pas, à cause de l’état de Marie.

Il fallait donc aller en personne au quartier général de

la Mission.

Nous y passâmes les semaines qui suivirent, nous fami­

liarisant avec les principes bibliques et la direction spiri­

tuelle de l’organisation, nous documentant sur les Jivaros

et le pays où nous espérions aller. Sur l’atlas, nous locali­

sions l’Equateur et regardions les nombreuses images des

Indiens parmi lesquels nous travaillerions; nous écoutions

aussi les histoires de missionnaires revenus de là-bas. En

réponse à nos questions, ils nous parlaient des dangers et

de l’inconfort, de la chaleur et des grosses pluies, des ser­

pents venimeux, des vampires, des moustiques aux piqûres

dangereuses et des maladies étranges. L’expérience seule

nous apprendrait la grâce et la patience que le Seigneur

nous donnerait pour les affronter.

Les histoires des Jivaros elles-mêmes suffisaient à décou­

rager les chercheurs d’aventures les plus audacieux. Nous

nous demandions si nous pourrions nous lier avec de tels

Indiens et vivre parmi eux. Bien qu’on les appelât Jivaros,

ils se donnaient le nom de *Shuaras,* signifiant « le peuple ».

Ils ont dû figurer parmi les tribus les plus primitives et

les plus sauvages de la terre. Ils ont dû être aussi parmi

les derniers chasseurs et réducteurs de têtes. Ces têtes

coupées, noircies et réduites d’un ennemi, suspendues à la

porte du vainqueur, étaient un talisman de valeur appelé

*tsantsa.* Nous essayions de nous imaginer ce que serait

PRÉPARATION POUR LA MISSION

15

notre vie au milieu d’indiens qui avaient pratiqué ces

réductions de têtes.

Nous avons aussi découvert que les *Shuaras* de l’Equa­

teur vivaient autrefois sur les pentes orientales des Andes

nommées les Monts-Cutucu. Mais, comme des colonialistes

blancs entraient dans leur territoire, beaucoup d’indiens

s’éloignèrent vers les plateaux de la jungle à l’est et au

sud. Là, ils rencontrèrent leurs pires ennemis, les *Atshuaras.*

Les Jivaros se subdivisent en de nombreux groupes hos­

tiles, mais les deux tribus principales se nomment elles-

mêmes les *Mura Shuaras* (peuple des collines) et les

*Atshuaras* (peuple des plaines), contraction des *Atshu*

*Shuaras,* appelés ainsi parce que le palmier atshu poussait

dans les jungles où ils vivaient.

Pendant des générations, les *Mura Shuaras* et les

*Atshuaras* se sont exterminés mutuellement, avec uni

haine héréditaire incessante. A mesure que les *Mûri*

*Shuaras* se déplaçaient vers l’est et le sud, venant des

Monts-Cutucu, et avec des armes qu’on charge par le canon

obtenues de colonialistes blancs, ils chassaient devant eux

les *Atshuaras* armés de lances. Mais, au contact d’autres

soldats, eux aussi entrèrent en possession de fusils. Avec

de telles armes meurtrières, ils reprirent le conflit dans

des conditions plus égales. La guerre s’intensifia jusqu’à

ce que poussât entre les deux tribus une sorte de jungle,

un *no maris land* dans lequel aucune n’osa se fixer, de

peur d’être massacrée par l’autre. A l’intérieur des grandes

tribus, il y avait aussi de petites factions qui se détestaient

et s’entre-tuaient. Chaque meurtre en entraînait beaucoup

d’autres dans son sillage. Selon leur code, toute mort était

attribuée à la malédiction d’un ennemi et devait être

vengée. Cela était vrai même pour une mort naturelle.

Nous frissonnions à la pensée que leurs meurtres, leur

sorcellerie et toutes leurs coutumes conduisaient à l’extinc­

tion de la tribu. A moins que leurs attitudes de base ne

16

AU PAYS DES JIVAROS

soient changées, à moins qu’ils ne deviennent enfants de

Dieu, ils seraient bientôt exterminés.

La façon de vivre des Indiens était dictée par les lois

non écrites de la tribu qu’ils appelaient la *shuartica.* Ils

faisaient tout selon ces lois: construction de leur maison,

tissage des vêtements, production de nourriture, don d’une

fille en mariage, communion avec les mauvais esprits,

meurtre de leurs ennemis. Les Jivaros ne pouvaient rien

changer à leur façon de vivre parce que la *shuartica* ne

change pas. Elle n’admet aucun progrès. Sa force et son

orgueil résident en son immuabilité. Nous pensions tou­

jours à notre but: implanter des Eglises chrétiennes dans la

jungle, des Eglises dont les membres, les pasteurs et les

évangélistes seraient des *Shuaras* de la jungle. Comment

des Indiens illettrés, vindicatifs et soumis aux démons

pourraient-ils jamais devenir propagateurs de l’Evangile

de Jésus-Christ ?

Une coutume en particulier de ces *Shuaras* sauvages nous

hantait. Lorsqu’un Indien part venger une mort, il ne part

jamais seul. Utilisant les mots d’une cérémonie antique, il

demande à un autre Indien de l’accompagner. Tous deux

font ensuite appel à deux autres. Le but est de rassembler

un grand nombre d’hommes pour razzier l’ennemi. Mar­

chant l’un vers l’autre, puis en arrière, ils répètent le thème

du défi, parfois en contre-chant, parfois à l’unisson, les

mots scandés du défi étant synchronisés avec le premier pas

en avant et le premier pas en arrière, tandis que le fusil

qu’ils tiennent dans leur main est violemment élevé au

même rythme. La cérémonie dure parfois une bonne demi-

heure. Bien que les mots exacts du défi soient de forme

archaïque et incompris des provocateurs ou des auditeurs,

la mélopée et les danses qui l’accompagnent ont le pouvoir

de transporter les exécutants au paroxysme d’une hypnose

malfaisante. Lorsque leur frénésie a atteint son maximum,

ils partent contre l’ennemi.

PRÉPARATION POUR LA MISSION

17

Aucune de ces choses ne refroidit notre ardeur. Ces

hommes aussi étaient aimés de Dieu. Qui plus qu’eux, sur

cette terre, méritait de savoir comment être sauvé du péché

et de la mort ? Le travail de *VUnion Missionnaire Evan­*

*gélique* parmi les Jivaros. commencé en 1903, a été diffi­

cile et solitaire.

A cette époque, un seul couple, M. et Mmc Freeman,

s’établit dans une localité nommée Macas, en bordure de la

jungle. Ils furent ensuite rejoints par M. Charles Oison.

Peu après la mort de M. Freeman, sa femme retourna aux

Etats-Unis. M. Oison poursuivit seul le travail. En 1919,

il épousa la veuve Marie Freeman. Ensemble, ils fondèrent

la station missionnaire qui existe encore à Sucua, au sud

de Macas, du côté est des Andes, en plein territoire jivaro.

Ils furent seuls jusqu’en 1936, lorsqu’un missionnaire céli­

bataire, M. Ernest Johnson, se joignit à eux. Pendant ce

temps, M. et Mmc George Moffat, qui travaillaient dans

*V Alliance Chrétienne Missùmnaire,* avaient fondé une

station à deux jours de marche de Sucua. Au cours de ces

années, et jusqu’en 1945, ce furent les deux seuls endroits

où l’Evangile fut prêché régulièrement aux Jivaros dans

leur propre langage.

M. Oison était mort depuis, mais sa veuve était avec

nous à Kansas City. Notre affection réciproque fut bien­

faisante. Mmc Oison fut une inspiration pour nous. Veuve

deux fois, elle avait traversé toutes les tribulations et les

épreuves qu’on puisse imaginer. Cependant, elle était là,

le visage ridé mais souriant, les yeux vifs, radieuse de joie

et d’amour, le témoignage vivant du contentement que

procure une vie passée au service du Seigneur.

Heure après heure, elle nous tenait sous le charme de ses

histoires: les chevauchées à travers les Andes, les voyages

à pied le long des pistes de la jungle ou les traversées

de rivières rapides sur des ponts de corde ou dans des

pirogues.

18

AU PAYS DES JIVAROS

Chaque jour, elle nous enseignait la grammaire espa­

gnole et les coutumes de l’Equateur.

« Vous savez, disait-elle pour nous encourager lorsque

nous faiblissions, j’avais trente-trois ans lorsque je partis

pour l’Equateur. Cependant, avec l’aide du Seigneur, j’ai

appris non seulement l’espagnol, mais le jivaro. Eh bien!

vous qui êtes jeunes, vous devriez saisir un langage ou deux

beaucoup plus facilement que moi et apprendre à le parler

beaucoup mieux. » Nous étions de son avis, n’ayant aucune

idée de la difficulté d’apprendre une langue indienne non

écrite.

Bientôt arrivèrent de bonnes nouvelles. Chaque soir, au

repas, on lisait à haute voix des lettres de missionnaires en

activité. L’une d’entre elles eut un sens spécial pour nous.

Elle était de M. et Mmc Ernest Johnson, qui essayaient

d’ouvrir une station missionnaire parmi les Jivaros le long

de la rivière Macuma. Ils désiraient qu’un jeune ménage

vînt les aider. Dans l’espoir que nous pourrions être celui-

là, nous remplîmes une formule et projetâmes d’arriver en

Equateur vers le premier janvier.

Le seul problème non résolu (le paiement de notre

voyage) le fut par l’arrivée d’une lettre contenant un

chèque de 3000 francs.

Les choses commencèrent alors à aller vite. Nous avons

demandé nos passeports et nos visas, passé les examens

médicaux, fait\* faire les piqûres et préparé nos bagages.

Nous en avions peu, n’ayant jamais vécu chez nous: des

couvertures, des draps, des livres, quelques outils et une

double bouilloire en aluminium, fort appréciée, que des

amis nous avaient envoyée en cadeau de mariage du

Canada; c’était la guerre et l’aluminium était introuvable

dans notre région.

Nous avons quitté le quartier général de la Mission avec

entrain pour de dernières et brèves visites à nos familles

et à nos amis au Michigan et en lowa.

PRÉPARATION POUR LA MISSION

19

Mais ce ne fut pas sans larmes ni sans tristesse. Nos

parents éprouvaient les plus vives angoisses. Nous étions

jeunes et ne pensions qu’à la jungle. Eux comprenaient

bien mieux que nous ce que signifieraient cinq ans, au

moins, de séparation.

Six jours avant Noël eut lieu un service d'adieu dans la

chapelle de Kansas City pour sept d’entre nous qui allions

quitter ces lieux familiers. Les chants et les messages furent

particulièrement réconfortants.

Les paroles de M. Weiss, le président, sur ce thème:

« L’homme de Dieu complet », étaient tellement remplies

de sagesse et de conseils avisés que nous devions nous en

souvenir longtemps après.

« Tout missionnaire doit partir pour le champ de mis­

sion en ayant des qualités spirituelles, intellectuelles, phy

siques et sociales, et n'en négliger aucune, sous pein

d'échouer. 11 faut avoir une santé physique robuste, une

intelligence pratique consacrée, la capacité de créer des

amitiés vraies grâce aux contacts humains habituels. Il

faut développer et fortifier la vie spirituelle par la

prière régulière et l’étude de la Bible. Ce dernier point

est le plus important, car nous livrons une bataille spiri­

tuelle contre des puissances spirituelles, avec des armes

spirituelles. »

Le jour suivant, nous quittions Kansas City pour la Nou­

velle-Orléans, d’où nous nous envolerions pour Guayaquil

en Equateur. Nous étions heureux que tout fût prêt à temps

pour pouvoir partir avec une missionnaire qui y retournait.

Mme Julia Woodward. Elle connaissait bien l’Equateur

pour y avoir passé quarante-cinq ans, dont vingt-cinq ans

sans revenir. Elle retournait travailler parmi les Indiens

Quichuas, ce qui devait être son dernier séjour.

Mmc Oison, âgée de soixante-dix-huit ans, non seulement

nous accompagna jusqu’au train, mais insista pour porter

la valise de Mmc Woodward, parce que nos bras étaient

20

AU PAYS DES JIVAROS

chargés. Puis on se sépara entre les rires et les larmes.

Par ses paroles d’adieu, Mmc Oison nous exprima sa joie

de nous voir partir travailler parmi ses bien-aimés Jivaros

et nous assura qu’elle prierait pour nous.

La première partie de notre long voyage avait com­

mencé. Nous étions en route.

CHAPITRE II

SCORPIONS ET VAMPIRES

*Le Seigneur... use de patience envers*

*vous, ne voulant pas qu’aucun périsse,*

*mais voulant que tous arrivent à la*

*repentance.*

II Pierre 3: 9.

Peu après midi, le dimanche 23 décembre 1945, notre

avion atterrit à Guayaquil. Notre cœur défaillait alors que

nous avancions dans la chaleur suffocante. Personne ne

vint à notre rencontre. Il était évident que notre tentative

pour avertir les missionnaires qui devaient nous recevoir

avait échoué.

Autour de nous, des Latins alertes et vêtus avec élé­

gance se saluaient en espagnol. Comme nous étions heu­

reux que Mmc Woodward fût habituée à la routine et à la

confusion de cet aéroport! Nous la suivîmes dans les

bureaux, au milieu de la foule bruyante, tandis qu’elle

s’adressait avec calme en espagnol aux fonctionnaires,

qu’elle nous aidait au contrôle de nos passeports et de nos

bagages à la douane et nous conduisait vers un taxi. Elle

dirigea facilement le chauffeur jusqu’à la maison de nnsr

hôtes, M. et Mmc Cornélius Klaassen, les directeurs de notre

mission en Equateur.

Nous regardions avec un vif intérêt cette ville étrangère.

Les premières rues parcourues étaient bordées de belles

22

AU PAYS DES JIVAROS

villas aux jardins fleuris d’hibiscus et de roses et clos de

murs couverts de bougainvillées.

Lorsque nous atteignîmes les quartiers pauvres, aux

bâtisses basses et délabrées, serrées le long des trottoirs,

aux rues étroites encombrées d’ânes et d’hommes pieds nus

poussant des voiturettes, nous nous sentîmes encore plus

étrangers et loin de chez nous. Les gens, dans l’encadre­

ment sombre de leurs portes, arrêtaient leurs jacasseries

pour nous dévisager et nous montrer du doigt.

Notre taxi nous conduisit à une maison de bois, protégée

de la rue par un mur en torchis blanchi. Mmc Woodward

frappa à la porte. Nous entendîmes des pas précipités à

l’intérieur. Puis les portes s’ouvrirent. On nous étreignit à

nous étouffer. Les Klaassen attendaient notre venue et

exprimèrent leur joie de nous avoir avec eux pour travailler

à la diffusion de l’Evangile.

Bruits, odeurs et spectacles peu familiers nous accablèrent

pendant les premiers jours.

Le vacarme commençait très tôt le matin avec le pas

traînant des marchands de journaux. L’habitant de Guaya-

quil n’avait qu’à aller à sa fenêtre pour se procurer son

petit déjeuner auprès des vendeurs de passage qui criaient

leurs produits et nous enseignaient, par ce procédé, quel­

ques mots d’espagnol fort utiles.

Toute la vie du voisinage se déversait dans la rue, à

mesure que les gens s’évadaient de leurs pièces sombres

et étouffantes vers l’air extérieur légèrement plus frais. Les

enfants jouaient au cerceau, au cerf-volant, aux billes,

ou s’exerçaient au ballon; des amoureux flânaient, la main

dans la main, des employés et des enseignants circulaient

à bicyclette, des familles entières passaient des heures en

conversation animée et ininterrompue.

Et que dire des odeurs! L’air de cette ville n’était pas

aussi pur que le promettait la brise venant de l'océan. Une

usine de torréfaction toute proche répandait une senteur de

SCORPIONS ET VAMPIRES 23

brûlé caractéristique. Les relents d’ail et d’oignon prove­

nant des marmites de soupe de nos voisins étaient cons­

tants et dominants.

Mais nous avions des plaisirs tranquilles. L’un était la

promenade le long de la rivière.

Lorsque nous descendions en ville, nous voyions le côté

chic de Guayaquil. Aucune tenue négligée n’est de mise

ici, en dépit de la chaleur. Les hommes sont en complet et

cravate, les femmes ont les talons les plus hauts qui soient,

et elles sont habillées à la dernière mode. Présentations,

salutations et adieux sont courtois, amicaux, et prennent

beaucoup de temps.

Nous devions rester à Guayaquil presque un an, sous la

tutelle de missionnaires plus âgés et d’indigènes serviables.

L’entraînement journalier aux difficultés de la grammaire

devenait pour nous fastidieux.

Ceux qui n’ont jamais lutté pour maîtriser une langue

étrangère ignorent ce que c’est que d’ouvrir la bouche,

dans l’espoir de libérer des pensées et des sentiments, et

de n’émettre que quelques faibles balbutiements. Mais

nous prenions cela comme un défi et apprenions à nous

exprimer peu à peu. L’espagnol est une si belle langue

que nous aurions désiré avoir plus de temps pour l’étudier

à fond.

Nous étions à Guayaquil depuis six semaines lorsque

notre ami, M. Weiss, arriva des Etats-Unis. Il m’avait

invité à l’accompagner en tournée d’inspection des stations

missionnaires de jungle à Sucua et à Macuma. Avec l’en­

thousiasme de la jeunesse — j’avais alors vingt-trois ans —

j’avais de la peine à attendre le moment du départ. Il me

semblait que depuis longtemps j’attendais de voir ces

stations en pleine jungle jivaro.

De bonne heure, un matin, embrassant Marie et la

quittant à regret — c’était notre première séparation

depuis notre mariage — je partis par le train avec

24

AU PAYS DES JIVAROS

M. Weiss. Tout le jour, nous fûmes cahotés en traversant

des plaines côtières et en gravissant des gorges jusqu’à la

ville du Cuenca, où nous passâmes la nuit chez des amis

missionnaires. Le matin suivant, nous avons terminé notre

voyage en car, jusqu’à ce que la route se terminât bien

haut dans les Andes froides, dénudées et balayées par le

vent. Puis, à cheval et au petit trot, nous avons traversé

la ligne de partage des eaux et descendu la pente

orientale.

Et l’amusement commença! J'avais mené une vie séden­

taire à étudier l’espagnol, et mes muscles étaient mous. 11

fallait environ quatre jours de voyage à travers la mon­

tagne désertique pour atteindre Sucua. Nous étions sur la

piste tout le jour; les seuls lieux de repos, les prétendus

hôtels le long du parcours, n’étaient que des huttes infestées

de poux, ouvertes et glaciales.

Les pentes orientales des Andes, rocheuses au sommet.

verdoyantes de jungle en bas, sont comme les plis d’une

jupe. Des torrents jaillissants coupent de profonds ravins

sur les côtés escarpés de la montagne. La piste zigzaguait,

tantôt descendant une pente tellement à pic que nous

devions nous accrocher aux branches pour ne pas tomber,

tantôt la remontant. En certains endroits, la piste était si

peu claire que nous devions nous fier à l’instinct des che­

vaux. Il fallait passer à gué des rivières torrentielles, en

ayant parfois de l’eau jusqu’aux aisselles! Nous en traver­

sions d’autres sur des ponts branlants ou des arbres tombés,

suivant à pied nos montures que l’on conduisait devant

nous. Au moment même où nous pensions progresser dans

la descente, la piste remontait à nouveau. Nous ne savions

jamais exactement où nous étions.

Ce fut un soulagement de trouver l’air chaud de la jungle

et le feuillage tropical. Mais la piste montait et descendait

toujours; encore des collines à gravir, des rivières à tra­

verser.

SCORPIONS ET VAMPIRES

25

A Kansas City, lorsque Mmc Oison avait essayé de me

décrire ces pistes, je pouvais à peine la croire. Maintenant,

je savais qu’elle les avait sous-estimées. Cependant, les

missionnaires de Sucua et de Macuma les avaient parcou­

rues avec leurs bébés! Je n’étais encore qu’un apprenti!

Lorsque M. Weiss fit connaître son projet d’établir un

service d’aviation missionnaire afin de supprimer une telle

épreuve, je fus rempli d’enthousiasme.

Cette nuit-là, essayant de trouver le sommeil dans une

de ces auberges humides et froides, je ne pus m’empêcher

de prier: « O Seigneur! ne permets pas que Marie traverse

jamais une telle épreuve! Envoie un avion missionnaire

avant que le moment ne soit venu, pour Marie et pour

notre bébé, de pénétrer dans la jungle. »

Le dernier jour du parcours à cheval, j’eus la dysenterie,

et je dus passer une semaine au lit à Sucua. Pour la pre­

mière fois, je rencontrai Michael Ficke, ex-bûcheron,

grand, au cœur chaud, et Ella sa femme, généreuse, qui

dirigeaient cette station missionnaire. Pendant le temps

passé chez eux, j’eus la possibilité de voir ce dont nous

avions entendu parler à propos de l’esprit missionnaire

dans cette vallée.

Lorsque les Oison arrivèrent en Oriente, Macas avait été

la dernière localité, le long de la piste qu'on parcourt à

cheval. Après y avoir vécu plusieurs années, M. Oison

avait acheté du terrain aux Indiens à Sucua et fini par s’y

installer avec sa famille. A cette époque, la jungle peuplée

d’indiens entourait en partie le village. Depuis plus de

trente ans, M. et Mmc Oison travaillaient à gagner quelques

convertis. On imagine peu les difficultés qu’ils eurent pour

conserver leur santé et leurs réserves alimentaires, pour

atteindre la population éparse et vagabonde des Indiens

cachés sur des milliers de kilomètres de jungle, pour

apprendre la langue compliquée des Jivaros; parcourir la

piste minait leurs forces et leur énergie au point de leur

26

AU PAYS DES JIVAROS

en laisser peu pour l’évangélisation directe. Ils n’avaient

pas fondé d’Eglise chrétienne jivaro. Mais leur travail

fidèle avait posé les fondations du travail de ceux qui

devaient leur succéder.

Bien que faible et chancelant, je dus reprendre la route,

et cette fois à pied. Je fus heureux d’apprendre que Mike

Ficke venait avec nous, accompagné de quelques Indiens.

Il y eut encore quatre journées fatigantes sur la piste. Puis.

à la fin, alors que la nuit tombait et que je ne voyais pas

comment je pourrais faire un pas de plus, j’aperçus devant

moi une clairière. Nous avions atteint la station mission­

naire où vivaient Ernest et Jeanne Johnson.

La clairière n’était pas très grande. Au milieu, il y avait

une hutte basse, au toit de chaume et aux murs faits- de

troncs de palmiers. Mais pour moi elle signifiait abri,

chaleur et amitié. Après nos nuits passées à l’auberge ou sur

un sol humide, aucun palais n’aurait pu être plus hospitalier.

L’installation de la station missionnaire me parut primi­

tive. Les Johnson n’avaient que les quelques outils essen­

tiels qu’ils avaient pu apporter avec eux. Ils avaient fait

des meubles grossiers avec ce que la jungle leur avait offert.

Durant notre séjour de trois jours, je pus apprécier ces

missionnaires pionniers. A première vue, on les aurait

crus tous deux trop frêles pour vivre dans la jungle. Mais.

bien que de petite taille, Ernest était résolu et obstiné, et

cela lui permettait des réalisations remarquables, telles que

la parfaite connaissance de la langue jivaro, si compliquée.

Ernest était depuis sept ans à Sucua. De là, avec des

guides indiens, il avait parcouru la vallée de la rivière

Upano pour porter l’Evangile à des groupes isolés d’in­

diens. Il s’était entraîné à vivre comme un *Shuara,* à suivre

leur régime de plantain et de manioc et à dormir sur leurs

lits durs: claies faites de bambous. Ses jambes étaient aussi

solides que celles des Indiens. Il pouvait supporter les

rigueurs de la piste.

SCORPIONS ET VAMPIRES 27

En janvier 1944, Ernest était allé à Macuma pour s’en­

tendre avec les Indiens qui y vivaient, afin d’y établir la

nouvelle station missionnaire. Cet emplacement, à un croi­

sement de pistes de la jungle, était à quatre jours de

marche de Sucua. Y étant déjà allé, il connaissait la par­

celle de terre qu’il désirait acheter: étendue de forêt

vierge sur la rive sud de la rivière Macuma, à quelques

heures à l’est des Monts-Cutucu.

Ce terrain était situé en territoire neutre. C’était néces­

saire pour être en bons termes avec tous les Indiens. Il k

paya avec des haches, des machettes, du tissu et d’autres

marchandises.

Quand le soleil commença à descendre vers les collines,

à l’ouest, les ouvriers indiens se joignirent à ceux qui, dans

la pièce, étaient assis sur des troncs d’arbres, autour

d’Ernest, qui leur parlait de Dieu. Ces Jivaros entendaient

pour la première fois le seul message qui pouvait le.c

libérer de leurs craintes de la sorcellerie, de la guerr

et de la mort. Les Indiens, autour de moi, étreignaient leu

fusil ou le tenaient sur les genoux, témoignage muet de

leur terreur d’une attaque ennemie. J'avais constaté ce

sentiment de crainte chez ceux qui avaient parcouru la piste

avec nous.

J’observai les Indiens tandis qu'ils répétaient d'un ton

monotone une grande partie de ce que disait Ernest. Ils

avaient l’air d’être d’accord avec lui. Quels acteurs c’étaient !

Les femmes, assises inattentives aux pieds de leur mari.

beaucoup plus âgé qu’elles, nourrissaient leurs bébés, écra­

saient des mouches ou tuaient des moustiques. Esclaves,

elles portaient les fardeaux. Je savais que la plupart

d’entre elles partageaient malheureusement leur époux

avec d’autres femmes. Elles ne pensaient pas que le

message de l’amour de Dieu fût aussi pour elles.

Le service terminé, toutes les femmes rassemblaient leurs

affaires en lourds fardeaux. Chingasu plaça ses marmites,

28

AU PAYS DES JIVAROS

ses gourdes et un régime de bananes dans une corbeille

tressée qu’elle porta sur le dos, maintenue par une lanière

d’écorce souple entourant son front. Tenant des bâtons

enflammés dans une main et une machette dans l’autre,

elle s’éloigna de la maison. Chumpi prit son fusil sur

l’épaule et la suivit. L’image de ces femmes chargées et

courbées, ouvrant la marche à leurs maris, droits et arro­

gants, s’est gravée dans mon esprit.

Dans l’après-midi, le jour suivant, un important groupe

d’indiens arriva. Chacun portait une caisse sur le dos.

C’étaient les fournitures pour le transport desquelles ils

avaient été payés des mois d’avance. Les missionnaires,

selon la coutume jivaro, durent passer une heure à saluer

les nouveaux venus avant de pouvoir ouvrir les colis. Quelle

ne fut pas la déception des Johnson en trouvant la nourri­

ture et les vêtements, si longtemps attendus, abîmés par

l’humidité de la jungle. Il était évident que le transport par

porteurs ne résoudrait pas le problème du ravitaillement

le la station.

Cet incident, ajouté aux difficultés que M. Weiss avait

endurées au cours du long parcours à pied, fortifia sa

conviction que la mise en place d’un service d’avion pour

les stations missionnaires de la jungle était urgente.

Avant de partir, il suggéra à Ernest Johnson de com­

mencer la construction d’un terrain d’atterrissage. Il avait

déjà poussé dans ce sens Mike Ficke à Susua. Je fus

heureux d’entendre M. Weiss dire qu’un de mes vieux

camarades de classe, Bob Hart, s’était offert comme pilote

pour aider à la réalisation de ce projet.

Ernest fit bon accueil à cette idée, mais il ne pouvait

promettre la date à laquelle le travail serait terminé. Défri­

cher le terrain, planter des jardins, préparer du bois de

charpente pour une nouvelle maison et pourvoir aux

besoins quotidiens de sa famille, tout cela constituait déjà

un labeur suffisant pour sa santé plutôt délicate.

SCORPIONS ET VAMPIRES

29

Pour Ernest, la jungle était une force vive et mauvaise

qu’il fallait combattre jour après jour, afin d’empêcher

l’envahissement de la clairière par une végétation par

trop luxuriante. Maintenant, en plus de ce travail, lui et

ses aides indiens auraient à dégager à coups de cognée

dans la forêt vierge une bande de terrain assez longue et

assez large pour recevoir un avion. Il n’avait en fait d’ou­

tils que des machettes, des haches, des corbeilles que les

Jivaros portaient sur le dos et du feu, pour l’aider dans

cette tâche difficile.

Nous quittâmes cet avant-poste isolé, non par la piste

par laquelle nous étions venus, mais une autre, plus courte.

Elle nous conduisit, dans la direction opposée au camp

récemment établi par la Société des Pétroles Shell, à un

lieu nommé Ayuy, à quelque six heures de marche de là.

Ernest et Mike nous accompagnèrent. A Ayuy, un avion de

la société nous transporta jusqu’à sa base principale, à

Shell Mera, d’où nous pourrions regagner Guayaquil.

Je plaignais mes frères missionnaires restés à terre, alors

que du hublot de l’avion j’agitais mon mouchoir vers eux.

Je pensais aux marches qu’ils avaient devant eux, Ernest

pour retourner à Macuma et Mike Ficke pour parcourir

la piste pénible le ramenant à Sucua.

Je retournai dire à Marie tout ce que j’avais vu et enduré

au cours de ces jours si remplis, et ce que signifierait pour

nous l’avion missionnaire, lorsque nous aussi nous irions

vivre à Macuma.

Nous survolâmes ces formidables jungles vers Shell

Mera. Au loin et à gauche, j’apercevais les Monts-Cutucu

se profilant derrière la station de Macuma.

CHAPITRE III

ESPOIR PERDU

*Toutes choses concourent ensemble*

*au bien de ceux qui aiment Dieu.*

Romains 8: 28.

A mon retour à Guayaquil, auprès de Marie, nous reprî­

mes notre étude de la langue.

Le matin du 19 avril 1946, Dieu nous fit un premier

don: Linda Faith Drown naquit dans une clinique d’aspect

minable de la basse ville. Je me tenais près de Marie qui,

luttant contre la nausée, reprenait conscience après sa pre­

mière expérience avec l’éther. Dans un berceau à rideaux

blancs reposait un beau bébé. Ce n’est qu’après lui avoir

donné le nom de Linda que nous avons appris qu’il signi­

fiait « belle » en espagnol. Dans notre cœur, nous avons

demandé à Dieu de faire de sa vie une belle expression

de foi.

Quelques jours après vint une lettre de *VUnion Mission­*

*naire Evangélique* de Kansas City, disant que les fonds

étaient disponibles pour l’achat d’un avion missionnaire

pour l’Equateur, et que le permis d’entrée nécessaire serait

obtenu sans délai. Lorsque cette nouvelle atteignit les

missionnaires dans les avant-postes de jungle, elle stimula

Mike Ficke à Sucua et Ernest Johnson à Macuma dans

leurs efforts pour activer l’achèvement de leur terrain

d’atterrissage.

ESPOIR PERDU

31

II y eut un changement dans nos plans. Nous avions

espéré aller directement de Guayaquil à Macuma. Au lieu

de cela, on nous demanda de passer une année à Sucua.

en remplacement de Mike Ficke et de sa famille partis en

congé.

Bien que cela signifiât un net abandon de nos désirs

personnels, nous savions que c’était la volonté de Dieu, et

nous étions heureux de Lui obéir. Il nous enseignait que

Le suivre signifie souvent un changement quant à nos

propres plans d’avenir. Aller de l’avant, un jour à la fois,

et compter sur Lui pour demain, c’était une leçon que nous

croyions avoir apprise. Mais nous devions la réapprendre.

et la réapprendre encore!

Sept mois après la naissance de Linda, nous terminions

nos études élémentaires de la langue, et Bob Hart arriva

avec l’avion missionnaire appelé *L'Evangéliste.* 11 fi\*

d’abord les premiers vols vers Sucua et le camp de Shel

à Ayuy. Il laissa l’appareil à Shell Mera, porte de la jungL

et revint à la ville côtière. Bob faisait un véritable travai

de pionnier. Il n’y avait pas de communications par radio

pour le guider. Bob lui-même n’était pas ouvrier mécani­

cien breveté et n’avait personne pour l’aider, excepté un

ouvrier mécanicien de la Société des Pétroles Shell,

à Shell Mera, qui lui avait offert de travailler sur le

« petit cucaracha » à ses moments perdus. La première

tâche de Bob fut de nous conduire ainsi que sa famille à

Sucua.

Nous étions prêts pour le départ. Tous nos biens: le lit

du bébé, la machine à laver, les livres, les outils et les

ustensiles de ménage, étaient emballés dans des malles ou

dans de grandes caisses. Nous avions engagé deux jeunes

chrétiennes de l’Equateur: l’une, Esther, comme institutrice.

l’autre, Rachel, pour aider aux travaux domestiques.

Avec Bob, nous avons pris le train de l’Equateur, à voie

étroite. Tout le jour, nous fûmes secoués sur les terrains de

32

AU PAYS DES JIVAROS

la côte, près des plantations de bananiers et de canne à

sucre; nous parcourûmes des montagnes couvertes de

champs cultivés avec soin. Dans la ville claire et blanchie

à la chaux d’Ambato, Marie et moi nous nous sommes

séparés. Elle resta avec les jeunes filles chez des amis mis­

sionnaires pendant quelques jours, tandis que Bob et moi

nous descendions le versant oriental des montagnes vers

Shell Mera. La Société des Pétroles Shell avait établi là sa

base principale et construit un terrain d’atterrissage pour

desservir ses installations d’un bout à l’autre de la jungle,

et elle nous avait aimablement autorisés à utiliser le terrain

d’atterrissage et à entreposer nos bagages dans une hutte

toute proche. Bob Hart et moi avons dû transvaser nos

effets dans des caisses plus petites pour les réexpédier,

une ou deux à la fois, par l’avion Stinson à quatre

places.

Au jour fixé, tandis que Bob et moi transpirions à

réemballer sous la bruine de Shell Mera, Marie, Linda et

les jeunes filles prirent un taxi du centre d’Ambato pour

le terrain d’atterrissage, rarement utilisé et situé sur un

haut plateau, à vingt minutes de la ville. Elles l’atteignirent

à dix heures du matin pour attendre l’arrivée de Bob et de

l'avion qui les conduirait à Shell Mera, puis à Sucua.

Marie s’assit au bord de la piste et installa le bébé sur

un lit d’herbe longue, dure et sèche sur laquelle soufflait

la brise de la montagne et que réchauffait le soleil. Plu­

sieurs ouvriers, travaillant non loin de là, s'approchèrent

avec curiosité et posèrent de multiples questions, peu rassu­

rantes. Marie ne savait-elle pas que depuis des mois il n’y

avait pas eu de vol régulier ? Savait-elle qu’ils n’atten­

daient aucun avion ? Avait-elle quelque idée de la tempé­

rature à Shell Mera ? Avait-elle pris contact par radio avec

le pilote ?

Tout ce que Marie pouvait leur dire, c’était qu’elle

devait prendre l’avion à cet endroit, ce jour-là.

ESPOIR PERDU

33

Lorsque midi arriva, elles mangèrent les sandwiches

et les fruits qu’elles avaient apportés. L’avion n’apparais­

sait toujours pas. Il faisait beau à Ambato, et elles ne

savaient pas ce qui pouvait retarder Bob. Les heures

passaient et Marie, ayant Linda dans ses bras, arpentait

le terrain d’atterrissage. Elle bavardait avec les jeunes

filles et les passants, toujours curieux. Elle ne douta jamais

de la venue de l’avion. Sa foi était si forte qu’elle ne se

demandait pas par quel moyen elle retournerait en ville

si toutefois Bob n’arrivait pas avant la tombée de la nuit.

Mais le Seigneur, dans sa fidélité, ne l’oubliait pas. A

Shell Mera, vers trois heures de l’après-midi, le temps

subitement s’éclaircit. Bob put partir et s’envoler vers

Ambato entre les chaînes de montagnes.

Les ouvriers rassemblés sur le terrain furent encore plus

étonnés de le voir atterrir, puis s’envoler avec Marie et

les jeunes filles, qu’ils ne l’avaient d’abord été de les

voir là.

Le voyage de Marie, sa première expérience de traversée

en avion d’étroits cols de montagne, furent pour elle sensa­

tionnels. Pour moi, ce fut une réponse précise à ma prière.

Marie et le bébé n’auraient pas à subir les dangers ni les

souffrances d’un parcours à cheval et à pied. Le vol

d’Ambato à Shell Mera prit vingt-cinq minutes; celui de

Shell Mera à Sucua en prit quarante-cinq. Une heure et

dix minutes de vol confortable, bien que parfois impres­

sionnant, avait remplacé cinq à dix jours de pistes pénibles

et monotones. Mon cœur louait Dieu pour ce bienfait.

Notre emménagement dans la grande maison de bois

que M. et Mmc Oison avaient bâtie à Sucua, des années

auparavant, s’effectua pour le second anniversaire de notre

mariage. Notre maisonnée s’augmentait.

Outre Esther et Rachel, un jeune médecin missionnaire

espagnol, le senor José Andrade, converti grâce au minis­

tère de Ficke, resta pour nous aider. Il continua à diriger le

34

AU PAYS DES JIVAROS

petit dispensaire médical pour les colons blancs et les

Indiens Jivaros. Deux semaines plus tard, Bob Hart amena

sa femme Ivy et Bobby, leur petit garçon âgé de sept mois.

Notre « famille » comprenait alors neuf membres.

C’était la première fois depuis notre mariage que nous

ne dormions pas dans un dortoir ou dans la maison de

quelqu’un d’autre. Toute la responsabilité de diriger la

maison — aussi bien que la mission — nous incombait.

11 n’y avait pas très longtemps que nous étions à Sucua

lorsqu’un ancien missionnaire plus âgé, George Moffat,

vint nous voir. Lui et sa femme avaient fondé plus au sud

une station éloignée de *Y Alliance Chrétienne Missionnaire.*

M. Moffat avait entrepris un long voyage à cheval pour

visiter les jeunes missionnaires et nous faire bénéficier de

ses sages conseils. Il nous en donna de très utiles, disant

en particulier que le Diable cherchait à anéantir l’œuvre

pirituelle par de trop nombreux travaux matériels.

Nous avons vite compris combien c’était vrai. Il y avait

les repas à préparer et les familles dont il fallait s’occuper.

Même avec Rachel pour aider à la cuisine, au lavage et au

repassage, Marie et Ivy semblaient passer la plupart de

leur temps à s’occuper des repas, de la maison et des

enfants.

Tout cela prenait beaucoup de temps et d’efforts, puisque

nous n’avions pas les facilités ordinaires d’un foyer et, en

particulier pas d’aliments tout préparés. Il n’y avait pas

d’électricité. Le soir, nous étudiions à la lampe à essence.

Nos femmes et Rachel repassaient avec un fer à essence.

Elles faisaient cuire les repas sur un fourneau bas et

incommode, pour lequel il fallait couper et transporter du

bois. Elles faisaient les conserves, cuisaient le pain et les

gâteaux. L’eau devait être transportée dans des seaux, et

bouillie. Je m’occupais moi-même de fournir la viande.

Nous ne possédions pas de frigidaire et n’avions aucun

moyen de conserver les aliments. Combien nous étions

ESPOIR PERDU

35

reconnaissants à Charles Oison pour les belles oranges

juteuses et les pamplemousses des plantations faites par

lui devant la maison tant d’années auparavant.

Je devais passer la plus grande partie de mon temps

à des travaux de routine au-dehors: surveiller de grands

champs de blé, des pâturages, des bananiers, le plantain,

le manioc: m’occuper des poulets, des chevaux, du bétail,

et réparer les constructions. 11 fallait aussi surveiller les

travaux pour améliorer la piste, déblayer le terrain, couper

du bois et construire un hangar pour l’avion de Bob.

Nous avions nos petits ennuis, notamment avec la

machine à laver. Bien souvent, le jour de lessive, Marie et

Ivy ayant préparé eau chaude et linge sale, s’apercevaient

que la capricieuse petite machine ne voulait pas marcher.

II n'y avait rien d’autre à faire alors que de laver le linge

à la main, ou d’attendre que la machine fonctionne. Je

passais des heures à la démonter, à la nettoyer et à la

remonter. Les Indiens étaient fascinés par l’essoreuse et

par le fait que le moteur était à essence.

La plupart de nos activités missionnaires concernaient

la population blanche. Je prêchai mes premiers sermons

en espagnol aux cultes du dimanche, tandis que Marie

tenait une école du dimanche pour les enfants de colons et

enseignait le chant à l’école jivaro. Avec l’aide efficace

du senor Andrade, nous avions des services en plein air,

sur la place principale, le dimanche soir. Nous chantions

tous; Andrade prêchait, je donnais mon témoignage, Marie

jouait de l’accordéon. Pendant la semaine, nous faisions

des visites. Le senor Andrade nous aidait à améliorer

notre connaissance de la grammaire espagnole.

L’avion de Bob Hart était une attraction, pour les

Blancs et pour les Indiens. La cour entourant la maison

était généralement pleine de gens qui attendaient de le

voir atterrir ou décoller. D’une façon ou d’une autre,

tous désiraient en tirer profit. Bob transportait les malades

36

AU PAYS DES JIVAROS

jusqu’à Shell Mera, d’où ils pouvaient,'par car, atteindre

un centre médical. En dehors de ses voyages missionnaires,

Bob dut limiter ses services aux cas urgents, parce que les

colons demandaient avec insistance plus de vols qu’il n’en

pouvait effectuer. L’organisation d’un tel programme de

vol était une expérience nouvelle pour nous, pour laquelle

nous n’avions aucune directive.

Bob commença à effectuer des vols réguliers jusqu’au

camp d’Ayuy. Au retour, il faisait un détour, en survolant

Macuma, pour signaler à Ernest Johnson que le ravitaille­

ment et le courrier étaient arrivés à Ayuy et constater

aussi les progrès du nouveau terrain d’atterrissage. Au

début de mars, Bob trouva à Ayuy un mot d’Ernest, lui

disant que la piste serait prête deux semaines plus tard.

Lorsque Bob revint à Sucua avec cette nouvelle, je décidai

de l’accompagner dans ce premier voyage. Je n’étais pas

retourné à Macuma. Je désirais voir le développement de la

station depuis ma dernière visite.

Nous approchions du terrain d’atterrissage. Bob abaissa

les ailerons et s’écria:

— Frank! Attention à ce tronc d’arbre!

Je ne pouvais en détacher le regard. Nous nous en appro­

chions, et il sembla remplir le pare-brise, avant que l’avion

ne ralentît et ne s’arrêtât.

D’un enchevêtrement d’arbres abattus sur le bord de la

piste, Ernest et Jeanne, suivis de plusieurs Indiens, accou­

raient pour nous accueillir. Nous voyions la nouvelle mai­

son, par eux commencée, et nous étions pleins d’admiration

devant le terrain qu’ils avaient pu défricher, non seulement

pour la piste, mais aussi pour les jardins.

Il était près de midi. L’air était chaud et suffocant, alors

que nous nous préparions au départ. Bob Hart tourna la

queue de l’appareil vers le gros arbre et mit le moteur

en marche pour le décollage. Je sentais les roues quitter le

sol. Alors que nous prenions de la vitesse au bout de la

ESPOIR PERDU

37

piste courte et raboteuse, nos ailes étaient toujours au-

dessous du niveau de la cime des arbres. Quelques centaines

de mètres de terrain seulement avaient été débroussaillés,

et nous les parcourions rapidement.

— Est-ce qu’on s’en sortira ? criais-je, dominant le

bruit du moteur.

L’avion semblait ne pas avoir de poussée, ce qui pouvait

arriver dans cette atmosphère de jungle calme et humide

à midi. Les hautes cimes des arbres paraissaient venir à

notre rencontre. Bob tourna légèrement et évita de justesse

un géant de la jungle. Mais d’autres venaient vrrs nous.

Puis les ailes, s’appuyant sur un léger courant d’air, nous

permirent de prendre de l’altitude. J’avais le souffle coupé,

mais j’étais reconnaissant d’être sauf. Cette expérience

m’apportait la preuve qu’il y avait encore beaucoup à faire

pour améliorer la piste. Toutefois, le principal était que

le service aérien pour Macuma eût commencé. Cela signi­

fiait beaucoup pour Marie et pour moi, puisque nous

comptions toujours y aller travailler avec les Johnson.

J’étais dans la cour lorsque je crus entendre le bruit

d’un moteur d’avion. Quoique ne voyant aucun appareil.

j’abandonnai mon travail pour écouter avec plus d’atten­

tion. Depuis plusieurs jours, nous attendions le retour de

Bob d’une série de vols à Shell Mera et à Macuma. Mais,

ne le voyant pas venir, nous supposions, n’ayant pas de

liaison radio, que c’était à cause du mauvais temps.

J’entendis à nouveau ce bruit et, traversant la cour en

hâte, je me dirigeai vers la piste d’atterrissage pour m’assu­

rer que des vaches ne s’y étaient pas aventurées. Le bruit

du moteur s’évanouit.

« Pourquoi n’atterrit-il pas ? pensai-je. Le ciel est bien

dégagé. »

Je l’entendis à nouveau. Mais ce n’était pas le bruit de

moteur qui nous était familier. Soudain, je pus voir l’appa­

reil. Ce n’était pas le petit Stinson gris et marron, mais un

38

AU PAYS DES JIVAROS

Grumman Goose noir et jaune, que je savais appartenir

à la Société des Pétroles Shell. Qui pouvait bien l’amener

jusqu’ici ? Notre champ d’aviation n’était pas assez grand

pour lui. Je le vis tourner vers la chaîne de montagnes

au sud, perdre de l’altitude et disparaître derrière les

arbres. J’entendis de nouveau le bruit du moteur. 11 deve­

nait plus fort; l’appareil revenait. Le pilote ne comptait

certainement pas atterrir. Cette fois, il passa à toute vitesse

à cinq mètres à peine au-dessus du sol. Marie et Ivy,

accourues avec les enfants, étaient à côté de moi et obser­

vaient. De nouveau, l’appareil revint. Cette fois, je vis un

homme à la portière de l'avion regardant avec avidité au-

dehors, autour de nous et au-delà. Je sentis mon cœur

défaillir. Il cherchait certainement le petit Stinson.

Cela signifiait que Bob avait dû quitter Macuma — ou

tout autre point — selon l’horaire. Maintenant, je compre­

nais pourquoi il n’était pas revenu. Il n’avait pas atteint

Shell Mera. Il était tombé quelque part dans la jungle sans

piste. Je n’avais aucun moyen de savoir en quel endroit.

Je regardai Ivy et Marie. A l’expression de leur visage, je

savais qu’elles pensaient comme moi. Prenant Linda et

Bobby, elles rentrèrent lentement à la maison.

Mon cœur était troublé. Le travail de Bob comptait telle­

ment pour lui, et pour ceux d’entre nous qui dépendions

de l’avion! A ce moment-là, il desservait non seulement

Sucua et Macuma, mais aussi une station voisine au sud

et une autre plus éloignée au nord.

Pour nous tous, l’avion signifiait approvisionnement en

denrées alimentaires de base et en légumes frais; et, ce

qui importait plus encore, c’était une sécurité dans le cas

où l’un de nous tombait malade. Le secours médical n’était

ainsi qu’à quarante-cinq minutes de vol et un jour de car,

alors qu’il était à plus d’une semaine par la piste.

Marie et moi avions devant nous une situation inquié­

tante. Nous attendions notre second enfant. Je savais

ESPOIR PERDU

39

que Marie devrait être sous surveillance médicale, et nous

avions décidé d’aller à Guayaquil où elle resterait jusqu’à

la naissance du bébé. Nous avions retardé notre départ, afin

de faire coïncider notre séjour avec une conférence mission­

naire. Nos plans étaient de partir dans la semaine. En

prévision de notre absence, nous avions laissé diminuer

sucre et farine, et il ne nous en restait presque plus. Nous

comptions tellement sur l’avion! Et maintenant...

Le sort de Bob était notre préoccupation immédiate.

Etait-il encore vivant ? Il ne semblait pas possible qu’il

fût venu jusqu’en Equateur pour mourir dans la jungle où

nul ne pourrait le secourir.

Je restai seul longtemps, réfléchissant, formant des plans,

puis je rentrai. Marie, Ivy et moi, nous nous sommes assis

autour de la table, avons d’abord prié, puis parlé de ce

que nous pourrions faire pour retrouver Bob. Nous nous

demandions s’il fallait organiser une battue dans la jungle,

suivant les itinéraires de vol. Nous décidâmes que j’irais

d’abord me renseigner à la base militaire de Macas, capi­

tale de la province. Plusieurs garçons jivaros offrirent de

me suivre. Je dis au revoir à Marie, à Ivy et à Linda, avec

des larmes dans les yeux. Je pris la main d’Ivy, essayant

d’empêcher ma voix de trembler:

— Nous ferons de notre mieux pour le retrouver.

Je partis à pied.

La route de Macas, très fréquentée, avait toujours été

l’une des plus mauvaises pour les chevaux. Aiguillonné

par mon inquiétude au sujet de Bob et par l’urgence de

ma course, impatienté par la boue collante qui ralen­

tissait ma marche, il me semblait que ces vingt kilo­

mètres sur les collines et à travers les marécages étaient

interminables.

A la base militaire, j’allai directement voir le comman­

dant responsable. Il me dit qu’à sept heures trente, ce soir-

là, il serait en liaison radio avec le quartier général, à

40

AL PAYS DES JIVAROS

Quito, et obtiendrait peut-être quelques renseignements

qu’il m’invita à écouter.

Sept heures trente. L’opérateur se pencha en avant. Il

recevait la communication, mais devait transmettre la

réponse par code. Il tapa son message, puis s’immobilisa.

Nous avions tous les yeux fixés sur le poste récepteur, crai­

gnant... la nouvelle. Le message arriva. Oui, l’avion, le

pilote et un passager, un missionnaire nommé George

Poole, manquaient maintenant depuis huit jours. La sta­

tion de radio missionnaire HCJB avait envoyé un émetteur

automobile à Shell Mera, où elle installait une base de

communications. On y organisait aussi un groupe de recher­

ches et l’on nous demandait d’en former un autre à Macas.

Je griffonnai à la hâte la nouvelle et l’envoyai par courrier

à cheval à Marie et à Ivy, sachant avec quelle anxiété

elles attendaient à Sucua.

La nouvelle se répandit vite à Macas, et la tension mon­

tait. C’était une perte ressentie par beaucoup. Le premier

avion venu briser l’isolement de la jungle était porté man­

quant. Quantité de volontaires, parmi la population ou

le personnel de l’armée, se présentèrent pour aider aux

recherches.

Ce samedi-là, dans l’après-midi, un Indien vivant près

de Shell Mera arriva à Macas. Il rapporta que le jour de

la disparition il avait vu un avion voler très bas au-dessus

d’une rivière, à dix minutes, pensait-il, du camp. Toutes

sortes de rumeurs commençaient à circuler. Mais on ne

devait rien apprendre qui fût digne de foi avant d’avoir

repris contact avec Quito, à sept heures et demie ce soir-là.

J’avais les yeux fixés sur l’horloge. Les minutes semblaient

des heures: sept heures un quart, sept heures dix-huit, sept

heures vingt, sept heures vingt-deux, sept heures vingt-

cinq; enfin sept heures trente.

L’opérateur envoya son message et attendit. Le récep­

teur commença à grésiller. Tendant l’oreille alors que

ESPOIR PERDU

41

l’opérateur s’efforçait de supprimer les parasites, nous

avons enfin entendu ces mots: « Restez à Macas... restez à

Macas... Des Indiens viennent de ramener George Poole

à Shell Mera. Il dit que, à peine après avoir quitté Macuma,

une panne de moteur les avait obligés à atterrir, à cinq

minutes seulement de Shell Mera. Le pilote fut blessé à la

jambe. M. Poole, le laissant près de l’appareil, partit cher­

cher du secours. Mais il n’en trouva pas. Il perdit son

chemin et erra, solitaire, pendant deux jours. Quand il

retrouva l’avion, le pilote avait disparu. 11 pense que des

Indiens ont du l’emmener. Une équipe de sauvetage part

de Shell Mera. »

A nouveau, j’envoyai les nouvelles à Sucua par courrier

à cheval. Nos craintes n’étaient pas toutes calmées. Nous

ne savions toujours pas si Bob était vivant. Aucune autre

nouvelle ne fut transmise par radio à Macas le dimanche

soir, de même que le lundi. Puis, le mardi matin, on apprit

que Bob avait été retrouvé. L’équipe missionnaire partie

à sa recherche le ramenait à Shell Mera. Avec un immense

soulagement et d’un pas plus léger, je me hâtai de retour­

ner à Sucua en informer Ivy et Marie.

Maintenant, comme il était à prévoir que nous serions

coupés de toute communication par avion, une nouvelle

épreuve nous attendait. On m’avait conseillé de conduire

immédiatement Marie et Linda, Ivy et Bobby en pays

civilisé. Cela signifiait traverser les Andes à cheval. Ce

serait dur pour les enfants; Marie, enceinte de cinq mois,

ne pourrait supporter un tel voyage. Ivy avait le cœur

affaibli par une fièvre rhumastimale et c’était, pour elle

aussi, un grand risque à courir.

Nous avions discuté de ce sujet pendant plusieurs jours

et n’avions encore pris aucune décision, lorsqu’un matin

un avion de la compagnie Shell vrombit au-dessus de nos

têtes et laissa tomber la première communication nous

venant directement de Bob.

42

AU PAYS DES JIVAROS

Elle disait ceci:

« Bien qu’ayant passé onze jours dans la jungle sans rien

d’autre à manger qu’une courge crue, je vais bien. Ma

jambe, cassée près de la cheville, va mieux. Les directeurs

de Shell ont décidé d’envoyer un avion de la société à

Sucua pour nos familles. Essayez d’allonger la piste d’atter­

rissage. »

C’était un nouvel espoir. Cet agrandissement nécessiterait

un travail rétribué, et coûterait de l’argent. D’où nous

viendrait-il ? Je ne pouvais m’empêcher de penser aux

cent dollars que Marie et moi avions mis de côté pour

acheter un poste de radio dont nous avions tellement besoin

pour rester en contact avec l’avion. Nous les avions mis

à part, dans une enveloppe déposée dans un tiroir. Il nous

fallut peu de temps pour décider de les utiliser.

Nous avons alors rassemblé tous les hommes que nous

.vons pu trouver, colons et Indiens, et les avons mis au

ravail.

Le 16 septembre, Marie écrivait dans son journal:

« Passé la journée à laver et à emballer nos vêtements:

Nous attendons l’arrivée de l’avion de la Société Shell d’un

moment à l’autre. C’est dur de ne pas savoir à quelle

heure il nous faut être prêts à partir. Mais nous faisons

l’expérience de la grâce de Dieu lorsqu’il nous enseigne la

patience. Frank travaille beaucoup, et son travail est

pénible, très pénible, chaque jour, sur la piste. Le champ

a été allongé de la longueur prescrite, mais nous avons

dépensé tout l’argent que nous avions. »

Le travail fut terminé en un temps remarquablement

court. Un jour, puis un autre s’écoulèrent... enfin une

semaine: toujours pas d’avion. Il fut alors décidé que je

devrais partir me renseigner à GuayaquiL

Je m’arrêtai dans le village, pensant que peut-être il y

aurait du courrier. En effet, une lettre de Bob, nous disait

que la Société Shell avait décidé que ce serait trop risqué

ESPOIR PERDU

43

pour un de ses grands avions d’essayer d atterrir sur une

si petite piste.

Je retournai à la maison porter cette triste nouvelle à

Ivy et à Marie. Après avoir beaucoup parlé de ce sujet,

nous avons conclu qu’il vaudrait mieux que je continue

mon voyage comme prévu. Je n’avais pas d’objectif précis.

Dans mon désespoir, j’avais la tête pleine de toutes sortes

de desseins extravagants. Peut-être pourrais-je persuader

une ligne aérienne commerciale d’envoyer un de ses appa­

reils pour chercher les femmes et les enfants. Peut-être

pourrais-je organiser un groupe qui m’aiderait à les rame­

ner par les pistes de la jungle, au lieu qu’ils soient obligés

de gravir les Andes. Quoi qu’il en soit, j’irais jusqu’à

Macuma, puis jusqu’au camp d’Ayuy, et de là j’essaierais

d’atteindre la civilisation.

La piste de la jungle, jusqu’à Macuma, ne fut pas plus

facile à parcourir qu’à mon premier voyage. De grosses

pluies avaient rendu la boue plus épaisse que d’habitude.

Le matin du troisième jour, notre groupe atteignit le cours

supérieur du fleuve Macuma, qui était trop en crue pour

être traversé à pied. Alors, nous tenant par les mains, les

quatre Indiens et moi l’avons traversé selon la véritable

coutume jivaro. De cette façon, si l’un de nous glissait, les

autres l’empêcheraient d’être emporté par le courant.

« Quelle belle leçon pour la marche chrétienne dans la

vie! pensai-je. Nous devrions nous soutenir ainsi par la

prière. » Chaque jour nous marchions durant de longues

heures.

A notre arrivée à Macuma, après avoir parcouru les

montées et les descentes de ce sentier de jungle, j’étais

exténué.

Je savais que les Johnson étaient partis pour Guyaquil,

puisque Jeanne attendait un bébé. Pendant leur absence,

nos vieux amis de Californie, Keith et Doris Austin, pour­

suivaient l’œuvre.

44

AU PAYS DES JIVAROS

Dans une lettre à Marie, Doris décrivit mon arrivée

à Macuma; elle l’envoya par les Indiens retournant à

Sucua:

« Frank est arrivé jeudi, juste avant la nuit. Imaginez

ma surprise lorsque, regardant par la porte, je le vis, pas

rasé et couvert de boue! Il y avait une heure qu’il courait

et, inutile de le dire, il était éreinté. Après avoir pris un

bain et quelque nourriture, il était un peu plus reconnais­

sable...

» Dans un mot qu’il nous a envoyé, Frank disait qu’il

quittait Ayuy par avion le même jour. Il avait trouvé la

dernière partie de la piste la plus mauvaise de toutes. »

J’atteignis Guayaquil à temps pour la conférence mis­

sionnaire, en pensant avec tristesse que nous avions pro­

jeté, Marie et moi, d’y assister ensemble.

J’allai tout d’abord à l’hôpital, voir Bob Hart. Il avait

ncore la jambe dans le plâtre et avait perdu dix kilos. Il

le fit le récit des onze jours passés dans la jungle.

Il n’avait pas été enlevé par les Indiens, comme George

Poole l’avait pensé; mais, ne le voyant pas revenir, Bob

avait décidé de se diriger à travers la jungle vers Shell

Mera. Il se servit d’un bâton en guise de canne, à cause

de sa jambe blessée. Il prit deux choses dans l’avion: un

appareil photographique de valeur, appartenant à un ami

missionnaire, et une courge. Il se repérait chaque matin

d’après les lointaines montées en flèche d’avions décollant

de Shell Mera, et d’après le cours des petits ruisseaux qu’il

savait se jeter dans la Pastaza, située entre lui et Shell

Mera. Il ne pouvait pas tenir dans ses mains la courge,

l’appareil photographique et la canne; aussi lançait-il

devant lui, dans les broussailles, l’appareil et la courge et

clopinait jusqu’à ce qu’il les rattrapât. Avant la fin du

premier jour, il comprit qu’il fallait choisir entre l’appareil

et la courge. Il choisit cette dernière. Il n’eut rien d’autre

à manger pendant onze jours.

ESPOIR PERDU

45

L’équipe partie à sa recherche le trouva, sur les bords

de la Pastaza, assis, le menton dans ses mains, absorbé par

l’idée de construire un radeau pour atteindre l’autre rive.

Le témoignage que Bob rendit à la sollicitude de Dieu

nous bouleversa tous à la conférence. Chaque jour, il avait

prié pour qu’il ne plût pas. Mais, chaque soir il s’étendait

sur le sol dénudé, frissonnant et trempé par une pluie

torrentielle. Dieu lui avait rappelé ceci: « Ma grâce te

suffit, car ma puissance s’accomplit dans la faiblesse. »

(II Corinthiens 12: 9.) Malgré le grand danger de con­

tracter la fièvre, Dieu l’avait protégé de toute maladie et lui

avait donné la force d’aller un peu plus loin chaque jour,

jusqu’à ce qu’il atteignit la Pastaza.

Les réunions terminées, plusieurs d’entre nous, y compris

Ernest Johnson et Keith Austin, retournèrent à Shell Mera.

Nous étions impatients de trouver l’avion tombé. Nous

désirions nous rendre compte des dégâts subis et savoir s’

quelques parties pouvaient être récupérées. Nul parm

nous ne considéra cet accident comme la fin du servie!

missionnaire aérien dans la jungle. Nous savions que

d’autres viendraient continuer le service commencé par

Bob. Nous nous souvenions des paroles d’Esaïe 40: 31

« Mais ceux qui se confient en l’Eternel renouvellent leur

force. Ils prennent le vol comme les aigles; ils courent

et ne se lassent pas, ils marchent et ne se fatiguent pas. »

Nous prenions ces paroles comme une promesse, et elles

nous soutenaient.

L’endroit où était tombé l’avion n’était qu’à un jour de

marche de Shell Mera. Nous n’avons eu aucune difficulté à

le trouver. Quand nous avons écarté les branches et vu de

nos propres yeux de quelle façon miraculeuse il était

tombé, nous avons à nouveau loué le Seigneur. Le petit

Stinson avait, semble-t-il, heurté d’abord un palmier, puis

il avait capoté et s’était abattu sur le dos. Les ailes che­

vauchaient un ravin, laissant la cabine suspendue et les

46

AU PAYS DES JIVAROS

occupants indemnes. Craignant que l’avion ne prît feu,

Bob avait essayé de sortir en hâte. Mais son pied s’était

pris dans la pédale tordue du gouvernail de direction. Dans

l’effort brutal qu’il fit pour se libérer, il se brisa la che­

ville. Le moteur reposait solidement sur un tronc d’arbre.

Il fallait le voir pour le croire.

Nous nous sommes mis au travail, enlevant et liant avec

une courroie les parties utilisables pour les emporter sur

notre dos: roues, sièges avant, certaines pièces du moteur

et du tableau de bord.

En partant, nous avons jeté un dernier regard sur les

débris de l’avion qui avait signifié tant de choses pour

nous. Il était destiné à rester là, dans l’oubli. Les myriades

de fourmis qui l’utiliseraient comme pont pour traverser

le ravin ne sauraient jamais qu’un jour, fier oiseau, il s’était

élevé dans les cieux, et que le vrombissement de son appro­

che était attendu avec impatience partout où il allait.

CHAPITRE IV

RETOUR A LA CIVILISATION

*Je cours vers le but, pour remporter*

*le prix de la vocation céleste de Dieu*

*en Jésus-Christ.*

Philippiens 3: 14.

Lors de mon séjour à Shell Mera, je dus convenir, bien

contre mon gré, qu’il n’y avait pas d’autre possibilité que

de demander à Marie, à Ivy, aux enfants et à Rachel de

parcourir les 136 kilomètres de piste à travers la jungle.

J’en discutai avec Keith, qui s’offrit pour m’aider.

Un mois s’était écoulé depuis que j’avais laissé Marie et

Ivy à Sucua. Comme elles n’avaient plus de farine pour

faire du pain, elles avaient vécu uniquement de maïs, de

crème de maïs ou de maïs grillé.

Nous faisions des plans en vue de quitter Sucua pour

Macuma, d’où nous irions à Guayaquil pour la naissance

du bébé. Esther resterait avec une missionnaire qui nous

remplacerait jusqu’au retour de congé des Ficke.

Malgré tout ce qui était arrivé, nous regrettions de voir

se terminer notre année à Sucua. Les expériences que nous

y avions faites nous avaient appris à aimer la jungle et

ses habitants. Nous avons préparé des ballots de vingt-

cinq à trente kilos de nos affaires personnelles, et pris des

dispositions pour les envoyer à Macuma par des porteurs

indiens. Nous savions bien que le voyage serait difficile,

mais nous ne pouvions pas faire autre chose que de partir.

48

AU PAYS DES JIVAROS

De bonne heure, le matin du 17 octobre 1947, notre

curieuse caravane s’ébranla, les uns à pied, les autres à

cheval, en direction de Macas. J’avais Linda en selle avec

moi: le senor Andrade, qui voulait nous accompagner

jusqu’à Macas, portait le petit Bobby Hart. Marie, Ivy et

Rachel n’avaient pas fait beaucoup de cheval jusqu’alors.

Bien que leurs essais pour guider leur monture fussent

inquiétants, elles tinrent bon.

Il y eut de la boue pendant la plus grande partie du

trajet. Les chevaux s’efforçaient d’avancer; leurs jambes

s’enfonçaient souvent profondément dans cette boue, et en

en sortant faisaient un bruit de pompe et de bouchon qui

saute. Vers midi, le chemin était si mauvais que les cava­

liers devaient tenir les jambes presque à l’horizontale pour

les empêcher de traîner dans la fange. Marie finit par

descendre de cheval et marcher en dehors de la piste. 11

lui était plus facile de se frayer un chemin que de lutter

pour maintenir son équilibre sur une selle inconfortable et

vacillante.

A Macas, le jour suivant, laissant les chevaux, nous

avons continué à pied. Nous avons attaché les enfants sur

des chaises faites de caisses d’emballage, que nous avons

fixées avec des courroies au dos des porteurs indiens. Ceux-

ci descendirent d’un pas pesant la pente escarpée vers le

fleuve Upano, pliés parfois en deux pour maintenir en

équilibre leur lourd fardeau.

Le seul moyen de traverser ce fleuve rapide et large

était la pirogue. L’homme qui devait être là avec ses

bateaux n’y était pas. Nous nous sommes alors assis sur

la rive et nous avons attendu. Marie, libérant les enfants

de leurs chaises, les laissa courir sur les rochers.

Surpris par une violente averse, nous avons couru

ensemble faire un abri fort peu étanche en lançant nos

imperméables sur quelques buissons. Alors que nous étions

assis et entassés, Marie se rappela que c’était l’anniversaire

RETOUR A LA CIVILISATION

49

d’Ivy. Nous avons alors chanté, ce qui réjouit les enfants

et nous fit rire, le cadre de la réunion étant si étrange!

Le passeur arriva enfin. Les Indiens traversèrent d'abord

avec les caisses et les corbeilles. Puis vint le tour des femmes

et des bébés. Tous s’accroupirent le plus possible pour

éviter de faire chavirer la pirogue instable. Le cœur serré,

je regardais le précieux chargement emporté par le courant

sur les eaux tumultueuses. Je vécus des minutes intermi­

nables avant de les voir faire signe de l’autre côté du

fleuve. Le passeur nous fit ensuite traverser. Et pour

rattraper le plus possible le grand retard, nous avons

accéléré notre marche. Cette nuit-là, nous avons dormi chez

des Jivaros qui habitaient le long de la route.

Le matin suivant, lorsque nous avons quitté la route

pour la piste à travers la jungle, il nous sembla que nous

laissions une rue étincelante de lumière pour une cathé­

drale aux hautes voûtes sombres.

Il nous fallait escalader des arbres tombés, glisser dan

la boue, nous agripper à une branche solide, être égratignéi

par les ronces ou trébucher sur des plantes grimpantes.

Les journées étaient longues et pénibles pour les mères

et pour Rachel; les nuits l’étaient encore plus. Tandis

qu’elles suivaient la piste d’un pas pesant, elles souhai­

taient voir venir la nuit pour s’arrêter et se reposer. Lors­

qu’elles avaient pu s’allonger sur des feuilles répandues à

même le sol durci, les muscles tendus et crispés, l’ossature

douloureuse, elles souhaitaient la venue du jour, afin de

poursuivre leur marche.

Ivy, Marie et Rachel étaient généralement si fatiguées

au moment de camper qu’il leur fallait rassembler toutes

leurs forces pour manger, se préparer et préparer les

enfants pour la nuit. Keith et moi faisions la cuisine, la

vaisselle, l’empaquetage de la literie, des vêtements, des

produits alimentaires. En outre, nous préparions les abris

de feuilles et les feux.

50

AU PAYS DES JIVAROS

Nos pieds étaient mouillés chaque jour et tout le jour.

Nous avions deux séries de vêtements, une pour le jour et

une pour la nuit. Après avoir établi notre campement.

nous allions au ruisseau le plus proche enlever la boue de

nos bottes, de nos chaussettes et de nos pantalons. C’était

toujours merveilleux de mettre des vêtements secs pour la

nuit, mais le matin il fallait beaucoup de cran et de plai­

santeries pour reprendre nos vêtements humides.

J’avais surtout pitié des enfants, légèrement secoués dans

leurs chaises fixées sur le dos des Indiens, parfois éveillés

et en pleurs, parfois endormis, et dont la tête se balançait.

Ils nous causèrent des peurs terribles, dont l’une est

restée particulièrement gravée dans mon esprit. Nous nous

étions arrêtés pour prendre ensemble notre repas selon

notre habitude, cette fois-là dans une clairière sur une

butte. Keith avait piétiné un coin d’herbes et de brous­

sailles et détaché les enfants pour leur donner l’occasion de

bouger un peu. Après avoir joui du repas sur ce tapis de

feuilles, les femmes et les Indiens étaient partis en avant,

tandis que je préparais mon sac. M’étant baissé pour

ramasser sur le sol une boîte de galettes, je restai la main

sur la boîte. Un frisson me parcourut lorsque je vis les

teintes vives d’un serpent venimeux, couleur de corail,

s’éloigner en ondulant dans les buissons autour de la clai­

rière où les enfants avaient joué.

Je pouvais simplement conclure que Dieu avait tenu le

reptile endormi. Cela n’est qu’un exemple de la façon

dont Dieu prenait soin de nous, nous protégeant non

seulement des fièvres et des maladies, mais aussi de tout

accident grave.

A mesure que nous avancions, les femmes reprenaient

haleine. Elles s’amusaient à compter les ruisseaux traversés

et leurs chutes.

Nous arrivions au dernier jour. Keith et les Indiens pen­

saient qu’en partant devant avec les enfants et en se hâtant

RETOUR /X LA CIVILISATION

51

ils pourraient arriver à Macuma avant la tombée de la nuit.

Ils ne tardèrent pas à nous distancer. La pire des côtes

se trouvait devant nous; nous devions la monter très lente­

ment, Ivy ayant le cœur fatigué. Au sommet, la vue sur la

vallée nous coupa le souffle. Mais la descente était si

abrupte que les muscles des jambes se contractaient et

devenaient douloureux. Nous devions nous arrêter souvent

pour les frictionner et les soulager.

Au bas de la pente, le soleil disparaissait derrière nous.

Il fallait se presser pour atteindre Macuma avant la nuit. Il

faisait maintenant si sombre que nous voyions à peine la

piste. Nous approchions du but. Je suppliais les femmes

d’aller plus vite. Mais l’effort était trop grand pour elles.

Ivy se laissa tomber sur un tronc d’arbre et sanglota:

— Je ne ferai pas un pas de plus. Peu m’importe d’être

près de Macuma. Il faut que je reste ici toute la nuit!

Malheureusement, couvertures et vêtements secs étaient

en avant, emportés par les Indiens. 11 n’était pas possi­

ble de dormir dans la forêt. Le Seigneur aida Ivy à se lever

et à continuer en trébuchant. La nuit était tombée. Je

sortis une torche électrique de mon sac, mais les batteries

étaient presque à plat. Un de nos deux Indiens alluma un

morceau de résine d’arbre, nous procurant ainsi un flam­

beau vacillant. Quelques minutes plus tard, la flamme

d’une lanterne à essence nous donnait l’assurance que

Keith venait pour nous montrer le chemin. Quel moment

ce fut! Nous avons vu nettement que le terrain d’atter­

rissage n’était qu’à quelques mètres de nous. Le fouler

d’un pas léger était une joie pure après les troncs d’arbres

et la boue que nous avions laissés derrière nous.

A l’intérieur de la maison, un bain et une soupe chaude

avaient été préparés. Doris Austin avait déjà fait manger

Bobby et Linda, et les avait couchés entre des draps propres

et des couvertures. Après avoir bavardé un moment avec

Keith et Doris, nous nous sommes retirés pour la nuit.

52 AU PAYS DES JIVAROS

Comme nous étions reconnaissants de pouvoir prendre

une semaine de repos et d’avoir derrière nous la partie la

plus mauvaise du voyage!

En comparaison, la journée de marche pour atteindre

Ayuy nous parut facile. De là, un avion de la Société

Shell nous emmena bientôt à Shell Mera, puis à Guayaquil.

où Ivy, Bobby et Bob Hart furent réunis et heureux. Rachel

retourna dans sa famille. Marie et moi avons attendu, en

aidant au travail missionnaire, la naissance de notre second

enfant.

CHAPITRE V

DEBUTS A MACUMA

*Voici je suis avec vous tous les jours.*

Matthieu 28: 20.

Vers la fin de janvier 1948, alors que nous étions encore

à Guayaquil, une lettre d’Ernest Johnson nous causa

quelque inquiétude.

11 avait appris que la Société Shell quittait l’Equateur

N’ayant pas trouvé de pétrole, elle fermait ses installations

de la jungle, y compris celle d’Ayuy.

« Si vous étiez ici en ce moment, écrivait-il, vous pour­

riez prendre un de ces avions vides qui vont chaque jour

à Ayuy et qui retournent à Shell Mera avec du personnel

et de l’équipement. Cette installation ne tardera pas à

être complètement abandonnée, et les vols cesseront. 11 ne

faut pas que vous tardiez. »

Cela signifiait que nous devrions quitter Guayaquil sans

délai. Mais notre enfant n’était pas encore né. Nous ne

pouvions que compter sur Dieu pour que ces vols soient

maintenus.

A la mi-février, le bébé naquit. Malheureusement, il

avait une déficience cardiaque, et les médecins conseil­

lèrent de le faire rester à Guayaquil au moins trois mois

sous surveillance médicale.

54

AU PAYS DES JIVAROS

Une autre lettre d’Ernest annonçait la suppression des

vols de la société deux semaines plus tard. Rosie, notre

enfant, avait presque deux mois. Nous ne pouvions attendre

davantage. Malgré l’avis contraire des médecins, nous

nous sentions poussés par le Seigneur à partir.

Nous avons donc hâté nos préparatifs. Nous nous étions

entendus avec les Johnson pour prendre avec nous, dans

la jungle, une famille chrétienne équatorienne qui devait

nous aider aux travaux matériels.

Nous sommes partis en train avec nos aides pour Rio-

bamba, ville de montagne. Nous y restâmes quelques jours

pour nous ravitailler. Nous comptions les heures, ignorant

la date à laquelle la Société Shell arrêterait ses vols. Un

jour enfin, à quatre heures du matin, par un froid glacial.

nous sommes montés à bord d’un *tnixto,* véhicule qui

tenait du car et du camion, dans l’espoir d’atteindre Shell

Mera à la tombée de la nuit. L’unique route, étroite et

sinueuse, côtoyait de profonds précipices et descendait les

pentes orientales des Andes vers la jungle.

A mi-chemin de Shell Mera, notre *77iixto* fit halte.

Devant nous, un autre *mixto* était arrêté devant un amon­

cellement de boue et de rochers qui obstruait l’étroite

route de montagne. Des personnes nous informèrent qu’il

y avait eu un glissement de terrain. Plusieurs journées de

travail allaient peut-être être nécessaires pour réparer la

route. Un retard de quelques heures pouvait nous faire

manquer le dernier avion pour Ayuy.

Autour de nous, les passagers considéraient ce désastre

comme une chose naturelle; nous les avons donc imités.

Après avoir déchargé nos bagages, payé le conducteur, nous

nous sommes frayé un chemin à travers ces décombres

boueux.

De l’autre côté régnait une confusion semblable. Des

camions, des cars et des *mixtos,* ne pouvant emmener plus

loin leurs passagers et leur cargaison, se disposaient à

DÉBUTS A MACUMA

55

retourner à Shell Mera. Sur la route, de part et d autre

de l’éboulement, les conducteurs marchandaient avec les

voyageurs et faisaient le transfert des chargements. Après

avoir parlementé avec un chauffeur, nous prîmes place,

avec nos enfants et nos bagages, dans un autre *mixto* pour

terminer le voyage. Il pleuvait. A l’extérieur, l’air était

froid; à l’intérieur il était empesté d’odeurs de vêtements

humides et de transpiration.

Enfin, le *mixto* s’ébranla. Nous oubliions notre inconfort

tandis que nous jouissions du paysage. Au crépuscule, à un

tournant, nous aperçûmes la silhouette familière des Monts-

Cutucu, où se trouvent les sources de la Macuma.

La nuit étant descendue, nous ne pouvions rien voir.

Aux brises fraîches de la montagne succéda l’air humide

de la jungle, indiquant que nous n’étions pas loin de Shell

Mera.

Lorsque nous arrivâmes, il était tard, et les bureaux de

la Shell étaient fermés depuis longtemps. Nous allions

devoir attendre avec patience jusqu’au matin pour savoir

si les vols organisés avaient encore lieu.

Il fallait chercher un endroit pour dormir; nous étions

tous éreintés. L’unique pension de l’endroit n’avait qu’une

chambre disponible, et quelle chambre! Quatre murs

sombres, un lit dégarni et pas de fenêtre. C’est là que notre

groupe, comprenant cinq adultes et trois enfants, dut

passer la nuit.

Le lendemain matin, j’allai au bureau de la Shell, où

j’appris que le camp d’Ayuy avait déjà été abandonné, les

avions ne volant plus jusque-là.

Découragé, je pris contact avec les pilotes, dans l’espoir

d’en trouver un qui fût ami d’Ernest. Un jeune Anglais,

réservé et calme, m’écouta, impassible.

— Vous savez, me dit-il, lorsque j’eus achevé de parler,

j’ai une mère en Angleterre qui serait heureuse de savoir

que j’ai aidé un missionnaire. Je vous conduirai à Ayuy.

56

AU PAYS DES JIVAROS

Je courus à la pension annoncer cette bonne nouvelle.

11 fallait encore trois jours au pilote pour préparer son vol.

Cela n’avait aucune importance. Le vol s’effectuerait.

Ayuy était une ville sombre et morte. A ma précédente

visite, ses immeubles et ses cours résonnaient des chants

d’hommes au travail. Tout était maintenant silencieux et

envahi par les herbes. Des bâtiments avaient été détruits

par le feu. D’autres avaient subi des dégâts par les termites

et les cancrelats. Mais les casernes et la cuisine étaient

encore intactes. Nous avons dormi dans l’une et préparé

nos repas dans l’autre.

Grimpant la piste abrupte, nous avons entrevu pour la

première fois la nouvelle et grande maison des Johnson,

en bambou, au sommet de la côte. Habiter en cet endroit,

avec ces amis, c’était se sentir chez soi. Notre chambre,

éclairée et aérée, avait des rideaux clairs, un lit avec

matelas posé sur des planches de palmier et deux petits

lits pour Rosie et Linda.

Pour nous préserver des morsures des chauves-souris

vampires, nous devions dormir sous des moustiquaires.

Nous n’avions pas d’électricité, pas de lait frais, et très

rarement de la viande. Mais c’était l’endroit où le Seigneur

nous avait appelés. Nous y étions heureux. C’était une

inspiration que de voir Ernest et Jeanne saisir chaque

occasion pour se lier avec les Indiens et les aider. Nous

désirions faire comme eux, parler à ce peuple et gagner

sa confiance. Nous étions conscients que cela prendrait

beaucoup de temps, car nous ne pouvions saisir que quel­

ques phrases de leurs jacasseries. Nous étions impatients

de participer à leurs travaux: défricher la jungle, cons­

truire l’église et l’école, aider à soulager les malades,

visiter les Indiens et leur enseigner la Parole de Vie.

Le soir, après avoir couché les enfants, assis autour de

la table de cuisine, nous parlions de nos grands rêves. A la

lumière de la lampe à essence, nous buvions les paroles

DÉBUTS A MACUMA

57

des Johnson nous entretenant de leur vie parmi les Jivaros

et de ce que nous pourrions accomplir ensemble.

La plus grande tâche était d’agrandir la piste. Il faudrait

qu’elle fût terminée à temps pour l’arrivée du premier

appareil du Service Missionnaire Aérien (MAF) au plus

tard en août, espérions-nous. Nous nous demandions si nos

réserves alimentaires dureraient jusque-là.

Un soir, Ernest, dont les yeux bleus brillaient, me parla

de son rêve: une école où l’on formerait des jeunes garçons

jivaros comme prédicateurs ou évangélistes. Notre cours

de formation missionnaire me revint à l’esprit comme un

éclair. C’était pour cela que nous étions ici: établir des

Eglises indigènes qui subsisteraient après notre départ.

Et voici qu’un homme, un vétéran dans le champ mission­

naire, partageait notre manière de voir. Je me sentais dirigé.

Après la construction de l’école, nous serions prêts à

commencer les cours. Jeanne enseignerait la plupart de\*:

matières traditionnelles en espagnol, Ernest donnerait les

leçons bibliques en jivaro, Marie dirigerait le chant des

cantiques, et moi je m’occuperais des cours d’arithmétique.

11 s’agissait maintenant d’inscrire des élèves. J’offris d’aller

avec Ernest rappeler aux Indiens qu’il était temps d’en­

voyer de nouveau les garçons à l’école. D’après son expé­

rience, il comprenait mieux que moi qu’il ne serait pas

facile d’obtenir la coopération des Indiens. En mettant les

choses au mieux ils y étaient indifférents, et la plupart

franchement opposés.

Nous sommes d’abord allés rendre visite à un patriarche

nommé Washicta, qui avait neuf fils. Charles Oison avait

parfois logé chez lui au cours de ses tournées à Macuma.

Washicta s’était toujours opposé à l’étude de la Bible et à

l’idée d’une école missionnaire. Mais Ernest lui accordait

le respect dû à un chef jivaro en lui faisant la première

visite. Ernest comprit aussi que visiter un foyer jivaro

serait une fête pour moi.

58

AU PAYS DES JIVAROS

Après deux heures de marche, nous arrivâmes à la clai­

rière entourant la maison basse, au toit ovale. Après avoir

pénétré à l’intérieur sombre et rempli de fumée, il nous

fallut plusieurs minutes avant de pouvoir distinguer autre

chose que les contours de la pièce.

Tout le long du mur, il y avait une série de claies en

bambou. C’étaient les lits des Jivaros. Au bout du lit, il y

avait des bâtons fourchus pour soutenir les pieds du dor­

meur. Au-dessous, les cendres tièdes d’un feu leur réchauf­

faient les pieds pendant la nuit. Il n’y avait pas de fenêtres.

mais seulement deux portes très étroites, l’une par laquelle

nous étions entrés, l’autre conduisant à une autre pièce.

C’était, m’expliqua Ernest, le *tangamash,* ou quartier des

hommes. *L'ekenta,* réservée aux femmes et aux enfants,

se trouvait derrière une porte éloignée.

Le chef de la maison, Washicta lui-même, était assis,

flegmatique, au centre de la pièce, sur un *cutanga.* C’est

un meuble très important, un escabeau à deux pieds

sans dossier ni bras et dont le siège cintré était poli par

l’usage.

Ernest et Washicta commencèrent à parler. En même

temps, d’autres Indiens allaient et venaient. J’eus ma

première impression des Jivaros dans leur milieu naturel.

Ils étaient pour la plupart petits de taille, avec des traits

mongols. L’indolence de leurs mouvements contrastait avec

la vivacité de leur regard. Il fallait peu de mots pour

changer leur apathie en vivacité. La plupart d’entre eux

portaient de longs cheveux épars et s’enveloppaient de

rih’/?:. J’étais aussi impressionné par les dessins peints sur

leur visage, servant de décoration, de camouflage, ou

simulant les ombres de la forêt s’il s'agissait de chasseurs.

Ils portaient leur fusil à la main, posé sur leurs genoux ou

debout entre leurs jambes et toujours prêt à l’attaque. Ils

n’avaient que de vieilles armes qu’on charge par le canon,

obtenues de commerçants blancs.

DÉBUTS A MACUMA

59

Pendant que les hommes parlaient, une femme entra,

venant de *Vekenta* et apportant dans des bols d’argile

du *chic ha.* Ce liquide d’un blanc laiteux, provenant de la

racine du manioc, est la boisson de ménage des Jivaros. La

racine est cuite, puis mastiquée par les femmes pour activer

sa fermentation et crachée dans le pot. On la laisse alors

fermenter et devenir un breuvage légèrement alcoolisé,

peu différent d’une bière forte. C’est parfois une douce

boisson familiale, mais c’est aussi la boisson de base de

leurs festins et de leurs bombances. Les femmes servaient

Washicta et les autres hommes. Nous attendions calmement

pendant qu’ils buvaient. Ne pas boire avec eux n’était pas

considéré comme une offense à leur hospitalité.

Ernest et Washicta reprirent bientôt leur conversation.

Bien que ne comprenant rien à ce qu’ils disaient, j’étai.\*

fasciné par les sons rythmiques et explosifs du langag

et par les gestes dramatiques accompagnant leur conver

sation. J’aurais pu écouter pendant des heures. Parler

semblait être l’orgueil particulier des Jivaros, leur art et

leur forme d’expression. Ils ne faisaient rien d’autre aussi

bien, ni aussi souvent. Tout Jivaro est un moulin parlant,

non simplement des nouvelles du jour, mais de l’histoire,

du folklore, de la superstition, de la tradition et des statis­

tiques démographiques. Ce que les gens, ailleurs, reçoivent

de leur télévision, de la radio, des journaux, des livres et

des revues, ces Indiens le reçoivent les uns des autres. Et

ils le proclament avec instinct et avec style. J’éprouvais

la certitude qu’aucune troupe d’acteurs de télévision ou de

cinéma ne pourrait s’exprimer de façon aussi dramatique

que ces Jivaros relatant leurs simples expériences de la vie

quotidienne. A les écouter, ces deux hommes me semblaient

être en compétition, essayant de se dépasser réciproque­

ment par leurs paroles. 11 était évident qu’il fallait pouvoir

parler leur langue pour gagner le respect de ces Indiens.

Je résolus de l’apprendre le plus rapidement possible.

60

AU PAYS DES JIVAROS

Mes premières impressions sur ces Indiens, c qu’ils

ressemblaient à des enfants sympathiques qu’aucune inter­

diction n’arrêtait. Ce n’était pas non plus un peuple

opprimé, comme les Indiens Quichuas des montagnes de

l’Equateur, ils étaient indépendants, égocentriques et arro­

gants. Mais, bien qu’attiré par leur vivacité, j’étais

repoussé par leur saleté et par leurs habitudes. Ils sentaient

toujours la transpiration, la fumée, la mauvaise alimenta­

tion, et se grattaient comme des singes. La plupart de ces

hommes et de ces femmes avaient porté leurs vêtements

jusqu’à ce qu’ils fussent couverts de taches, puis les avaient

teints en violet foncé. Ils considéraient le savon comme un

remède à n’utiliser que pour les maladies de la peau.

Extérieurement, ils étaient nonchalents, rieurs et insou­

ciants. J’avais de la peine à croire que Washicta, doux

grand-père dont le bras enserrait son petit-fils nu, était

aussi un buveur, un polygame battant ses femmes et un

meurtrier.

Le vieillard et Ernest se levèrent, signe que la visite

tait presque terminée. Je ne pouvais dire si Washicta

avait consenti à envoyer ses garçons à l’école ou non.

Je restai debout avec eux et récitai les deux mots de salu­

tation jivaro que je connaissais, avant de sortir.

Washicta ne voulait toujours pas que ses fils vinssent

à l’école. Il croyait, comme tous les hommes jivaros, qu’il

était plus important pour eux de devenir de vaillants

guerriers et d’habiles chasseurs que de savoir lire et écrire.

L’année précédente, trois d’entre eux s’étaient échappés

de chez eux pour suivre l’école des missionnaires. S’ils

venaient cette année, ils feraient probablement de même.

Je voyais qu’il ne serait pas facile de fonder des écoles

pour ces enfants de la jungle.

Une semaine plus tard, lorsque les classes commen­

cèrent avec quinze garçons (y compris quatre fils de

Washicta venus chez nous malgré les ordres de leur père),

DÉBUTS A MACUMA

61

je compris davantage les problèmes que cela posait. La

plupart des élèves étaient bien moins civilisés que ceux

que nous avions connus à Sucua. Peu venaient à nous entiè­

rement vêtus, ou avec des dispositions pour l’espagnol,

langue que nous devions enseigner. Ils étaient fort indis­

ciplinés et avaient peu de respect pour le règlement. Ils

venaient en classe quand ils en avaient envie et partaient

en courant au moindre ennui ou à la plus petite contra­

riété. Ils se plaignaient de la nourriture qu’Ernest leur

préparait, des vêtements que nous leur donnions et des deux

heures de sarclage exigées d’eux chaque jour.

Mais, comme tous les enfants, ils aimaient chanter et

jouer. Je les aidais à installer une longue balançoire avec

une poutre appuyée sur un tronc d’arbre. J’allais parfois

avec eux pêcher à la rivière. Bien que sachant mal parler

leur langue, il n’était pas difficile de se lier avec ces garçons

jivaros sensibles.

L’école était une hutte couverte de chaume et à montants

de palmier. Les garçons, assis sur de longs bancs de plan­

ches, écrivaient sur un banc plus élevé placé devant eux.

Quoique très intelligents, ils avaient tout à apprendre.

Ils n’avaient jamais auparavant essayé de comprendre des

images et ne se rendaient pas toujours compte quand elles

étaient à l’envers. Il fallut exercer pendant des jours avant

de réussir à leur faire écrire convenablement une lettre

de l’alphabet entre les deux lignes dans leur carnet. Jeanne

leur enseignait l’espagnol, utilisant des livres élémentaires

équatoriens. Ils reçurent, émerveillés, leurs premiers

aperçus du monde extérieur grâce aux images que

Jeanne avait découpées dans la revue *National Géo­*

*graphie.* Ils ignoraient l’existence d’un autre monde en

dehors du leur.

Les garçons prirent goût à l’arithmétique, et ils aimaient

apprendre à compter. Quand nous arrivions à des chiffres

dépassant le nombre de leurs doigts et de leurs orteils,

62

AU PAYS DES JIVAROS

nous utilisions des haricots ou des grains de blé. Ils aimaient

ainsi nommer les mois ou les jours de la semaine.

Les uns apprenaient plus rapidement que les autres. Nous

souhaitions avoir beaucoup d’élèves comme Wampiu. Son

esprit était perméable. Même après les heures de classe,

il continuait à poser des questions et s’exerçait à écrire

avec des morceaux de bois calciné.

A côté de l’aide apportée à l’école, nous dressions des

plans et commencions à construire notre maison. Pour la

première fois depuis notre mariage, nous allions vivre

seuls dans notre propre maison. Travailler avec du

bambou, du chaume de la jungle et des aides jivaros aux

longs cheveux, était pour moi une expérience mission­

naire. C’était amusant d’essayer d’imiter ces hommes

habiles à saisir des plantes grimpantes avec leurs orteils

et à confectionner la toiture avec des feuilles.

Lorsque la maison fut prête, nous nous y installâmes,

nais avec l’impression d’habiter dans un grand panier:

les murs de bambou et les planchers souples de même

matière étaient à claire-voie. Cela avait des avantages et

des inconvénients; il était facile de balayer poussière et

saleté, et tout liquide renversé disparaissait rapidement.

Mais très souvent un pied de table, de lit, ou de chaise

passait au travers du plancher, laissant les gens surpris et

quelque peu ébranlés.

Les fissures dans les murs formaient pour les Indiens

des judas fort pratiques. Notre porche arrière débordait

souvent d’indiens à la peau brune, venus satisfaire leur

curiosité sur nos étranges manières et coutumes.

En nous voyant, ils riaient de bon cœur. Ils pensaient

que leurs habitudes étaient tellement supérieures aux

nôtres. Ils étaient fascinés par les langes blancs suspendus,

séchant au soleil, et s’étonnaient que nous eussions besoin

de telles choses. N’importe quelle femme jivaro sait com­

ment tenir son bébé loin d’elle au moment voulu, et des

DÉBUTS A MACUMA

63

feuilles sont toujours sous la main pour le nettoyer. Quant

à laver les plats et les assiettes trois fois par jour avec du

savon et de l’eau chaude, cela semblait parfaitement

ridicule aux habitants de la jungle. C’était tellement plus

sensé de manger avec les doigts dans des feuilles, comme

ils le faisaient, après avoir simplement rincé les gourdes

et les pots d’argile dans un ruisseau tout proche. Les mères

indiennes ne pouvaient pas comprendre pourquoi il fallait

à Marie tant de choses pour baigner Linda et Rosie. Il

leur suffisait de garder de l’eau dans la bouche jusqu’à

ce qu’elle eût atteint la température du corps, de la cracher

lentement sur leur bébé, puis de le frotter et de l’essuyer

avec la main.

Il n’était pas étonnant que les Jivaros n’aient pas partagé

notre haute opinion du dur travail de nos épouses. Pour

eux, Marie était une femme plutôt inutile. Elle ne pouvait

pas parcourir la piste avec un fardeau sur le dos, ni tra­

vailler au jardin. Elle n’allaitait même pas ses propres

enfants. Elle passait une grande partie de son temps à

nettoyer sa maison ou à tracer des signes étranges sur des

feuilles de papier. Mais ces signes ne produisaient ni nour­

riture, ni vêtements, à quoi donc servaient-ils ? Et elle-

même, à quoi servait-elle ?

Le monde du Jivaro est le monde de l’homme. Une fois

qu’il a débarrassé les arbres et les broussailles de sa terre

et construit sa maison, il est libéré des responsabilités fami­

liales. Il peut alors se tresser un nouvel *itipi,* ou bien

façonner des couronnes et des ornements de plumes pour

sa tête. En dehors de ces devoirs, il n’a rien d’autre à

faire que chasser ou pêcher, flâner et parler de ses

exploits, à moins qu’il s'en tienne à ses fonctions essen­

tielles: s’asseoir, dormir et cracher !

Ses nombreuses femmes cultivent et récoltent les produits

alimentaires, portent les lourds fardeaux et, de plus, s’occu­

pent de la cuisine et des enfants. Une mère jivaro fait de

64

AU PAYS DES JIVAROS

ses enfants ses principaux délices. Elle n’aime jamais être

sans l’un d’entre eux dans les bras et les allaite jusqu’à

l’âge de trois ans. A mesure que nous les connaissions

davantage, nous comprenions pourquoi elles trouvaient

notre façon de vivre ridicule.

Une fois installés dans notre maison, nous commençâmes

l’étude sérieuse de la langue jivaro. Ernest nous donnait

des leçons régulières à l’aide d’une petite grammaire qu’il

avait composée. Marie passait de longues heures à la

copier en écriture ordinaire et à apprendre les conjugaisons.

Mais j’apprenais davantage encore lorsque les Indiens

venaient travailler et qu'à force d’écouter et d’observer

j’essayais de leur parler moi-même.

Ernest nous apprit que les Jivaros étaient habitués à

communiquer avec l’homme blanc grâce à une sorte de

langue de négoce, forme très simplifiée de jivaro. C’était

ce qu’il avait appris pendant sa première année passée à

Sucua; mais, quand il fut sur la piste, il s’aperçut qu’il ne

pouvait comprendre qu’une partie de ce que disaient les

Indiens. Il résolut d’oublier cette langue simplifiée et

d’acquérir la maîtrise du véritable jivaro. Il nous conseilla

d’en faire de même.

Cependant, nous n’avancions pas aussi vite dans cette

langue que nous l’avions fait en espagnol. L’espagnol

nous avait paru simple en comparaison des complications

du jivaro. Il n’y avait même pas de mots pour exprimer

les conceptions spirituelles que nous étions venus enseigner

aux Indiens. Leur langage est riche en termes qui décrivent

leur milieu de la jungle, la vie de famille, les aventures

en forêt, les guerres et la sorcellerie. Il nous faudrait des

années pour apprendre toutes leurs expressions variées et

éloquentes se rapportant au mal, à la haine, à la tuerie, à

la luxure, à la sorcellerie et à l’obscénité.

Mais trouver des phrases pour exposer les vérités de la

Bible était tout autre chose; il n’y avait pas de mots pour

Galerie Atshuara :

*en haut à gauche.* Le vieux Aiji, commerçant,

*en haut à droite.* Shuunta, sorcier.

*en bas à gauche.* Uwitai, guerrier.

*en bas â droite.* Le chef Tsantiacu, en coiffure de cérémonie

et en peinture de guerre





*En haut :* la première phase de défrichage dans la jungle à Macuma pour de

nouvelles constructions.

*n bas:* le terrain d’atterissage de Macuma, arraché à la jungle, est maintenu

.n état par une faucheuse.



DÉBUTS A MACUMA

65

le salut, la grâce, la foi ou la paix. Après un travail long

et patient, Ernest en avait découvert quelques expressions

seulement, qui s’approchaient des idées de joie, de récon­

fort, de patience, de douceur, de bonté, et des nombreuses

autres vertus nommées dans la Bible. Quand nous parlions

de la justice de Dieu, nous devions employer le même mot

que les Indiens employaient pour décrire une parcelle de

jardin bien défrichée. Il fallait se rendre à l’évidence que

les Jivaros, ne connaissant pas ces choses, n’éprouvaient

pas le besoin d’en parler.

Mais plus nous étudiions cette langue étrange de la

jungle plus nous l’aimions. En plus de l’aide que nos

missionnaires aînés nous apportaient pour apprendre cette

langue, pour la direction des écoles et des services du

dimanche, ils donnaient aussi des soins médicaux aux

Indiens terrassés par la maladie. Presque chaque jour,

quelqu’un venait à la maison chercher des remèdes. Bien

que s’adressant d’abord à leurs sorciers quand ils étaient

malades, ils apprenaient cependant lentement que certains

de leurs malaises pouvaient être mieux soignés par les

remèdes de l’homme blanc.

Un bébé jivaro, dans un état grave, fut un jour amené

à Jeanne par sa mère. Les gens de la jungle souffrent géné­

ralement de parasites intestinaux, et cet enfant en était

victime, lui aussi, d’une façon évidente. Jeanne lui fit une

piqûre pour la dysenterie et attendit, mais sans grand

espoir.

Environ dix minutes plus tard, la mère, gémissant de

chagrin, revint vers Jeanne. Le bébé commençait à rouler

les yeux et à respirer convulsivement. Il avait déjà les pieds

et les mains froids. Jeanne lui mit une bouillotte chaude, le

frictionna et lui donna un stimulant cardiaque. Mais ce fut

en vain. L’enfant mourut dans les bras de sa mère.

Jeanne, les yeux pleins de larmes, fit alors de son mieux

pour réconforter la femme en lui disant que son bébé était

66

AU PAYS DES JIVAROS

en sûreté auprès du Seigneur, et qu’elle le reverrait certai­

nement un jour si elle mettait sa confiance en Lui.

Nous pouvions espérer seulement que la femme compren­

drait, tandis que nous la regardions descendre le sentier

en gémissant, son cher bébé serré sur son cœur. Nous nous

accrochions à l’espoir qu’un jour des chrétiens, parmi eux,

se confieraient au Seigneur pendant la maladie et même

en face de la mort.

Dans d’autres cas, cependant, l’issue était plus heureuse.

Un jour, nous avons vu venir Jeanne en courant et en

poussant des cris. Elle désirait l’aide de Marie pour soigner

un bébé qui avait roulé, de la claie où il dormait, dans le

feu et qui était gravement brûlé. Les parents de l’enfant,

un Jivaro nommé Pitur et sa femme, ne se décidèrent à

apporter le bébé à Jeanne que cinq jours après l’accident.

A l’examen, Jeanne et Marie s’aperçurent qu’un côté

de la tête était profondément brûlé et sentait mauvais. Il ne

semblait pas possible de faire grand-chose. Elles durent

enlever tellement de chair pourrie qu’on voyait l’os. Jeanne

banda la blessure et fit comprendre aux parents qu’ils

devaient chaque jour amener le bébé pour faire changer

le pansement. Pendant presque un mois, Pitur et sa femme

obéirent avec foi. Marie cousit des bonnets pour la tête

de l’enfant et aida la mère à les laver et à les changer.

De la chair neuve recouvrit lentement le cuir chevelu et

l’enfant finit par guérir. Mais il devra toujours porter un

bonnet pour cacher les vilaines cicatrices.

Trois mois environ après l’ouverture de l’école, le vieux

Washicta vint chercher des remèdes. Il s’était réconcilié

avec l’idée d’envoyer ses fils à l’école, mais était trop fier

pour admettre que c’était bon pour eux. Avec violence, il

réclama des remèdes, gratuitement, puisque quatre de ses

garçons étaient à l’école et travaillaient dans nos jardins.

Pendant les mois passés avec les Johnson, les cultes du

dimanche se célébraient à l’école, et non chez les mission-

DÉBUTS A MACUMA

67

naires, comme lors de ma première visite à Macuma.

Ernest donnait toujours des leçons bibliques simples, en

mettant l’accent sur l’évangélisation. Chaque fois qu'il

demandait combien désiraient devenir chrétiens, il y avait

une réponse enthousiaste parmi les trente à cinquante

Indiens. Mais les écoliers qui entendaient quotidiennement

l’enseignement de la Bible manifestaient plus de compré­

hension véritable envers le chemin du salut que les plus

âgés, qui ne venaient qu’occasionnellement. Même s’il

existait un intérêt croissant à connaître Dieu, il n’y avait

jusqu’ici que peu de preuves de vies transformées.

Ernest continuait à prêcher, à visiter, à prier et à faire

des plans pour le salut des Jivaros. Nous parlions sou­

vent de créer une autre station missionnaire au sud-est,

dans la tribu des *Atshuaras,* connus des Jivaros comme

étant leurs plus grands ennemis. Certains d’entre eux

avaient vécu le long du fleuve Macuma des années avant

l’arrivée d’Ernest. Un après-midi, tandis que je travail­

lais à la construction de ma maison, des Indiens m’avaient

apporté des morceaux de poterie cassée trouvés en arra­

chant des troncs d’arbres dans notre nouvelle cour.

— Elle a été faite par les *Atshuaras,* m’avaient-ils dit,

tout en enlevant la terre fraîche de ces morceaux d’argile

d’aspect primitif. Certains vivaient là où vous construisez

votre maison, avant d’en être chassés par nos grands-

parents. Maintenant, nous ne les voyons jamais. Ils habi­

tent à des journées de marche en aval du fleuve, cachés

dans les profondeurs des forêts comme des animaux sau­

vages. Il est impossible de les aborder; ils sont si cruels!

J’avais aussi entendu parler des guerres entre les deux

tribus. Les *Atshuaras* ne pratiquaient pas la réduction

des têtes des ennemis qu’ils avaient tués. Cependant, tous

les Jivaros les haïssaient et les craignaient. Quelques

jours seulement avant notre arrivée, Big Saantu et

un jeune sorcier nommé Catani avaient dirigé une expé-

68

AU PAYS DES JIVAROS

dition guerrière contre les *Atshuaras* et réduit la tête de

l’un d’eux.

Nous espérions prendre un contact amical avec ces

Indiens-là. Nous demandions dans nos prières de pouvoir

gagner pour Christ non seulement des Jivaros, mais aussi

des *Atshuaras.* Nous savions que la puissance de l’Evangile

pouvait changer leur vie et abattre les barrières de haine

et de guerre qui se dressaient entre eux.

Un samedi après midi, alors que je travaillais avec

Ernest et un groupe d’indiens à allonger la piste d’atter­

rissage, un de nos écoliers nommé Tiwi émergea des

broussailles. Sa chemise neuve et ses pantalons étaient

déchirés et sales. Appuyés sur nos pelles, nous avons éloigné

les moustiques de nos visages en transpiration, pris un

moment de repos pour causer avec lui. Il se mit à rire

lorsque Ernest lui raconta que nous faisions le travail que

des écoliers paresseux auraient dû terminer la veille.

Regardant vers les collines, Tiwi nous dit qu’il pensait

aller chasser le singe et qu’il aimerait acheter de la poudre.

— Venez, dit alors Ernest, mettant sa pelle sur l’épaule.

Laissons le travail pour aujourd’hui et donnons à ce garçon

ce qu’il veut.

Ses yeux bleus étincelèrent quand il dit en jivaro, à l’in­

tention de Tiwi:

— La semaine prochaine, fortifié par la viande de singe

qu’il aura mangé, Tiwi nivellera ce terrain en peu de temps.

Quelques jours plus tard, dans l’après-midi, nous avons

entendu les Indiens crier:

*— Shuar M.aayil! Shuar Maayil!*

Les garçons sortirent de l’école au son de ces voix per­

çantes.

— Que disent-ils ? leur avons-nous demandé.

— Des hommes ont tué! Des hommes ont tué! a traduit

Jeanne à voix basse, afin de ne pas troubler nos enfants

jouant près de là.

DÉBUTS A MACUMA

69

Ce ne fut que tard ce soir-là, alors que nous étions assis

autour de la table, dans la cuisine, que nous avons entendu

Ernest raconter toute l’histoire.

— Tiwi n’est pas allé chasser le singe après nous avoir

acheté cette poudre et ces balles. Au lieu de cela, il est

allé tout droit chez son oncle, nommé Nawich. (Le visage

d’Ernest, normalement bienveillant, s’irrita en comprenant

qu’il avait été trompé.) Voici ce qui est arrivé:

« Il y a quelques mois, Nawich a donné sa fille aînée

à un jeune sorcier qui vivait en aval du fleuve, sur le terri­

toire de Catani. Peu de temps après, elle tomba malade

et mourut. Nawich pensa que le sorcier l’avait maudite.

11 complota sa vengeance, envoya chercher Tiwi et lui

promit sa plus jeune fille s’il voulait l’aider à tuer son.

gendre. »

Marie, interrompant, s’exclama:

— Comment penser que notre Tiwi, si heureux de

chanter les cantiques, tomberait dans ce piège grossier!

— Tiwi accompagna Nawich chez son gendre, continua

Ernest. Ils lui demandèrent d’aller pêcher avec eux, et il

y alla sans aucune méfiance. Après avoir pêché pendant

deux ou trois jours, ils se rendirent chez un ami de Nawich,

près du fleuve Cusutca. Tous s’assirent pour boire le

*chicha.* Comme le gendre portait le bol à ses lèvres, Nawich

le frappa à l’estomac. Il ne mourut pas, mais resta sur le

sol, poussant des cris perçants et suppliant les *Shuaras*

de mettre fin à ses souffrances. Mais Nawich ne permit

à personne de le faire.

» — Laissez-le là et qu’il réfléchisse! dit-il. N’a-t-il

» pas tué ma fille ? Qu’il souffre! Qu’il sente la douleur! »

» Tiwi finit par saisir une lance, et il l’enfonça dans le

cœur de l’homme tourmenté, gagnant ainsi sa fiancée.

Puis les autres hommes, déchaînés, enfoncèrent aussi des

lances dans le cœur du gendre, et lui arrachèrent les che­

veux. »

70

AU PAYS DES JIVAROS

— Mais où sont maintenant Nawich et Tiwi ? deman­

dai-je.

— Oh! répondit Ernest avec naturel, ils sont encore

chez des parents, près du fleuve Cusutca.

En tant que nouveaux venus, nous étions choqués de

constater que les meurtriers étaient connus, mais que per­

sonne ne faisait rien à leur sujet. Il n’y avait pas d’autorités

à proximité, auxquelles on pouvait faire appel. Nous

pensions écrire à notre ami le major, à Macas; mais Ernest

fit remarquer qu’il n’y avait pas assez de soldats pour

arrêter tous les Jivaros ayant participé à des tueries de

vengeance. Ainsi, Nawich et Tiwi seraient libres — du

moins jusqu’au jour où la mort du jeune sorcier serait

vengée par un membre de sa famille.

— Il n’y a pas de fin à ces carnages, observa Ernest avec

tristesse; Dieu seul peut transformer la vie des Jivaros.

Nous quatre étions les seuls missionnaires sur ce vaste

territoire jivaro, de ce côté des Monts-Cutucu. Cette nuit-

là, tandis que nous priions ensemble, nous sentîmes notre

faiblesse devant cette immense tâche: la transformation de

ces peuplades. Nous savions cependant que la puissance

de Dieu est, et a toujours été, illimitée. Nous continuerions

nos cultes du dimanche avec fidélité, et chaque jour nous

saisirions les occasions d’enseigner la Bible à tous. La

Parole de Dieu, et non la force, changerait un jour leur

cœur.

Tiwi ne revint jamais à l’école. Lui et Nawich restèrent

cachés, craignant la vengeance de leurs ennemis.

Nos jours, remplis comme ils l’étaient par l’étude de la

langue et les contacts avec les Indiens, passaient rapide­

ment. A la mi-août 1948, aucun avion n’était encore

apparu. Nos provisions de sel, de sucre, de riz et de farine

commençaient à baisser. Le plus inquiétant, c’est que nos

réserves de lait en poudre, dont nous avions tellement

besoin pour les bébés, étaient presque épuisées.

DÉBUTS A MACUMA

71

Nous étions si pleinement assurés du fonctionnement du

service d’avion de la MAF 1 que nous avions allongé la

piste.

Mais, enfermés dans notre clairière de jungle, nous

n’avions aucun moyen de savoir ce qui se passait. Depuis

plusieurs mois, nous n’avions aucun contact avec le monde

extérieur par radio, par avion ou par messager à pied.

Nous avons alors décidé, Ernest et moi, de marcher

jusqu’à Shell Mera. Nous prendrions un groupe d’indiens

pour aider à rapporter les produits alimentaires néces­

saires, y compris l’indispensable lait en poudre.

Au moment même de partir, nous avons entendu un des

Indiens dire qu’un homme blanc était venu chez l’un d’entre

eux. Une enquête nous apprit que c’était un employé de la

Société Shell, parti en avion jusqu’au camp d’Ayuy, puis

à pied jusqu’à Macuma, pour contrôler des bornes en

ciment que la société y avait posées. Je saisis cette occa­

sion pour m’envoler avec lui jusqu’à Shell Mera.

Tandis que nous décrivions un cercle avant l’atterrissage

et regardions en bas, je pus à peine en croire mes yeux: il

y avait, sur la longue piste de la Shell, un avion Stinson

jaune, neuf. L’avion de la MAF attendu depuis si long­

temps était arrivé! Dieu avait répondu à notre situation

presque désespérée.

Je cherchai le pilote. C’était un jeune homme, mince,

aux cheveux blond-roux, très attachant, nommé Nate

Saint. Il m’écouta avec sympathie lui parler de notre

condition à Macuma.

Quelques jours plus tard, Nate fit le premier de plu­

sieurs voyages vers notre station isolée. L’avion de la MAF

changea notre vie. Il nous apporta courrier et ravitaille­

ment en vols réguliers. Un jour, il arriva avec notre

machine à laver, notre lit et d’autres ustensibles de ménage

1 MAF: Missionary Aviation Fellowship (Service Missionnaire Aérien).

72

AU PAYS DES JIVAROS

que nous avions laissés à Sucua. Puis ce fut une petite

installation électrique et un générateur. Nous aurions,

enfin, non seulement la lumière pour nous permettre

d’étudier, mais le moyen de communiquer par radio avec

l’extérieur. Peu avant Noël, Nate arriva avec un visiteur

qui fut le bienvenu, M. Don P. Shidler, nouveau président

de *V Union Missionnaire Evangélique* (Gospel Missionary

Union [GMU]).

Noël avait toujours été un heureux temps pour nous.

Nous espérions maintenant apporter quelque chose de sa

joie et de son sens aux Jivaros, qui, pour la plupart, l’igno­

raient. Nous avons organisé trois jours de services spé­

ciaux, de jeux et de fêtes. A notre surprise, environ cent

vingt Jivaros furent présents. 11 n’y aurait certainement

pas assez de viande pour tous. Ernest décida de tuer quel­

ques-uns de ses précieux poulets et canards pour y suppléer.

Diriger les services et préparer les repas pour tant de

gens, cela nous occupait. Les Indiens écoutaient avec res­

pect Ernest prêcher; beaucoup reconnaissaient que la Parole

de Dieu était bonne à connaître. Mais, à part quelques

écoliers, il n’y avait pas de vrais chrétiens. Il n’.y avait

pas l’atmosphère de joie, les échanges affectueux, les

chants de Noël auxquels nous étions habitués chez nous.

Nous remarquions au contraire chez les Jivaros un vif

sentiment de crainte. Ils étaient venus en groupes pour se

protéger, armés de fusils ou de lances. Ils ne parlaient que

de meurtre ou de menace de tueries. Pour nous, ce fut un

Noël qui laissa beaucoup à désirer.

Un autre événement, attendu avec impatience, se dessi­

nait. Peu avant le Nouvel-An, nous formions tous le projet

de partir en avion à Shell Mera, mais pas tous à la fois,

pour assister à Guayaquil à la conférence de la GMU; les

Johnson iraient ensuite en congé aux Etats-Unis.

Le pilote Nate Saint devait venir pour nous le ven­

dredi après Noël. Bien que le temps fût clair, l’avion

DÉBUTS A MACUMA

73

n’arriva pas comme prévu. Samedi, dimanche, lundi pas­

sèrent. Nate ne donnait toujours pas signe de vie.

Le premier lundi soir de chaque mois, les missionnaires

de la station de radio HCJB1 diffusent un programme con­

fidentiel de messages personnels à des amis. Peut-être pour­

rions-nous avoir quelques nouvelles. Nous mîmes en

marche notre installation et réglâmes notre poste de radio

sur la station. Nous fûmes saisis d’apprendre que l’appareil

de Nate Saint avait été pris par un courant d’air descen­

dant, en décollant de Quito, et s’était écrasé. Nate n’avait

pas été tué, mais il avait une grave blessure au dos. Le

Stinson flambant neuf n’était plus qu’une épave.

Avec Marie, nous nous sommes regardés.

Qu’allions-nous faire, maintenant ? Notre principale

inquiétude était pour M. Shidler, qui devait parler à la

conférence. Comment atteindrait-il Shell Mera ? 11 ne pou­

vait le faire qu’à pied. M. Shidler lui-même n’y vit pas

d’inconvénient. Il désirait partir dès le lendemain.

Marie et Jeanne resteraient à Macuma. Pour la seconde

fois, Marie, qui comptait aller à une conférence, en était

empêchée, parce que l’avion s’était écrasé au sol.

De bonne heure, le matin suivant, M. Shidler, Ernest et

moi partîmes pour Shell Mera avec huit Indiens. Quelle

surprise nous attendait au bout de six journées de marche

pénible par la piste: Jeanne Johnson était arrivée avant

nous! Elle avait une histoire extraordinaire à nous raconter:

La MAF ne nous avait pas laissés tomber. Hobey

Lowrance, nouveau pilote, était arrivé à Shell Mera deux

jours avant l’accident de Nate à Quito. Lui aussi s’inquié­

tait au sujet du départ de M. Shidler pour la conférence, et

il avait sollicité l’aide de la Société des Pétroles Shell.

1 HCJB: indicatif international de la station émettrice de radio évan­

gélique de Quito, Equateur. Les fondateurs ont fait de cet indicatif

une devise: « Heralding Christ Jésus Blessing > (proclamant la béné­

diction de Jésus-Christ).

74

AU PAYS DES JIVAROS

Le lendemain de notre départ de Macuma, un grand

appareil de la Shell survola la maison et fit le tour du

terrain d’atterrissage. Un homme, debout sur le seuil de la

carlingue, parachuta une grande boîte. Marie et Jeanne,

pensant qu’elle contenait des produits alimentaires,

envoyèrent des garçons indiens la chercher. Pendant vingt

minutes, elles regardèrent l’avion survoler la piste et se

demandèrent pourquoi il s’attardait. 11 s’éloigna enfin. De

retour à la maison, elles ouvrirent la boîte et trouvèrent un

mot de Hobey à M. Shidier, disant: « Si vous le désirez,

je peux engager un avion commercial à atterrir à Ayuy

et vous prendre, ainsi que deux autres personnes, pour vous

conduire à Shell Mera. Si aucun d'entre vous ne peut être

à Ayuy dans trois jours, restez debout sur la piste, les bras

étendus. »

N’ayant pas vu le mot, ils n’avaient pas fait le signe

demandé. En conséquence, l’avion commercial atterrirait à

Ayuy trois jours après. Marie et Jeanne décidèrent que

l’une ou l’autre devrait profiter de cette occasion.

Marie resta seule avec la famille Lopez. Fatiguée, puisque

attendant un troisième enfant, elle continua néanmoins à

s’occuper de la maison et des enfants. Elle savait que le

Seigneur prendrait soin d’eux avec, ou sans avion.

Pendant ce temps, j’assistai à la conférence à Guayaquil,

et, au bout d’un mois environ, je parcourus à nouveau la

piste de la jungle pour retourner auprès de Marie à Macuma.

Maintenant, notre avant-poste de jungle était un lieu

très calme. J’avais beaucoup de travail: agrandir notre

maison, construire un dépôt pour l’essence, améliorer la

piste d’atterrissage, creuser des fossés de drainage, mois­

sonner le blé tropical, créer davantage de jardins. Je tra­

vaillais avec les Indiens du lever du jour à la tombée de

la nuit.

Mais, au bout d’une semaine, j’étais allongé, ayant con­

tracté le paludisme sur la piste. Je ne pouvais avaler les

DÉBUTS A MACUMA

75

pilules amères de quinine; aussi la fièvre montait-elle de

plus en plus. Tout en me tournant et en me retournant, je

me demandais pourquoi il fallait que je fusse malade.

Marie dormait à même le sol, et se levait à tout instant

pour me faire boire ou me frictionner les membres

endoloris.

Marie savait qu’il fallait faire davantage. Elle se souve­

nait avoir vu quelques ampoules de quinine injectable, sur

une étagère, chez les Johnson. Elle les trouva, ainsi qu’une

seringue et une aiguille hypodermiques qu’elle fit bouillir.

En Californie, nous nous étions exercés en piquant une

orange d’une aiguille remplie d’eau stérilisée, puis en nous

piquant réciproquement. Mais ni l’un ni l’autre n’avions

fait de piqûres depuis lors. Demandant à Dieu la force, elle

me tourna et enfonça son aiguille! En moins de vingt-

quatre heures, je commençais à me rétablir, bien qu’il m

fallût longtemps avant de pouvoir quitter le lit.

Je dus encore beaucoup lutter pour ne pas m’abandonr

au découragement. Mais j’avais davantage de temps po>

penser, prier et lire la Bible que je n’en avais eu depui.

des mois. Je finis par comprendre que Dieu m’enseignait

une leçon. J’avais négligé ce qui était le plus important

pour Lui, plus important que le dur travail que je pouvais

offrir, le temps passé en communion avec Lui, à prier et à

méditer le Saint Livre. Je pensais aux paroles de M. Weiss,

dans son message d’adieu, lors de notre départ de Kansas

City:

— Il faut développer et fortifier la vie spirituelle par

la prière régulière et la lecture de la Bible.

Je ne voulais pas manquer à ma tâche de missionnaire.

Je savais pourquoi Dieu m’avait arrêté dans mon activité, et

j’implorai son pardon et son secours pour mieux Le servir

à l’avenir. Dieu voulait la consécration de mon cœur, mon

adoration et ma communion avec Lui plus que toute autre

chose. Dieu pourrait-il se servir d’un être tel que moi,

76 AU PAYS DES JIVAROS

faible de corps et hésitant d’esprit, pour gagner les Jivaros

au Christ ?

Un passage de la Bible me soutint: « Celui qui a com­

mencé en vous cette bonne œuvre la rendra parfaite pour

le jour de Jésus-Christ. » (Philippiens 1: 6.)

Une bataille avait été gagnée. Je dormis paisiblement

cette nuit-là.

CHAPITRE VI

SEULS SUR LA STATION

*Celui qui demeure en moi et en qui*

*je demeure porte beaucoup de fruits.*

Jean 15:5.

En février 1949, Dieu nous mit à l’épreuve. Avant mon

départ de Guayaquil pour Macuma, Ernest Johnson

m’avait dit que lui et sa femme ne pouvaient continuer à

travailler parmi les Jivaros. Les rigueurs de la jungle

avaient tellement altéré leur santé qu’ils formaient le

projet, à leur retour de congé, de se fixer à Guayaquil et

d’aller tenir des campagnes d’évangélisation dans les villes

avoisinantes. Cela signifiait que nous n’aurions aucun col­

lègue missionnaire jusqu’à la reprise du service d’avion

qui permettrait la venue de Keith et Doris Austin et d’une

nouvelle missionnaire, MIIc Dorothée Walker.

Il n’y avait plus d’avion pour nous apporter le ravitaille­

ment et le courrier, et il n’y en aurait plus jusqu’à ce qu’un

autre puisse venir des Etats-Unis. Nous espérions qu’il ne

tarderait pas, nos denrées alimentaires s’épuisant d’une

façon inquiétante. Nous n’avions pas compté sur un si

brusque arrêt du service d’avion. L’école de garçons était

fermée depuis novembre, car les jardins ne produisaient

pas assez pour nourrir les jeunes. Peu d’indiens venaient

pour travailler, pour nous voir ou pour assister à notre

service hebdomadaire du dimanche.

*78*

AU PAYS DES JIVAROS

Nous comprenions combien nous avions dépendu des

Johnson, jusqu’alors, ils avaient pris la responsabilité;

nous n’avions été que des apprentis. Ernest comprenait

ce que pensaient les Indiens aussi bien que ce qu’ils disaient.

Il était toujours prêt à écouter leurs doléances, à leur

donner des conseils et à leur enseigner les voies de Dieu.

Jeanne, quoique n’étant pas infirmière diplômée, avait

soigné les malades avec compétence et avec amour. Les

responsabilités nous incombaient maintenant, et à nous

seuls. Nous ne pouvions que nous tourner vers Dieu. Mais,

comme II l’avait promis, Il ne nous abandonna jamais. Par

une de ces rares journées où nous pouvions envoyer des

lettres par un Indien se rendant en visite à Sucua, Marie

écrivit aux siens:

« Sans les Johnson, notre travail spirituel parmi les Jiva-

ros en est quelque peu au point mort. A part nos prières

et le témoignage quotidien de nos vies, nous ne pouvons

pas faire grand-chose. Nous ne pouvons ouvrir l’école

tant que nous n’avons pas d’instituteur chrétien indigène.

Frank ne peut pas prêcher tant qu’il ne connaît pas mieux

la langue.

» Mais nous ne sommes ni découragés, ni désireux de

quitter ce lieu. Nous espérons que vous priez pour nous.

Mais que nul ne perde son temps à s’attrister à notre sujet

parce que nous n’avons pas les mêmes facilités de vie

qu’aux Etats-Unis. Nous avons tout ce qui est nécessaire à

notre parfait bonheur: l’amour et la communion de notre

Seigneur et un but dans la vie. Je n’ai pas besoin de men­

tionner la bénédiction d’une harmonie sans faille entre

Frank et moi, et les rires, les pleurs de deux bébés qui

rendent chaque jour intéressant et différent. »

Nous n’avions jamais le temps de nous sentir seuls

ou tristes, même si nous en avions eu l’envie. La pourriture

et le délabrement rendaient nécessaires de constantes répa­

rations et reconstructions des bâtiments en chaume et en

SEULS SUR LA STATION

79

bambou. Avant d’avoir terminé la récolte de plantain et

de bananes d’un des jardins, il fallait songer aux planta­

tions des deux autres.

J’avais projeté tout un programme de travaux et j’avais

besoin de toute l’aide que je pourrais obtenir. Mais les

Indiens ne voyaient pas les choses de la même manière.

Ceux qui étaient revenus avec moi de Shell Mera et

savaient que j’avais rapporté des marchandises, en répan­

dirent la nouvelle. Au début, ils étaient tous pressés de

gagner des vêtements neufs, des machettes et des hame­

çons. Mais, lorsque je ne voulus pas leur donner à crédit

ce qu’ils convoitaient, beaucoup perdirent tout intérêt.

Quelques-uns seulement revinrent travailler les jours sui­

vants.

Nous avions un service le dimanche pour les Jivaros qui

voulaient bien venir. Nous étions contents d’en voir géné­

ralement un assez bon nombre se présenter et remplir

notre porche. Marie jouait de l’accordéon et nous chantions

tous des cantiques. Puis, à l’aide d’images d’un journal

des écoles du dimanche, je leur racontais dans mon jivaro

boiteux des histoires de Jonas et du grand poisson, de

Jésus guérissant les malades. J’appris davantage de leurs

commentaires qu'ils ne le firent des miens.

Mon accès de paludisme avait interrompu mon pro­

gramme d’action, et même les services du dimanche. Des

Indiens venaient chaque jour s’asseoir avec moi sous le

porche. Je ne pouvais pas comprendre tout ce qu’ils

disaient, et par conséquent je ne pouvais pas beaucoup les

aider. Mais j’étais heureux de les voir me confier leurs

problèmes, comme ils Pavait fait avec Ernest. Lorsque

mes forces revinrent, j’allai chez eux, et j’appris ainsi à

connaître davantage leur vie de chaque jour. Peu à peu,

ils m’adoptèrent et m’invitèrent à leurs parties de chasse

ou de pêche.

J'ai gardé le souvenir d’une de ces randonnées. J’étais

80

AU PAYS DES JIVAROS

parti chasser le singe avec deux Indiens et leurs femmes.

Tard au cours de la seconde nuit, alors que nous étions

assis autour du feu, après avoir mangé de gros morceaux

filandreux de viande de singe, un *Shuara* trapu, au nez

crochu et aux sourcils épais, et dont le nom était *Jeencham*

(Chauve-souris), jouant des coudes, s’avança. Il commença

à me dire comment le Jivaro recherche l’aide du monde

des esprits. Son but est d’entrer en relation avec ses ancê­

tres guerriers décédés. Selon sa croyance, lorsqu’ils sont

devenus des démons, ils peuvent apparaître sous la forme

de certaines bêtes, oiseaux ou reptiles.

S’étant mis en état de catalepsie en buvant un mélange

de *tsaangu* (feuilles de tabac) et de *maicua* (belladone),

son esprit est libre de communiquer avec celui des disparus

pour être fortifié ou pour poser des questions qui seront

plus tard confirmées par le sorcier. Pour les sujets sérieux,

lorsqu’un parent est très malade, ou lorsqu’un groupe décide

qu’il doit partir en guerre, les Jivaros convoquent le sorcier

lui-même, qui a le contact le plus fort avec le monde des

esprits.

Avant son arrivée, la famille lui prépare un narcotique

en faisant mijoter des plantes grimpantes dans un gros

pot noir. C’est le *natema (Banisteriopsis caapi).* Le sorcier

boit le liquide, qui le met en état de délire.

Alors, les ancêtres lui apparaissent sous la forme d’un

boa d’eau, d’un fer de lance, d’un toucan, d’une bête

sauvage, d un hibou, d’un jaguar ou d’un ocelot. Tandis

que le sorcier chante sa mélopée, il agite devant lui une

poignée de feuilles pour se protéger des démons qui se

tordent de douleur en s’approchant de lui. Ils avancent,

se retirent, avancent à nouveau, se rapprochant toujours

davantage. C’est un spectacle hideux et cauchemardesque

que le sorcier met en évidence en le décrivant à ses audi­

teurs. Peu à peu, il abandonne sa propre volonté et se livre

à la puissance des démons. Ceux-ci, en retour, le récom-

*En haut :* la station missionnaire de Macuma et le terrain d’atterissage.

*En bas:* des garçons indiens caressent une des six vaches Brahma auxquelles

on a donné des tranquillisants pour le transport, une à une, par avion.

Le bétail aide les Jivaros à élever leur niveau de vie.



Marie Drown et Gladis Gibson, soigne Chumpi, un jeune chrétien Jivaro.

Le succès d’un traitement médical a souvent été le premier pas conduisant

les Indiens à devenir chrétiens.



SEULS SUR LA STATION

81

penseront en révélant la cause de la maladie et le nom de

l’ennemi qui a envoyé la malédiction.

Le sorcier, avec énergie et de façon dramatique, suce

la partie atteinte du corps, puis fièrement crache la

« flèche », cause du mal, et qui peut être une pierre, un

os, un microbe ou un morceau de verre.

Pour préparer de jeunes garçons à la virilité, ou de

vieux guerriers à la bataille, les patriarches les emmènent

à la montagne, où ils se baignent dans de clairs ruisseaux

au pied de certaines cascades. Là, ils boivent le *tsaangu*

ou le *maicua* et parlent avec les esprits de leurs ancêtres

éminents. Cette communion avec les esprits donne au sup­

pliant un pouvoir spécial. Un puissant contact produit une

telle conviction d’invincibilité qu’un Jivaro ira sans hési­

tation à la guerre contre les forces les plus grandes, assuré

de ne pouvoir être tué.

La lumière du feu vacillait d’une façon étrange, à doi

ner le frisson, tandis que Jeencham décrivait ces rites d’ur

voix excitée. Je pensais combien la vie d’un sorcier es

enivrée de puissance, et cependant pénible, courte et

dangereuse.

La plupart des nombreuses tueries parmi les Jivaros

de notre voisinage s’exercèrent contre des sorciers. Les

récits de Jeencham éveillèrent en moi un désir durable

d’apprendre tout ce que je pourrais au sujet de la religion

et du folklore étrange des Jivaros.

Lorsque je pense à ma convalescence, je vois que ce

qui semblait être une affliction était bien en réalité dans

la volonté de Dieu., Ces heures en apparence perdues, pas­

sées à visiter les gens, à leur parler, à parcourir la brousse

quand je ne pouvais pas travailler hâtèrent le jour où je

pourrais me lever pour prêcher la Parole de Dieu aux

Jivaros. L’étude de la langue me fut ainsi facilitée, et

j’appris à connaître leur véritable nature. Par-dessus tout,

cela les préparait aussi à m’accepter.

82

AU PAYS DES JIVAROS

Je pus bientôt travailler davantage à la construction de

la maison et à l’amélioration de la piste. Utilisant notre

radio et notre générateur d’électricité, nous écoutions

chaque semaine le poste émetteur HCJB. Nous avions été

avertis d’être à l’écoute le vendredi soir pour une émission

spéciale, car il pourrait y avoir des nouvelles de l’avion

de remplacement. Ces émissions du vendredi soir étaient

les points lumineux de ces longues semaines. Nous n’avions

pas beaucoup d’essence; aussi l’économisions-nous, nous

privant d’en faire d’autres usages afin de pouvoir conti­

nuer d’écouter ces informations hebdomadaires.

Enfin, un vendredi soir vint un message que nous savions

être spécialement pour nous. Robert Savage, un des direc­

teurs de la station, parlait de Quito: « Voici maintenant

une information pour tous nos collègues travaillant dans

l’Oriente. Le nouvel avion de la MAF est en route. Il

devrait être ici dans deux semaines... »

Cela nous remplit d’une grande joie. Notre attente se

récisait. L’arrivée de l’avion pourrait ne pas tarder.

C’est alors que des circonstances urgentes détournèrent

le notre esprit toutes nos pensées à propos de cet avion.

Marie, pour la première fois, était sur le point d’assumer

la responsabilité d’un accouchement. J’étais appelé à

m’occuper des haines héréditaires et meurtrières des Jiva-

ros. Ces deux choses arrivaient presque en même temps.

De bonne heure, l’après-midi, Graciela, notre aide

équatorienne, arriva en courant, essoufflée, à notre porte.

Sa mère, la senora Rosa, qui habitait la maison à côté,

était sur le point de donner naissance à un enfant longtemps

espéré. Cet accouchement de jour était un exaucement à

nos prières, car il n’y avait pas de lumière dans la maison

de la senora Rosa.

— C’est le moment! s’exclama Marie.

Elle commença à se préparer selon les instructions de

Jeanne Johnson. Il fallait que cette naissance fût un suc­

SEULS SUR LA STATION

83

cès. La senora Rosa avait eu des accouchements malheu­

reux. Elle avait perdu trois bébés, dont deux à la suite

d’une infection du nombril. Avec confiance, la senora

Rosa regardait Marie comme un instrument de Dieu pour

qu’il n’y ait, cette fois-ci, aucun risque.

Mais la seule expérience de Marie avait été la nais­

sance de nos propres enfants. Elle était en apparence

calme et s’occupait avec compétence, mais je comprenais

ce qu’elle devait éprouver.

Graciela fit du feu et mit bouillir de l’eau. Marie ras­

sembla de vieilles revues qu’elle avait stérilisées dans le

four pour recevoir l’enfant. Elle sortit une cuvette, des

ciseaux et du cordonnet de soie pour couper et lier le

cordon ombilical, et une seringue pour faire une piqûre

d’ergotine après l’accouchement.

Les enfants Linda et Rosie insistaient pour aller avec

elle. Ils désiraient tant voir le nouveau bébé! Marie s’y

opposa. Elle les persuada de rester avec moi, leur promet­

tant qu'ils viendraient le jour suivant voir baigner le bébé.

Marie rassembla tout son attirail et sortit. Mon cœur la

suivit, et mes prières aussi, tandis que je restais sur le seuil

avec les enfants.

J'étais à peine assis sur le banc de bois sous le porche que

je vis, venant du fleuve, une foule d’indiens monter la

colline. Ils criaient tous à la fois, enroués et hors d’haleine,

comme s’ils arrivaient de loin. A leur tête était Nawich, un

Jivaro grand et décharné, aux yeux noirs étincelants, aux

cheveux flottants. Il avait un fusil à la main.

Je ne pus tout d’abord saisir quelques paroles familières

de leur flot de paroles: « Vous verrez! vous verrez! Il

paiera! Il paiera! » Puis je les entendis crier: *« Shuar*

*Maayi ! Shuar Maayi ! » —* ce qui, je m’en souvenais.

signifiait: « Des hommes ont tué. »

Je leur dis de s’asseoir sous le porche, espérant que

cela les calmerait. Rosie grimpa sur mes genoux: Linda

84

AU PAYS DES JIVAROS

s’assit à côté de moi. Nous abrégeâmes les salutations

familières, habituellement interminables.

Je leur fis répéter lentement et maintes fois leur histoire

avant de pouvoir comprendre ce qu’ils disaient. Juang, le

sorcier et frère de Nawich, avait été tué par un Jivaro

nommé Uyungara et sa bande, venant de la région en

amont du fleuve Macuma. Ils avaient attaqué la nuit à

la faveur d’un orage, tirant à travers les murs de la maison

sur Juang endormi.

Dès que je pus placer un mot je demandai:

— Mais pourquoi Uyungara voulait-il tuer ton frère ?

J’appris que Nawich, Juang et les Jivaros du fleuve

Cusutca étaient depuis longtemps ennemis d’Uyungara et

de sa bande. Un parent d’Uyungara était mort de maladie.

Uyungara avait reproché à Juang, le sorcier, de l’avoir

maudit. Il avait juré de n’avoir de cesse que lorsqu’il se

serait vengé sur Juang. Maintenant Nawich, à son tour,

s’acharnait à se venger sur Uyungara.

Le but de la visite devenait clair. A la manière jivaro,

spéciale et perverse, Nawich était venu chercher mon aide

dans sa guerre contre Uyungara. Il me fixait de ses yeux

brûlants.

— Tu es contre les tueries entre les *Shuaras,* n’est-ce

pas ?

Je reconnus que oui.

— Parfait. Alors, tu ne dois pas laisser Uyungara en

liberté. Si tu fais cela, il nous détruira tous.

Je lui demandai ce qu’il désirait que je fasse.

— Envoie chercher des soldats. Qu’ils viennent mettre

Uyungara en prison. Là, ils le feront souffrir. Alors, il

pensera à tout le mal qu’il a fait.

« Hypocrite », pensai-je alors.

L’Indien égaré arpentait le porche, agitant les bras de

façon extravagante tout en parlant. Le plancher en bois

de palmier rebondissait sous ses pas. Linda, le regardant

SEULS SUR LA STATION

85

avec de grands yeux, avait peur parce qu’elle ne compre­

nait pas un inot de ce qu’il disait. Elle se pelotonnait plus

près de moi.

— Lui méchant, papa ? dit-elle. Lui, méchant ?

Je la serrai doucement.

— Oui, lui dis-je, lui très méchant. Il a besoin que le

Seigneur Jésus change son mauvais cœur.

Cela parut la satisfaire puisque, glissant par terre, elle

courut jouer dans la cuisine, Rosie accrochée à ses talons.

11 me fallut alors beaucoup réfléchir. En apparence, la

demande de Nawich n’était pas tout à fait déraisonnable.

Mais elle renfermait un piège. Si je ne veillais pas, je

prendrais parti pour un groupe d’indiens contre un autre.

J’avais raison de remercier Dieu pour mes récentes sorties

avec les Jivaros; elles me rendaient au moins capable de

poser des questions en style jivaro et de donner des ordres

Me tournant vers Nawich, je le priai de s’asseoir et de

rester tranquille. Puis je lui demandai:

— Il y a plusieurs lunes, n’es-tu pas allé avec Tiwi

tuer ton beau-frère? Désirais-tu alors la venue des soldats ?

Il n’eut pas de réponse à cela. Je commençai à prendre

confiance.

— Retourne chez toi. J’enverrai peut-être chercher les

soldats. Quand ils viendront, leur parlerai-je aussi de toi ?

Voyant dans le regard hésitant de Nawich que mes

paroles produisaient leur effet, je me levai d’un bond

et m’écriai:

— Vous voulez que les autres cessent de vous faire la

guerre ? Cessez donc de la faire, vous aussi. Peut-être, par

vous-mêmes, êtes-vous incapables d’y renoncer ? Mais

Dieu peut vous aider. Ecoutez-Le. Obéissez a sa Parole.

La réponse des Indiens fut de se couvrir la bouche de

leurs mains et de rire bruyamment. Je savais qu’ils

cachaient ainsi leur embarras d’avoir été réduits au silence

par un homme blanc. J’avais gagné leur respect.

86

AU PAYS DES JIVAROS

Tandis qu'ils se levaient et partaient à pas traînants, je

résolus de ne jamais prendre position dans ces guerres

indiennes, mais de traiter tout le monde de la même

manière, et d’essayer de leur faire comprendre à tous

l’amour de Dieu et de les faire renoncer à leurs goûts

sanguinaires. Marie apparut alors. J’étais si fier de mon

triomphe que je dus le lui raconter.

— Oh! dit-elle, tu parles comme les Jivaros, et tes

paroles ne sont que des mots. Tu sais fort bien que tu n’en­

verras pas chercher ces soldats.

Maintenant, c’était mon tour d’écouter le récit de son

expérience.

— J’ai trouvé la senora Rosa étendue sur son lit; racon­

ta-t-elle. Elle tremblait, souffrait, et sa respiration était

irrégulière. Elle pensait que le bébé ne tarderait pas à

venir; aussi, j’ouvris vite le paquet de journaux stérilisés

et les étendis au pied du lit et sur une table. Graciela

apporta l’eau, les ciseaux, le fil de soie et la layette, et

quitta la pièce. Je baignai la mère, essayai de la calmer

et préparai tout. Puis, comme il me restait quelques minutes,

je me hâtai de consulter le livre d’obstétrique que Jeanne

Johnson m’avait donné afin de m’assurer que je n’oublierai

rien. J’étais plongée dans la lecture lorsque j’entendis la

senora Rosa m’appeler doucement. Elle disait que la tête

du bébé était engagée. Je me précipitai vers le lit, ayant

peine à croire que cela se passait aussi facilement. Sur le

papier, au pied du lit, était posée une minuscule petite fille,

couverte de mucosités et haletante. J’y voyais à peine; les

larmes remplissaient mes yeux. Je parvins à trouver le

cordon, à le couper, et, les mains tremblantes, à soulever

le petit être jusqu’à la table pour son premier bain. Gra­

ciela revint alors m’aider à m’occuper de sa mère. Bientôt,

la senora Rosa et son enfant reposaient calmement.

Toutes deux, nous avons alors reconnu que le Seigneur

nous avait aidées dans ces situations.

SEULS SUR LA STATION

87

Une fois de plus, nos pensées se concentrèrent sur

l’avion. Le jour où l’on supposait qu il atteindrait Quito

approchait. Sa venue changerait tout. L’heure venait où

nous devions en avoir la confirmation. Assis devant notre

poste de radio, nos oreilles se tendaient, cherchant à saisir,

à travers les grincements et les parasites, les informations.

Enfin nous entendîmes la voix familière de Robert Savage.

L’avion n’était pas arrivé. Il en ignorait la raison.

Ce fut un choc. Nous avions dressé des plans jusqu’à

cette terrible déception. Notre foi que l’avion arriverait

était restée inébranlable jusqu’à maintenant, et nous

n’avions envisagé aucune autre possibilité. Notre situation

empirait. Notre essence s’épuisait, et nous ne savions pas

combien de temps encore notre radio pourrait fonctionner.

Nos denrées alimentaires de base étaient presque épuisées.

Nous n’aurions bientôt plus de lait en poudre pour le'

bébés. Nous mettions nos denrées dans des boîtes en fe’

blanc, fermées hermétiquement, pour les protéger d

insectes. Lorsque nous les heurtions l’une contre l’autr

quel triste effet produisait leur son creux! De plus, leJ.

fortes pluies nous déprimaient. Tout ce que nous touchions

était détrempé et humide. Pendant dix jours, le ciel fut

couvert et sinistre. Nous souffrions d’autant plus du mau­

vais temps que nous pensions qu’il empêchait l’avion de

venir.

Il fallait maintenant envisager d’autres solutions. J’ar­

pentais le porche, essayant de prendre une décision. Je

songeais à parcourir à pied les pistes pour ramener de

nouveaux approvisionnements; mais, si l’avion arrivait en

mon absence, je ne serais pas là pour le recevoir. Toute

autre issue était barrée; il fallait s’y résigner, et mettre

notre confiance dans le Seigneur. Cela nous réconfortait

un peu de nous rappeler que le 19 avril, dans deux jours,

serait le troisième anniversaire de Linda. Nous étions bien

décidés à ce que ce jour-là ne fût pas gâté par nos ennuis.

88

AU PAYS DES J1VAROS

Elle aurait le meilleur anniversaire que nous pourrions

lui procurer.

Avec ce qui nous restait de farine, Graciela fit cuire un

gros gâteau d’anniversaire à trois couches de bananes. En

fouillant parmi les objets laissés par les Johnson, Marie

trouva trois bougies. Linda aurait des cadeaux: six billes

enveloppées de papier de soie de la part de Rosie, un trous­

seau cousu par Marie pour sa poupée favorite, et un assor­

timent de jouets, en bois, réparés. La touche finale fut

ajoutée par la senora Rosa, qui entra, les bras chargés de

fleurs, alors que nous étions assis à table. Le petit frère de

Graciela courait à côté d’elle, apportant à Linda son petit

coq favori, un ruban rouge éclatant noué autour du cou.

Les yeux de Linda étaient gros et ronds lorsqu’on apporta

le gâteau d’anniversaire allumé de trois bougies, et nous

avons tous chanté: *Heureux anniversaire.* Pendant quel­

ques précieux moments, nous perdant dans la joie de Linda,

nous avons oublié nos boîtes en fer-blanc vides de provi­

sions et l’absence d’avion dans le ciel.

Le jour suivant, le temps se leva et le soleil sortit, bril­

lant et lumineux. « Maintenant, pensai-je, l’avion viendra

sûrement. » Mais il ne vint pas. La journée se passa, et rien

n’était en vue. L’après-midi suivant, je travaillais dehors

lorsque j’entendis un faible bruit au-dessus de ma tête.

Etait-ce l’avion ? « Oui, me dis-je alors, c’est un avion. »

Et, sans attendre, je partis d’un bond, comme un cerf sau­

vage, vers le terrain d’atterrissage. Mon cœur battait de joie

à la pensée que l’appareil venait enfin, après une si longue

attente! Je me protégeai les yeux du soleil et regardai

fixement en l’air, impatient de voir quelque chose. Mais

je ne vis rien. Même ce que j’avais pris pour le vrombis­

sement d’un moteur s’était tu. C’était sans doute une illu­

sion. Dans ma grande anxiété, j’avais cru entendre des

bruits de moteur. Je m’éloignais du terrain d’atterrissage

lorsque j’entendis à nouveau comme les accents d’une

SEULS SUR LA STATION

89

douce musique: l'avion dans le lointain. Cette fois, il venait

d’une direction differente. Le bruit devenait plus fort. « Ce

pourrait être un avion militaire, pensai-je, ou même un

avion de la Société Shell. » Ne ferait-il que passer ? Non.

il venait plus près, maintenant, et piquait droit sur notre

station missionnaire. Je vis alors le petit appareil, jaune

vif, sur le bleu du ciel. Il décrivit plusieurs cercles, comme

pour examiner le terrain avec attention, puis il descendit

et atterrit.

J’appelai tous ceux qui étaient à portée de voix. Marie

et les enfants couraient déjà, ainsi qu’un bon nombre

d’indiens. Nous avons accueilli les pilotes de la MAF, que

nous ne connaissions pas, comme nos meilleurs amis. Toute

tension avait disparu. Cette circonstance fut l’une des plus

heureuses de notre vie.

Les pilotes de la MAF entrèrent dans la maison en

fléchissant sous le poids de produits alimentaires et de

friandises dont nous avions oublié jusqu’à l’existence. Ils

entassèrent sur la table de la cuisine jambon, fromage.

cacao, raisins, pommes de terre et légumes verts. Debout

nous ne nous lassions pas de regarder.

Marjorie Saint, la femme de Nate, pleine d’attentions.

nous avait même envoyé de Shell Mera des casiers de gla­

çons de sa glacière. Nous buvions presque chaque jour du

jus de citron tiède — nous avions des citrons en abon­

dance à Macuma, d’arbres qu’Emest Johnson et les Indiens

avaient plantés des années auparavant — mais du jus de

citron avec des cubes de glace était une boisson inespérée.

Comme dans un rêve, nous entrâmes dans la pièce de

devant avec nos hôtes pour nous asseoir, boire et parler.

C’était si bon d’entendre d’autres voix et d’avoir des nou­

velles du monde extérieur!

Cela ne dura pas longtemps. Dans la pile de courrier

apporté par les pilotes, il y avait une lettre urgente pour

moi. J’allai à l’écart pour l’ouvrir et la lire. Elle me

90

AU PAYS DES JIVAROS

rappelait que je devais assister à une session de l’Assem-

blée de notre champ de mission, qui se tiendrait à Rio-

bamba. L’avion devait repartir une heure plus tard. Et les

instructions précisaient que je devais le prendre! Cette

heure de détente heureuse s’acheva trop vite; il fallut se

préparer au départ. Marie me le facilita en l’acceptant tout

simplement. Quelques minutes plus tard, je sortis et me

dirigeai vers l’avion avec les pilotes, une valise à la main.

Une semaine plus tard, j’étais de retour, accompagné

cette fois de Keith et Doris Austin, nos amis intimes depuis

les jours de l’Ecole biblique, à Minneapolis. Dorothée

Walker était aussi avec nous. Les yeux vifs, spirituelle et

sympathique aussi bien que pleine de talents et instruite,

elle venait travailler avec nous à la traduction de la

Bible et à des études de langue.

L’avion nous reliait maintenant régulièrement. En

voyages successifs, il apportait des sacs de cinquante kilos

de farine et de sucre, des boîtes de lait en poudre, des bidons

d’essence et même des vêtements de plastique pour Rosie.

Une période heureuse de travail avec des amis, nouveaux

et anciens, était devant nous. Dès que Keith et Doris Austin

et Dorothée Walker furent établis à Macuma, Marie et moi

partîmes pour Guayaquil, pour la naissance de notre troi­

sième enfant.

Hobey Lowrance nous conduisit en avion à Shell Mera,

où nous passâmes quelques jours avec Nate et Marjorie

Saint. Nate nous accueillit avec son large sourire caracté­

ristique, désirant savoir comment allaient les « oiseaux de

garde » dans la brousse. Marie et Marjorie se rencon­

traient pour la première fois et babillèrent bientôt comme

de vieilles amies.

C’étaient tous des gens actifs. La MAF avait établi là

son quartier général. Hobey s’occupait des vols, Nate des

constructions, des réparations et du bricolage, bien

qu’ayant le dos dans un plâtre et ne pouvant pas se baisser.

SEULS SUR LA STATION

91

Marjorie faisait fonctionner la radio, grâce à laquelle ils

conservaient le contact avec l’avion. Aucun appareil

récepteur n’avait encore été installé dans les stations mis­

sionnaires.

Leur maison était presque toujours remplie d’invités.

Lorsque Marjorie était débordée à la radio par les repé­

rages de vols d’avions, ou par la comptabilité, la fabrica­

tion du pain, la lessive ou les visites, Nate l’aidait souvent

aux travaux ménagers ou s'occupait du bébé.

Shell Mera fut une nouvelle expérience pour nos enfants,

qui n’avaient aucun souvenir en dehors de notre installation

dans la jungle verte. Nous avons tous quitté à regret cette

chaude oasis de l’hospitalité pour rallier Guayaquil. Le

10 août 1949 naquit Irène-Marie Drown. Trois semaines

après, nous étions en route pour Macuma.

Pendant notre absence, Hobey Lowrence, avec l’aide de

techniciens de la HCJB, avait installé des postes à ond<

courtes dans chacune des stations de la jungle. Des coi.

tacts matinaux réguliers étaient maintenus entre la MAI

de Shell Mera et chacun des avant-postes isolés desservis

par l’avion. C’était une adjonction inappréciable à l’action

de la MAF. Nous pouvions relayer les bulletins météoro­

logiques avant les vols prévus et rester en rapports cons­

tants avec l’avion. Jamais plus un avion ne tomberait sans

que sa position ne fût connue.

Les Austin et Dorothée avaient emménagé dans la maison

réorganisée des Johnson. Nous avions tous commencé à

travailler avec les Indiens et faisions de sérieux efforts

pour apprendre la langue, consignant par écrit de longues

listes de mots et discutant de la meilleure façon de trans­

crire les sons étrangers. Les voyelles nous donnaient des

difficultés particulières. Nous découvrions que dans cer­

taines circonstances elles étaient nasalisées et dans d’autres

murmurées. Des différences si infimes pouvaient changer

le sens entier d’un mot.

92

AU PAYS DES JIVAROS

Keith et moi accomplissions le travail manuel de la

station, en défrichant la terre et en construisant une école

pour les filles jivaros. Dorothée dirigeait le dispensaire,

faisait des études de langage et aidait aux travaux ména­

gers. Marie et Doris s’occupaient des tout-petits et cousaient

des vêtements pour les écoliers jivaros.

Depuis qu'on m’avait montré les pièces de poterie, il

me tardait de porter l’Evangile aux *Atshuaras.* Mainte­

nant, un compagnon viendrait avec moi. Nous en avions

beaucoup parlé, Keith et moi, et nous avions prié pour

que vienne ce jour. Mais toute allusion à ce projet ren­

contrait chez les Jivaros consternation et crainte. Nul,

dans notre région, n’avait de relations amicales avec les

*Atshuaras;* en fait, les Jivaros les regardaient comme leurs

ennemis les plus redoutables. Nous entendions de fréquentes

allusions à un *Atshuara* nommé Chiriapa, dont la tête

avait été coupée et réduite par Big Saantu et sa bande.

Un jour, Pitur, le Jivaro dont le bébé avait été si gra­

vement brûlé, vint nous voir après un long voyage. Il

avait parcouru avec précaution le *no maris land* qui

s’étend entre nous et les *Atshuaras* et visité un chef jivaro

influent nommé Taisha, qui vivait en bordure même du

territoire des *Atshuaras.*

Quand j’entendis parler de cette visite, je lui demandai

de me parler davantage de Taisha. Connaissait-il des

*Atshuaras* sympathiques ? Et Taisha prendrait-il en consi­

dération mon désir de les visiter ?

Avec une grande joie, Pitur me déclara que, puisque le

chef Taisha restait neutre afin de poursuivre avec les

*Atshuaras* ses relations commerciales mal affermies, il

consentirait peut-être à nous conduire chez quelques-uns

d’entre eux.

C’était la première indication d’un contact possible avec

les *Atshuaras,* et nous fûmes prompts à en profiter.

CHAPITRE VII

LÀ OÙ CHRIST N’A PAS ÉTÉ NOMMÉ

*]e me suis fait honneur d'annoncer*

*l'Evangile là où Christ n'avait point*

*été nommé.*

Romains 15: 20.

Keith Austin et moi attendions une accalmie dans les

activités croissantes de la station de Macuma. Dès qu’il

s’en présenta une, nous nous préparâmes à partir annonce!

l’Evangile aux *Atshuaras,* comme nous le projetions depuis

longtemps. Je n’aurais pas pu souhaiter un meilleur cama­

rade. Keith était calme, studieux, et ne se plaignait pas

des rigueurs de la vie dans la jungle. Nous riions en pen­

sant à ce que nous aurions éprouvé si, alors que nous

étions étudiants à Minneapolis, quelqu’un nous avait dit

qu’un jour nous serions compagnons de voyage dans une

pirogue descendant le fleuve Macuma.

Ayant pris congé de nos familles, debout sur les rives

du fleuve, nous regardions, par cette chaude matinée, les

cinq Jivaros qui venaient avec nous mettre notre embarca­

tion à l’eau. C’était un radeau avec une plate-forme

surélevée sur laquelle seraient placés nos réserves alimen­

taires, notre matériel de couchage, nos gramophones, nos

disques et des marchandises d’échange; Keith et moi, ainsi

que deux des Indiens suivrions dans une pirogue.

94

AU PAYS DES JIVAROS

Nous ne pouvions nous empêcher d’admirer ce solide

radeau, que les Indiens avaient fabriqué avec seulement

une machette, des pierres et la force et l’adresse de leurs

mains. C’était un assemblage de troncs de balsamiers

longs de plus de six mètres, de solides lanières de plantes

grimpantes et de bandes d’écorce enroulées autour de

piquets de bois dur. Ils n’avaient employé ni clous ni vis.

Les Indiens conduisant le radeau étaient Saantu, Naicta

et Tangamash. Dans le cas de Saantu — corruption jivaro

de l’espagnol Santo, c’est-à-dire saint — le nom était

ironique; ce garçon élancé, aux cheveux noirs ébouriffés

et aux yeux creux, n’avait rien d'un saint. Nous l’appe­

lions petit Saantu, afin de ne pas le confondre avec grand

Saantu, le sorcier. Nous avions entendu dire que petit

Saantu se préparait aussi à être sorcier.

Nous montâmes tout doucement dans la pirogue et

poussâmes au large derrière le radeau. Que nous réservait

l’avenir ? Nous ne le savions pas.

Dans la pirogue, il y avait avec nous Pitur, qui connais­

sait le chef Taisha, et Jeencham. Pitur se tenait à l’arrière,

pagayant et veillant aux rochers et aux rapides. Jeencham,

de la proue, conduisait la pirogue à la perche. Fils du vieux

Washicta, il était très bon chasseur. 11 venait souvent à la

mission nous vendre de la chair de tapir sauvage, de cerf

ou de singe. Aucun de ces hommes n’était chrétien, à cette

époque, et il avait fallu beaucoup de persuasion pour les

décider à venir.

Notre départ fut assez paisible. Le radeau et la pirogue

glissaient sans secousses et avec rapidité sur les eaux pro­

fondes et calmes du fleuve Macuma. Mais ces eaux étaient

trompeuses. De temps en temps, transformées en rapides,

elles tourbillonnaient au-dessus de rochers aux dents poin­

tues. Tant que nous le pouvions, nous restions à nos places et

traversions les rapides comme une flèche. Mais parfois il fal­

lait sauter par-dessus bord, et de l’extérieur guider la pirogue.

LÀ OU CHRIST N’A PAS ÉTÉ NOMMÉ

95

Nous n’étions pas très loin lorsque, au bout d’une gorge

longue et étroite, nous arrivâmes à une chute de plus d’un

mètre de haut. Les Jivaros passèrent d’abord le radeau. Ils

attachèrent de solides lianes aux côtés, manœuvrant le

radeau des deux rives, et commencèrent à le faire avancer

peu à peu, doucement, par-dessus la chute. Si leur force

défaillait un instant, les eaux broieraient le radeau contrô­

le rocher. Tout allait bien, lorsque soudain le radeau

s’accrocha. Un côté se dressa, l’autre s’inclina, et il fut sur

le point de disparaître sous l’eau. Le radeau se redressa

une fois de plus et fut sauvé de la baignade. Il fut beau­

coup plus facile de faire passer la pirogue.

La nuit approchait; nos muscles étaient douloureux.

Nous fûmes donc heureux de nous arrêter et de camper.

Nous avons fait du feu et mis du riz et des haricots à

cuire pour le repas. Les Indiens partirent dans les brous­

sailles, à la recherche de feuilles et de piquets, pour cons­

truire un abri convenable. Nous essayâmes de les persuader

d’apporter assez de feuilles pour que l’abri fût grand, avec

un toit épais, pour nous protéger en cas de pluie.

J’avais trop de souvenirs de nuits humides et mauvaises

passées sous de pauvres abris. D’abord, le son musical

et rythmé des gouttes de pluie tombant sur les feuilles a

un effet calmant; vous l’accueillez, pensant qu’il vous

aidera à vous endormir. Mais, dès que les feuilles sont

trempées, les gouttes les traversent et l’eau froide, écla­

boussant votre visage, n’est pas précisément favorable aux

doux rêves!

Cette fois, les Indiens apportèrent beaucoup de feuilles.

Après avoir construit un abri imperméable, nous nous

installâmes pour la nuit.

Le jour suivant, nous laissâmes les collines derrière

nous. Le fleuve s’élargissait. 11 y avait moins de rapides

et, les eaux restant calmes plus longtemps, notre radeau

et notre pirogue les traversaient plus rapidement. Dans

96

AU PAYS DES JIVAROS

l’après-midi, je tuai une dinde sauvage, et Keith prit du

poisson. Ce soir-là, nous avons mangé de la viande.

Ensuite, assis autour du feu de camp, sur le rivage, nous

nous sommes plongés dans l’étude d'une carte que nous

avait donnée la Société des Pétroles Shell. Nous avons

essayé de voir où nous étions. Les Indiens étaient inquiets

car ils savaient que nous étions près du pays des *Atshuaras.*

Naicta, le plus bavard des cinq, affirma qu’il connais­

sait notre position mieux que ne le faisait notre carte.

dressée à l’étranger:

— Nous ne sommes pas maintenant au pays de l’homme

blanc, et nous seuls, *Shuaras,* pouvons dire exactement où

nous sommes, dit-il. N’ai-je pas traversé ce lieu même il

y a des années, en me rendant chez Chiriapa *Y Atshuara ?*

— Oh! dit Keith, n’étais-tu pas avec ce groupe de Jiva-

ros qui partirent avec Catani et le grand Saantu venger la

mort du père et des frères de Catani ? Parle-nous de cela.

Bien que réticent d’abord à révéler ce sombre épisode

de son passé, Naicta s’ouvrit peu à peu et nous conta

l’histoire:

*— En remontant le fleuve de l'endroit où nous sommes*

*assis, Catani nous conduisit à la tnaison où son père et*

*ses frères avaient été tués. La maison, abandonnée, était*

*maintenant le lieu de repos des morts. Notes étions environ*

*soixante à pénétrer dans cette pièce macabre. Debout, en*

*silence, nous fixions les regards sur quatre monticules au*

*centre du plancher sale. Là étaient ensevelis les parents*

*de Catani tués par des ennemis* atshuaras.

*La vue de ces tombes rendit chacun si furieux que nous*

*ne pensions qu'à tuer. En hâte, nous sommes alors allés*

*chez Catani. Nos chefs ont répété de nombreuses fois*

*l'appel à la guerre dans les maisons du voisinage jusqu'à*

*ce qu'une centaine d'hommes fussent prêts à partir. Trois*

*des sorciers du groupe passèrent la nuit à boire du* natema.

LÀ OU CHRIST N’A PAS ÉTÉ NOMMÉ

97

*Sous so/i i77flue71.ee, de mauvais esprits leur apparurent,*

*disant clairement qu'un* Atshuara *normné Chiriapa était*

*celui qu'il fallait tuer.*

*Alors que les coqs chantaient, le 7natin suivant, nous*

*avons descendu la piste. Après avoir marché deux jours*

*sans rencontrer aucune maison, nous savions que nous*

*approchùms de nos ennemis. Ayant faim, nous avons tué*

*et fait rôtir des dindes sauvages, faciles à trouver en ces*

*lieux.*

*Le matin suivant, nous ne pouvions continuer sans nous*

*assurer que les esprits désiraient que nous prenions tous*

*part à celle guerre. Avec crainte, nous nous sommes*

*demandé les uns aux autres: « Avez-vous vu quelque chose*

*dans vos rêves vous donnant Vassurance que vous pouviez*

*persévérer en toute sécurité ? »*

*U un dit: « J'ai vu le* pangi *(serpent d'eau) monter dit*

*fleuve et en sortir. Il m'est apparu et ma promis que pat*

*sa force je gagnerais. »*

*U71 autre ajouta: « J'ai vu le démon lui-même, semblable*

*à un puissant guerrier* shuara. *« C'est moi, dit-il, qui suis*

*» le chef du monde des esprits. Je vous aiderai. Par ma*

*» force, vous serez vainqueurs. »*

*D'autres déclarèrent avoir vu des esprits sous la forme*

*de l'ocelot, du jaguar et de différentes sortes d'oiseaux,*

*qui leur avaient prédit la victoire.*

*Mais il y avait aussi ceux dont les rêves révélaient danger*

*et défaite: « J'ai rêvé que des asticots me rongeaient le*

*mollet. Par conséquent, je dois retourner chez moi. »*

*U71 autre reprit: « J'ai vu en rêve un chien courir vers*

*moi et me inordre. Je dois, moi aussi, men retourner. »*

*Un autre ajouta encore: « Je me suis vu roulant dans*

*le feu et me bridant le côté. Je ne puis donc rester. »*

*Beaucoup quittèrent alors le groupe. La moitié seulement*

*resta pour continuer la guerre. Nous ne pouvions désobéir*

*aux ordres des esprits. Si ceux dont les rêves avaient été*

98

AU PAYS DES JIVAROS

*mauvais avaient continué, ils auraient certainement été*

*tués.*

*Nous avons trouvé l'arbre* sua. *Avec ses petits fruits,*

*nous avo/is fait une teinture sombre, dans laquelle nous*

*avons plongé des boules de coton pour peindre sur notre*

*visage et notre corps de larges raies et des dessins, afiti*

*de nous dissimuler mieux dans l'ombre de la jungle. Nous*

*avons ensuite marché de long en large e?i nous chantant*

*d'une voix monotone les uns aux autres:*

Maintenant nous sommes devenus noirs, noirs par le *sua:*

ce ne sera pas long, maintenant, nous approchons. Demain

nous arriverons.

Parce que nous sommes noirs.

*Un de nos hommes, nommé Anang, 7ie se noircit pas*

*autant que les autres, parce qu'il pensait sottetnent ne pas*

*en avoir besoin.*

*Lorsque nous arrivâ7nes à la jonction des trois pistes,*

*menant toutes à la 7naiso7i de Chiriapa, nous nous cachâmes,*

*accroupis dans les broussailles, pour le reste de la journée.*

*Nous ri avions plus de vivres et avions très faim; 7nais*

*Vespoir que Chiriapa descendrait par une de ces pistes*

*et tojnberait dans notre embuscade nous empêchait de*

*rebrousser chemin. A mesure que le soleil baissait derrière*

*les arbres, nous nous rapprochions de la clairière. Eîi*

*silence et les genoux tretnblants, nous arrivâmes à la*

*maison, pour découvrir qu'il ri y avait personne.*

*Comme il commençait à faire nuit, nous avions envie*

*ri abandonner la chasse. Quelqu'un dit: « Retournons!*

*Retournons chez nous! » Mais Catani nous fit honte, et*

*d'un ton hargneux nous contraignit de rester: « Pourquoi*

*pensez-vous que je vous ai fait venir ici ? Etes-vous des*

*femmes ? Nul ne partira tant que la mort de nos frères ne*

*sera pas vengée. » Même si j'avais voulu rentrer chez moi,*

*je ne l'aurais pas pu!*

LÀ OU CHRIST N’A PAS ÉTÉ NOMMÉ

99

*A la lueur des torches faites de palmes, nous avons*

*fouillé la jungle autour de nous, et nous y avons trouvé*

*des empreintes de pas s'éloignant de la maison. Certains*

*que ces empreintes étaient celles de Chiriapa et de sa*

*famille, nous les avons suivies lentement et en silence,*

*nous arrêtant souvent dans la nuit pour prendre du*

*repos.*

*Comme on n'y voyait pas très bien, nous ne cessions de*

*marcher sur des épines et de nous achopper à des plantes*

*grimpantes. Nos pieds étaient tailladés et saignants. Peu*

*avant l'aube, nous arrivâmes à une plantation de bana­*

*niers et de manioc et. sachant que la maison était tout près,*

*nous avons éteint les torches.*

*Le chant d'un coq solitaire nous fit tous sursauter. « Nous*

*sommes arrivés, murmura Catani. Précipitons-nous sur eux.*

*Si vous voyez une femme, attrapez-la. Si vous voyez un*

*homme, tirez sur lui, mais pas à la tête. Nous la voulons*

*intacte. C'est bien! Hommes des collines, ne perdez pas*

*courage! Allez-y! »*

*Nous avons entouré la clairière et attendu, tremblants*

*non seulement de froid, mais aussi de peur. A travers les*

*broussailles et les feuilles des bananiers, nous pouvions*

*voir la clôture en palissade. Datis le calme du matin, nous*

*entendions le léger craquement d'un lit fait de claies de*

*batnbou. Quelqu'un remuait.*

*Nous nous sommes regardés, pensant en nous-mêmes:*

*« Chiriapa est là. Tout est bien. »*

*Mais Chiriapa dit à haute voix, comme s'il devinait*

*notre présence, car depuis la tuerie il craigtiait toujours*

*nos représailles: « Ecoutez, rapetisseurs de têtes, je vous*

*entends. Venez, si vous voulez cotnbattre! Vous verrez qui*

*est le plus fort! N'ai-je pas tué beaucoup de vos hommes?*

*Je triompherai de ceux qui restent. »*

*Puis, nous entendîmes le bruit sec et inquiétant des*

*balles que Chiriapa chargeait dans son Winchester 44.*

100

AU PAYS DES JIVAROS

*« Quelle sorte de fusil a-t-il ? » murmura un de nos*

*hommes.*

*« Une carabine, répondit Catani, mais cela n'a pas*

*d'importance. Les hommes ne meurent-ils pas aussi par des*

*fusils de chasse ? »*

*Nous avons ensuite entendu* Z’Atshuara *appeler ses*

*femmes: « N'est-ce pas déjà le plein jour ? Les* Shuaras

*poltrons ne nous attaqueront pas maintenant. Allons à la*

*rivière, où le* chonta *mûrit. Prenez vos corbeilles et nous*

*les remplirons. »*

*Nous avons entendu quelqu'un pousser la lourde porte*

*et sortir vers le portillon de la palissade. D'autres suivirent.*

*Femmes et enfants sortirent à la queue leu leu par le por­*

*tillon. Ensuite vint Chiriapa.*

*Anang tira le premier. Avec hardiesse, il s'avança dans*

*la clairière et souleva soti fusil pour tirer encore, mais*

*Chiriapa Vabattit de son gros Winchester.*

*Alors les* Shuaras *firent feu de toutes parts. Chiriapa.*

*comprejiant qu'il était surpassé eii nombre, s'enfuit vers*

*la maison en criant: « Les* Mura Shuaras, *les* Mura Shua­

ras. *Ils sont venus pour me tuer. Ils sont venus pour... »*

*Il tomba sur le seuil, blessé au dos par une balle. Les*

*guerriers* shuaras *envahirent la cour et percèrent le corps*

*de* Z’Atshuara *de balles et de lances. J'entendis les fem­*

*mes et les enfants pousser des cris perçants, tandis que*

*nous faisions irruption dans* Z’ekenta.

*« Prenez la tête de ce cochon! » criait un vieux sorcier*

*des collines de Chiwasa. Mais personne ne se baissa pour*

*toucher le corps. Les jeunes hommes commencèrent à*

*donner de piètres excuses.*

*« Je ne puis couper la tête, parce que ma femme est trop*

*jeune. Elle ne peut préparer le festiri de victoire pour une*

*telle foule. »*

*« Ma femme vient de donner le jour à un bébé. Si je*

*touchais à ce cadavre, mon nouveau-né mourrait. »*

LÀ OU CHRIST N’A PAS ÉTÉ NOMMÉ 101

*Nul d'entre nous ne voulait le faire. Mais le vieux* Mura

Shuara *de Chiwasa, qui portait le costume noir d'un blanc.*

*s'agenouilla près du mort. Avec une machette, il entailla*

*le cou, d'abord d'un côté, puis de l'autre. De ses mains,*

*il tirait la tête en avant, puis en arrière, et il finit par la*

*détacher. La saisissant par sa chevelure, il la lança par-dessus*

*son épaule et sortit. Derrière lui, tous étaient haletants. Le*

*sang rouge et tiède descendait le long de son costume neuf.*

*Le sorcier vétéran nous ordonna à tous de le suivre.*

*L'ennemi était maintenant mort, et il fallait se hâter de*

*partir. Avant de suivre l'homme taché de sang, les* Shuaras

*se hâtèrent de dépouiller la maison de tout ce qui avait*

*de la valeur, colliers de perles, sarbacanes et carquois,*

*munitions, chiens, enfants et femmes. Quand un des fils du*

*grand Saantu saisit une jeune fille, nul ne dut contraindre*

*sa mère à l'accompagner. « Ne prenez pas ma petite fille*

*seule! criait-elle. Son père fut tué par ses ennemis, et*

*maintenant vous avez tué mon troisième mari. N'emme­*

*nez pas mon unique enfant! Prenez-moi aussi! »*

*Nous l'avons laissée venir avec nous. Quelqu'un remar­*

*qua qu'une des femmes manquait. Nous savions quelle*

*était partie chercher du secours et que nous ne pouvions*

*rester là plus longtemps.*

*]e sortis de la maison en courant, enveloppai Anang*

*dans une pièce d'étoffe et, le soulevant, le pris sur mon*

*dos et m'enfuis aussi vite que possible de la clairière des*

Atshuaras. *Les plaintes du blessé et les gémissements de la*

*vieille mère remplissaient nos oreilles, tandis que nous*

*nous hâtions de parcourir la piste. Avant midi, les plaintes*

*cessèrent et certains d'entre nous s'arrêtèrent pour enterrer*

*Anang le long de la route. La crainte d'être poursuivis*

*et rattrapés eut raison de notre faim et de notre fatigue*

*et nous contraignit de quitter le pays des* Atshuaras *plus*

*vite que nous n'y étions entrés. A midi, nous avions rejoint*

*les autres du groupe le long du fleuve.*

102

AU PAYS DES JIVAROS

*Le vieillard s'agenouilla là avec la tête. Il taillada le*

*cou, s'efforçant de séparer la peau du crâne qu'il lança*

*ejisuite da?is le fleuve, et remplit la peau de la tête de*

*sable et de petites pierres.*

*Le lendemain, quand nous arrivâmes à la maison de*

*Catani, le vieillard plaça la peau de la tête dans une*

*marmite pleine d'eau, et, tout en amenant l'eau à ébulli­*

*tion, il tenait cette peau par les cheveux. Après avoir*

*renouvelé plusieurs fois le sable chattd et les pierres, il*

*noircit de charbon le visage, le cou et les oreilles.*

*Avant de commencer le trajet de retour chez Saantu,*

*nous laissâmes toutes les femmes, à l'exception de la petite*

*fille, chez Catani. Le grand Saantu insista pour l'avoir*

*comme quatrième femme.*

*Pendant le voyage, la tête fut soigneusement enve­*

*loppée de chiffons et placée dans une corbeille imper­*

*méable. Le soir, les hommes regardaient si l'esprit du*

*mort n en avait pas mangé une partie. Chaque soir, on*

*répétait le même traitement de sable chaud et de charbon*

*de bois, et chaque jour la tête devenait plus petite, plus*

*sèche et plus noire. Les ouvertures des yeux et des oreilles,*

*ayant maintenant moins du tiers de leur dimension nor­*

*male, étaient presque fermées, et celle du cou laissait à*

*peine passer le pouce d'un homme. Chaque jour augmen­*

*tait notre fierté de ce trophée réduit. La* tsantsa *était un*

*symbole de notre triomphe et de notre victoire, et non*

*pas la tête répugnante et terrifiante de notre ennemi*

atshuara. *Et maintenant personne n avait plus peur de le*

*toucher.*

*Nous envoyâmes des coureurs chez le grand Saantu*

*pour dire à ses femmes que notes arrivions avec la*

tsantsa.

*Les* Shuaras *de toute la vallée et des collines arrivaient*

*pour préparer le festin et y participer. Le jour de notre*

*retour victorieux chez le grand Saantu, les femmes, ayant*

LÀ OU CHRIST N’A PAS ÉTÉ NOMMÉ

103

*entendu nos appels de très loin, se tenaient sur le seuil,*

*attendant impatiemment d'apercevoir la* tsantsa *et les*

*hommes qui U apportaient. Lorsque ceux-ci apparurent de*

*la piste de la forêt, les femmes se mirent à chanter.*

*Lorsque nous fûmes tous rassemblés dans la clairière, le*

*guerrier le plus âgé sortit de la corbeille la* tsantsa *et le*

*plaça sur un bouclier, au centre du groupe. Les femmes.*

*sur le seuil, continuèrent à chanter, tandis que quatre des*

*guerriers vainqueurs prenaient place auprès du bouclier.*

*Le vieillard mâcha avec solennité du* tsaangu *et en*

*cracha un peu dans les narines de chacun des quatre*

*hommes.*

*« Ce sont ceux qui ont vaincu Vennemi.*

*» Ce sont les vigoureux, les victorieux* Mura Shuaras ! »

*chantaient les femmes de ceux qui avaient tué Chiriapa.*

*Le vieillard prit la main du grand Saantu, et toucha la*

tsantsa. *Le grand Saantu libéra le trophée de l'étoffe qui*

*la recouvrait, la suspendit à son cou, laissant la petite tête*

*noire aux longs cheveux reposer sur sa poitrine. Le rituel*

*continua, tandis que les femmes chantaient sur un ton plus*

*excité: « La* tsantsa *arrive, laissez-la entrer! »*

*Comme les hommes approchaierit avec lenteur de la*

*maison, le groupe s'arrêtait par intervalles et le vieillard*

*crachait encore du* tsaangu *dans les narines des vain­*

*queurs. Lorsqu'ils furent entrés dans la maison, le vieux*

*sorcier poussa le grand Saantu au centre du.* tangamash.

*Le vieillard de Chiwasa désirait aussi la tête de la jeune*

*captive; mais, pendant que lui et les autres concentraient*

*leur attention sur les cérémonies, le frère du grand Saantu*

*cacha la jeune fille dans* Z’ekenta *et chargea une vieille*

*grand-mère hagarde de ne pas la perdre de vue.*

*Pendant ce temps, dans le* tangamash, *le grand Saantu*

*enlevait de son cou la* tsantsa *et la soulevait en l'air. Toutes*

*les femmes se rangeaient derrière le tueur et sa compagne*

*au milieu de la pièce.*

104

AU PAYS DES JIVAROS

*Après la danse, le festin commença et continua pendant*

*trois jours avec beaucoup de boisso?is. La* tsantsa *fut atta­*

*chée à un bâton et placé à côté de l\*entrée étroite du* tan-

gamash, *et tous ceux qui entraient dans la pièce ou en*

*sortaient étaient caressés par sa longue chevelure.*

*Après ces journées de fêtes et de tumulte, des* Shuaras

*ne cessaient de venir voir la* tsantsa *et la jeune captive*

atshuara. *Bien que les récits de tueries vengeresses fussent*

*fréquents parmi les* Shuaras, *peu d'entre eux avaient le cou­*

*rage et le temps, pendant un raid meurtrier, de prendre la*

*tête de la victime. Et nul n avait gardé une captive* atshuara

*pour femme. Ils montraient du doigt Venfant effrayée et se*

*moquaient d'elle, tandis quelle soufflait le feu pour les*

*femmes du grand Saanlu remplies de jalousie et de haine.*

*Entendant des vociférations dans le* tangamash, *les*

*femmes se turent pour écouter. Le vieillard au manteau*

*noir qui avait coupé la tête était résolu à emporter le tro­*

*phée chez lui, au pays des collines.*

*— Si vous ne me donnez pas la* tsantsa, *j'en ferai un*

*autre avec la tête de la jeune captive, disait-il, menaçant.*

*Après avoir beaucoup discuté, le grand Saanlu et ses*

*hommes consentirent à abandonner la tête. « Nous coupe­*

*rons d'abord une partie de la chevelure, dirent-ils. Nous*

*la fixerons sur une gourde avec du goudron et nous ferons*

*un autre* tsantsa. *Il faudra que dans un an nous ayons mie*

*autre grande fête avec cette* tsantsa, *pour assurer l'aide con­*

*tinue des esprits et de futures victoires à la guerre. »*

*Le grand Saantu et ses hommes firent d'une gourde une*

tsantsa *et plantèrent de vastes jardins en vue d'une autre*

*grande fête. La jeune captive pleura sans cesse pendant*

*les premières semaines passées dans la maison du grand*

*Saantu. Mais peu à peu, comme celui-ci avait pour elle des*

*faveurs spéciales et que les autres femmes l'acceptaient,*

*mais à contre-cœur, elle fit partie de la maisonnée. Elle*

*lui a donné une petite fille et paraît presque contente.*

LÀ OU CHRIST N’A PAS ÉTÉ NOMMÉ

105

Mais Keiih et moi savions que la quatrième femme du

grand Saantu vivait encore dans la crainte. Elle ne par­

courait jamais la piste avec d’autres que son puissant mari,

et ne venait que rarement de notre côté du fleuve, craignant

que quelque Indien des collines ne la vît et n’essayât de la

tuer. Et nous savions aussi que la guerre entre les *Shuaras*

et les *Atshuaras* pouvait éclater à nouveau à n’importe quel

moment.

Après avoir entendu le récit de ces terribles incidents,

nous ne blâmions pas nos compagnons jivaros d’avoir peur.

Osions-nous espérer qu’un jour tant de Jivaros entre­

raient en territoire atshuara, non pour faire la guerre et

réduire des têtes, mais comme frères au lieu d’ennemis

qu’ils étaient autrefois ? Sachant qu’avec Dieu tout est

possible, nous avons résolu de persévérer dans nos efforts.

Cette nuit-là, il nous fut impossible de nous endormir

avant d’avoir prié pour les Jivaros et les *Atshuaras.*

Le matin suivant, après avoir parcouru une petite dis­

tance, nous aperçûmes une pirogue avec un seul pagayeur

remontant le courant. Depuis le début de notre voyage.

nous n’avions vu ni Indien ni maison le long des rives.

Nos Indiens lancèrent l’appel jivaro familier: *tou-ou-ou-*

*ou-ou.* Le pagayeur ne répondit pas. Au contraire, il fit

un brusque demi-tour à droite et, s’éloignant à toute vitesse,

fut bientôt hors de vue. Peut-être pensait-il que nous

étions des ennemis préparant une attaque surprise. Nous

nous demandions si c’était un prélude à la réception qu’on

allait nous faire.

A une courte distance en aval nous aperçûmes une mai­

son; espérant que c’était celle de Taisha, puisque d’après

notre carte nous nous en approchions, nous avions décidé

d’en faire notre quartier général.

Nous avons amarré notre pirogue, et annoncé notre

arrivée par des *tou-ou-ou-ou-ou.* Après que nous eûmes

traversé des jardins de plantain, de manioc et de pommes

106 AU PAYS DES JIVAROS

de terre, notre attention fut attirée par le toit d’une grande

maison qui se trouvait devant nous. Les feuilles étaient

entrelacées de plus près et sur un modèle différent de

celles des toits jivaros autour de Macuma. Nous sentions

que cette maison devait être celle de Taisha.

Ecartant les quatre tiges de bambou qui pendaient dans

l’étroite entrée, nous passâmes de la lumière éblouissante

du soleil dans une grande pièce, si sombre qu’il fallut

un moment à nos yeux pour s’y habituer. Devant nous,

quelqu’un était assis au milieu du *tanga/nash,* vêtu seule­

ment d’un pagne jusqu’aux genoux. De longs cheveux

ondulés pendaient librement sur ces épaules dodues. C’était

Taisha. Sans dire un mot, il nous fit signe de nous asseoir

sur les troncs d’arbres variés ou les lits primitifs dispersés

dans la pièce. Deux femmes entrèrent, venant de *Vekenta,*

avec des bols d'argile remplis de *chicha* qu’elles se mirent

à servir à tous, sauf à Keith et à moi.

Continuant à nous ignorer, le chef se tourna vers Pitur,

le seul qu’il connaissait dans notre groupe. Leurs saluta­

tions furent longues et explosives. Les deux hommes par­

laient à la fois, l’un répétant parfois les mots que l’autre

venait de prononcer, et quelquefois introduisant de nou­

velles phrases. On aurait dit que chacun savait à l’avance

ce que l’autre allait dire. Mais, lorsque Pitur fit le récit

de notre voyage, ce n’était pas une répétition !

Taisha s’adressa alors à chaque membre du groupe, se

livrant aux mêmes salutations interminables avec chacun.

Le ton monotone fut le même pour tous.

Quand il eut terminé, Taisha se tourna à nouveau vers

Pitur et lui demanda d’interpréter pour moi, mais Pitur

lui dit que Panchu 1 savait parler jivaro. Après deux mau­

vais démarrages, Taisha ralentit son débit de paroles pour

le régler sur le mien, et à partir de ce moment nous n’avons

1 Nom de Frank en jivaro.

LÀ OU CHRIST N’A PAS ÉTÉ NOMMÉ

107

pas eu de grandes difficultés à nous comprendre. Je lui

dis que nous avions descendu le fleuve en amis, pour lui

apporter un message de la part de Dieu, et que notre but

était d’apporter le même message aux *Atshuaras.* Nous

avions besoin de son aide pour nous guider vers eux et nous

présenter comme des amis. Cette idée lui parut assez

agréable; mais il se hâta de signaler que, puisque les

familles *atshuaras* qu’il connaissait s’étaient toutes battues

entre elles récemment, il ne pouvait en ce moment nous

conduire vers elles. Nous étions consternés. Avions-nous

parcouru tout se chemin pour rien ? Le chef était silen­

cieux. Puis il parut avoir une heureuse illumination. Il

connaissait, dit-il, un Jivaro qui avait épousé une femme

*atshuara.* Il suggérait que cet homme nous conduisît vers

la famille de sa femme.

Cette possibilité nous réconforta. Mais il n’en fut pas de

même pour nos compagnons indiens. Ils avaient eu asser

de courage alors qu’ils étaient loin, à Macuma. Mais main

tenant qu’ils entendaient parler de guerre, tout près, de

l’autre côté du fleuve, c’était tout différent. Ils refusèrent

catégoriquement de quitter la maison de Taisha. Après

avoir écouté toutes leurs histoires, même Keith et moi

commencions à avoir des doutes.

Taisha promit de nous héberger; aussi nos Jivaros retour­

nèrent-ils au bord du fleuve pour ramener nos bagages

pendant que nous nous installions. A la tombée de la nuit,

une quinzaine d’hommes étaient venus nous voir et regar­

der les marchandises que nous avions apportées pour les

troquer.

Après souper, quand ils furent tous rassemblés, nous

avons sorti le phonographe portatif et commencé à jouer

les disques de l’Evangile qu’Ernest Johnson et ses amis

missionnaires, M. et Mme George Moffat, avaient préparés

en jivaro. Nous avons ensuite chante des cantiques. Puis

j’ai essayé de leur dire qui était Dieu et ce qu II avait fait

108

AU PAYS DES JIVAROS

pour eux. Comme tous les Jivaros, ils étaient curieux de

savoir ce que la Parole de Dieu avait à dire sur le com­

mencement du monde. C’était tout à fait différent des his­

toires stupéfiantes qu'ils connaissaient sur la formation des

rivières et des forêts, du soleil et des étoiles. Ils prenaient

un intérêt tout spécial à l’histoire de leurs ancêtres Adam

et Eve et à la façon dont ils avaient péché contre Dieu.

Mais je devais expliquer très lentement. Entendant ces

vérités bibliques pour la première fois, ils ne pouvaient pas

saisir tant de nouvelles pensées en même temps. De plus,

il n’y avait pas assez de mots dans mon vocabulaire fort

limité en jivaro, ni même dans leur langue, pour exprimer

avec clarté certaines idées. Le Diable, ils le connaissaient

comme le maître du monde des esprits malfaisants, et ils

le craignaient. L'enfer, ils y croyaient comme étant un lieu

de punition et de tourments pour les âmes des hommes

après la mort, et pour la plupart d’entre eux il était inévi­

table.

Pitur, Naicta, Tangamash, Saantu et Jeencham, assis,

écoutaient pieusement et avec suffisance. Par leurs

réflexions aux membres de la maison de Taisha, ils don­

naient l'impression de connaître déjà tout ce que les mis­

sionnaires enseignaient et d’y croire. Ils avaient chanté

fort avec nous et pris un air de sainteté, bien qu’aucun

d entre eux n’eût jamais assisté régulièrement aux services

religieux à Macuma, ni fait profession d’être chrétien.

Cependant, quand j’avais terminé une phrase, ils aidaient

d’une manière étonnante à rendre le message clair à mes

auditeurs. Combien je soupirais après le jour où ils seraient

vraiment capables de prêcher la Parole de Dieu avec

compréhension et puissance!

Nous avons passé le jour suivant à visiter d’autres mai­

sons dans la région, prêchant l’Evangile partout où nous

allions. Partout, nous demandions aux hommes de nous

conduire chez les *Atshuaras.* Mais personne ne le voulait.

LÀ OU CHRIST N’A PAS ÉTÉ NOMMÉ

109

Tard dans l’après-midi, alors que nous revenions chez

Taisha et que nous nous préparions pour un autre service

du soir, un nouveau groupe d’indiens apparut dans la

clairière. Ils étaient vêtus d’une façon pittoresque et por­

taient des *itipis* neufs à raies de couleurs vives. Leurs

cheveux torsadés en queue de cheval dans le dos étaient

serrés sur le front par des ceintures tressées à la main et

décorés de plumes brillantes rouges et jaunes de toucan. Ils

avaient fixé fortement leurs longs favoris avec des ficelles,

de sorte que ceux-ci se détachaient tout raides de leur

visage. Ils portaient aux lobes des oreilles des morceaux

de roseau d’environ vingt-cinq centimètres de long.

Nous avons dû encore subir les salutations coutumières

pendant environ une heure avant d’apprendre qui ils

étaient. Je finis par découvrir que la cheville ouvrière du

groupe était l’homme même que je cherchais. 11 consentit

alors de bon cœur à nous conduire chez son beau-frère, un

*Atshuara* nommé Timas.

La réunion fut longue, ce soir-là. 11 y avait davantag

de questions auxquelles il fallait répondre, davantage d

vérités à expliquer. Les Indiens étaient impressionnés par

le fait que nous avions quitté nos foyers et nos familles,

et entrepris un voyage de plusieurs jours, non pour les

exploiter ou les attaquer, mais uniquement pour leur appor­

ter la Parole de Dieu et la bonne nouvelle du salut. Bien

que ne comprenant pas tout ce que nous leur disions, ils

nous acceptèrent pour amis.

De bonne heure, le lendemain matin, nous avons rechargé

une partie de notre équipement dans la pirogue, et avons

redescendu le courant avec notre nouveau guide. Je dis à

Keith que je pressentais l’opposition des puissances des

ténèbres. Jeencham, incapable de surmonter ses craintes,

était resté en arrière, chez Taisha.

Nous avions voyagé pendant six heures environ, lorsque

notre guide nous fit signe de mettre la pirogue à l’échouage

1 10

AU PAYS DES JIVAROS

près d’une piste qu’on voyait à peine. Il nous fallu marcher

environ une heure avant d’arriver à une clairière indienne

caractéristique qui nous fit penser qu’une maison était

proche.

Soudain vinrent, nous ne savions d'où, des vociférations

suraiguës:

— N’allez pas plus loin! Retournez d’où vous venez!

Nous ne voulons pas ici de Jivaros étrangers, ni d’hommes

blancs!

Nous nous sommes alors arrêtés. Notre guide, qui recon­

naissait la voix, a pris les devants, et nous l’avons suivi.

Prévoyant des difficultés, nous avons pensé qu’il valait

mieux nous rassembler dans la maison que nous disperser

au-dehors.

La maison était de l’autre côté de la clairière. Nous

nous sommes avancés avec circonspection, puis nous

sommes entrés. Il n’y avait à l’intérieur qu’un homme

jeune, et plusieurs femmes et enfants. Un silence de

mauvais augure nous accueillit. Il n’y eut point de saluta­

tions monotones. Les femmes ne firent aucun mouvement

>our servir le *chicha.* Timas, le chef de la maison, était

nvisible. Quelque chose semblait mal aller. Notre guide

nous regardait avec nervosité et nous fit signe de nous

asseoir. Puis, se tournant vers le jeune homme effrayé à

côté de lui, il commença à parler très vite:

— N’ayez pas peur! Ces hommes ne sont pas venus pour

tuer. Ils désirent être amis avec vous. Ils ont apporté du

tissu et des couteaux à vendre. Mais, plus que cela, ils sont

venus vous dire ce que le grand Dieu Créateur a écrit dans

son Livre... Maintenant, envoyez chercher Timas! Qu’il

sache ce que je vous ai dit et qu’il revienne dans sa maison.

Dites-lui que j’ai amené des amis pour le voir.

Dès qu’il eut terminé, une des jeunes femmes se glissa

hors de la maison. Peiïdant son absence, nous restâmes

tous assis à nous regarder en silence. Elle revint bientôt,

LÀ OU CHRIST N’A PAS ÉTÉ NOMMÉ

1 1 1

marcha tout droit vers le jeune homme et lui murmura

quelque chose à l’oreille. Le jeune Indien parut encore

plus terrifié qu’avant. Avec hésitation, il transmit à notre

guide ce que la femme lui avait dit.

Elle avait vu Timas, qui l’informa catégoriquement qu’il

ne voulait pas nous recevoir et nous ordonnait de partir

immédiatement. Si nous ne le faisions pas, il reviendrait

nous tuer tous.

C’en était assez pour nos Jivaros. Il ne fut pas néces­

saire de le leur dire deux fois. Ils se précipitèrent hors de la

maison et retournèrent en courant vers le fleuve et la

pirogue. Mais notre guide ne bougea pas, et Keith et moi

restâmes avec lui. Au bout d’un moment, il envoya un

autre messager à Timas, pour essayer encore de le con­

vaincre que nous étions des amis et ne lui voulions aucun

mal. Il répondit à nouveau. Il était maintenant en colère

contre son beau-frère d’avoir amené des étrangers chez

lui; et s’il ne nous emmenait pas immédiatement, il le

tuerait aussi.

J’avais peur, maintenant. J’avais envie de partir en

courant, comme nos Jivaros. Mais, si je courais, cela

indiquerait aux *Atshziaras* qu’en réalité nous étions venus

pour tuer. C’était seulement en marchant avec lenteur que

nous leur montrerions nos intentions amicales. Nous avons

donc marché ainsi jusqu’au fleuve, et cela nous demanda

beaucoup de force et de volonté.

Quand nous sommes arrivés au fleuve, les quatre

hommes de Macuma avaient déjà orienté la pirogue vers

l’amont. Notre guide resta sur la rive pour nous dire au

revoir.

Je sortis un canif neuf de mon sac et le lui tendit.

— Quand tu verras Timas, donne-le-lui, dis-je. Je

veux qu’il sache que je suis son ami.

En pagayant, Naicta éloigna la pirogue de la rive et

l’amena au milieu du courant.

1 12

AU PAYS DES JIVAROS

— Pourquoi lui donner ce bon couteau ? grommela-t-il

avec dégoût. Pourquoi ne pas lui envoyer plutôt quelques

balles avec ton fusil ?

— Il a besoin qu’on lui montre l’amour de Christ, ai-je

répondu.

Naicta ne semblait pas comprendre. 11 secoua la tête

et se tut.

Peu avant midi, le jour suivant, nous étions de retour

chez Taisha. Ce soir-là, nous avons mis à profit notre der­

nière occasion d’annoncer la bonne nouvelle et de chanter

pour Taisha et pour ses amis.

Maintenant, il fallait se préparer pour le long voyage

de retour. Mais Pitur, sachant mieux que nous qu’il serait

impossible de remonter le courant en pagayant, avait vendu

la pirogue. Abandonnant le radeau et portant nos bagages

sur le dos, nous partîmes à pied, et arrivâmes bientôt dans

le *no maris la?id* de la jungle.

Après trois jours de marche régulière, nous étions une

fois de plus de retour à la station missionnaire. Nos femmes

et nos enfants sortirent en courant à notre rencontre. Mal­

gré la boue dont nous étions couverts et notre barbe de

douze jours, ils nous serrèrent dans leurs bras et nous cou­

vrirent de baisers. Malgré notre déception, nous trouvions

merveilleux d’être à la maison!

Nous avons appris, un an plus tard, combien nous

l’avions échappé belle lors de notre visite à Timas, et

comment la miraculeuse intervention de Dieu nous avait

sauvés de la mort.

L’après-midi où nous descendions la piste de la maison

de Timas, vers le fleuve, celui-ci était accroupi en embuscade

dans les broussailles. Il avait décidé de tuer le dernier de

notre groupe qui viendrait à passer. C’était un procédé

fréquent, car il est plus facile pour le tueur de s’enfuir

ensuite. Il vit d’abord passer les Jivaros, puis Keith, suivi

de notre guide. J’étais le dernier.

LÀ OU CHRIST N’A PAS ÉTÉ NOMMÉ 113

« J'attendais, le fusil armé, disait l’histoire de Timas.

Lorsque je vis les silhouettes des Jivaros et des Blancs à

travers les buissons, je tendis mes muscles. J’étais prêt

à abattre le dernier homme. Je dirigeai mon fusil vers sa

tête. Mon bras alors faiblit. Mon doigt ne voulut pas bou­

ger. Je ne pus tirer, tout en désirant le faire. »

Celui qui ferma la gueule des lions pour Daniel avait

arrêté le doigt de Timas sur la gâchette, ce jour-là, sur la

piste des *Atshuaras.*

CHAPITRE VIII

NOUVELLES CRÉATURES

EN CHRIST

*Si quelqu'un est en Christ, il est une*

*nouvelle créature. Les choses an­*

*ciennes sont passées; voici, toutes*

*choses sont, devenues nouvelles.*

II Corinthiens 5:17.

Les Indiens me regardaient avec étonnement et incré­

dulité. Certains riaient. L’un demanda:

— Pourquoi as-tu besoin d’une autre maison, Panchu 1 ?

N’en as-tu pas une pour toi et ta famille, une pour la dame

seulç, une pour l’église, une pour l’école de garçons, d’au­

tres pour les poulets, le bois et l’essence ? Pourquoi en as-tu

besoin d’une nouvelle ?

— Ce n’est pas une maison pour moi, ai-je répliqué. Ce

sera une école pour vos filles.

— Pour nos filles ?

— Nous voulons qu’elles viennent vivre ici, pour appren­

dre à lire, à écrire et à connaître Dieu tout comme le font

vos fils. Nous leur donnerons des vêtements neufs, des

médicaments et de la bonne nourriture. Elles apprendront

à être heureuses, comme Dieu veut qu’elles le soient. Voilà

pourquoi je construis cette maison.

1 Nom de Frank en jivaro.

NOUVELLES CRÉATURES EN CHRIST

115

Il y eut des explosions de rires et des commentaires gros­

siers de la part des Indiens. Il était évident qu’ils ne vou­

laient pas que leurs filles aillent à l’école.

— Ne sais-tu pas que nous donnons nos filles en ma­

riage lorsqu’elles sont très jeunes ? dit l’un d’entre eux.

Pourquoi apprendraient-elles à lire et à écrire ? Elles ont

seulement besoin de savoir travailler au jardin, faire la

cuisine et bien servir leur mari.

— Quel bien cela leur fera-t-il d’apprendre à connaître

Dieu ? repartit un autre. Les filles sont comme les chiens

qui n’ont pas d’âme.

— Nous construirons cette maison, ai-je insisté, parce

que je sais que Dieu désire que je le fasse. J’en ai parlé

avec beaucoup des vôtres. Deux ont promis d’envoyer leurs

filles. Même si nous n’en avons pas d’autres, nous construi­

rons cette maison.

Lorsque la construction fut terminée et que tout fut prêt,

sept petites filles vinrent le jour de l’ouverture. Elles cou­

chaient, mangeaient et suivaient les cours dans le même

bâtiment. Leur institutrice, une jeune étudiante équa­

torienne de l’institut biblique de Bérée, à Guayaquil, avait

sa chambre à une extrémité de l’école et s’occupait deb

filles jour et nuit. Le senor Segundo et la senora Rosa

avaient la charge de préparer les repas pour les garçons et

pour les filles, qui mangeaient séparément.

Les filles venaient à nous portant les seuls vêtements

qu’elles possédaient, chacune n’ayant qu’une unique robe

en lambeaux. L’une avait à peine de quoi se couvrir; aussi

Marie saisit-elle vite une de ses propres robes et l’en revê­

tit. Nous leur avons bientôt donné les robes imprimées,

prêtes à porter et de couleurs vives que nous avions ache­

tées pour elles.

Les filles, à la différence des garçons, ne posaient pas

de problèmes quant à la discipline, puisqu'elles étaient

habituées à se soumettre à une surveillance constante et

116

AU PAYS DES JIVAROS

elles n’avaient pas envie de partir. Mais, parce qu’elles

étaient tenues à l’écart, elles étaient d’une timidité extrême.

Si une fille dans un foyer jivaro ouvre la bouche devant les

hommes, on la considère comme hardie. Il fut d’abord

difficile de leur faire dire *buenos dîas* à leur institutrice.

Elles n’avaient jamais eu la liberté de choisir, ni la possi­

bilité de penser à elles. En présence des garçons, dans les

rencontres mixtes à l’église, elles se réfugiaient dans le

silence. Pour leur faire vraiment apprendre quelque chose,

il fallait le leur seriner plusieurs fois. Elles réagissaient

quelque peu à la craie blanche, au tableau noir, aux images

en couleurs, et il leur plaisait de chanter des cantiques.

Elles aimaient aussi à jouer entre elles. Pour la première-

fois de leur vie, elles avaient la possibilité de rire et d’être

sans soucis.

L’année suivante, notre inscription de filles monta jus­

qu’à dix. Diriger les écoles n’allait pas sans difficultés.

Tout d’abord, notre personnel missionnaire fut soudain

éduit à nous-mêmes et à Dorothée Walker. L’Institut

ûblique de Bérée transférait son quartier général de

Guayaquil à Shell Mera et demandait à grands cris des

enseignants. Keith et Doris Austin se sentirent appelés

par Dieu à partir pour aider à instruire les Equatoriens

dans la connaissance et la prédication de l’Evangile, cer­

tains que ces étudiants deviendraient un jour missionnaires

parmi les Jivaros. L’aide des Austin et leur amitié nous

manquèrent beaucoup.

Il y avait d’autres problèmes. Nous pouvions tenir des

sessions seulement pendant quatre mois par an parce que,

d’une part, les produits de nos jardins ne suffisaient pas a

la nourriture, et que de l’autre, les garçons étaient turbu­

lents. Leurs pères leur apprenaient à chasser et à pêcher,

à construire des maisons, à tisser des vêtements et à tresser

des paniers, à fabriquer des peignes et des décorations en

plumes pour leur chevelure, et leur enseignaient la strate­

NOUVELLES CRÉATURES EN CHRIST

117

gie de leurs guerres tribales. En dehors de cela, ils fai­

saient ce qui leur plaisait. Ils n'avaient jamais été habitués

à suivre un programme fixe ou à prendre des responsabi­

lités ménagères. La plupart d’entre eux n’avaient jamais

été corrigés. Egoïstes, indépendants et irresponsables, ils

venaient à l’école quand ils en avaient envie et partaient

en courant quand quelque chose leur déplaisait.

Lorsque le temps était sec, les rivières étaient basses. Ils

faisaient l’école buissonnière pour aller à la pêche. Quand

le temps était humide, ils restaient à la maison et se chauf­

faient au coin du feu. Ils disparaissaient quand on leur

donnait à manger ce qu’ils n’aimaient pas ou s’ils pensaient

que le maître était trop sévère. Les parents ne tenaient pas

assez à l’école pour les forcer à y aller, et nous devions sans

cesse faire pression sur eux.

Il était difficile de faire parler garçons ou filles en

classe. S’ils n’étaient pas absolument certains de la réponse

à une question posée, ils préféraient rester silencieux plutôt

que de se déshonorer en faisant une faute devant les autres

Il y avait aussi la question alimentaire. Privés de nour

riture la plupart du temps, ils avaient un appétit insatiable

Nous défrichions davantage de terrain. Mais le plantain

et le manioc demandaient toute une année pour arriver à

maturité. Un vent fort abattait le plantain, et des animaux

déracinaient et mangeaient le manioc. Nos efforts étaient

constamment contrecarrés. Nous n’étions pas aidés par les

Indiens. La plupart d’entre eux étaient trop paresseux

pour produire assez pour leur propre nourriture et ne se

préoccupaient pas d’avoir des produits à nous vendre.

La nourriture, les vêtements et les remèdes étaient des

facteurs de persuasion pour décider les Indiens à envoyer

leurs enfants à l’école. Nous leur donnions de la viande

plus souvent qu’ils n’en avaient à la maison. Le sel gemme

et la cassonade étaient des friandises séduisantes. L’essen­

tiel pour les parents, c’était que nous nourrissions et vêtions

1 18

AU PAYS DES JIVAROS

leurs enfants. Ils se souciaient peu de ce que nous leur

enseignions. Nul ne prévoyait que dans la suite la *shuar-*

*tica* (coutume jivaro) de leurs enfants ferait place à la

*tins shuartica* (coutume chrétienne).

A la fin de la seconde année d’école vint un signe récon­

fortant de progrès — ce pour quoi lutte tout missionnaire:

le premier service de baptême. Il aurait lieu dans les eaux

du fleuve Macuma, à la fin d’une conférence biblique de

trois jours, en juin.

Ce fut un véritable tournant. Pour nous, c’était l’accom­

plissement de nos desseins en venant en Equateur. Pour

la première fois dans l’histoire de la mission à Macuma,

il y avait des Jivaros chrétiens qui désiraient être baptisés.

Ces jungles n’avaient jamais auparavant été les témoins

d’une telle cérémonie. Nous avions à certains moments

craint de ne jamais entendre une profession de foi chré­

tienne sortir des lèvres d’un *Shuara* de Macuma. Mais

maintenant il y avait au milieu de nous cinq jeunes, hom­

mes ou femmes, qui avaient renoncé aux mauvaises voies

de leur peuple. Ils désiraient déclarer ouvertement que

leurs vies avaient été changées et que désormais ils vou­

laient vivre pour Christ.

Pour nous, c’était l’apogée de notre premier séjour de

cinq ans et demi en Equateur. Pour les Indiens, c’était un

rite étrange du Blanc qui n’avait aucun sens, sinon poui

ceux qui étaient baptisés.

La vie de famille et les coutumes tribales de nos conver­

tis avaient été un empêchement constant à leur pratique du

christianisme, les coutumes jivaros étant tellement ancrées

en eux.

Wampiu, le converti le plus âgé, était le plus intelligent

des garçons indiens que j’eusse jamais rencontré. A l’école

et à l’église, il fixait ses yeux vifs sur celui qui parlait et

ne se laissait jamais distraire par quoi que ce fût. C’était

une joie pour moi de regarder son visage pendant que je

NOUVELLES CRÉATURES EN CHRIST

119

prêchais et d’y voir se refléter la lumière de la compré­

hension des vérités de l’Evangile.

Fils aîné d’un sorcier qui était mort lorsque Wampiu

était très jeune, il était parti de la vallée de l’Upano pour

Macuma avec sa mère et son beau-père Chumpi. Quand

Mistira (c’est ainsi qu’il appelait Ernest Johnson) lui parla

pour la première fois de Dieu le Créateur, Wampiu ne fut

pas surpris. La plupart des Jivaros croient qu’il y a un

Dieu, et qu’il a créé le monde et les gens qui l’habitent. Mais

ils n’ont jamais entendu dire que ce Dieu les aime et qu’il

veut les avoir avec Lui pour l’éternité. Quand Mistira lui

dit que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, était mort sur la Croix

pour les péchés des hommes et qu’il voulait leur donner

un cœur nouveau pour aller au ciel, Wampiu eut de la

peine à comprendre. Ces mots étaient nouveaux pour lui,

et il ne savait pas ce qu’ils signifiaient. Il vint chaque jour

à l’école, apprit à lire et à écrire en espagnol; mais il apprit

surtout à mieux connaître la Parole de Dieu, et il devint

chrétien. Sa foi, cependant, fut durement mise à l’épreuve.

Peu après la conversion de Wampiu, son jeune frèr

tomba malade, avec des frissons et de la fièvre. Il éta

disciple d’un sorcier reconnu, et pour cette raison ne vod

lait pas céder aux appels de Wampiu et profiter de l’aide

de Dieu et des remèdes des Blancs. Il craignait de perdre

le pouvoir qu’il avait déjà acquis comme sorcier débutant.

Un sorcier plus âgé vint le voir et insista pour qu’il con­

tinuât à prendre la *natema,* boisson narcotique qui augmen­

terait son pouvoir de sorcier. Cela le rendit encore plus

malade; aussi Chingasu, la mère de Wampiu, lui deman­

da-t-elle d’emmener le jeune mourant voir un autre sor­

cier. Elle ne put comprendre le refus de Wampiu et le pour­

suivit de paroles blessantes jusqu’à ce qu’il cédât. Wampiu

partit alors. Il porta son frère sur le dos par des pistes de

jungle difficiles, se désolant et priant pour sa mère et pour

son frère tout le long du chemin conduisant chez le sorcier.

120

AU PAYS DES JIVAROS

Mais le frère mourut peu après. Chingasu, convaincue

que le premier sorcier avait dû maudire son fils, demanda

à Wampiu de le tuer pour venger la mort de son frère.

Mais cette fois, malgré tout ce que put dire Chingasu,

Wampiu refusa avec énergie. Les coutumes chrétiennes

avaient remplacé les coutumes jivaros dans la vie de

Wampiu.

Les deux autres jeunes croyants, Tsamaraing et Jimpicti,

avaient aussi suivi les sessions scolaires. Vifs d’esprit et

enclins à rire, ils chantaient les cantiques et les chœurs avec

délectation. C’étaient les fils du vieux chef Washicta. Ils

avaient appris de lui à chasser les oiseaux et les singes avec

une longue sarbacane, avec laquelle ils lançaient des flé­

chettes empoisonnées. Ils connaissaient le nom de tous les

êtres de la forêt, ailés ou quadrupèdes, et savaient imiter

leurs cris. Ils savaient des quantités d’histoires de guerre,

qui alimentaient les conversations à la maison, et rendaient

compte des visites du sorcier et de sa façon d’appeler les

mauvais esprits pour guérir les malades. Quand leur père

comprit qu’il ne pourrait les empêcher d’adopter les pra­

tiques chrétiennes, avec obstination, il ignora leur foi

nouvelle.

Les deux filles qui devaient être baptisées étaient Tirisa

et Mamaisa. Tirisa n’était allée en classe que durant la

première session, et sa décision avait été remarquable et

rapide. Mais elle était la seule chrétienne de sa famille, et

la vie était très dure pour elle. Elle avait déjà appris, étant

petite fille, à préparer et à servir le *chicha.* Maintenant, elle

ne voulait plus le faire, parce qu’il provoquait l’ivresse. Elle

ne voulait pas non plus participer aux fêtes immorales qui

suivaient la consommation du *chicha,* fêtes qui parais­

saient apporter tant de plaisir et d’excitation au reste de

la famille. Elle aimait mieux prier et chanter, et essayer

de gagner sa mère au Seigneur, ce qui la mettait à part

des autres et lui rendait la vie plutôt solitaire.

NOUVELLES CRÉATURES EN CHRIST

121

Mamaisa avait des difficultés semblables dans sa famille.

Elle avait voulu aller à l’école depuis qu’elle en avait

entendu parler et en dépit des objections de ses parents.

Puanshira, son père, était revenu un jour de la mission

en se tordant de rire.

— Devine, dit-il à la mère de Mamaisa en présence de

l’enfant, Panchu me paie pour aider à construire une école

pour les filles *shuaras.* Imagine un peu ! J’ai dit à Pan­

chu qu’aucune de nos filles n’irait. Passer leur temps à lire

les mots des Blancs ne ferait que les rendre paresseuses !

Mais Mamaisa, qui avait alors douze ans, écoutait avec

avidité ce que disait son père. Ses deux jeunes frères étaient

allés à l’école de garçons et lui avaient parlé de ce qu’ils

apprenaient. Et maintenant il allait y avoir une école pour

les filles. Dès qu’elle fut seule avec sa mère, elle lui dit:

— Mes frères m’ont un peu parlé de Dieu, qui aime tout

le monde et dont le Fils est tellement plus fort que les

esprits que nous connaissons. N’est-ce pas stupéfiant ?

Oh! comme j’aimerais aller à l’école et en apprendre

davantage! Et peut-être les Blancs me donneront-ils une

robe neuve, de même qu’ils ont donné un pantalon à mon

frère.

Sa mère secoua la tête.

— Tu sais que ton père ne t’y laissera pas aller. Ton

grand-père Washicta non plus. Et moi-même je n’y tiens

pas. N’oublie pas que ton père t’a vendue en mariage, il

y a longtemps, à Icam, de l’autre côté du fleuve. Nous

nous sommes réunis trois fois et avons mangé le fruit de

l’arbre *chonta* depuis que lui et le grand Saantu ont conclu

le marché. Icam est presque assez âgé maintenant pour te

prendre chez lui. Ne pense donc pas aller à l’école. Tu dois

rester à la maison et apprendre à être une bonne épouse

*shuara.*

Mais Mamaisa raisonnait en elle-même: « Mon père et

ma mère ne connaissent que les coutumes jivaros, et ils ne

122

AU PAYS DES JIVAROS

sont pas heureux. Mon père ne maltraite-t-il pas ma mère ?

Il y a longtemps, il a acheté une seconde femme, et l’a

amenée vivre ici, puis a battu ma mère quand elle pleurait

à ce sujet. Maintenant, il a acheté une troisième femme,

qui est plus petite que moi. Et pour la payer il m’a vendue

à son frère, Icam. Quand le grand Saantu a donné sa fille

à mon père, il lui a fait promettre de me donner à son fils.

Mais je ne veux pas épouser Icam. Je veux aller à l’école

des missionnaires. »

Lorsque l’école pour les jeunes filles jivaros s’ouvrit,

cette année-là, Mamaisa se présenta. Qu’est-ce qui avait

fait changer d’idée ses parents ? Pourquoi F avaient-ils

laissée venir ? Peut-être parce qu’Icam allait à l’école et

qu’ils pensaient que c’était une bonne idée qu’elle apprenne

à lire et à écrire comme lui. Peut-être était-ce à cause de

la robe neuve, ou de la nourriture qu’elle mangerait et qui

ne leur coûterait rien.

Quelles que soient les raisons, Mamaisa était à l’école,

t très heureuse d’y être. Elle jouissait d’apprendre à lire

et à écrire, mais aussi de s’envelopper dans des couvertures,

le soir, quand il commençait à faire froid, au lieu de fris­

sonner près du feu; elle appréciait la régularité des repas,

trois fois par jour, et non pas seulement quand on avait

des produits alimentaires sous la main, et le lavage hebdo­

madaire des vêtements avec du savon au lieu de les laisser

se raidir de saleté.

Mais, le meilleur de tout, c’étaient les cantiques.

— A l’école, ils chantent parce qu’ils sont heureux,

disait-elle à sa mère. Nos gens n’ont pas de chants heu­

reux, n’est-ce pas ? Le sorcier chante tout en soignant les

malades. Les hommes âgés chantent la chasse ou le mas­

sacre d’ennemis à la guerre, et les femmes pleurent les

morts ou les mourants. Tous nos chants ne sont-ils pas

tristes ou mauvais ? Les chants missionnaires sont si heu­

reux que je me réjouis de les entendre.

NOUVELLES CRÉATURES EN CHRIST

123

Un matin, à la chapelle, elle s’agenouilla pour confesser

ses péchés et accepter Christ comme son Sauveur. Mainte­

nant, elle voulait être baptisée. Le jour de la cérémonie,

chacun était prêt.

Quelques-uns de nos collègues missionnaires qui avaient

joué un rôle en préparant les jeunes Jivaros pour cet évé­

nement étaient venus de très loin pour être avec nous —

Ernest et Jeanne Johnson de la côte, Mile et Ella Ficke de

Sucua. Les nombreux Indiens arrivés de différentes parties

de la jungle étaient curieux de voir ce qu’était un baptême,

bien que plusieurs fussent remplis de doute et de méfiance.

— Ce ne sont pas les coutumes jivaros, remarqua l’un

d’eux en quittant l’église lorsque tout fut terminé.

— Quel bien cela fera-t-il à nos enfants de s’étendre

sous l’eau, puis de se redresser ? demanda un autre.

— Aucun, repartit un troisième. Cela ne leur donnera

pas davantage de force pour vaincre leurs ennemis. Ils

devraient faire ce que nos vieux chefs nous ont appris:

gravir la montagne et boire le *maictta* et le *tsaangu,* afin

d’avoir la vision des esprits de nos ancêtres qui feraient

d’eux de robustes guerriers. S’ils deviennent les Indiens

de Dieu, ils n’iront jamais à la guerre. Quelle honte!

— Oh! ils font seulement ce que Panchu leur dit de

faire, ajouta une autre voix. Maintenant que l’école est

terminée, ils oublieront bientôt les paroles de l’homme blanc

et seront à nouveau comme nous.

— Mais à quoi cela sert-il de baptiser les filles ? s’en-

quit un autre. Cela les rendra seulement paresseuses et dés­

obéissantes. Voyez les difficultés que Puanshira a déjà avec

Mamaisa, sa fille. Tout ce qu’elle veut faire, c’est aller à

l’école et apprendre à connaître davantage les coutumes

des étrangers. Elle dit même maintenant qu’elle ne veut

pas épouser Icam, le fils du grand Saantu, bien qu’elle lui

ait été promise il y a des années. Cela montre à quel point

une fille qui va à l’école peut devenir insensée.

124

AU PAYS DES JIVAROS

— 11 vaut mieux assister à la cérémonie, fit remarquer

un esprit plus pratique. Si nous ne faisons pas ce que dit

Panchu, il pourrait partir. Alors, je vous le demande, où

nous procurerions-nous remèdes, vêtements et machettes ?

Ainsi parlaient tous ceux qui se rendaient au bord du

fleuve. Devant un auditoire d’une centaine de Jivaros qui,

alignés, observaient, je me tenais à côté des trois garçons

et des deux filles sur un banc de sable, le long des eaux

fraîches du fleuve Macuma, et j’instruisais la foule quant

au sens du baptême. Ceux qui allaient être baptisés racon­

tèrent aux Indiens, d’une voix claire, les expériences qui les

avaient conduits à Christ. Bien que les vieux Jivaros fussent

peu à entendre ces témoignages, à comprendre la puis­

sance de l’Evangile, ils ne pouvaient nier que ces jeunes

gens avaient été libérés des craintes de la sorcellerie et de

'a mort et qu’ils étaient heureux dans le Seigneur.

J’immergeai l’un après l’autre les jeunes croyants ra-

eux, répétant chaque fois les phrases que j’avais apprises

n jivaro pour la circonstance: «Sur la confession de ta foi

en Jésus-Christ, et sur ta promesse de marcher sur la route

de Dieu, je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-

Esprit. »

Lorsque vint le tour de Mamaisa, son père et sa mère.

son grand-père, Washicta et Icam, l’observaient de la rive

du fleuve. Ils l’entendirent dire que Christ était mort pour

elle et qu’elle voulait vivre en lui obéissant. Ils n’avaient

pas pu prévoir à quel point son témoignage changerait

les plans qu’ils avaient formés pour sa vie!

Au moment où Mamaisa allait être immergée, son père

entra dans l’eau auprès d’elle, dans l’intention évidente de

satisfaire sa curiosité au sujet de cette cérémonie. Il y eut

quelques murmures et des rires étouffés dans la foule ras­

semblée au bord du fleuve. Mais la plupart des gens étaient

calmes et remplis de crainte. Jamais auparavant ils

n’avaient entendu de telles paroles!

NOUVELLES CRÉATURES EN CHRIST

125

Ernest Johnson termina le service par une prière deman­

dant à Dieu de manifester aux Jivaros, par ces premiers

chrétiens de Macuma, son amour et sa puissance. Nous

avons à nouveau gravi la colline, assurés que Celui qui

avait commencé son œuvre chez Wampiu, Jimpicti, Tsama-

raing, Tirisa et Mamaisa la continuerait jusqu’au jour de

l'avènement de Jésus-Christ.

Le baptême des premiers convertis de Macuma ne mar­

qua pas la fin de leurs luttes; bien au contraire, il fut le

commencement de combats, plus durs encore, contre les

coutumes de leur entourage.

Mamaisa adhérait obstinément à sa nouvelle foi à tra­

vers de nombreuses épreuves. Quelques jours après le ser­

vice baptismal, le grand Saantu et son fils Icam vinrent

rendre visite à ses parents. Cela signifiait que l’heure

était venue de réaliser le marché conclu il y avait long­

temps. On s’attendait ce soir-là à ce qu’elle préparât de ses

propres mains la racine de manioc et entrât dans le *tan-*

*gamash* pour servir Icam, inaugurant ainsi la cérémonie

du mariage. Elle détestait l’idée d’approcher le jeune

homme, qui se préparait à devenir sorcier comme son père.

Lorsqu’elle apporta le bol fumant dans le *tangamash*

elle le tendit à son père et refusa de servir les visiteurs

Son père, après un échange d ordres et de refus, saisit un

bâton et la frappa jusqu’à ce que, se tordant de douleur, elle

lui échappât et courût dehors en sanglotant. Elle se cacha

pendant quelques jours à une courte distance de la maison:

mais une nuit, craignant la colère de son père, elle traversa

la forêt en courant pour chercher refuge chez les mission­

naires. Mamaisa savait que Dorothée Walker l'aimait et

qu’elle essaierait de l’aider d'une façon ou d'une autre.

Quand elle atteignit la maison, elle appela doucement à

travers le mur de bambou, jusqu’à ce que Dorothée la

laissât entrer.

Le lendemain matin, son père qui l'avait cherchée depuis

126

AU PAYS DES JIVAROS

son départ, arriva à la mission. Il soupçonnait que sa fille

était là et la réclamait.

— Mettez-la dehors, afin que je puisse lui apprendre

comment une femme *shuara* doit se conduire, criait-il.

Dorothée remarqua que sa troisième femme l’avait

accompagnée. Elle était assise d’un air suffisant sous un

pamplemoussier. Le cœur de notre amie souffrait pour

elle et pour Mamaisa, gages l’une et l’autre d’un arrange­

ment de mariage. Elle refusa de rendre Mamaisa à son

père. Plus tard dans la journée, lorsque la mère de Mamaisa

apparut avec son père et demanda la jeune fille, Mamaisa

accepta de partir avec elle.

Au lieu de tourner à droite par la rue de l’école, la

mère de Mamaisa saisit le bras de sa fille et se mit à

descendre la piste vers le fleuve. Son père la poussa dans

la pirogue; traversant le fleuve, ils se dirigèrent vers la

maison d’Icam. Mais, plutôt que de devenir la femme

d’Icam, Mamaisa s’enfuit à nouveau. Cette fois, elle resta

cachée pendant près de trois semaines, et ses parents, et

même les missionnaires, la crurent morte. Icam déclara

que, puisqu’elle s’était enfuie deux fois, il la méprisait et

ne l’épouserait pas, dans le cas où elle serait encore en vie.

A la surprise générale, elle apparut un dimanche matin

à la porte des missionnaires, en haillons et maigre, mais

toujours persuadée que Dieu l’empêcherait de devenir

femme de sorcier. Puisque Icam, ayant subi une humilia­

tion, ne voulait en aucune façon avoir affaire avec elle,

Puanshira pouvait laisser tomber la chose et cependant

conserver sa petite femme. Il lui permit donc de revenir

vivre calmement à la maison, et même de retourner à

l’école pour la prochaine session. Quand on nous raconta

cette histoire, nos cœurs furent pleins de reconnaissance

envers Dieu, qui avait aidé cette jeune fille jivaro.

Peu de temps après ce service de baptêmes, nous par­

tîmes en congé pour les Etats-Unis. Dorothée Walker, aidée

NOUVELLES CRÉATURES EN CHRIST

127

d’une autre jeune femme missionnaire, poursuivit coura­

geusement le travail en notre absence. Dorothée com­

mença une classe biblique hebdomadaire pour les femmes

en particulier et, une fois par semaine aussi, une réunion

de prière pour encourager les jeunes croyants. Mais,

parce que ce n’était pas *shuartica* pour une femme de

prêcher aux hommes, elle ne dirigeait pas elle-même les

services. Elle ne donnait pas toujours les messages bibli­

ques, car elle voulait permettre aux nouveaux chrétiens

de prendre des responsabilités.

A notre retour, nous fûmes émus de voir combien les

fidèles avaient grandi en zèle et en compréhension. Nous

sentions le besoin d’un bâtiment distinct pour les services

religieux, plutôt que de les tenir dans l’école de garçons

comme nous l’avions fait jusqu’ici. Les chrétiens jivaros

furent enthousiasmés par cette idée et donnèrent librement

de leur temps pour construire ce simple édifice aux murs

de bambou, qu’ils ne tardèrent pas à appeler la maison de

Dieu. Avec fierté, ils répandirent la nouvelle de cette

première église construite parmi les Jivaros de la région

du fleuve Macuma.

Les Indiens disaient avec émerveillement: « Personne ne

mange ni ne dort ici. Quand nous nous rassemblons, par­

lons-nous de la guerre et des malédictions de sorciers,

comme nous.en avions l’habitude ? Non! Nous prions Dieu

et écoutons sa Parole. Nul n’a besoin d’avoir peur d’entrer

dans la maison de Dieu. Nous voulons que tout le monde

vienne apprendre avec nous. »

Nous priions et commencions à espérer que d’autres

viendraient et que des églises pourraient bientôt être

inaugurées ailleurs à travers la jungle.

Et d’autres vinrent. Ils étaient parfois près d’une cen­

taine. Cela devenait presque *shuartica* (coutume jivaro)

de venir à l’église le dimanche!

Bien qu’on y chantât les louanges de Dieu et qu’on y

128

AU PAYS DES JIVAROS

prêchât sa Parole, ces services n’étaient jamais cérémo­

nieux, et ils se déroulaient rarement sans agitation

bruyante ou sans interruption.

Il n’était pas rare de voir Washicta ou d’autres chefs res­

pectés entrer dans l’église de Macuma au milieu d’une

prière ou d’un chant. Ils se mettaient à saluer tous ceux

qui étaient présents d’une voix forte et profonde et, en

même temps, ils s’attendaient à ce que chacun les remar­

quât et leur répondît.

Quelquefois, un petit oiseau pénétrait sans le vouloir

dans l’église par le toit de feuilles et ne pouvait plus retrou­

ver son chemin pour, en ressortir. Il volait comme une

flèche de droite à gauche, puis s’abattait; tous les regards

suivaient son vol, et des rangées de têtes se déplaçaient

de droite à gauche, hypnotisées et en cadence. Souvent, un

petit Indien, oubliant qu’il était à l’église et non dans la

jungle, s’élançait après l’oiseau. Alors les prières cessaient,

usqu’à ce que l’animal fût pris ou qu’il se fût échappé.

Souvent aussi, des chauves-souris vampires venaient trou-

oler la paix. On ne pouvait jamais dire quand une chauve-

souris déciderait de quitter sa cachette dans le chaume du

toit pour s’abattre parmi les têtes des fidèles. Alors un

fameux tintamarre s’ensuivait, et les garçons partaient à

l’assaut de la bête. Dès qu’elle s’était retirée, chacun

s’asseyait à nouveau pour écouter la Parole de Dieu.

Les femmes jivaros préféraient s’asseoir aux pieds de

leur mari plutôt que sur les bancs à côté d’eux. Elles abri­

taient dans leurs bras de petits cochons de lait, des singes,

des poulets, des perroquets, qu’elles nourrissaient et dont

elles s’occupaient pendant le sermon. Elles se distrayaient

en attrapant des moustiques sur les jambes de leur mari et

en les exterminant entre leurs dents.

Nous apprenions à accepter ces distractions avec patience

et bonne humeur, sachant qu’elles ne gênaient pas sérieuse­

ment le développement de l’Eglise.

CHAPITRE IX

MÉDECINS MISSIONNAIRES

*Je suis la résurrection et la vie. Celui*

*qui croit en moi vivra, quand même*

*il serait mort.*

Jean 11: 25.

Chaque fois qu’un avion décollait de notre terrain

d’atterrissage emportant un Indien malade ou blessé à

l’hôpital de Shell Mera, chaque fois que nous prenions

contact par radio, de bonne heure le matin, pour décrire

les symptômes ou demander un diagnostic, nous étion:

reconnaissants de faire partie d’une équipe grandissante

consacrée à apporter les bienfaits de la médecine moderne

à ceux qui autrefois n’avaient d’autre secours que les mélo­

pées d’un sorcier.

Nous étions redevables envers une multitude de pilotes

actifs, de médecins, d’opérateurs radio et de camarades

missionnaires prompts et fidèles à nous aider.

Mais, au début, nous avons dû apprendre par la pra­

tique. Nous n’avions ni radio, ni avion. Notre premier dis­

pensaire, installé par Ernest et Jeanne Johnson, était dans

la même petite pièce que nos réserves. Notre pauvre appro­

visionnement de remèdes partageait la même étagère que

nos marchandises d’échange. Il n’y avait pas d’eau cou­

rante. Nous mettions l’eau à bouillir sur le fourneau de la

cuisine et la transportions dans des seaux. La plupart de

130

AU PAYS DES JIVAROS

nos malades venant durant le jour, il importait peu qu’il

n’y eût pas de lumière. Comme il n’y avait pas de table

d’opération, les malades s’étendaient sur des couvertures

posées à même le sol. Le porche était la salle d’attente.

Le dispensaire fut amélioré au cours des années et enfin

établi dans un immeuble de cinq pièces que nous appelions

le *pentateuque.* Les murs étaient peints; il y avait l’eau cou­

rante et une table d’examen capitonnée. En comparaison

de l’organisation du début, c’était la perfection de l’effi­

cacité moderne.

Jeanne Johnson, quand elle était avec nous, puis Doro­

thée Walker, Marie et d’autres, dirigeaient à tour de rôle

le dispensaire. Au début, les Indiens se méfiaient et ne

venaient pas volontiers se faire soigner. Mais ceux qui

avaient été guéris le dirent à d’autres, et il en vint de plus

en plus.

Dans notre naïveté, nous pensions qu’une fois guéris par

nos remèdes ils renonceraient à leurs sorciers. Nous avons

bientôt constaté que ce n’était pas aussi simple. Nos jour­

nées étaient très remplies par le travail routinier et absor­

bant. Aussi, quelquefois, nous nous demandions si ce tra­

vail médical valait la peine d’être poursuivi. Mais souvent

aussi Dieu fortifia nos mains et nos cœurs pour le continuer.

Nos succès médicaux nous firent peu à peu un nom à

travers la jungle. Par ce travail, nous sommes arrivés à

connaître les Indiens et leur façon de vivre. Et il arriva que

beaucoup de ceux dont nous avions soigné le corps malade

apprirent à connaître Christ. Nos cœurs se réjouissaient

de voir sa puissance à l’œuvre dans la vie de nos malades.

Puisque Marie s’est plus occupée que moi du travail

médical ces dernières années, laissons-la nous raconter

quelques-unes de ses propres expériences:

« Un matin, comme j’ouvrais la porte du dispensaire, je

vis un Indien, M. Hummingbird, et sa femme, Tsetsempu,

MÉDECINS MISSIONNAIRES

131

qui attendaient dehors. Ils amenaient leur petit garçon de

dix ans pour qu’on le soignât. Tsetsempu avait porté l’en­

fant sur son dos pendant cinq heures de piste. Respirant

fort et se déplaçant lentement, elle s’avança au milieu de

la pièce, s’agenouilla, délia le linge qui attachait l’enfant

à son dos et le prit avec douceur sur ses genoux. Deux

choses frappaient chez ce garçon: l’extrême maigreur de

son corps épuisé et le manque d’expression de ses grands

yeux noirs ombragés de longs et magnifiques sourcils frisés.

Je l’ai tout de suite appelé *Grands Yeux.* Il ne pouvait pas

marcher, ni même se tenir debout. Ses mains, qui pen­

daient mollement, n’étaient que structures osseuses recou­

vertes de peau transparente. Son cou pouvait à peine sup­

porter le poids de sa tête. Son visage paraissait potelé, mais

il était seulement enflé.

» Je commençai à questionner la mère.

« — Il vomit, dit-elle. Il vomit tout le temps. Il ne veut

» pas manger, et quand je l’alimente un peu il vomit. Je

» mâche sa nourriture moi-même et la lui donne de ma

» propre bouche, comme je le faisais lorsqu’il était bébé.

» Mais elle ne lui fait aucun bien. Il a la diarrhée; il se

» plaint toujours de maux de tête. Ne savons-nous pas,

» nous, *Shuaras,* que, lorsque quelqu’un ne peut pas man-

» ger, il ne vivra pas ? Donne-lui des remèdes pour la

» maladie qui l’a rendu si faible et si maigre. »

» Je continuai à poser des questions, tandis que j’appor­

tais un calmant. *Grands Yeux* se détourna et dit: « Je n’en

veux pas! » Sa voix rauque et basse, alors qu’il parlait

pour la première fois, me frappa. Elle devait être aussi

le résultat de sa maladie. Doucement câliné par sa mère,

il finit par avaler le remède, pour le rejeter quelques mi­

nutes plus tard.

» Tsetsempu me jeta un regard accusateur.

» Intérieurement, je tremblais, mais je m’efforçais de ne

pas le montrer. A ce moment-là, je n’avais aucune con-

132

AU PAYS DES JIVAROS

fiance en moi-même. J’étais en présence d’un cas contre

lequel j’étais probablement impuissante. Ces Indiens peu

sympathiques avaient sans aucun doute essayé tous les sor­

ciers du voisinage: et ce n’était qu’en dernier ressort, alors

que l’enfant était mourant, qu’ils l’avaient amené chez le

missionnaire. Cependant, le fait même qu’ils étaient venus

m’apporta quelque réconfort.

» — Qu’allons-nous faire ? demanda à nouveau la

mère.

» — Avant de faire quoi que ce soit, je vais parler à

» Dieu dans la prière, et au docteur par la radio.

» M. Hummingbird et Tsetsempu se regardaient, mal

à l’aise, tandis que je priais : « Puisse cette expérience

» amener la mère, le père et l’enfant à comprendre com-

» bien ils ont besoin de Toi, non seulement pour la guérison

» physique, mais aussi pour le pardon de leurs péchés. »

» Puis j'allai appeler par radio le médecin missionnaire

de Shell Mera. 11 ordonna des piqûres pour *Grands Yeux,*

des antibiotiques le matin, et des vitamines l’après-midi.

» Pendant deux jours, une femme jivaro nommée Ana

et moi avons à tour de rôle nourri *Grands Yeux.* Nous

avons commencé par une demi-cuillerée à café chaque

demi-heure et augmenté la dose, selon ce que l’enfant

pouvait garder dans l’estomac. La diarrhée et les vomis­

sements diminuèrent progressivement. Lorsque *Grands*

*Yeux* put manger un peu de banane, je lui en pelai une

avec soin et l’écrasai avec une fourchette avant de la lui

donner. Cela impliquait l’emploi de trois ustensiles: la

fourchette, une cuillère et une petite assiette, et tous

devaient être stérilisés. La méthode de la mère était beau­

coup plus simple. Elle pétrissait simplement la banane

entre les doigts avant de la peler, l’ouvrait à une extrémité

et la donnait à sucer à son fils autant qu’il le voulait. Il

fallait bien reconnaître que sa façon non seulement était

plus simple que la mienne, mais aussi plus saine.

MÉDECINS MISSIONNAIRES

133

» J’eus de la peine à lui faire prendre d’autres aliments.

Il refusait le lait, protestant que, puisqu’il provenait d’une

vache, il n’était bon que pour les chiens. Je lui préparai

un bouillon de poulet, mais il le trouva trop salé. Je lui en

fis alors un sans sel, et mis à côté quelques grains de sel

gemme qu’il suçait avec autant de plaisir qu’un enfant

blanc aurait eu avec une sucette...

» Pendant dix jours, *Grands Yeux* resta à la mission et

vécut avec son père et sa mère dans un petit bâtiment à

dix minutes seulement de notre maison. M. Hummingbird

travaillait dans les jardins de la mission pour aider à payer

les frais médicaux de l’enfant. Tsetsempu entretenait les

feux, préparait la nourriture et enlevait les mauvaises

herbes autour de la maison. *Grands Yeux,* assis ou allongé

sur le lit, portait une chemise de notre fils, et une vieille

robe de sa mère lui servait de couverture.

» Bientôt, ils reçurent de nombreuses visites de leurs

voisins des environs de Cusutca, qui apportaient à l’enfant

des nouvelles de ses sœurs.

» Je les entendais dire d’étranges choses et me critiquer

ainsi que ma façon de traiter leurs maladies. Je savais

maintenant assez de jivaro pour les comprendre. Je les

entendais faire de nombreuses remarques semblables à

celles-ci:

« Que lui donne-t-elle de la bouteille ?... Simplement

» de l’eau, du sel et du sucre ? Comment cela peut-il agir ?

» Ce n’est pas *shuartica* 1, pour quelqu’un qui a la diarrhée,

» de boire autant d’eau... Ne sait-elle pas que plus il boit

» et plus sa diarrhée empirera ?... »

« Oh! mon cœur souffre de voir combien il est malade!

» Tsetsempu, ramène-le à la maison! Tu ne peux pas le

» laisser mourir ici. Vois comme il est maigre et faible! Il

» est certainement en train de mourir. »

1 Coutume jivaro.

134

AU PAYS DES JIVAROS

» Moi ou mon traitement étions toujours blâmés, à

chaque rechute de l’enfant.

» Malgré tout nous devenions amis. L’hostilité et la mé­

fiance de la mère diminuaient de jour en jour. Elle me

tolérait; puis je sentis qu’elle commençait même à m’aimer.

*Grands Yeux* attendait avec impatience nos visites. 11 me

demandait de revenir bientôt, de ne pas m’absenter trop

longtemps. Ma première visite le matin, ma dernière le

soir comprenaient des chants de cantiques, une histoire de

la Bible et la prière, ainsi que les remèdes et les piqûres.

*Grands Yeux* écoutait toujours avec attention, répétant et

même chantant certains mots après moi. Au début, sa mère

y prêtait peu d’attention. Elle s’affairait à souffler et à

arranger le feu, à laver et à peler les légumes, et même

à parler avec d’autres Indiens.

» J’avais un petit livre, sans aucun texte, avec une page

verte, une noire, une rouge, une blanche et une or qui

représentaient la vie créée, le cœur pécheur, le sang de

Christ, le cœur racheté et le ciel. Il servait à expliquer

l’amour de Dieu et le plan de salut pour l’humanité. *Grands*

*Yeux* l’aimait et me demanda s’il pouvait le garder. Il

avait réagi de la même façon à la tasse et à la cuillère en

plastique de couleur. J’ajoutai avec plaisir le livret à sa

collection, lui recommandant de ne pas le déchirer, ni de

le jeter, mais de le lire pour lui et pour tout autre Indien

qui voudrait l’écouter. Chaque fois qu’il venait, il le sortait

de sa poche et demandait à entendre à nouveau la mer­

veilleuse histoire.

» Certains jours étaient très remplis au dispensaire, car

*Grands Yeux* n’était pas notre seul malade. Un après-

midi, un jeune Jivaro nommé Tsungi avait amené sa

femme Juani, âgée de quatorze ans, enceinte de son pre­

mier enfant. Elle était en travail depuis deux jours et

n’arrivait pas à mettre l’enfant au monde. La nuit sui­

vante, certaine que le bébé allait naître, je veillai avec

MÉDECINS MISSIONNAIRES

135

elle, son mari et sa grand-mère. Les contractions se pro­

duisaient maintenant avec régularité toutes les trois ou

quatre minutes; cependant, la pauvre femme-enfant souf­

frait en vain. Tsungi continuait à lui apporter nourriture

et boisson (y compris un blanc d’œuf battu aux épices

poivrées de la jungle qui, selon la *shuartica,* hâterait la

naissance).

» A trois heures du matin, le père appela, disant que sa

femme était sûrement sur le point d’avoir le bébé. Je

nettoyai la chambre et la table d’accouchement et j’installai

la jeune femme. Autant qu’il était possible de le dire, le

bébé n’était pas plus sur le point de naître que le jour

précédent.

» Soudain, mon attention fut attirée par les voix apeu­

rées d’indiens. Ils montaient en courant les marches du

dispensaire. Il faisait encore trop sombre pour identifier

les coureurs haletants et en transpiration, mais leurs paro­

les présentaient à mon esprit une image claire et effrayante.

» — Il a été mordu par un serpent! Il a été mordu par

» un serpent! Préparez vite le remède!

» Avant que j’aie pu demander qui, quand, où et par

quelle sorte de serpent, un Jivaro entra comme un fou

dans la cour éclairée du dispensaire. S’écroulant sur le sol,

il parvint à dire dans un souffle et d’une voix rauque: « Je

meurs! » C’était notre converti Tsamaraing, qui était

devenu l’un des prédicateurs de l’Eglise.

» Et je crus vraiment qu’il était en train de mourir; j’eus

heureusement assez de présence d’esprit, malgré ma pani­

que, pour lui faire des piqûres d’antivenin et de morphine.

Peu après, il se redressa, et commença à vomir de la bile

avec des traînées de sang. Il avait les lèvres enflées, les

yeux chassieux et injectés de sang, les cheveux ébouriffés.

Le jeune garçon rêveur, qui trois jours auparavant avait

prêché un bon sermon, était méconnaissable.

» Il révéla qu’un serpent de la brousse, l’un des plus

136

AU PAYS DES JIVAROS

mortels, l’avait mordu sur le dessus du pied. Il raconta en

gémissant qu’il avait couru pendant deux heures dans la nuit

noire de la jungle pour atteindre la station missionnaire.

» Ainsi, j’avais la responsabilité de trois malades:

*Grands Yeux,* une femme enceinte sur le point d’accou­

cher et Tsamaraing. Tous avaient un urgent besoin des

soins d’un docteur.

» Je regardai ma montre. Le contact radio régulier avec

Shell Mera n’aurait lieu que dans quelques minutes. Je ne

pouvais attendre; je décidai d’essayer d’avoir le contact, et,

courant à la maison à peu de distance, je mis en marche

le poste émetteur:

» — Macuma appelle Shell Mera... Macuma appelle

» Shell Mera... Nous avons une urgence... Nous avons une

» urgence...

» Le murmure des voix me disait que le contact entre

Shell Mera et d’autres stations était établi. Mais, aux mots

*appel d'urgence,* toutes les voix se turent. J’entendis Mar-

jorie me répondre. J’avais obtenu la communication.

» — Envoyez un médecin et un pilote, le plus rapide­

ment possible.

» Et la voix de Marjorie répondit:

» — Immédiatement! Nous avons ici un médecin des

Etats-Unis.

» Je retournai en toute hâte vers les malades. Puisque

Tsamaraing avait couru pendant quelque temps, le venin

du serpent circulait déjà dans son organisme. Il restait assis

par terre pour vomir, et je devais essayer de le garder

aussi calme que possible.

» Cette heure-la fut l’une des plus longues que j’eusse

jamais vécues. D’autres missionnaires, dont j’ai lu l’histoire,

entraient dans une piece pour y être seuls à de semblables

heures sombres, et tombaient à genoux. Mais il n’y avait

aucune possibilité de solitude réconfortante pour moi. Je

devais prier tout en agissant.

MÉDECINS MISSIONNAIRES

137

» Et le Seigneur répondit merveilleusement!

» A huit heures et demie du matin, l’avion arriva, ame­

nant le Dr Murray Weaver, éminent chirurgien de Cali­

fornie. Il se trouva qu’il visitait l’hôpital missionnaire de

Shell Mera. 11 apportait un matériel médical vraiment mer­

veilleux; une série d’intraveineuses pour *Grands Yeux,* une

trousse obstétricale pour la future maman, du sérum anti­

venimeux pour Tsamaraing; et surtout sa grande bonté, sa

compréhension et sa compétence. Sa venue était pour moi

la réponse à ma prière.

» Le Dr Weaver s’agenouilla sur le sol, à côté de Tsama­

raing, et lui donna de la morphine pour le calmer, du

sérum antivenimeux; il lui fit aussi une piqûre de vita­

mines K. Il se joignit à moi dans la prière pour le jeune

prédicateur. On voyait les muscles de Tsamaraing se

détendre. Il cessa de vomir, et bientôt il s’endormit.

» Le Dr Weaver s’occupa alors de la jeune femme sur k

table d’accouchement. Il la réconforta de paroles calmantes

et moins d’une demi-heure plus tard, un beau garçon de

quatre livres était né.

» Au premier cri de son arrière-petit-fils, j’ai ri de voir

la- vieille grand-mère prendre un morceau de canne à

sucre fraîchement coupé et pelé et l’introduire dans la

bouche de la jeune femme. A entendre celle-ci mâchonner

et sucer, il était évident que ce jus sucré répondait exacte­

ment à un besoin précis.

» Nous avons ensuite examiné le malade mordu par le

serpent et encore étendu sur le sol. Puis nous sommes allés

à la petite maison où *Grands Yeux* vivait avec sa famille.

Pendant cette journée et la suivante, le Dr Weaver lui

administra lentement dans le sang deux flacons de solu­

tion salée. Puis il diagnostiqua que l’enfant était au dernier

degré de la tuberculose. Il dit que, même avec les soins

médicaux les meilleurs, il n’en avait pas pour longtemps

à vivre.

138

AU PAYS DES JIVAROS

» L’après-midi suivant, lorsque le docteur dut retourner

à Shell Mera, les trois malades — sans mentionner le mis­

sionnaire — se sentaient en bien meilleur état et recon­

naissants pour son aide. Les jeunes parents donnèrent avec

fierté le nom d’Araas à leur bébé. Le dimanche suivant,

nous étions émus d’entendre le jeune père accepter Christ

comme son Sauveur. Il tourna le dos à sa carrière récem­

ment choisie de sorcier et devint *Tins Shuara* (chrétien).

Quant à Tsamaraing, il fit de si rapides progrès que deux

semaines plus tard il pouvait témoigner que Dieu avait

sauvé sa vie en réponse à la prière.

» Mais *Grands Yeux* ne manifesta aucun progrès durable

après la visite du médecin.

» Plus tard, alors que je me dirigeais vers la maison pour

lui donner des soins, sa mère sortit à ma rencontre sur le

sentier. Elle voulait me parler.

» — Je cherchais des branches pour le feu, dit-elle,

lorsque *Grands Yeux* me demanda de venir vite. Je

m’assis sur le lit à côté de lui et lui parlai. Mais il me dit

que ma voix lui semblait venir de très loin et qu’il ne

» voyait plus les murs ni le toit de la maison. Il se trou-

» vait dans une belle lumière. Je craignais qu’il ne fût

» en train de mourir; mais, quelques instants après, il pou-

» vait me voir et m’entendre à nouveau clairement. Je

» pense que ce doit être parce qu’il a bu un peu du lait

» que tu lui as apporté ce matin. J’ai peur! Que peux-tu

» faire ?

» Ana, notre aide jivaro, était avec moi; aussi lui deman­

dai-je ce qu’elle pensait.

— Dieu l’appelle au ciel, répondit-elle sans hésiter.

» Malgré ma rapidité à exprimer la même opinion, la

mère ne pouvait accepter une telle pensée. Cependant,

alors que je parlais des voies de Dieu envers les hommes,

elle était assise, tranquille; elle écouta avec calme, et

elle inclina même la tête lorsque je terminai par la prière.

MÉDECINS MISSIONNAIRES

139

Le lendemain, tous les deux prièrent et chantèrent avec

moi, demandant pardon au Seigneur. Ils Le remercièrent

pour l’espérance certaine d’une demeure dans les cieux.

» L’après-midi suivant, la chaleur était suffocante. Tan­

dis que j’approchais de la petite maison, tout me parut d’un

calme inhabituel. Les poteaux en bambou creux qui habi­

tuellement encadraient la porte pendant le jour se croi­

saient et bloquaient l’entrée. Bien qu’annonçant mon

arrivée à la manière jivaro habituelle, j’entendis à peine

la réponse de l’intérieur me donnant la permission d’en­

trer. Tsetsempu donnait un bain à son fils. Il était assis,

presque nu, sur une grosse bûche près du feu. Elle le tour­

nait de tous côtés, le mettant ainsi au plein bénéfice de la

fumée destinée à éloigner les insectes et de la chaleur des

charbons incandescents. Un petit pot d’eau tiède se balan­

çait au-dessus des braises, et Tsetsempu y remplissait son

bol fait de la moitié d’une gourde. En guise de serviette de

toilette et de savon, elle employait les deux moitiés d’u

citron. Exprimant le jus dans l’eau tiède, elle les rempli

sait à nouveau, versait peu à peu la solution sur son f

et frottait.

» Aucune mère, nulle part, n’aurait pu être plus tendre.

pour un fils invalide, alors qu’elle lui essuyait les yeux et

les oreilles, et les séchait avec amour, avec la même robe

sale qui lui servait de couverture. Elle lui remit avec

fierté la chemise que je lui avais récemment donnée, la

boutonnant sur sa poitrine creuse et autour de ses maigres

poignets. Puis, avec douceur, elle l’aida à s’allonger à nou­

veau sur le lit, aussi délassé et satisfait que n’importe

quel malade dans le meilleur des hôpitaux.

» Le matin suivant, il y eut de l’agitation. C’était le

début du trimestre d’automne à l’école, et la brusque arrivée

de plus d’une centaine de garçons et filles jivaros nous

absorba, nous les missionnaires et les deux enseignants qui

140

AU PAYS DES JIVAROS

venaient d’arriver. Tous ces enfants dont il fallait s’occu­

per, ajoutés à nos malades, nous laissaient très peu de

temps pour autre chose.

» Au milieu de cette activité, des salutations et de l’exci­

tation, je vis soudain une famille descendre, solitaire, sur

la route qui conduisait de la mission à la rivière. C’était

Hummingbird, sa femme et leur fils. *Grands Yeux* était à

nouveau porté sur le dos de sa mère, la tête appuyée avec

lassitude contre son épaule. II avait l’air tout aussi pitoyable

que lorsqu’ils l’avaient amené. Ils le ramenaient à la maison

pour mourir ! Ils me dirent que *Grands Yeux* avait eu une

autre crise de diarrhée la nuit précédente. Maintenant que

les écoliers arrivaient, ils redoutaient pour lui d’autres

maladies.

» Je commençais à si bien connaître l’enfant que mon

cœur souffrit de le voir partir, surtout parce que je savais

que je ne le reverrais peut-être plus sur cette terre. Comme

je restais debout à le regarder, il sortit de sa poche son

petit trésor, le livre sans texte encore enveloppé dans le

papier brillant. Il sourit faiblement. Alors, tout en regar­

dant la famille continuer à descendre la route, avec tris­

tesse, je fis un signe de la main à l’enfant.

» Environ deux semaines plus tard, nous apprîmes la

nouvelle. La mort avait enfin apporté la délivrance! Bien

que nous ayons essayé de nous soumettre à l’inévitable, nous

sentions que nous avions perdu quelqu’un de très proche

de nous. Mais nous avions du moins la consolation de

savoir qu’il avait appris à connaître Jésus-Christ comme

son Sauveur, par le moyen de nos conversations et du livre

sans texte. »

CHAPITRE X

LES ARBRES FATALS DE CANGAIMI

*Portant la Parole de Vie.*

Philippiens 2:16.

— Panchu, les Jivaros autour de Cumai ont besoin de

ton aide, me dit un jour le jeune prédicateur indien nommé

Tsamaraing. Il y a beaucoup de malades qui devraient

avoir des remèdes, et beaucoup d’enfants qui devraient aller

à l’école. Je suis le seul parmi eux à connaître le plan de

Dieu, mais je ne sais pas le leur faire comprendre. Je leur

dis de venir ici, à Macuma. Mais ils disent que c’est trop

loin et que la rivière Pastaza coule entre nous. Ils veulent

que tu viennes chez eux.

Tsamaraing avait épousé une jeune fille de Cumai.

Obéissant à la *shuartica,* il devait vivre avec sa belle-

famille pendant un certain temps avant de pouvoir ramener

sa jeune femme à Macuma. En sa qualité de seul chrétien

du voisinage, il avait des difficultés.

— Ici, c’est facile de vivre pour Dieu, disait-il. Mais

là-bas, c’est dur! Est-ce que j’entends la prédication de la

Parole de Dieu chaque semaine ? Est-ce que je chante et

prie avec d’autres *Tius Shuaras* (chrétiens) ? Non. Je suis

seul, et je ne sais pas assez bien lire la Bible espagnole pour

en recevoir l’instruction.

142

AU PAYS DES JIVAROS

Je lui demandai ce que je pouvais faire. Ses yeux

s’illuminèrent.

— Si nous avions un terrain d’atterrissage, tu pourrais

venir souvent prêcher chez nous. Les médecins pourraient

aussi venir avec leurs médicaments. Nous pourrions avoir

des maîtres pour nos enfants. J’ai parlé aux autres Indiens.

Il y a un vaste emplacement plat le long de la rivière. Il

ferait un bon terrain d’atterrissage, et cela ne demande­

rait pas beaucoup de travail. Nous le construirions sans

être payés, si tu voulais seulement nous dire quelle devrait

être sa longueur.

C’était une réponse à la prière. Nous ne nous contentions

pas de limiter nos efforts à Macuma, et depuis longtemps

nous cherchions un moyen plus rapide que la marche pour

atteindre des Indiens séparés de nous par des kilomètres

de piste dans la jungle.

Plus tard, je discutai ce projet avec Marie, Nate et

Dorothée. Tous furent d’accord pour que, avec l’aide de

l’avion de la MAF et nos croyants jivaros de Macuma,

nous saisissions cette occasion de répandre l’Evangile

ailleurs; Macuma serait notre base principale, de laquelle

nous atteindrions d’autres groupes. Cumai serait notre pre­

mier avant-poste.

Nous avons fait nos premières visites à pied. Avec nous

sont venus Chumpi et la vieille Chingasu, la femme jivaro

résolue qui s’était une fois servie de sa langue acérée et

de sa forte volonté pour empêcher son fils Wampiu de

devenir chrétien. Le ménage l’était devenu depuis plus de

deux ans. Tous les deux désiraient maintenant participer à

l’enseignement de l’Evangile parmi les *Shuaras* de Cumai.

En janvier 1954, un nouveau ménage missionnaire, Roger

et Barbara Youderian, vint nous rejoindre. Ces amis nous

avaient aidés l’année précédente lorsque nous étions à

Quito pour la naissance de Timothée Frank, notre qua­

trième enfant. Ils devaient maintenant rester à Macuma

LES ARBRES FATALS DE CANGAIMI

143

pour étudier la langue jivaro. Ces jeunes gens, remplis de

l’amour de Dieu, et enthousiastes dans tout ce qu’ils fai­

saient, fournirent l’impulsion pour déclencher avec force

notre programme d’avant-postes.

Un jour, vers midi, peu de temps après l’arrivée des

Youderian, un messager indien vint de Cumai nous dire

que leur terrain d’atterrissage était terminé. Nous prîmes

contact, par radio, avec Nate Saint à Shell Mera, et il fut

décidé qu’il ferait un essai d’atterrissage.

Roger insista pour partir le premier à pied, afin d’exa­

miner la piste. Il resterait pour introduire Nate. Il fallait

partir tout de suite pour arriver avant la tombée de la nuit.

Il se mit donc en route, ne prenant pas le temps de manger

et ne nous laissant pas celui de lui donner quelques provi­

sions de route.

Cet ancien grand parachutiste faisait toutes choses avec

le sentiment que « les affaires du Roi exigeaient qu’on se

hâtât ». Il travaillait toujours comme si ses jours étaient

comptés, bien qu’il ne pût alors savoir qu’il n’avait que peu

d’années pour gagner des âmes au Seigneur.

A Cumai, il inspecta la piste, fit couper un arbre qui

était trop près du champ d’aviation et fit dire que tout

était prêt.

Avec adresse et précautionneusement, Nate fit atterrir son

Piper, et il félicita Roger pour ce travail d’équipe, si utile.

Nous avions promis aux Indiens une visite du médecin et

un sac de sel de cent livres en récompense de leurs efforts

pour aménager la piste. Ils furent donc déçus de voir le

pilote arriver seul. Roger leur assura qu’il y aurait d autres

vols et retourna avec Nate à Macuma.

Le médecin et le sel arrivèrent bientôt, ainsi que Doro­

thée Walker et moi-même. La foule excitée des Jivaros

s’était rassemblée à Cumai pour notre arrivée, mais con­

sidérait avec plus d’intérêt ce que nous apportions que

nous-mêmes.

144

AU PAYS DES JIVAROS

Tout le monde désirait du sel! A sa vue, l’eau venait à

la bouche. Les têtes et les corps réclamaient l’attention du

médecin. La journée s’écoula rapidement à soigner tous

les malades. Le soir eut lieu un service de louange et de

prières. L'avant-poste de Cumai était ouvert.

Après cette réalisation, il fallut faire des plans pour

l’établissement d’un second terrain d’atterrissage près du

territoire *atshuara.* Il en existait déjà un à Wampimi, à

environ quarante kilomètres au sud-est de Macuma; il

avait été construit, puis abandonné, par la Société des

Pétroles Shell.

— Peut-être pourrait-on faire un vague abri des vieilles

constructions de la société, ai-je suggéré. Si l’un d’entre

nous pouvait y venir de temps en temps, nous pourrions

prêcher aux Jivaros de Wampimi; et, quand les *Atshuaras*

sauront que nous sommes ici avec nos remèdes et nos mar­

chandises d’échange, peut-être viendront-ils nous visiter.

Roger fut si intéressé par cette idée qu’il fit la première

visite à pied, et resta assez longtemps pour décider les

Indiens à couper l’herbe haute sur la piste.

Quelques jours après, je m’envolais vers Wampimi avec

Nate pour discuter de nos plans avec les Indiens. Une

nuit nous suffit. Nous avons essayé de dormir dans une

hutte abandonnée, mais dévorés par les chiques, nous avons

passé le reste de la nuit, accroupis, le menton sur les

genoux, sur les sièges de l’avion. Avant notre départ, les

Indiens avaient commencé à défricher le terrain, à plan­

ter des jardins, à arracher les plantes grimpantes et épi­

neuses qui avaient envahi les sentiers et les constructions

démolies.

Roger et Barbara se préparèrent à s’installer à Wampimi.

Avant l’arrivée de sa famille, Roger répara plusieurs

bâtiments pour en faire une maison. L’un avait été une

salle de douches et avait un sol cimenté; il l’arrangea en

chambre à coucher. L’autre, distant de quelques mètres,

LES ARBRES FATALS DE CANGAIMI

145

avait aussi un sol cimenté; il en fit la cuisine. 11 ferma

l’espace entre les deux bâtiments d’un mur fait de planches

et de matériaux variés. Il couvrit l’ensemble d’une sorte

de toit en pièces rapportées de tout genre et de diverses

matières: feuillage, tuiles, papier goudronné, tôle ondulée

et tout ce qu’il put trouver.

La basse altitude rendait Wampimi plus chaude que

Macuma, et l’endroit était envahi par des fourmis piquantes

et des punaises. Il fallait charrier l’eau d’un ruisseau ou

recueillir l’eau de pluie. L’avion de la MAF y fit des

atterrissages réguliers.

Roger et Barbara étaient heureux. Leurs journées, rem­

plies par l’étude de la langue, par les soins aux malades

et par la prédication de l’Evangile, ne passaient que trop

vite. Lorsque j’allai les aider et présider un service spécial,

quelques semaines plus tard, quarante Indiens étaient pré­

sents, ce qui était surprenant pour la région.

La plupart du temps, pendant les six mois suivants, les

Youderian continuèrent à vivre à Wampimi. Ils n’aban­

donnèrent jamais l’espoir qu’un jour les *Atshuaras* vien­

draient leur rendre visite.

Après avoir mis en route ces avant-postes de Cumai et

de Wampimi, on en ouvrit un troisième sur les rives du

fleuve Cangaimi, ce qui devait nous entraîner dans de

nouvelles crises. La station de Cangaimi était à peu près

aussi éloigné de Macuma au sud que Cumai l’était au

nord.

Comme à Cumai, deux jeunes garçons jivaros de notre

école avaient encouragé l’établissement d’une station mis­

sionnaire. C’était un hommage à Ernest Johnson qui

avait prévu la formation de Jivaros dans une école chré­

tienne. Sa vision devenait réalité: il y aurait un jour des

évangélistes jivaros.

Un jour, ces deux jeunes gens m’invitèrent à rendre

visite à certains de leurs parents, à Cangaimi. Ils me

146

AU PAYS DES JIVAROS

demandaient instamment d’amener un médecin, car il y

avait beaucoup de malades. Je pris des dispositions pour

faire venir à Macuma le Dr Paul Roberts, un des mission­

naires de la station de radio HCJB et le Dr Ralph Eichen-

berger, de *VAssociation Wycliffe des tradiicteurs de la*

*Bible.* Guidés par les deux garçons, nous partîmes tous à

pied pour cette randonnée de huit heures.

Les garçons nous conduisirent à la maison d’un Jivaro

nommé Tuitsa, au rude caractère. A en juger par sa longue

chevelure grise, ses cheveux épars et son corps courbé,

je pensais qu’il devait être l’un des Indiens les plus vieux

que j’eusse jamais rencontrés. Mais il était vaniteux à pro­

pos de son âge. Dans le feu de sa conversation ordurière et

véhémente, il essayait avec peine de donner l’impression

qu’il était encore aussi solide et actif qu’un jeune guerrier.

Tuitsa et sa nombreuse famille nous accueillirent avec

amitié, peut-être parce qu’ils attendaient avec impatience

l’aide du médecin. Je fus étonné de pouvoir, dès la pre­

mière nuit dans la maison d’un Jivaro inconnu, organiser

une clinique missionnaire. C’était certainement parce que

nos écoliers avaient été de bons ambassadeurs en notre

faveur.

Le mal de dents d’un jeune garçon suffit à ouvrir la voie

à de plus amples contacts avec ces gens.

Je savais que le gros handicap à l’appréciation par les

Indiens de la médecine moderne était le laps de temps

écoulé entre le traitement et la guérison. L’Indien attend

de son sorcier qu’il le guérisse sur-le-champ! S’il ne le

fait pas, il ne vaut rien. On attend du médecin mission­

naire la même démonstration de force mystique. Malheu­

reusement, une grande partie du travail de routine du

médecin, comme le fait de préparer de l’huile contre

les vers ou de nettoyer des plaies infectées, offre peu

d’occasions à une démonstration rapide de résultats

magiques.

LES ARBRES FATALS DE CANGAIMI

147

Mais soigner un mal de dents pouvait être différent. Le

Dr Roberts expliqua, par l’intermédiaire d’interprètes, qu’il

allait faire une anesthésie générale. Les vingt-cinq Indiens

vivant dans la maison se rassemblèrent pour observer.

Ce fut d’abord de la simple curiosité. Mais, lorsqu’ils

virent le garçon s’endormir, la panique les saisit. Les

Indiens redoutent l’état d’inconscience. Certains commen­

cèrent à crier que le garçon était en train de mourir et

nous supplièrent de faire quelque chose. Le Dr Roberts

continua calmement l’opération.

Lorsque le garçon s’éveilla, il ne savait même pas, jus­

qu’à ce que le Dr Roberts le lui dise, que sa dent avait déjà

été arrachée. Il ne pouvait le croire parce qu’il n’avait

éprouvé aucune souffrance. Et les Indiens secouèrent la

tête d’admiration. Ensuite, ils restèrent assis, calmement,

pendant que nous chantions des cantiques et leur parlions

de Jésus et de son amour; beaucoup d’entre eux n’avaient

jamais entendu parler de l’Evangile auparavant.

Cette nuit-là, les médecins, à leur tour, eurent une expé­

rience étrange de ce que signifie vivre et travailler parmi

les forces sombres et mystérieuses de la jungle.

Toute la maisonnée s’était calmée. Les feux baissaient,

tandis que les Indiens s’étendaient sur leurs claies de bam­

bous et commençaient à s’endormir. Soudain, et sans aver­

tissement, un vent fort fendit la forêt, arrachant les feuilles

de la toiture. Au-dehors, les arbres géants pliaient et gémis­

saient. Au-dedans, les Indiens sautaient de leur lit, atti­

saient le feu pour avoir plus de lumière et couraient avec

fureur dans la maison, parlant tous à la fois.

Le vieux Tuitsa, hurlant plus fort que l’orage, se préci­

pita vers la porte. Il montra du doigt, à l’extérieur, quelque

danger invisible. Je courus voir ce qui le tourmentait. Il

me dit qu’un grand arbre, tout près de la maison, pouvait

vraisemblablement s’abattre sur nous à tout moment. Il

aurait pu avoir raison; les arbres de la jungle n’ont pas à

148

AU PAYS DES JIVAROS

enfoncer profondément leurs racines dans le sol pour trou­

ver de l’eau, et un vent aussi fort que celui-ci pouvait très

facilement les renverser.

Le pilonnage de la pluie, ajouté au gémissement du

vent, et les cris des Indiens faisaient un vacarme assour­

dissant.

Je perçus dans leur voix une nouvelle note de terreur.

Tuitsa courut prendre son fusil et revint à la porte, trem­

blant et poussant un cri déchirant, Il se tint là, l’oreille

tendue.

Je compris de quoi il s’agissait. Les Indiens étaient con­

vaincus que l’orage avait été envoyé par un sorcier pour

camoufler leurs ennemis pour une attaque surprise. Criant,

hurlant, courant çà et là ou restant figés, ils éprouvaient

plus de crainte que s’il y avait eu une attaque effective.

Enfin, l’orage se changea en pluie battante, et les Indiens

se calmèrent. Les médecins étaient profondément émus par

ze contact avec les puissances du mal. Aucun de nous ne

put se rendormir. Nous avons parlé tard dans la nuit des

pratiques destructives du paganisme et de ce que la puis­

sance de Christ pouvait accomplir en changeant la vie

de ces populations.

Quelques mois plus tard, nous avons appris que les Jiva-

ros de Cangaimi avaient choisi un emplacement pour leur

terrain d’atterrissage. Nos deux écoliers demandèrent à

Roger et à moi de descendre les voir, nous invitant à

demeurer chez un charmant homme, Mayacu, oncle de

l’un d’eux.

Nous espérions que Mayacu pourrait devenir chrétien,

comme son neveu. II nous écoutait avec attention parler du

plan de Dieu pour le salut. Il ne parlait pas beaucoup.

Mais nous pensions deviner une vraie faim dans le regard

qu’il ne cessait de fixer sur nous.

L’emplacement du terrain d’atterrissage était unique.

Les Indiens l’avaient choisi à la lisière d’un escarpement

LES ARBRES FATALS DE CANGAIMI

149

d’environ 350 mètres, supprimant ainsi les travaux d’ou­

verture d’un chemin d’approche à travers la forêt vierge.

Avec l’aide de quelques Indiens, nous avons commencé

à enlever les broussailles à coups de hache. Au coucher

du soleil, nous avions à peine ouvert une petite brèche. Il

était maintenant trop tard pour retourner chez Mayacu.

Un Indien nommé Jintachi habitait non loin de la piste;

nous sommes allés lui demander s’il voulait nous héberger

pour la nuit.

Jintachi était un petit homme arrogant qui me faisait

penser à un coq de petite espèce. A contrecœur, il nous

permit de rester. Mais il désirait que nous sachions qu’il

était opposé au terrain d’atterrissage et ne voulait rien

avoir à faire avec les Blancs. Lorsque vint l’heure du repas,

il refusa de nous donner, ou même de nous vendre, quoi

que ce fût à manger. Dans l’état d’épuisement qui était le

nôtre, aller dormir l’estomac vide ne nous impressionnait

nullement.

Nous avons préparé le travail. Les Indiens manifestaient

assez d’enthousiasme pour nous permettre de penser qu’ils

le continueraient; aussi, le jour suivant, avons-nous repris

la piste pour retourner à Macuma.

A la fin de novembre de cette année 1954, un coureur

indien atteignit notre mission, nous annonçant que la piste

d’atterrissage était prête. Je partis pour Cangaimi, le cœur

léger. J’imaginai Nate Saint faisant avec succès le premier

atterrissage lorsque j’aurais vérifié la piste, puis me rame­

nant à Macuma.

Quel choc ce fut de trouver tant de grands arbres encore

debout à l’entrée de la piste, du côté de la jungle! Il n’y

avait rien d’autre à faire que de continuer à travailler. Les

Indiens étaient encore plus contrariés que moi, car ils

pensaient avoir terminé. En silence, ils prirent leurs haches

et me suivirent. Ce jour-là et le suivant, l’air retentit du

bruit de la cognée et des plaintes des arbres géants qui

150

AU PAYS DES JIVAROS

s’abattaient avec fracas. Nous faisions reculer le mur de la

jungle. A nouveau, je me voyais survolant Cangaimi avec

Nate.

J’étais perdu dans mes rêveries lorsque le craquement

d’un arbre, suivi de cris perçants et angoissés, me ramena

à la réalité.

Je m’élançai avec précaution au-dessus des troncs entre­

croisés vers l’emplacement d’où provenaient les cris. La

silhouette d’un Indien se profila devant moi. C’était Jinta-

chi, le petit coq arrogant. Je ne m’étais pas du tout attendu

à le trouver là. Il était venu demander du travail pour ne

pas perdre son prestige en refusant de soutenir un projet

si largement soutenu par les autres Indiens.

Jintachi me jeta un regard furieux et méfiant et déclara

presque avec joie:

— Un arbre, en tombant, vient de tuer un des *Shuaras.*

C’est Jisma; il est mort.

Cela impliquait, à ne pas s’y tromper: « C’est votre

faute. C’est entièrement votre faute. »

Ne prêtant aucune attention à Jintachi, je me tournai

vers les autres.

— Où est-il ? demandai-je.

— Il est ici, cloué au sol par le tronc de l’arbre,

cria quelqu’un derrière nous.

Sautant un tronc d’arbre, puis un autre, je partis en

direction de la voix et j’arrivai juste au moment où les

Indiens retiraient des broussailles une masse molle et

flasque. Je m’agenouillai et examinai l’homme blessé. Il avait

le nez écrasé, avait perdu des dents et avait la tête en sang.

Je me demandais s’il était encore en vie, lorsqu’il poussa

un grognement. Il y avait donc encore un souffle en lui !

Je n’avais ni médicament ni pansement. Je me rappelai

avoir apporté de longues bandes de draps blancs déchirés

pour tracer les limites du terrain d’atterrissage, afin qu’on

puisse le voir d’en haut. J’envoyai un Indien les chercher.

LES ARBRES FATALS DE CANGAIMI

151

J’avais un besoin urgent de secours, mais dans des situa­

tions critiques les Indiens jivaros sont totalement impuis­

sants. Lorsque la mort menace l’un d’entre eux, les autres

l’abandonnent. Il vit peut-être encore que déjà ils complo­

tent la vengeance contre quiconque pourrait avoir causé sa

mort. Il n’y eut pas d’exception dans ce cas-là. Des tabous

superstitieux s’opposaient à ce qu’on touchât cet homme

frappé par le destin. Nul ne voulait aider à bander la tête

blessée de Jisma. Nul ne voulait apporter de l’eau ou des

feuilles propres sur lesquelles on pût l’étendre.

Un murmure de colère s’éleva. J’entendis un Indien dire:

— Si lui, mon beau-frère, meurt, l’homme qui a abattu

cet arbre ne mangera jamais une autre bouchée de nourri­

ture. Je suis assez fort pour supprimer le responsable de

cette horrible action. Et certainement je le ferai.

Les menaces augmentaient. Ils se mirent tous à se

demander les uns aux autres qui avait abattu l’arbre.

Jamais il ne leur vint à l’idée que cela avait pu être ur

accident. Quelqu’un l’avait fait à dessein, et ils allaier

découvrir qui c’était.

A ma consternation, j’entendis mentionner à plusieur

reprises le nom d’un de nos écoliers chrétiens de Cangaimi.

N’était-il pas celui qui avait le premier mis en avant l’idée

de la piste d’atterrissage ? N’était-ce pas lui qui avait con­

vaincu les Indiens d’y travailler ? N’avait-il pas abattu

l’arbre ?

C’était le moment que Jintachi attendait. Il allait justi­

fier son point de vue. Il commença à parler le plus fort.

sa voix dominant toutes les autres:

— N’ai-je pas dit, depuis le début, que construire une

telle piste était pure folie ? Ne sommes-nous pas exploités

et mal payés, nous, Indiens ? Regardez maintenant ce qui

est arrivé. Voyez ce que peuvent attendre pour leurs peines

ceux qui ont travaillé si dur.

Il montra du doigt Jisma étendu sur le sol:

152

AU PAYS DES JIVAROS

— Pourra-t-il jamais manger encore ?

Les paroles de Jintachi produisaient leur effet. Les mur­

mures s’amplifiaient. Si Jisma mourait, je devrais craindre

pour la vie de notre écolier chrétien.

Mais il fallait s’occuper de la victime. Sa respiration

paraissait un peu plus normale. Ses blessures saignaient

moins. Mais il ne pouvait rester là, il fallait le trans­

porter chez quelqu’un. Serait-ce possible, dans de telles

circonstances? Avec volonté et avec la force du Seigneur,

j’obligeai littéralement les Indiens têtus à improviser un

brancard à l’aide de perches et de chemises et je le recou­

vris de feuilles. Je fis transporter Jisma chez le Jivaro le

plus proche, bien que ce fût à une demi-heure de marche.

Je contrôlai ensuite son état et le trouvai satisfaisant.

Mais il avait besoin de soins médicaux. Si je pouvais seu­

lement atteindre Macuma à temps pour rattraper Nate et

son avion, je pourrais lui dire de survoler Cangaimi et de

laisser tomber tout au moins des sulfamides en poudre et

des pansements propres, puisque le terrain n’était pas

encore prêt pour un atterrissage.

Je n’ai jamais marché aussi vite de ma vie. En cours

de route, je regardai la situation sous tous ses angles. A

Cangaimi, elle était devenue critique. Si Jisma mourait,

cela pourrait déclencher une nouvelle vague de massacres

vengeurs. Nos espoirs d’évangéliser les Jivaros de Cangaimi

seraient détruits.

Ce qui aggravait la situation, c’était l’impossibilité pour

moi de retourner secourir Jisma. Je devais assister au

conseil régulier de la mission à Quito. J’avais aussi promis

d’aller chercher Linda et Rosie à l’école et de les ramener

à la maison pour Noël, et je devais quitter Macuma le

lendemain matin. Je ne pouvais donc que me cramponner

à ma foi et prier pour que Jisma ne meure pas.

Il était maintenant très important d’obtenir des remèdes

pour Jisma, de persuader le jeune Jivaro marchant à mon

LES ARBRES FATALS DE CANGAIMI

153

côté de la nécessité immédiate de faire abattre les arbres

qui restaient et de rendre la piste utilisable, au cas où il

faudrait emmener Jisma à l’hôpital. Mais pourrait-on per­

suader des Indiens dominés par la superstition de repren­

dre le travail après cet accident malheureux ?

Lorsque j’atteignis Macuma, j’appris que la pluie empê­

chait Nate de s’envoler de Shell Mera. Puisqu’il n’y avait

pas de possibilité d’envoyer les remèdes par avion, je les

envoyai, avec des instructions quant à leur emploi, par le

guide jivaro. Le jour suivant, le ciel s’éclaircit et Nate put

venir nous chercher à Macuma et nous conduire à Shell

Mera. Marie resterait seule pendant nos dix jours

d’absence. Elle promit de tenir Nate au courant des pro­

grès de Jisma.

J’étais à Quito depuis trois jours environ lorsque Nate

m’appela par radio de Shell Mera.

Il venait d’apprendre par Marie que Jintachi était monté

à Macuma avec la nouvelle que l’état de Jisma empirait.

Il avait une forte fièvre et perdait la raison. Jintachi,

sachant que le malade mourrait sans le secours des mis­

sionnaires, avait dominé son opposition pour venir supplier

Marie de faire transporter Jisma par avion pour voir un

médecin à Shell Mera. Il lui donna l’assurance qu’on avait

abattu d’autres arbres et que la piste était sûre pour un

atterrissage.

Nate était consentant. Mais pouvais-je le laisser partir

ainsi ? La piste était-elle vraiment sûre ? Alors que

j’essayais de décider ce qu’il fallait faire, Roger m’appela

de Wampimi. Il s’offrait pour aller à Cangaimi inspecter

lui-même le terrain d’atterrissage.

Il était dix heures du matin. Roger prenait des disposi­

tions pour rencontrer Nate à Cangaimi à quatre heures

cet après-midi-là. Roger allumerait quelques feux de

broussailles pour indiquer la direction du vent.

La marche de Roger fut une sorte d’exploit. Il parcourut

154

AU PAYS DES JIVAROS

plus de vingt-huit kilomètres de cette pénible piste de

jungle en moins de six heures.

Nul ne pouvait mieux que Nate apprécier ce que faisait

Roger. Voici ce qu'il écrivit plus tard à ce sujet:

« A trois heures cinquante cinq de l’après-midi, j’appro­

chai de la nouvelle piste, simple trouée dans un enchevê­

trement de végétation et presque invisible tant que vous

ne la survoliez pas. Mon cœur se réjouit lorsque je repérai

de la fumée chassée par le vent vers le ciel et provenant

de la piste, du côté de la falaise. Roger courait d’un feu

à un autre, les attisant afin de produire davantage de

fumée. Cela signifiait « Tout va bien » quant à l’état de la

piste. Le vent se calmait, il était favorable. Pas de courants

d’air descendant. Je descendis donc, confiant l’opération

au Seigneur.

» La surface d’atterrissage était la plus accidentée que

j’eusse jamais vue depuis longtemps, mais elle était ferme

et parfaitement sûre. Roger était l’ombre de lui-même. Il

était hagard, pâle et en transpiration. Sa chemise était en

lambeaux. Son cœur battait, c’était visible, et il cherchait à

reprendre son souffle alors qu’il criait aux Jivaros d’amener

le blessé aussi vite que possible. J’avais quelque nourriture

pour Roger dans l’avion, mais il n’eut d’appétit que pour

un ananas mûr qu’il mangea entièrement. Il n’avait rien

mangé depuis notre conversation du matin par radio.

Pourquoi ? Eh bien! parce qu’il ne pouvait pas s’arrêter,

même une minute. 11 ne pouvait pas se ménager, au risque

d’arriver trop tard.

» Au loin, à travers la jungle, j’entendais les cris des

hommes excités qui amenaient le blessé. Ils le portaient sur

une paillasse de bambou. Son visage était affreusement

mutilé, ses os brisés; un de ses yeux était opaque, probable­

ment aveugle avant l’accident, l’autre était rouge de

sang. Il paraissait mort et je fus bouleversé de le voir

bouger. »

LES ARBRES FATALS DE CANGAIMI 155

Nate réfléchit. « C’était un de ces êtres désespérément

perdus que le Seigneur Jésus était venu chercher et sauver...

un pauvre vieux tueur borgne qui avait rarement vu ou

manifesté de la pitié. Il avait probablement confiance en

moi parce que son propre peuple l’avait abandonné. La

mort était pour lui l’horreur de l’inconnu, l’angoisse d’une

nuit éternelle et sans étoiles. Il ne savait rien de Dieu, et

encore moins du Calvaire. Si seulement il pouvait arriver

à Shell Mera! Le Dr Fuller l’arracherait peut-être de

cette nuit!

Le Seigneur le voulut. Jisma vécut. Quelques mois plus

tard, il était de retour à Cangaimi, en bonne santé. Je

louai Dieu, parce que cette tragédie avait préparé la vic­

toire de l’Evangile.

Si l’on allait à l’église à Cangaimi, aujourd’hui, on

verrait au premier banc, écoutant attentivement, Jintachi

l’arrogant.

CHAPITRE XI

UNE BRÈCHE DANS LE MUR

*Sanctifiez dans vos cœurs Christ le*

*Seigneurj étant toujours prêts à vous*

*défendre avec douceur et respect,*

*devant quiconque vous demande*

*raison de l’espérance qui est en vous.*

*I* Pierre 3:15.

Quand je quittai Quito pour ramener les enfants à la

maison pour ce Noël 1954, je n’avais aucune idée de ce

que l’avenir me réservait.

Nous nous arrêtâmes à Shell Mera pour passer la nuit

avec Marjorie et Nate. Le lendemain matin, Marjorie

reçut de Wampimi par radio un appel de Roger et m’ap­

pela aussitôt à l’appareil.

— Frank est-il là ? — Terminé.

— Il est ici, Roger. — Terminé.

— Dis-lui d’attendre. J’ai un visiteur — un visiteur

très important — qui désire lui parler. — Terminé.

Brûlant de curiosité, je demandai à Marjorie de décou­

vrir qui c’était. Roger ne voulut pas le lui dire. Il dit seule­

ment, d’un air fort mystérieux, que c’était un de mes très

chers amis, mais quelqu’un que je n’avais pas encore ren­

contré.

— Préparez-vous! Je lui donne la communication. —

Terminé.

UNE BRÈCHE DANS LE MUR

157

Il était contraire à la règle générale que le téléphone

de la jungle fût utilisé par d’autres que par des mission­

naires. Avec quelque appréhension, Marjorie me tendit

le micro. Je demandai Roger et attendis. Ce ne fut pas la

voix de Roger que j’entendis, mais celle d’un étranger,

s’exprimant en jivaro.

— Panchu, disait la voix, je suis Tsantiacu, le chef

*atshuara.*

Je pouvais à peine en croire mes oreilles. Un chef de la

tribu que j’avais vainement essayé d’atteindre m’appelait

par radio!

— Nous avons beaucoup entendu parler de toi, conti­

nua-t-il. Nous voulons être tes amis. Mon peuple espère

que tu viendras chez nous. Nous attendons ta visite. Je

t’invite à venir chez moi.

Le chef et moi avons parlé pendant quelques minutes; il

était parfaitement à l’aise au micro. Mon cœur était plein

de reconnaissance pour cette ouverture inattendue vers les

*Atshuaras.*

Sa voix faiblit. Roger me dit plus tard que Tsantiacu

avait continué à parler même après avoir arrêté la trans­

mission, son bras étant fatigué de tourner la manivelle.

Marie, qui écoutait depuis Macuma, fut remplie de joie

en entendant le message de Tsantiacu.

Cette occasion était venue uniquement parce que Roger

et sa famille acceptaient de vivre dans cet avant-poste

chaud et primitif.

Quelques jours plus tard, lorsque Roger amena Barbara

et les enfants passer Noël avec nous à Macuma, il nous

dit comment Dieu avait agi pour préparer ce contact.

Tsantiacu habitait à trois jours de piste au nord de

Wampimi. Il y avait des années qu’il n’avait pas pénétré

aussi profondément en territoire jivaro.

Les *Atshuaras,* cependant, avaient des relations com­

merciales avec certains Jivaros de Wampimi qui n’habi-

158

AU PAYS DES JIVAROS

taient pas loin de la station missionnaire. Ces Jivaros

avaient beaucoup de peaux de porcs sauvages. Les *Atshua­*

*ras* étaient plus adroits que toute autre tribu à faire des

sarbacanes et des flèches empoisonnées. Les Jivaros échan­

geaient leurs peaux de porcs contre des sarbacanes, et les

*Atshuaras* échangeaient à leur tour ces peaux contre du

tissu, des machettes, des fusils et des munitions.

Le bruit avait couru à travers la jungle qu’il y avait

à Wampimi des missionnaires qui avaient des médicaments.

Espérant trouver un remède à sa maladie, Tsantiacu était

allé jusqu’à la maison d’un Jivaro neutre, d’où il avait

envoyé dire à Roger qu’il aimerait le voir.

Roger trouva le chef impressionnant et sympathique.

Tsantiacu consentit à venir à la maison missionnaire. Là,

Roger lui donna, ainsi qu’à sa suite, des remèdes et des

produits alimentaires: il leur fit entendre des disques évan­

géliques en jivaro et organisa entre Tsantiacu et moi la

conversation par radio. Ils formèrent ensuite des plans

pour que nous puissions visiter le pays des *Atshuaras.*

Au moment favorable, Roger parla du voyage que Keith

et moi avions fait plusieurs années auparavant. Il raconta

au chef comment Timas nous avait trahis, et voulut savoir

s’il était susceptible de créer d’autres difficultés. Tsantiacu

révéla alors pour la première fois pourquoi Timas avait

essayé de me tuer.

— Timas ne craignait-il pas à la fois les Blancs et les

Jivaros de Macuma ? dit le chef. Ne pensait-il pas que

Panchu était venu pour espionner, afin de permettre aux

Jivaros de revenir plus tard pour le tuer ? Mais, depuis

cette époque, il en avait appris davantage sur les mission­

naires. Il sait que vous êtes ses amis et que vous désirez

seulement nous aider.

Et, d’une voix rauque, il ajouta:

— De toute façon, il habite maintenant une autre partie

du pays; ainsi, il ne vous créera pas de difficultés.

UNE BRÈCHE DANS LE MUR

159

Roger, désireux de ne pas insister sur le danger que

pouvait représenter notre visite, posa une autre question

à Tsantiacu:

— Si Panchu et moi venions bientôt chez toi, reviendrais-

tu à Wampimi et vérifierais-tu la piste avec nous, afin que

nous puissions être certains que nul autre *Atshuara*

n’essaierait de nous arrêter ?

Sans hésiter, Tsantiacu dit qu’il le ferait. C’était un

homme aux décisions rapides et sûres. Ayant donné sa parole,

il la tiendrait. Les deux fixèrent une date pour ce voyage.

— Avant que deux lunes n’aient passé, je serai de retour,

promit Tsantiacu, à moins que la rivière ne grossisse et ne

puisse être traversée, ou que tu me fasses dire qu’il t’est

impossible de venir.

Les deux lunes étaient presque passées lorsque Roger

retourna à Wampimi, après être resté avec nous quelque

temps pour nous aider. Là, les Indiens lui apportèrent des

nouvelles décourageantes. Ils disaient tous que d’un

moment à l’autre la guerre éclaterait entre Tsantiacu et

Timas. Le petit-fils de ce dernier était mort. Timas préten­

dait que le bébé avait été maudit par Shuunta, jeune sor­

cier, neveu de Tsantiacu, venu avec lui lors de sa récente

visite à Wampimi.

Roger avait des raisons de craindre que la guerre qui

se dessinait ne rende notre voyage impossible. Mais il ne

changea pas ses plans. « Par la foi », il envoya des Indiens

à Tsantiacu pour faire savoir au chef qu’il était de retour

à Wampimi et prêt.

Les Indiens revinrent deux jours après. Ils n’avaient pas

pu atteindre la maison de Tsantiacu, car le fleuve était

trop gros. Roger ne pouvait croire que le Seigneur avait

amené Tsantiacu à Wampimi en vain; la mort du bébé, la

rivière en crue n’étaient que l’œuvre du démon pour nous

empêcher de porter l’Evangile aux *Atshuaras.* Il donna

l’ordre aux Indiens d’essayer de nouveau plus tard.

160

AU PAYS DES JIVAROS

Roger ne nous dit rien de cela à Macuma, mais nous

rappela seulement qu’à la mi-février « les deux lunes

seraient passées ».

Et, bien sûr, le 16 février, Tsantiacu, avec une de ses

femmes, apparut à Wampimi. La guerre n’avait pas éclaté;

le fleuve avait baissé; les Indiens, cette fois, avaient atteint

la maison de Tsantiacu et trouvé le chef prêt à retourner

avec eux.

Roger nous envoya un mot à Macuma, et il en envoya

un à Nate Saint à Shell Mera, disant que tout se déroulait

selon le plan. Il demandait aussi que Marie vînt avec nous

à Wampimi pour rester avec Barbara et ses enfants. Doro­

thée offrit de s’occuper de Timmy, qui avait alors vingt

mois, et aussi de notre nouveau bébé Laura, afin que Marie

pût partir. Nate s’envola vers Macuma chercher Marie,

moi-même, notre petite Irène âgée de six ans, un ami en

visite, le Dr William Reyburn, pour nous conduire à Wam­

pimi. Le Dr Reyburn, anthropologiste travaillant avec la

*Société Biblique Américaine,* était impatient d’aller avec

nous chez les *Atshuaras.*

A Wampimi, nous préparâmes les colis que devaient

transporter les porteurs indiens. Ils comprenaient un phono­

graphe, des disques, des couvertures, des médicaments, de

la nourriture, des vêtements et un émetteur à ondes courtes

peu encombrant, à manivelle. Les Jivaros de Wampimi ne

se seraient jamais aventurés seuls dans le *no mari s land.*

A contrecœur et contre un salaire, ils vinrent avec nous.

J’avais vu Tsantiacu pour la première fois chez Roger.

Le chef était un homme qui inspirait le respect. Ses yeux

perçants pouvaient être d’acier et froids de haine, ou

exprimer la chaleur et l’amitié. Le Winchester *44* que sa

main ne lâchait jamais faisait autant partie de lui que les

dessins géométriques sur ses pommettes saillantes. Il ne

portait pas de chemise, mais un *itipi* neuf et rayé qui. de

la taille, descendait jusqu’aux chevilles. Ses cheveux noirs

UNE BRÈCHE DANS LE MUR

161

étaient coupés en franges égales sur son front et pendaient

dans son dos en longue queue de cheval garnie de plumes

de toucan. Ses favoris tressés se projetaient en avant, noués

de ficelle et décorés aussi de plumes aux couleurs écla­

tantes. Le lobe de ses oreilles était traversé d’ornements

en jonc gros comme le pouce et longs de vingt-cinq centi­

mètres.

Avant que notre groupe ne quittât la clairière, le chef

Tsantiacu, avec adresse et sans aucun embarras, changea

de costume. 11 enleva d’abord ses ornements de plumes

éclatantes et les mis dans le sac qu’il portait sur l’épaule. Il

s’entoura ensuite la taille d’un *itipi* sale et vieux, tandis

qu’il laissait tomber à ses pieds le neuf aux couleurs vives.

Lorsqu’il entra dans les rangs derrière sa petite femme

boulotte, il ne ressemblait plus au chef, mais à n’importe

quel autre Indien sur la piste.

Tard dans l’après-midi, nous atteignîmes la dernière

maison sur le côté jivaro du *no mans land.* Nous décro­

châmes notre émetteur radio à manivelle et observâmes les

Indiens qui attachèrent solidement l’antenne dans les

arbres. Au bout de quelques minutes, de ce lieu éloigné nous

parlions à Marie et à Barbara à Wampimi, à Marjorie à

Shell Mera et à Dorothée à Macuma. Nous prenions main­

tenant contact par radio comme une chose naturelle, et

même les Indiens ne s’en émerveillaient plus.

Mais d’entendre nos voix, là-bas, leur apportait de la

joie. Marie écrivit dans son journal:

« 20 février. Louez le Seigneur pour les contacts radio.

Barbara et moi tournons la manivelle à tour de rôle. C’est

si dur que je ne puis le faire en étant assise. Mais il vaut

la peine de faire un effort pour savoir comment vont nos

compagnons. »

Et Dorothée écrivit à des amis:

« Un des Indiens est venu bavarder avec moi, dimanche,

avant le culte. Il m’a demandé:

162 AU PAYS DES JIVAROS

» — Crains-tu que les *Atshuaras* aient tué Frank et

Roger ?

» — Us ne les ont pas tués, répondis-je, puisque je leur

» ai parlé par radio aujourd’hui même. Ils vont bien et

» seront bientôt chez Tsantiacu.

» Quelle joie de pouvoir les rassurer et être rassurée moi-

même! »

Pendant deux jours encore, le voyage à travers la forêt

vierge fut pénible. Nous avons sauté des troncs d’arbres,

lutté contre les ronces et souvent traversé des rivières en

crue. Nous avons dormi sur le sol, dur, froid et humide,

sans autre matelas qu’une mince couche de feuilles tropi­

cales. Puis, inopinément, nous avons débouché dans une

dairière, et vu devant nous l’énorme maison ovale de

"santiacu.

Dans tous mes voyages, je n’avais jamais vu une aussi

grande demeure indienne. Elle avait environ treize mètres

de large et trente de long. Elle était aménagée comme une

maison jivaro. Le toit, qui atteignait environ treize mètres

à son sommet, était magnifiquement orné de feuilles de

palmier pliées et entrelacées. Il était noirci par la fumée

des nombreux feux. Plus on restait, plus les yeux pico­

taient et plus la gorge brûlait.

Nous nous sommes assis et avons changé nos chaussettes

et nos chaussures, trempées. Tsantiacu nous montra nos

claies de bambou. Puis il demanda aux femmes de nous

donner quelque nourriture. Elles entrèrent à la queue leu

leu, venant de *Yekenta* et portant ananas, papayes,

bananes, plantain, œufs durs, ragoût de viande et patates,

plus qu’on ne m’avait jamais servi dans n’importe quel

foyer jivaro.

En regardant autour de nous, nous comprenions com­

ment vivaient les *Atshuaras.* Des bottes de maïs non éplu­

ché ainsi que des rouleaux de peaux de porcs séchées pen­

daient des chevrons. Un tambour d’appel fait d’un gros

UNE BRÈCHE DANS LE MUR

163

tronc creux se dressait contre le mur. Au-dessus des claies

de repos pour les hommes, il y avait des sarbacanes et des

carquois, de petits pièges, un violon et une flûte, des sacs

en peau de singe et de nombreuses corbeilles pleines d’orne­

ments de plumes aux couleurs vives.

*\Jekenta* fourmillait d’enfants, de chiens, de perroquets

et de singes. Un petit cochon domestiqué criait et se cachait

derrière la jupe d’une femme. Le sol était jonché de pots

de légumes et de fruits. Les femmes n’étaient pas vêtues

de façon aussi frappante, ni parées avec autant d’extra­

vagance que les hommes. Elles portaient toutes des vête­

ments simples de la même étoffe sombre, rêche, du même

style deux-pièces. Leur jupe se fronçait en un gros rouleau

autour des hanches et reposait sur leur ventre proéminent.

Leur corsage était vague et court pour leur permettre d<

mieux allaiter leurs bébés.

Il entrait plus de femmes que d’hommes dans la compo­

sition de cette famille de la jungle. Avec les visiteurs, il y

avait au moins vingt adultes, presque autant d’enfants et

tout autant de chiens.

Les *Atshuaras* semblaient plus travailleurs que les Jiva-

ros. Leurs jardins étaient plus grands et mieux tenus. Ils

étaient toujours à l’affût d’occasions de faire du commerce.

Ils paraissaient aussi en meilleure santé, bien qu’il y eût

beaucoup de signes de maladies habituelles — ulcères des

tropiques, affections de la peau, et ventres ballonnés chez

les enfants — ce qui signalait l’existence de vers. Nous nous

réjouissions à la pensée du jour où nous reviendrions avec

un médecin missionnaire. Il y avait tant de choses que nous

pourrions accomplir avec une hygiène appropriée et des

soins médicaux!

Pendant deux jours et deux nuits, nous avons vécu très

près des *Atshuaras,* dans la fumée, la chaleur, parmi les

punaises et d’étranges odeurs, dormant sur leurs claies et

mangeant ce qu’ils mangeaient.

164

AU PAYS DES JIVAROS

Leur amitié et leurs questions étaient presque embarras­

santes. lis avaient de la peine à tenir leurs mains loin de

ce qui nous appartenait, et étaient en apparence plus

curieux à notre sujet que nous ne l'étions au leur. Nous

avions longtemps prié pour avoir l’occasion de les con­

naître et de les comprendre. Nous l’avions, maintenant,

et en profitions le plus possible.

La conversation était parfaitement satisfaisante. Ils ne

semblaient jamais fatigués de parler d’eux-mêmes ou de

nous écouter. Les différences de prononciation d’avec le

jivaro n’étaient pas, pour nous, difficiles à surmonter, bien

que de temps en temps, nous nous perdions dans la com­

plexité de leurs constructions grammaticales.

Nous réussîmes mieux que nous ne le pensions à nous

rapprocher d’eux au cours de notre première visite. Chaque

matin, chaque après-midi et chaque soir, nous les rassem­

blions pour écouter l’Evangile au phonographe et chanter

des cantiques. Ils n’avaient jamais entendu parler du Fils

de Dieu, ni du salut offert à tous les hommes.

Tantôt debout, tantôt assis sur le dur escabeau, je

commençais par l’histoire de la création, continuais par

la chute de l’homme et la rédemption de nos péchés

acquise par le Christ au Calvaire. Chaque fois que je

finissais, le chef Tsantiacu me regardait avec émotion

et disait:

— Je n’ai jamais entendu de si belles paroles. Redis-les-

moi.

Les autres *Atshuaras,* d’un signe de leur tête noire et

brillante, approuvaient leur chef.

Ma voix s’enrouait, mes os souffraient de ma position

inconfortable. Mais nous étions si heureux de leur intérêt

que je redisais l’histoire et la redisais encore. Ils sem­

blaient ne jamais l’avoir assez entendue.

Une fois, lorsque j’eus terminé mon histoire, Roger me

murmura:

UNE BRECHE D.ANS LE MUR

165

— Voir l'expression de leur visage suffit amplement à

nous récompenser d'avoir labouré ce sol si difficile. Que le

Seigneur soit loué de nous avoir amenés ici.

Tout notre désir était de faire la connaissance des mem­

bres de la maison de Tsantiacu. Nous apprenions leurs

noms, nous essayions de retenir leur parenté les uns avec

les autres et nous écoutions les histoires qu’ils nous racon­

taient.

Tsantiacu avait trois femmes, une fille et un jeune fils.

Je lui demandai laquelles de ses femmes était la mère de

ses enfants.

— Aucune, répondit-il; leur mère est morte.

— Quelle fut la cause de sa mort ? demandai-je, pen­

sant qu’elle avait peut-être eu quelque maladie.

— Oh! elle a été ensorcelée. Mais le sorcier qui l'a tuée

n’est plus en vie.

— Que lui est-il arrivé ?

Sans la moindre trace d’embarras ou de culpabilité.

Tsantiacu me répondit:

— Je l’ai tué.

C’était un vigoureux rappel que, malgré l’attrait

qu’avaient pour eux les histoires de la Bible, la conversion

des *Atshuaras* ne serait ni rapide, ni facile.

Leur conversation, comme celle des Jivaros, était pleine

d’histoires de guerre, de morts violentes ou de malédictions

infligées par les sorciers. A aucun moment leurs fusils

n’étaient hors de portée. Leur sentiment de crainte était

particulièrement sensible la nuit. J’ai toujours eu le som­

meil léger, même à la maison, dans un lit confortable. Ici,

fatigué comme je l’étais, j’avais des difficultés à sommeil­

ler sur la dure claie en bambou. Toute la nuit et jusqu’à

l’aube, je fus conscient du pas silencieux d’un Indien ou

d’un autre, rôdant çà et là, le fusil à la main, guettant la

lumière ou le son qui trahirait l’attaque surprise de quelque

ennemi invisible.

166

AU PAYS DES JIVAROS

Un autre rappel du genre de vie déplaisant et primitif

des *Atshuaras* nous fut fourni dans la matinée. Avant que

les premiers rayons du soleil n’eussent traversé les fissures

des murs, un bruit affreux de haut-le-cœur et de vomisse­

ments nous réveilla en sursaut. Puis des plaisanteries et

même des rires se mêlèrent à un son répugnant de garga­

risme et d’éclaboussures sur le sol sale et dur. Nous com­

prenions que c’était le volontaire « lavage d’estomac » qu’ils

pratiquaient; nous en avions entendu parler. Il ne signi­

fiait rien de plus que le début d’un jour normal dans cette

maison.

Pendant le dernier après-midi de notre visite, le vieux

Tsantiacu nous invita, Roger et moi, à aller dans le pays

qu’il appelait le sien. Comme nous marchions, nous arri­

vâmes à un tronçon de route long de moins d’un kilomètre,

remarquable de largeur et de rectitude. Comment avait-il

jamais pu se trouver là, en plein cœur de la jungle ? Qui

l’avait tracé si droit ? Nous l’avons demandé à Tsantiacu.

— Ce n’est qu’une piste dont nous nous servions lorsque

nous transportions du feuillage pour notre nouvelle maison,

répliqua-t-il.

Roger et moi nous sommes alors regardés. Nous avions

tous les deux la même idée. Cela ferait un emplacement

idéal pour une piste d’atterrissage.

Nous avons sondé Tsantiacu. Le sourire immédiat qui

éclaira son rude visage montra qu’il avait déjà eu la même

idée. 11 se mit à parler.

— Voulez-vous dire que si nous faisions ici une piste

d’atterrissage, vous viendriez souvent nous visiter et nous

parler davantage de la Parole de Dieu ?

— Oui.

— Alors, c’est ce que nous voulons faire. Si tu nous dis

comment construire une piste d’atterrissage, nous la ferons.

Roger ne perdit pas un moment. Il commença tout de

suite à mesurer en pas la longueur et la largeur désirées.

UNE BRÈCHE DANS LE MUR 167

Puis il coupa des branches et les planta dans le sol pour

marquer les limites. Nous avons promis que dès notre retour

à Wampimi nous enverrions des pelles et des haches pour

activer le travail. Pour encourager Tsantiacu, nous lui

promîmes d’envoyer un médecin missionnaire dès qu’il y

aurait un terrain d'atterrissage convenable.

Et nous sommes partis, les oreilles résonantes de la décla­

ration d’amitié du vieux chef et de sa chaude invitation

à revenir. Je ne pouvais m’empêcher d’établir le contraste

entre cette expérience et ma dernière visite à un autre chef

*atshuara,* cinq ans auparavant. La conclusion en avait été:

partir ou mourir! Il semblait n’y avoir aucun espoir de

prendre jamais contact avec ce peuple étrange. Et main­

tenant Dieu, dont les voies sont mystérieuses, avait ouvert

la porte pour nous permettre de leur apporter l’Evangile.

CHAPITRE XII

UNE VOIX VENANT DU CIEL

*]e me suis fait tout à tous, afin d’en*

*sauver de toute manière quelques-uns.*

I Corinthiens 9: 22.

Le sorcier entra en transe. Les démons, sous la forme

de fers de lance et de jaguars, se tordaient de douleur et

se dirigeaient vers lui en dansant. 11 abandonna sa volonté

la leur. En retour, ils lui révélèrent le nom qu’ils cher-

haient.

— Catani, dit-il en gémissant. C’est Catani qui a maudi

ton neveu et causé sa mort.

C’était tout ce dont Tsantiacu avait besoin. Il organisa

une expédition de guerre, descendit sur la maison de

Catani et tua un de ses parents pour se venger.

Catani rassembla alors en secret chez lui un grand nom­

bre de Jivaros. Ils burent tous le *chicha,* s’excitèrent et

s’hypnotisèrent jusqu’à la fureur par leur frénétique danse

de guerre, puis ils partirent en masse pour le pays des

*Atshuaras.*

La construction du terrain d’atterrissage pour atteindre

le peuple de Tsantiacu avait normalement progressé. Les

haches et les pelles avaient été envoyées, comme promis.

Roger et moi étions en train d’organiser un voyage de

contrôle.

UNE VOIX VENANT DU CIEL

169

Mais quelle déception!

— Catani et ses hommes veulent la tête de Tsantiacu

et la rapporter pour en faire une *tsantsa,* murmura Wampiu.

Et, s’ils ne peuvent avoir la tête du chef, ils sont décidés

à faire une *tsantsa* de la tête d’un autre *Atshuara!*

Ces nouvelles nous remplirent de consternation. Tsan­

tiacu et son peuple allaient nous accuser d’être les com­

plices de l’attaque de Catani. Ils allaient nous prendre pour

des espions qui avaient fait semblant d’être des amis afin

d’aider leurs voisins jivaros à les détruire.

Il était clair que notre devoir de chrétiens était d’arrêter

cette attaque. Mais comment ? Nous n’avions pas beau­

coup de temps. Il fallait à Catani et à son groupe à peine

trois jours pour atteindre la maison de Tsantiacu, et, selon

Wampiu, ils s’étaient déjà mis en route.

Je m’interrogeai, mais sans succès. Mettant en action

la radio de la jungle, je lançai un appel à Nate Saint, à

Shell Mera.

Je savais que Nate était un garçon d’une grande ingé­

niosité technique. Il en fit la preuve. Sa première idée fut

de survoler la maison de Tsantiacu, d’abaisser un téléphone

aérien dans un seau suspendu à une corde et d’avertir

Tsantiacu de l’attaque imminente. Mais il la rejeta rapide­

ment, faisant remarquer que Tsantiacu, n’ayant jamais

vu de téléphone, ne saurait comment s’en servir.

Puis il trouva. Pourquoi ne pas installer un haut-parleur

dans l’avion et, du ciel, avertir Tsantiacu ? Je fus de cet

avis. Nate coupa l’écoute, disant qu’il se mettait tout de

suite au travail.

Le temps était contre nous. Toute la journée il resta trop

couvert pour qu’un vol fût possible. Le jour suivant, il en

fut de même. Le troisième jour se leva, obscur et mena­

çant. Vers l’après-midi, j’avisai Nate que le temps s’éclair­

cissait à Macuma. Il répondit qu’il faisait encore lourd

à Shell Mera, mais qu’il décollerait quand même.

170

AU PAYS DES JIVAROS

Nate emmena avec lui un autre missionnaire, Bill Gibson.

A nous trois, nous enlevâmes la porte de la cabine et ins­

tallèrent le haut-parleur à sa place. Puis nous partîmes

pour la maison de Tsantiacu.

Nous Pavons trouvée sans beaucoup de difficultés et

Pavons survolée en décrivant des cercles. Nos efforts pour

apprendre les noms des membres de la famille furent

payants. Je voyais les Indiens courir au-dessous de nous.

Quand je pris le microphone et les appelai par leur nom,

ils comprirent que c’était Panchu qui leur parlait. Une

femme laissa tomber sa corbeille et fila comme l’éclair

vers les broussailles. Plusieurs hommes restèrent, sautant et

agitant les bras. Nate arrêta le moteur et tandis que l’avion

planait, ils purent, dans le silence, entendre ma voix. Je les

avertis que Catani et ses hommes étaient en route pour les

prendre par surprise.

Maintenant, nous devions faire savoir à Catani que

’santiacu avait été averti. Repartant pour le pays des

ivaros, nous avons aperçu en bordure du *no maris land* la

naison où vivait Catani, et à nouveau nous avons décrit

des cercles dans le ciel. Il n’y avait personne dans la

clairière: aucune fumée ne montait de la maison, aucun

signe de vie nulle part. Mais nous savions que, même si

Catani et ses hommes étaient là, ils ne se montreraient pas.

Nous avons à nouveau, de l’avion, diffusé notre message:

— Tsantiacu a été averti, et il est prêt pour votre venue.

Nous n’avions aucun moyen de savoir si Catani nous

avait entendus. Mais nous avions fait de notre mieux. Alors

nous sommes rentrés à Macuma, juste à temps, car la nuit

tombait.

Au cours des jours suivants, nous avons attendu avec

appréhension des nouvelles de l’attaque. Mais nous n en

avons reçu aucune. Nous avons appris plus tard que le Sei­

gneur avait agi par notre moyen. Catani avait ce jour-là

longé la piste, à portée de ma voix. Il avait entendu notre

UNE VOIX VENANT DU CIEL

171

message, et en conséquence avait renvoyé son groupe de

guerriers.

Mais le sursis pour cette guerre sanglante ne devait

pas durer longtemps. Environ six mois plus tard, un autre

parent de Tsantiacu mourut de maladie. A nouveau, le sor­

cier désigna Catani comme responsable de cette mort. Cette

fois, ce furent les *Atshuaras* qui organisèrent un raid et se

mirent en route pour se venger sur les Jivaros.

Pendant plusieurs jours, Tsantiacu et ses hommes s’em­

busquèrent le long de la piste conduisant à la maison de

Catani. L’attente les rendait nerveux. Ils entendirent enfin

des bruits de pas sur le sentier. Le Winchester de Tsan­

tiacu fendit l’air dès que la première forme indistincte

apparut. Un Indien s’affaissa sur le sol. Les *Atshuaras,*

pensant avoir atteint leur ennemi, s’enfuirent.

Cependant, l’homme sur lequel il avait tiré n’était pas

Catani, mais son beau-frère Mangash, qui avait suivi notre

école à Macuma et était devenu chrétien. Par miracle, i

n’avait pas été tué. La balle de Tsantiacu avait travers

la chair des deux bras, frôlé sa poitrine et manqué son

cœur de justesse. Mangash était tombé sur le sol, plus par

peur que par blessure. Une semaine plus tard, il vint

à nous pour recevoir des soins. Ses blessures étaient

presque guéries et il louait le Seigneur de lui avoir sauvé

la vie.

Mangash en avait assez des haines héréditaires. 11 quitta

sa vieille demeure, près de la maison de Catani, pour venir

près de l’église. Mais l’attaque avait déclenché une nou­

velle série de tueries. Les Jivaros savaient que c’était Tsan­

tiacu qui avait tiré sur Mangash. Comment ? Il nous était

difficile de le dire; peut-être par le son du fusil, peut-être

par les empreintes de ses pieds, car les Jivaros savent les

lire comme ils savent lire sur les visages. Ils savaient même

combien d’indiens Tsantiacu avait amenés avec lui. La

guerre n’était pas une affaire privée entre les deux chefs.

172

AU PAYS DES JIVAROS

Tous leurs partisans étaient impliqués; et il nous était

même difficile, à nous missionnaires, de rester neutres.

Cette fois, c’était au tour de Catani de préparer un raid

dans l’intention de tuer Tsantiacu. Alors il se passa une

chose étrange que nous n’avons connue que plus tard.

Un après-midi, nous survolions la maison de Tsantiacu

pour montrer le nouveau terrain d’atterrissage à un émi­

nent officier de l’armée équatorienne. Nous avons trouvé

comme nous nous y attendions, que ce terrain ne prenait

pas encore forme. Alors nous avons décrit des cercles au-

dessus de la maison, avons laissé tomber des vêtements

pour encourager les Indiens à continuer le travail, puis

nous avons fait demi-tour. Comme nous piquions pour la

descente, nous avons remarqué une haute palissade nou­

vellement construite que Tsantiacu avait dressée autour

de sa maison pour mieux se protéger de ses ennemis.

Tandis qu’au retour nous survolions le *no maris land,*

Catani nous repéra depuis le sol. Les Jivaros nous le dirent

plus tard.

« C’est Panchu, il est encore allé avertir mes ennemis. »

Lorsque Catani et ses hommes aperçurent l’avion, ils

allaient faire demi-tour. Mais ils étaient maintenant si

près de la maison de Tsantiacu et si montés par la colère

qu’ils décidèrent de faire vite.

Ils avancèrent sans bruit jusqu’au petit ruisseau qui cou­

lait juste en dehors de la palissade. Là, Catani se cacha

dans les buissons, attendant le moment où un *Atshuara*

viendrait puiser de l’eau. Une femme apparut bientôt,

portant deux grandes gourdes. Elle se baissa, les remplit

et repartait vers la maison lorsque Catani tira, la tuant

instantanément. Bien qu’ayant entendu le tir, les *Atshuaras*

n’osèrent pas quitter la palissade pour voir ce qui était

arrivé. Fusil en main, ils attendirent jusqu’à la nuit.

Lorsqu’ils trouvèrent le corps de la femme, ils n’eurent pas

besoin d’un sorcier pour leur dire qui avait tué.

UNE VOIX VENANT DU CIEL

173

Un mois plus tard, Tsantiacu se proposa de prendre sa

revanche sur Catani. Une fois de plus, il se plaça en

embuscade le long de la piste qui conduisait chez le sorcier.

Au bout d’un moment, Catani et sa famille montèrent le

sentier. Cette fois, Tsantiacu ne manqua pas son coup. 11

visa avec soin et fit feu plusieurs fois. Une balle traversa

le corps de la femme favorite de Catani et le jeune enfant

qu’elle portait sur le dos. Le bébé mourut instantanément.

et la femme avant l’aube du jour suivant. Quatre des balles

de Tsantiacu pénétrèrent dans le corps de Catani. Celui-ci

tomba sur le sol. Ses amis le trouvèrent là quelque temps

après. Chose étonnante, il était encore vivant. La nouvelle

se répandit comme une traînée de poudre de maison en

maison. Catani était étendu, mourant de ses blessures. Des

Jivaros des environs de Macuma vinrent le voir et le suppliè­

rent de se laisser conduire vers nous pour être soigné, disant:

— Panchu et sa femme ont des remèdes puissants qui

te guériront.

Mais le vieux guerrier têtu secoua la tête:

— N’est-ce pas Panchu qui a averti Tsantiacu ? Panchu

n’est-il pas du côté des *Atshuaras ?* Alors, pourquoi vou­

drait-il m’aider ? demanda-t-il.

Les croyants de l’église de Macuma essayèrent de lui

dire que l’amour de Christ était un don gratuit pour tous

les hommes et qu’il s’appliquait aux Jivaros comme aux

*Atshuaras.* Mais leurs paroles tombèrent dans l’oreille d’un

sourd.

Catani résista pendant cinq jours. Puis, s’affaiblissant

rapidement et n’ayant pas d’autre espoir, il consentit à

venir. Des coureurs indiens le précédèrent pour nous dire

qu’il était en chemin. Comme nous les questionnions sur

son état afin de mieux nous préparer à le soigner, il nous

sembla que son cas était trop grave pour que nous nous

en chargions. Nous avons donc lancé un appel d’urgence

au Dr Fuller, à Shell Mera.

174

AU PAYS DES JIVAROS

Notre cour se remplissait d’indiens qui étaient venus de

plusieurs kilomètres à la ronde. Ils restaient là, racontant

les exploits de Catani comme guerrier et comme sorcier.

L’ambulance de la jungle traversa lentement la clairière

jusqu’à notre porche. Enveloppé d’une couverture, Catani

nous regardait de ses yeux suppliants et souffrants. Il

n’était plus le chef arrogant, le sorcier au pouvoir magique.

C’était une âme désemparée, perdue sans Christ, terrifiée

par la pensée de la mort.

Je m’agenouillai à côté de lui, lui expliquant que Dieu

ne l’avait pas épargné pour rien, qu’il lui avait donné

une autre chance de salut dont il devait tirer le meilleur

parti possible. Il écouta sans réaction ma prière deman­

dant à Dieu de sauver son âme aussi bien que son corps.

L’avion arriva et le transporta à Shell Mera. Tandis que

le bruit du moteur se perdait dans le silence au-dessus des

arbres, l’air était déchiré des pitoyables lamentations des

emmes qui croyaient qu’elles ne le reverraient jamais

ivant. Mourir loin de chez soi et parmi des Blancs est fort

redouté de tous les Jivaros.

Catani resta sur la table d’opération pendant huit heures,

tandis que les médecins extrayaient les balles et soignaient

l’infection négligée. Il ne réagit pas vite à l’anesthésie, car

il était saturé de narcotiques jivaros. Les médecins et les

infirmières disaient qu’il fit de cette chambre d’hôpital un

lieu effrayant, car il luttait et se débattait en répétant

dans ses gémissements les étranges mélopées qu’il avait

l’habitude de chanter alors que, sorcier, il soignait des

Indiens malades.

Une semaine plus tard, il était de retour chez lui,

presque aussi fort qu’avant. Les membres de notre église

vinrent nous offrir de payer ce qu’ils pourraient des frais

d’hôpital de Catani, en un geste d’amour pour cet homme

méchant. Puis ils lui rendirent visite. Ils espéraient le

trouver amendé et reconnaissant, et attiré par le Seigneur

UNE VOIX VENANT DU CIEL

175

qui lui avait sauvé la vie. Il n’en était rien. Le cœur de

Catani était resté inchangé. Il fuyait les membres de l’église

et m’évitait. Il n’avait pas l’intention d’abandonner ses

pratiques de sorcellerie et de guerre, ni sa haine envers

Tsantiacu.

Certainement, Tsantiacu découvrirait que nous avions

sauvé la vie à Catani; et nous nous demandions comment

il réagirait. Penserait-il que nous étions maintenant les

ennemis des *Atshuaras ?* Serait-ce l’échec de nos efforts

pour les atteindre par l’Evangile ? Je priai: « Veuille,

Seigneur, aider Tsantiacu à comprendre que tes voies sont

plus élevées que celles des hommes et que nous, peuple de

Dieu, nous ne pouvions prendre parti dans ces guerres de

jungle. »

Catani rétabli, la crainte régna une fois de plus derrière

la palissade des *Atshuaras.* Ils restèrent aux aguets pendant

de nombreuses et longues nuits, résolus à ne pas être priJ

par surprise une fois encore.

J’appris que Tsantiacu avait dit aux Indiens:

— Avez-vous entendu dire ce que Panchu a fait ? Après

avoir tiré sur Catani, je l’avais laissé mourant; mais Panchu

lui a donné des médicaments et l’a envoyé chez un grand

médecin, à Shell Mera, qui l’a guéri. Si Panchu ne lui

avait pas porté secours, Catani serait mort. De plus, les

Jivaros de Wampimi disent maintenant que Panchu pro­

jette d’amener des soldats ici pour s’emparer de nous. 11

est l’ami de Catani et non le nôtre.

C’était décourageant! La perspective d’établir une église

parmi les *Atshuaras* paraissait plus sombre que jamais.

Mais je n’étais pas prêt à abandonner tout espoir. D’une

manière ou d’une autre, à l’heure de Dieu, notre occasion

viendrait.

CHAPITRE XIII

LA PORTE OUVERTE

*Car une porte grande et d’un accès*

*efficace m’est ouverte, et les adver­*

*saires sont nombreux.*

I Corinthiens 16:9.

Il ne se passait pas beaucoup de choses que nous ne

connaissions dans les jungles orientales de l’Equateur. Mais

naintenant j’entendais seulement parler par allusions

l’une opération audacieuse lancée dans les jungles septen­

trionales. Mes camarades Nate et Roger étaient occupés

à de mystérieuses activités. Lorsque je demandai à Nate

ce qui se passait, il me répondit qu’il ne pouvait pas me

le dire. II était engagé dans un projet qui exigeait la plus

grande discrétion.

J’étais occupé à essayer de poursuivre notre premier

contact avec les *Atshiiaras.* Pendant l’automne de 1955,

notre travail principal fut de terminer la piste d’atterris­

sage, afin de nous permettre de visiter plus facilement

Tsantiacu.

Roger travaillait à Shell Mera, espérant bâtir l’hôpital.

A son retour, à Macuma, Nate nous fit survoler la maison

de Tsantiacu pour contrôler où en était le terrain d’atter­

rissage. Nous avons vu, au-dessous de nous, les Indiens au

travail. Mais nous avons constaté avec effroi qu’ils amé­

nageaient la piste dans une mauvaise direction.

LA PORTE OUVERTE

177

Roger insista pour aller les diriger. Nous atterrîmes à

Wampimi et envoyâmes un des Indiens avec lui. D’autres

suivraient avec literie, vivres et radio. Plusieurs jours

s’écoulèrent sans nouvelles de Roger. Il ne répondait pas

à nos appels radio. Je pensai que quelque chose n’allait pas

normalement. Nate vint à Macuma en avion; nous ins­

tallâmes le téléphone aérien et décollâmes vers Tsantiacu.

Il y avait quelques nuages bas, mais nous aperçûmes tout

de même Roger travaillant avec les Indiens. Cela nous

soulagea. Laissant pendre notre téléphone, nous avons

commencé à décrire un cercle restreint. La moitié du temps.

nous étions dans les nuages et l’autre dans la clarté.

Il fallut faire plusieurs essais avant de pouvoir déposer

le téléphone sur le sol.

Roger s’en approcha et nous expliqua que les autres

Indiens ne l’avaient pas suivi, et qu’ainsi il n’avait pas d»

radio. Il faisait face à une mauvaise situation: la gripp»

avait éclaté et les Indiens avaient besoin de médicaments.

Il nous demanda de revenir trois jours plus tard, nous

donnant l’assurance que la piste serait prête pour le pre­

mier atterrissage.

Nate revint, comme convenu. Bien que la piste fût encore

rude, elle était assez bonne pour qu’on pût y atterrir. Il

emmena Roger et me ramena la semaine suivante, pour

apporter d’autres médicaments et célébrer des services.

Nate paraissait jouir de ce défi d’atterrir sur une piste

courte et rude. Quand il fit remarquer que c’était un bon

exercice pour lui, je compris qu’il devait penser à un

atterrissage quelque part sur une piste plus rude et plus

courte.

J’avais entendu dire que trois missionnaires, dans les

jungles du nord, avaient fait quelques vols dont on ne

parlait pas. Rapprochant ces deux faits, je supposai qu’ils

essayaient peut-être de prendre contact avec les *Aucas,*

comme je l’avais fait avec les *Atshuaras.* Les *Aucas* étaient

178

AU PAYS DES JIVAROS

une des tribus sauvages parmi les plus redoutées. Ils

vivaient à l’écart non seulement des Blancs, mais aussi des

autres Indiens. Ils portaient de longues lances avec les­

quelles ils attaquaient quiconque essayait de les approcher.

On disait même qu’ils envoyaient leurs lances contre des

avions volant au-dessus d’eux.

D’autres faits attirèrent mon attention. Pendant une des

visites régulières de Nate à Macuma, un Indien me rap­

porta un piège qu’il avait emprunté. Lorsque Nate le vit,

il demanda s’il pouvait l’avoir, disant d’une façon énigma­

tique que c’était exactement ce dont il aurait besoin un de

ces jours.

Je lui demandai quel était son projet.

— Je regrette, je ne puis t’en parler, dit-il. Tout ce que

je puis dire pour le moment, c’est que ce projet paraît

ncourageant pour nous. Prie pour nous.

Pour Noël, Roger amena sa famille à Macuma. Il nous

forma qu’après les vacances ils iraient passer quelque

emps chez les Mc Culleys, qui avaient la responsabilité

d’un avant-poste tout au nord. C’était tout près du pays

des *Aucas.* Je sus alors que Roger était lui aussi dans

l’opération.

Juste avant leur départ, Roger, avec l’approbation de

Nate, me parla du projet et des raisons qui le rendaient

si secret. C’était une entreprise si aventureuse que, s’il y

avait des fuites, elle aurait pu être mal interprétée ou

exploitée par le monde extérieur, ce qui aurait ruiné

leur plan élaboré avec soin.

Lorsque Nate vint chercher Roger, il lui demanda s’il pou­

vait emprunter l’appareil dont nous nous étions servis dans

notre randonnée chez les *Atshuaras.* Ils allaient s installer

sur une plage, dans le territoire des *Aucas,* et avaient

besoin de la radio pour maintenir le contact avec Shell

Mera. Mais il ne me parla ni du jour ni d’aucun autre

détail.

LA PORTE OUVERTE

179

Je n’oublierai jamais nos adieux. Nous sommes tous allés

sur la piste pour leur dire au revoir. Lorsqu’ils furent tous

montés et qu’ayant passé leurs ceintures ils furent prêts à

partir, je leur dis:

— Que le Seigneur vous bénisse! Revenez bientôt.

Nate me regarda et répondit:

— Oui.

Pendant toute la semaine suivante, j’essayai d’avoir des

nouvelles de leurs activités. Mais les contacts réguliers ne

nous apprenaient rien. Puis, un jour, Jim Elliot reçut un

message l’invitant à aller à la « conférence ». Cela devait

signifier qu’ils étaient prêts à réaliser leurs projets. Après

cela, plus rien.

Quelques jours après, ma curiosité prit le dessus. Je

voulais savoir ce qui se passait. Ils utilisaient l’avion; par

conséquent, ils devaient utiliser la radio et avoir des con­

tacts secrets sur une autre fréquence. Alors, je me souvins

que Nate avait un cristal dont il se servit un jour pou

appeler la tour de la Société des Pétroles Shell. J’essayai,

le lendemain matin, d’écouter sur cette longueur d’onde.

Roger, d’un point inconnu du territoire des *Aucas,* s’entre­

tenait avec Nate à Arajuno et avec Marjorie à Shell Mera.

Ils utilisaient une sorte de langage à code secret. Roger

disait à Nate: « Nous avons pris un peu d’eau sur le terrain

de football, la nuit dernière. Si le soleil sort dans une

heure environ, tout ira bien. » Ce qui pour moi voulait dire

que le banc de sable en bordure du fleuve Curaray, où

Roger m’avait dit qu’ils feraient atterrir l’avion pour

prendre contact avec les *Aucas,* était utilisable. Roger disait

à Marjorie que la « conférence » avait été bonne le jour

précédent, et que « trois étaient venus ». Ce qui pour moi

signifiait que trois *Aucas* étaient venus en amis.

Le dimanche, je me préparais pour les cultes, et je n’eus

pas le temps d'écouter. Le lundi matin, nous n’avions tou­

jours rien appris. Le mardi, à l’heure du contact radio,

180

AU PAYS DES JIVAROS

j entendis la voix de Marjorie qui m’appelait. Elle était

ferme, comme d’habitude, mais tendue. A ce moment-là, cha­

cun connaissait l’opération *Aucas.* Mais je n’avais pas encore

entendu les nouvelles qu’elle allait me donner. Elle disait:

— Nos camarades manquent. Notre dernier contact avec

eux a eu lieu dimanche, à midi. Johnny a survolé hier

matin Palm Beach, le lieu d’atterrissage en territoire *Auca.*

Il a vu l’avion. Il avait été dépouillé de toute sa structure

Aucun de nos camarades n’est là. Nous ne savons pas ce

qui leur est arrivé. Voudriez-vous venir pour conduire une

équipe de secours à cet endroit ?

Ma première réaction fut naturellement d’accepter.

Roger serait allé n’importe où pour m’aider.

— Je vais demander à Marie si elle est consentante. Si

elle est d’accord, je vous donnerai la réponse.

Je traversai la cour en courant vers la maison et portai à

larie les tristes nouvelles.

— Ils doivent être tous morts. Si l’avion est perdu, ils

,ont perdus aussi, dis-je.

— Naturellement, il faut que tu y ailles. C’est la seule

chose à faire.

Je retournai en courant vers la radio:

— Ici Macuma. Oui, Marjorie, je viens.

Le pilote, Johnny Keenan, qui avait rejoint Nate à

Shell Mera huit mois auparavant, vint me prendre dans le

seul appareil restant de la MAF et me conduisit à Shell

Mera. Les gens venaient de partout — de Quito, en car et

en voiture, de Panama, en avion.

Le mercredi, nous sommes partis pour Arajuno, qui

avait été le quartier général de l’opération *Aucas.* Là, nous

avons fait nos plans. Nous étions un bon groupe, parmi

lequel sept missionnaires. Tous auraient pu diriger les

recherches aussi bien que moi.

Nous avons traversé le pays à pied, tout droit jusqu au

fleuve Curaray. Des quelques Indiens *quichuas* qui vivaient

LA PORTE OUVERTE

181

là en bordure du pays des *Aucas,* nous avons obtenu

des pirogues et nous avons commencé à descendre la

rivière.

J’avais le cœur triste. Je ne m’étais jamais attendu à me

trouver dans une telle situation.

Nous étions en train de pagayer lorsque nous vîmes, au-

dessus de nos têtes, l’hélicoptère envoyé de Panama. Il

atterrit sur une plage proche, soulevant un nuage de

sable. Les occupants sortirent. Ils avaient pour nous des

nouvelles encore pires. Ils revenaient d’une randonnée

au-dessus de Palm Beach. Les corps de trois hommes

gisaient là, dans la rivière, percés de lances. L’un d’eux

portait des blue-jeans.

Je ne dis rien. Qui de ce groupe portait toujours des

blue-jeans, sinon Roger ? Je ne pouvais supporter la pensée

que Roger fût mort. Nous avions parcouru ensemble, à

travers la jungle, des centaines de kilomètres; nous avions

bâti ensemble des maisons et ouvert des avant-postes, cons­

truit des terrains d’atterrissage. En esprit, je le voyais,

étendu dans l’eau, non loin de nous, en aval. Aurais-je la

force de le sortir de l’eau et de lui faire des funérailles ?

Et il y avait Nate. Il m’était devenu aussi cher que mon

propre frère. Il avait toujours été là pour nous tirer

d’affaire quand nous étions dans l’embarras. Il n’avait

jamais failli dans sa fidélité, son ingéniosité et sa bonne

nature. Il y aurait d’autres pilotes, mais il n’y avait qu’un

Nate Saint. Je ne connaissais pas aussi bien les trois autres

hommes manquants, car ils avaient travaillé dans la jungle

septentrionale. Mais Roger et Nate avaient été mes

camarades.

Tandis que notre pirogue glissait sur les rapides, suivant

l’hélicoptère, je priais: « Seigneur, donne-moi la force. »

Nous approchions de Palm Beach. Deux craintes me

tenaillaient: celle de voir les cadavres de ceux que j’avais

aimés et celle d’être tué par les *Aucas.* Mais les expériences

182

AU PAYS DES JIVAROS

des quelques minutes qui suivirent — la vue du squelette

de l’avion sur la plage, la montée de l’échelle vers l’abri

dans l’arbre où mes amis avaient dormi, la remontée de

leurs corps hors du fleuve — furent positives. Je sentis

que le Seigneur calmait mon cœur et me donnait une nou­

velle détermination de Le servir, sans me préoccuper de

ce qui pourrait m’arriver.

Nous étendîmes les cadavres sur le rivage sablonneux.

Le fait de la mort n’aurait pas pu être plus réel, mais la

vérité d’être absent de corps et présent dans le Seigneur

l’était aussi.

Nous nous disions les uns aux autres: « Ils ne sont pas

ici! » Ceci n’est que la tente qu’ils ont laissée derrière eux.

Le cimetière fut aménagé sous l’arbre qui les avait

abrités. Combien proches étaient les forces du mal dans

cette heure sombre et morne! Des nuages obscurcissaient

e soleil, et nous étions battus par un vent furieux et par

a pluie.

J’avais une Bible. Mais ni le temps ni la température

ne me permettaient de la sortir. Je dirigeai le service de

mémoire, tandis que la pluie se déversait et se mêlait à

nos larmes. J’inclinai la tête dans la prière, recommandant

les âmes de nos bien-aimés jusqu’à ce qu’ils se relèvent au

jour de la Résurrection.

Les conséquences de ce massacre — le pardon chrétien

dont firent preuve les veuves et les parents — constituent

l’un des chapitres les plus stimulants de l’histoire mission­

naire chrétienne.

Barbara retourna bientôt à Macuma avec ses enfants

Bethy et Jerry. En descendant de l’avion, la petite Bethy,

âgée de quatre ans, regarda vers nous, dans l’expectative.

Barbara nous salua d’un sourire et expliqua:

— Bethy pensait que son papa serait ici pour l’accueillir.

Bien que je lui eusse dit maintes fois ce qui était arrivé,

elle était sûre de trouver Roger à Macuma.

LA PORTE OUVERTE

183

Durant les quelques semaines où Barbara et ses enfants

restèrent chez nous, nous n’avons pas entendu un mot de

plainte, bien que nous ayons su à quel point Barbara

ressentait sa perte. Nous avons loué le Seigneur pour le

privilège de l’avoir chez nous.

Elle était vraiment reconnaissante de pouvoir continuer

l’œuvre commencée avec Roger, et bientôt elle alla avec

Dorothée passer plusieurs mois dans l’avant-poste de

Cangaimi.

A Macuma, la perspective de continuer à maintenir le

contact avec les *Atshuaras* était décourageante. Presque

chaque jour, des Indiens en visite nous apprenaient que

Tsantiacu et son peuple s’étaient détournés de nous.

Chacun racontait son histoire: Tsantiacu avait roulé des

troncs d’arbres sur la piste d’atterrissage; ses femmes

avaient planté le champ de buissons de manioc; le chef

disait que je reviendrais avec des soldats pour l’emmener

La pire de toutes ces histoires c’était que, puisque les

*Aucas* avaient tué Roger et Nate, sans en subir aucune

conséquence, Tsantiacu n’éprouvait maintenant aucun

scrupule à me tuer. Malheureusement, nous n’avions pas

de moyen de savoir dans quelle mesure ces histoires

étaient vraies, ni si elles étaient simplement le produit de

l’imagination jivaro enfiévrée.

Il y avait aussi les difficultés physiques. Le seul avion

sur lequel nous pouvions compter pour faire un atterrissage

sans risques sur cette piste dangereuse était celui de Nate

Saint, resté à Palm Beach, saccagé par les *Aucas.*

Johnny Keenan, qui pilotait encore l’autre avion de la

MAF, était toujours prêt à nous aider. Mais son petit *Pacer*

était trop rapide pour atterrir sur la petite clairière de

Tsantiacu. Avec la grande maison à une extrémité de la

piste et les grands arbres à l’autre, il n’y avait pas de

marge pour la moindre erreur de calcul.

Une autre pensée pesait lourdement sur ma conscience.

184

AU PAYS DES JIVAROS

Je voyais, après avoir aidé à retirer des eaux froides les

corps de Nate Saint et de Roger Youderian, que ma vie

pourrait s’achever de la même façon. Je raisonnais ainsi:

le sacrifice des cinq martyrs morts pour Christ à Palm

Beach a électrisé tout le monde chrétien. De partout était

monté ce cri spontané: « Magnifique ! Quel courage ! »

Mais si, dans quelques mois, il devait y avoir une autre

mort violente dans cette même partie du monde, n'encour­

rait-on pas un blâme ? Les gens diraient: « Ces mission­

naires ont recommencé. Pourquoi prennent-ils de tels

risques ? »

Cependant, je ne pouvois éloigner de moi la pensée

impérieuse d’apporter la Parole de Dieu aux *Atshuaras.*

Lorsque je pensais aux nombreuses prédications et à tout

l’enseignement qu’écoutent les gens de mon pays et au

"ernps qu’il leur faut pour comprendre la nécessité du salut,

\ comprenais combien le besoin des *Atshuaras* était grand.

: sentais l’urgence de la situation. Les guerres se pour-

iivaient encore. En plus des *Atshuaras,* les Jivaros aussi

seraient bientôt liquidés. Seule la connaissance de Dieu

pouvait les sauver de ce massacre insensé.

Je pris la résolution de persévérer. C’était la volonté

de Dieu. Mais je prendrais toutes les précautions pour

m’assurer de ne pas être tué.

Quelques mois plus tard, j’eus une occasion inattendue.

Les traducteurs de l’*Association Wycliffe* avaient intro­

duit un nouvel avion dans le pays, un Helio Courier à

atterrissage lent et à décollage rapide, idéal pour une piste

courte. Avec lui était venu un nouveau pilote: Bob Griffin.

En mars, je devais aller à Shell Mera, puis à Quito.

Cela me donnait l’occasion d’organiser l’expédition. Johnny

Keenan me présenta à Bob. Quand je lui demandai s’il

pensait pouvoir nous emmener, ce dernier répliqua promp­

tement:

— Bien sûr ! Quand partons-nous ?

LA PORTE OUVERTE

185

Conscient de ma promesse à Tsantiacu d’amener un

médecin missionnaire, je mis au courant le Dr Ev. Fuller,

de Shell Mera, qui accepta de bon cœur. Le fidèle Mike

Ficke consentit aussi à nous accompagner.

J’avais une autre pensée. Je me souvenais que, par cette

triste journée à Palm Beach, tandis que je m’éloignais de

la tombe fraîchement creusée, le major Malcolm Nurnberg,

des forces aériennes des Etats-Unis, avait demandé s’il

pourrait nous accompagner quand nous irions visiter une

autre tribu d’indiens. Une chaude amitié avait grandi

entre nous. Je lui écrivis, l’invitant à venir. A mon plaisir

et à ma surprise, il répondit promptement qu’il rentrait

d’un voyage aux Etats-Unis et qu’il pourrait bientôt nous

rejoindre.

Puisque nous avions appris qu’il n’était jamais sage de

s’aventurer dans la jungle sans compagnon indien, nous

avons décidé d’en prendre un qui fût aussi un croyant. I

pourrait aider pour la prédication.

Icam, fils de grand Saantu, offrit de venir. Icam avait

grandi dans notre école et était devenu chrétien. Il pourrait

faire comprendre à Tsantiacu pourquoi nous désirions être

amis. Je voulais aussi que le chef entendît parler de l’amour

de Christ par la bouche d’un enfant de la jungle comme lui.

Le 16 avril 1956, nous étions tous rassemblés à Macuma,

prêts à partir. Nous fîmes d’abord, Bob et moi, un vol de

reconnaissance avec Johnny Keenan dans son petit Pacer.

Nous désirions voir si vraiment le terrain d’atterrissage

avait été planté de manioc ou jonché de grosses branches.

En approchant de la clairière, Johnny gardait une alti­

tude moyenne. Nous n’étions pas certains que les rumeurs

selon lesquelles les *Atshuaras* tireraient sur nous n’étaient

pas vraies. Nous fûmes satisfaits de voir que, contrairement

à ce qui nous avait été dit, le terrain était parfaitement net.

Une minute plus tard, Tsantiacu lui-même sortit de la

maison en courant, suivi d’une nuée d’hommes, de femmes

186

AU PAYS DES JIVAROS

et d enfants. Ils nous firent des signes amicaux. Johnny

vira sur l’aile, décrivit des cercles au-dessus du terrain,

coupa les gaz pour me permettre de me faire entendre. Je

criai aux Indiens:

— Nous reviendrons plus tard.

Ils agitèrent la main et firent des signes de tête, comme

s’ils me comprenaient. Nous laissâmes tomber du tissu,

puis Johnny prit la direction de Macuma.

Cette nuit-là, nous avons discuté de nos plans. Les

*Atshuaras* m’avaient convaincu par leurs actes qu’ils nous

accueilleraient comme avant. Bob Griffin pensait que

l’avion pourrait facilement se poser et repartir. Mes doutes

me paraissaient absurdes, maintenant. Qu’avions-nous à

craindre ?

Les deux appareils décollèrent le lendemain matin pour

Wampimi, à mi-chemin environ de Macuma et de la piste

d’atterrissage de Tsantiacu. Là, nous avons refait nos

jagages et décidé d’effectuer le reste du parcours en

quatre vols navettes.

C’était ma première visite à Wampimi, où Roger et

Barbara avaient été placés autrefois. La vue de ce lieu

me rendit triste. Aucun Indien ne vint nous accueillir. On

n’entendait rien, sinon le cri perçant d’oiseaux et le bour­

donnement de myriades d’insectes dans les arbres. La piste

recouverte d’herbe, la maison délabrée étaient de pénibles

souvenirs de temps heureux disparus. Wampimi avait servi

de marchepied vers les *Atshuaras,* mais avait été vite

abandonnée, par manque de personnel.

J’écartai ces lugubres pensées, et nous refîmes nos

bagages. Johnny Keenan et Mike Ficke iraient de l’avant

dans ce Pacer; le major Nurnberg et moi suivrions dans

l’Helio. Icam resterait à Wampimi et partirait plus tard

avec le docteur et le reste des bagages.

Notre plan était le suivant: Johnny et Mike continue­

raient à décrire des cercles dans le ciel, tandis que le major

LA PORTE OUVERTE

187

et moi-même atterririons. Ils seraient en contact constant

par radio avec Shell Mera, faisant un rapport sur tous

nos mouvements, au cas où les *Atshuaras* viendraient à

nous tromper. Nous pensions aussi que la présence du

second avion au-dessus d’eux les découragerait de nous

attaquer, ne sachant pas que le Pacer ne pouvait atterrir

en ce lieu.

Nous avons regardé Johnny et Mike monter dans le

Pacer et décoller. Nous avons remis l’Helio sur la piste,

puis le major et moi-même avons pris place à côté de

Bob Griffin. Tandis que nous attachions nos ceintures,

j’eus un dernier sentiment d’inquiétude. Je regardai le

major.

— Souvenez-vous, major, dis-je, qu’il pourrait nous

arriver ce qui est arrivé aux cinq. Désirez-vous toujours

venir ?

— Pour rien au monde je ne voudrais manquer cel;

répliqua-t-il.

Bob mit le moteur en marche, et nous décollâmes. Tandis

que nous nous élevions dans le ciel, nous faisions des

signaux aux minuscules silhouettes du Dr Fuller et d’icam

qui, du sol, nous souhaitaient bonne chance.

Tout semblait fait sur commande ce jour et à cette

heure. Le ciel, au-dessus de nous, était bleu ; la jungle,

au-dessous, paraissait un tapis de verdure doux et sym­

pathique. De temps en temps, la vue de Johnny et de

Mike dans le Pacer, à nos côtés, non loin de la pointe de

notre aile, nous rassurait.

La vue du terrain familier nous rappelait les dures

expériences faites en parcourant à pied ces pistes de

jungle. Maintenant, nous survolions le lieu où se dressait

un jour la maison de Taisha. Cela me remettait en

mémoire le premier essai fait il y avait longtemps par

Keith et moi-même pour atteindre les *Alshuaras.* et com­

ment nous avions été trahis et chassés.

188

AU PAYS DES JIVAROS

Des cumulus épars avaient commencé à voiler notre

vision de la jungle. Mais maintenant, montant de ce qui

paraissait être une petite clairière, une légère fumée

dérivait paresseusement dans le froid matin. Nous arri­

vions au-dessus de la maison de Tsantiacu.

Je fixai les yeux sur la cour à l’intérieur de la palissade,

à l’affût d’un signe quelconque qui pourrait donner un

indice de la réaction des Indiens. Des silhouettes à la

dimension de fourmis commençaient à sortir du *tangamash.*

Je ne voyais aucun sujet d’alarme.

Bob décrivit à trois reprises un cercle au-dessus de la

clairière. Le seul moyen d’atterrir était de passer par­

dessus la maison.

Il abaissa les ailerons et se prépara à atterrir. L’appareil

pétarada comme d’habitude, vira sur l’aile en pente raide,

effleura le toit de la maison, puis descendit doucement

pt s’arrêta, la queue vers la maison.

Je sortis d’un bond et regardai autour de moi. Puis je

m’arrêtai, tout couvert d’une sueur froide. Je sentais des

fourmillements remonter le long de mon épine dorsale.

Il n’y avait pas un Indien en vue.

Je retournai vers l’avion.

— Quelque chose ne va pas ?

Je criai:

— Restez dans l’avion. Soyez prêts à partir d’une

seconde à l’autre.

Le major était déjà au sol. Il sortit son fusil du compar­

timent des bagages.

— Remettez-le, ai-je alors hurlé. Sa vue ne fera que

rendre les Indiens encore plus méfiants. Restez ici. Mais

ne vous servez pas de ce fusil, à moins qu’ils ne com­

mencent à tirer. Ils ne tirent pas pour tuer, mais seulement

pour effrayer.

Je fis volte-face et me dirigeai vers la maison. On

n’entendait aucun bruit. Je n’avais pas parcouru plus de

LA PORTE OUVERTE

189

sept mètres que trois Indiens sortirent en silence du jardin

devant la maison.

Au milieu se trouvait Tsantiacu, flanqué de chaque côté

d’un guerrier. Le chef brandissait son fusil vers moi, d’une

main, tandis que de l’autre il me faisait signe de partir.

En même temps, il fit quelques pas en avant, puis en

arrière, puis encore en avant. Ses guerriers avançaient et

reculaient de concert avec leur chef. La façon dont ils

brandissaient leurs fusils et l’expression de leurs regards

ne me laissaient aucun doute quant à leur message. Ils me

disaient de partir de là rapidement. Cependant, je fis face

aux Indiens et continuai à marcher vers eux. Ils me

faisaient toujours signe de repartir.

Alors la pensée me vint qu’ils n’avaient jamais vu le

chapeau que je portais, un grand chapeau blanc avec un

large bord. Peut-être ne me reconnaissaient-ils pas comme

étant Panchu. J’ôtai mon chapeau et le lançai sur le sol.

Cela ne changea absolument rien. Ils brandissaient tou­

jours leurs fusils, dansaient et menaçaient. Je continuai

à marcher lentement.

Du coin de l’œil, je fouillais les côtés de la piste, à

l’affût du mouvement d’une feuille qui trahirait une

embuscade. Je n’en vis point.

Maintenant, j’avais peur. Mais j’avais travaillé, attendu,

espéré et fait des plans pour ce moment. Si je repartais

en courant, la porte des *Atshuaras* me serait fermée pour

toujours.

Plus je m’approchais, plus Tsantiacu et ses hommes

dansaient et criaient. Rapide comme l’éclair, ma pensée

retourna au fleuve Curaray. L’image des corps de mes

amis étendus dans le sable me revint à l’esprit. Mais cette

fois elle me donna du courage. Ces hommes avaient

affronté la mort et n’étaient pas revenus en arrière. Ils

n’avaient pas chéri leur propre vie. Etais-je différent

d’eux ? Avais-je plus de droits de vivre qu’eux ? Je

190

AU PAYS DES JIVAROS

pensais: « Nos vies appartiennent à Dieu. Puisse-t-11 être

glorifié en moi, que je vive ou que je meure. »

Comme je continuais à avancer peu à peu, Tsantiacu et

ses hommes continuaient à se glisser vers moi. Alors je

me souvins du fusil que je portais à la main. Je le portais

toujours lorsque je visitais des Indiens, non dans l’inten­

tion d’en tuer, mais il vaut mieux prévenir que guérir.

L’idée me vint que peut-être c’était là la cause de leur

crainte et de leur méfiance. Je posai mon fusil sur le sol,

espérant qu'ils verraient dans ce geste un signe d'intention

amicale. Mais il n’apporta aucun changement dans cette

attitude, ils continuèrent à crier et à me menacer.

Une sueur froide coulait de mon corps. J'étais sur le

point de faire demi-tour. Au lieu de cela, je me mis à

prier: « Seigneur, donne-moi la force de faire quelques

pas de plus. Ensuite, s’ils ne changent pas, je devrai

retourner à l’avion. »

Je fis ces quelques pas. En même temps, je criai :

— Je suis Panchu. Vous savez que je suis votre ami.

Zous ne devez pas avoir peur de moi. Je suis venu vous

en dire davantage sur Dieu. Je vous amène le docteur

que je vous ai promis il y a longtemps.

Au mot « docteur », Tsantiacu changea en un instant

le geste de sa main de « partez » en « venez ». Ainsi encou­

ragé, je m'approchai plus près de lui. 11 leva encore la

main, cette fois la paume tournée vers moi. Le sens de ce

langage universel par signes était clair: «Arrêtez-vous!

A l’endroit même où vous êtes ! »

Nous étions à moins de vingt pas l’un de l’autre. J’avais

conscience de trois paires d’yeux noirs et perçants fixes

avec une grande attention sur les miens. Je compris alors

qu'ils étaient moins soucieux de mes paroles que de mon

expression. Les Indiens peuvent toujours connaître davan­

tage par l'expression d'un visage que par les mots

prononcés.

LA PORTE OUVERTE

191

A mon tour, j’essayai de lire sur leur visage. Je crus

comprendre qu’ils étaient moins défiants, plus embarrassés

sinon bienveillants. Je fis quelques pas en avant, tout en

expliquant ma présence. Finalement, j’allai jusqu’à Tsan-

tiacu et lui tendis la main. H me tendit la sienne. Il me

serra dans ses bras et nous avons dansé, nous tapant

mutuellement dans le dos. Soudain, il m’éloigna de lui

et me fixa d’un regard aigu.

— Pourquoi as-tu tiré sur nous de l’avion? demanda-t-il.

Maintenant je comprenais. Quand l’avion pétarada.

il pensa que je tirais sur eux.

La tension cessa. Levant les yeux vers le ciel, je signalai

à Johnny dans le Pacer que tout allait bien. Un léger

frétillement dans les ailes, puis il fila vers Wampimi.

Mais les soupçons de Tsantiacu n’étaient pas entièrement

dissipés.

— Pourquoi viens-tu cette fois dans un avion différent ?

demanda-t-il.

J’expliquai que celui qu’il connaissait avait été détrui

par les flèches des *Aucas* et que l’Helio était le seul avior

missionnaire à pouvoir atterrir sur une piste aussi petite

que la sienne.

Pendant ce dialogue, le major était venu jusqu’à nous.

Comme lui et Tsantiacu se serraient la main avec une

certaine raideur, j’expliquai que le major était celui qui

était parti avec moi à la recherche de Roger.

Donnant le bras au chef, je lui dis:

— Viens avec moi voir le nouvel avion.

Il secoua la tête et refusa de bouger.

— Non, dit-il avec méfiance. C’est un piège. Tu as

des soldats dans l’appareil.

Les rumeurs répandues par les Jivaros de Macuma

étaient venues jusqu’à lui. Il avait cru que je viendrais

un jour avec des soldats pour l’emmener. Une autre bonne

raison de son hostilité.

192

AU PAYS DES JIVAROS

Tsantiacu se dégela un peu quand je demandai sa

permission pour renvoyer l’avion chercher le Dr Fuller à

Wampimi. Mais il devint à nouveau méfiant quand je

lui dis que le pilote amènerait aussi un jeune chrétien

jivaro de Macuma.

— Ce jeune homme est-il un sorcier comme Catani ?

demanda-t-il.

Je lui donnai l’assurance qu’lcam n’était pas un sorcier,

mais un véritable *Tius Shuara.* J’espérais lui expliquer

la distinction, car sa connaissance de la puissance de Dieu

était encore très limitée.

Un peu plus tard, à l’arrivée d’icam, une situation que

je n’avais pas prévue surgit. Comme les deux hommes se

saluaient à la façon indienne traditionnelle, Tsantiacu

s’arrêta au milieu d’une phrase.

— N’es-tu pas le fils du grand Saantu, le vieux sorcier

qui a tué mon cousin Chiriapia ?

— Oui, répliqua Icam sans hésitation.

— Et n’est-ce pas le grand Saantu qui captura et

oousa ma nièce ?

— Oui, tu dis vrai, répondit Icam avec calme.

— Et où est la fille, maintenant que le grand Saantu

est mort ? (Tsantiacu voulait le savoir.) Dis-moi, est-elle

toujours en vie ?

Icam fit signe que oui:

— Elle a depuis épousé mon oncle. Elle a maintenant

des enfants de lui.

Le regard fixe et troublé de Tsantiacu s’égara par-dessus

la jungle. Dans ses yeux, je lisais la lutte entre deux

forces, chacune voulant dominer l’autre — le souvenir

d’une blessure tribale demandant une vengeance person­

nelle, et le pardon chrétien dont il avait une si petite

expérience. Si la première devait l’emporter, notre travail

parmi les *Atshuaras* serait à nouveau menacé.

Le chef se tourna vers Icam.

LA PORTE OUVERTE

193

— Mais tu es différent, dit-il avec lenteur. Tu n'es

pas comme ton père, le grand Saantu. Tu es un *Tius*

*Shuara.* Et les *Tius Shuaras* n’envoient pas de malédictions

et ne font pas la guerre.

Sa déclaration suivante fut concluante:

— Tu es ici le bienvenu.

Le visage du guerrier s’épanouit en un sourire. Les deux

membres de tribus ennemies se jetèrent dans les bras l’un

de l’autre en témoignage de fraternité. Je louai le Seigneur

de ce que les quelques leçons sur l’amour de Dieu que

nous avions pu donner aux *Atshuaras* aient été comprises

au-delà de ce que nous avions espéré à l’époque. Ceci me

donna un nouveau courage.

Nous avons passé quatre jours avec Tsantiacu et son

peuple. Trois fois par jour, nous tenions des services de

chant et de prédication. Ils aimaient chanter, et nous

étions contents de voir qu’ils avaient appris plusieurs des

hymnes des disques que nous avions laissés lors de notre

précédent voyage. Les Indiens nous réveillaient la nui

ou interrompaient nos repas pour nous demander d

chanter, une fois encore, un chant sur Jésus.

Au cours de ce séjour, nous avons trouvé que nous avions

une nouvelle et puissante arme spirituelle. C’était le

témoignage émouvant et personnel d’Icam sur la façon

dont le Seigneur l’avait sauvé d’une vie de cruauté et de

terreur, de sorcellerie et de guerre. Cela fascinait les

*Atshuaras.*

Ils désiraient savoir en détail tout ce qui était arrivé

depuis notre dernière visite. Quand je lui parlai de

la tragédie de Palm Beach, sur les rives du fleuve

Cararay, les yeux du chef étincelèrent de colère et il

m’interrompit.

— Quand j’entendis pour la première fois que les *Tawi*

*Shuaras* (les *Aucas)* avaient tué Uruchu (c’est ainsi qu’il

appelait Roger Youderian), je fus si en colère que je voulus

194

AU PAYS DES JIVAROS

rassembler tous les hommes et aller tuer les *Aucas.* Uruchu

n’était-il pas un frère pour moi ? J’ai encore dans ma

maison la boîte d’objets qu’il me laissa pour que j’en

prenne soin. Uruchu n’a-t-il pas souffert sous le soleil

brûlant pour nous aider à bâtir cette piste ? Je te le dis,

si je savais comment aller dans le pays des *Tawi Shuaras,*

j’irais avec mes hommes et je les tuerais avec des fusils.

Avec leurs seules lances, ils n’auraient pas une chance.

Ils souffriraient et mourraient pour ce qu’ils ont fait à

Uruchu et au *pirutu* (pilote).

Je fus à la foi ému de cette démonstration de loyauté

et d’affection pour Roger et déçu qu’il fût encore si pro­

fondément attaché à la pratique du « œil pour œil ».

Pendant ce temps, le Dr Fuller était arrivé et s’était

aussitôt mis au travail. Quelques-uns de ses premiers cas

furent bénins : l’extraction d’une épine du pied d’un

homme nommé Tucupe, et celle d’une dent infectée à l’une

des femmes de Tsantiacu. Il distribua des remèdes pour

les vers à tous les enfants et à beaucoup d’adultes. Il fit

aussi des piqûres de pénicilline à beaucoup de malades

qui souffraient d’ulcères tropicaux. En examinant les

hommes, il trouva qu’il y avait peu *d'Atshuaras* sans cica­

trices de balles ou de plombs logés dans la chair. Comme

il gagnait leur confiance, les adultes mariés commencèrent

à venir vers lui se plaindre de ce qu’ils ne pouvaient pas

avoir d’enfants. Le docteur eut vite fait de diagnostiquer

la blennoragie et d’administrer le traitement approprié.

Cela devait lui gagner leur gratitude éternelle. Beaucoup

purent plus tard avoir des enfants, et des années après ils

se souvenaient encore avec affection du bon docteur qui

avait rendu cela possible.

Dans nos rares moments de liberté, lorsque nous ne

dirigions aucun service ni ne secondions le Dr Fuller, nous

allions à la chasse ou à la pêche. Un après-midi, pendant

que Tsantiacu, le major et moi étions dehors, une bour­

LA PORTE OUVERTE

195

rasque de pluie nous prit par surprise. Tsantiacu com­

mença à ramasser des feuilles pour nous faire un abri. Le

vent soufflait fort. Soudain, Tsantiacu se redressa, fit face

au vent, et siffla d’une façon étrange. Cela éveilla la

curiosité du major Nurnberg. Il me demanda de me ren­

seigner auprès de Tsantiacu sur la raison de ce sifflement.

— Je communique avec l’esprit de mon père décédé,

répliqua le vieux chef. Quand le vent souffle, l’esprit de

mon père pourrait venir très près de moi.

Comme je rapportais ces mots au major, je remarquai

qu’il frissonnait un peu.

— Cela me donne la chair de poule, dit-il.

Je compris que ce contact du chef avec les esprits faisait

vraiment partie de sa vie quotidienne. Nous commen­

çâmes à en parler.

— Tu pries Dieu que tu ne vois pas, n’est-ce pas ? dit-il.

Nous parlons aux esprits de nos ancêtres que nous ne

voyons pas. Dis-moi, y a-t-il une différence ?

J’essayai de lui expliquer clairement la différence. Cel^

semblait ne lui faire aucune impression.

— Quand nous buvons le *tsaangu* et le *natema,* nous

voyons les esprits de nos ancêtres, et nous entendons ce

qu’ils ont à nous dire. Avez-vous de tels moyens qui vous

permettraient de voir Dieu ?

Je lui répondis catégoriquement que nous n’en avions

pas. Puis j’expliquai:

— Dieu s’est révélé Lui-même à nous en la personne

de son Fils. Dans son Livre est écrit tout ce qu’il veut que

nous sachions de Lui. Mais nous Le verrons un jour dans

le Ciel. Là, nous serons à jamais comme Lui. Il a fait

pour nous beaucoup plus que ne peuvent faire les esprits

des morts.

Je voyais que, malgré la faim avec laquelle ils rece­

vaient l’Evangile, le plaisir avec lequel ils chantaient des

cantiques, il devrait y avoir beaucoup plus de conver­

196 AU PAYS DES JIVAROS

sations semblables avant que Tsantiacu et les autres

*Atshuaras* ne saisissent vraiment ce que nous essayions

de leur dire.

Pendant toute cette visite et malgré l’amitié et les

bons sentiments, j’éprouvai une impression croissante de

gêne. Je ne pouvais la bannir. Nous n’avions jamais parlé

de Catani, Tsantiacu et moi. Je ne savais donc pas s’il me

gardait encore rancune pour avoir aidé à sauver son pire

ennemi. La réponse vint le dernier jour de notre séjour.

Nous parlions. Soudain, et sans avertissement, il me dit

carrément:

— Et ce Catani ? Est-il encore en vie ?

Je fis signe que oui. Tsantiacu se rembrunit.

— Je croyais l’avoir achevé.

— Tu as tué sa femme favorite et son enfant, lui dis-je.

Quant à Catani, tu l’as blessé à la main, à la jambe et à

a poitrine. Ses Indiens me l’ont amené. Je l’ai dirigé sur

’hôpital à Shell Mera, où le docteur a retiré toutes les

balles que tu lui avais envoyées. Oui, Catani vit toujours.

Il est retourné chez lui et se porte bien.

Tsantiacu poussa une clameur comme quelqu’un qui

se sent trahi.

— Pour quelle raison as-tu fait cela ? Pourquoi ne

l’as-tu pas laissé mourir ? N’es-tu pas mon ami ?

Je décidai que nous ferions tout aussi bien de nous

expliquer.

— Et qui plus est, dis-je, le docteur qui est ici mainte­

nant, libérant ta famille de la maladie et de la souffrance,

est celui-là même qui a retiré les balles du corps de Catani

et lui a sauvé la vie.

A nouveau, il me questionna:

— Pourquoi ? Pourquoi ?

Je lui fis face.

— Nous désirions qu’il vive. Il ne pourrait entendre

la Parole de Dieu et devenir son enfant que s’il vivait.

LA PORTE OUVERTE

197

Le vieux chef sembla faire un effort pour comprendre

cette nouvelle pensée.

— Veux-tu dire que s’il devient un enfant de Dieu.

il aura un cœur nouveau et ne désirera plus tuer ?

— Oui, tu dis vrai.

— Alors, prêche-lui en abondance, dit-il en s’en allant.

Avais-je produit une impression sur ce rude et vieux

guerrier ? Pouvait-il voir que la bonté de Dieu était assez

grande pour me donner de l’amour pour lui, Tsantiacu, et

pour Catani ? La tension entre nous avait-elle été dissipée?

Je ne pouvais le dire.

L’avion arrivait. Je devais profiter du dernier vol pour

Wampimi.

Tandis que Tsantiacu m’accompagnait jusqu’à l’avion.

il passa son bras autour de mes épaules et dit:

— Panchu, je ne te menacerai plus aussi longtemp

que je vivrai. Reviens nous parler davantage de la Bible

dès que tu pourras.

Je louai le Seigneur. Après toutes nos luttes, nos décon­

venues et nos déceptions, la porte du cœur des *Atshuaras*

était ouverte. Il y avait maintenant toute raison d’espérer

qu’elle resterait ouverte pour que l’Eglise de Christ puisse

un jour s’établir dans ce pays. Cette expérience était pour

nous, missionnaires, aussi bien que pour ces Indiens, une

leçon sur la puissance de Dieu.

CHAPITRE XIV

LA SHUARTICA

COMMENCE À CHANCELER

*Car les armes avec lesquelles nous*

*combattons ne sont pas charnelles,*

*mais elles sont puissantes, par la*

*vertu de Dieu, pour renverser des*

*forteresses.*

II Corinthiens 10:4.

Roger était parti, mais son témoignage avait fortement

impressionné Macuma. Quand j’étais revenu pour la pre­

mière fois de Palm Beach, j’avais relaté aux croyants

jivaros l’histoire de l’opération chez les *Aucas.* Leur cœur

en avait été touché.

— C’était notre frère, dit l’un, et maintenant il est mort.

— Oui, mais nous le reverrons, dit un autre. Il est

simplement parti au Ciel un peu avant nous. Nous le

rejoindrons bientôt.

Et tous reconnaissaient que, puisqu’il était mort pour

gagner à Christ des hommes sauvages, ils voulaient en

gagner aussi. Leur zèle pour prêcher l’Evangile augmen­

tait, ainsi que l’assistance aux services religieux. Des

rétrogrades revenaient au Seigneur, cherchant le pardon

et promettant de vivre selon la justice.

J’encourageais les meilleurs d’entre eux à prendre plus

de responsabilités dans l’organisation des services ou des

affaires de l’Eglise. A quelques semaines de là, au cours

LA SHUARTICA COMMENCE À CHANCELER

199

d’une réunion administrative, les croyants baptises, qui

étaient alors au nombre de vingt, élirent six d’entre eux

comme anciens. Ceux-ci devinrent les principaux prédi­

cateurs, directeurs de travaux manuels, trésoriers et évan­

gélistes. Ils choisirent aussi d’autres membres pour les

aider. Il n’y avait pas de pasteurs rétribués. Mais l’orga­

nisation de l’Eglise n’était plus sous ma seule responsabilité.

Nous travaillions ensemble. Tout en conservant la direc­

tion des études bibliques du mercredi, je ne prêchais le

dimanche que si on me le demandait.

Quand la chapelle avait besoin de réparations, ou que

le terrain devait être défriché pour de nouveaux jardins

d’école, ils acceptaient ces obligations comme allant de soi.

En janvier 1958, un groupe d’anciens vint vers moi

avec une nouvelle proposition.

— Panchu, dirent-ils, nous pensons que tu as raison

de nous dire de tenir l’école ouverte pendant neuf mois

de l’année. Avec de courtes sessions seulement, comme

celles que nous avons eues jusqu’à maintenant, les enfants

oublient d’un trimestre à l’autre ce qu’ils ont appris. Com­

ment pouvons-nous t’aider ?

— II faudra m’aider beaucoup, leur dis-je. Cette école

n’est pas la mienne; c’est la vôtre, celle de vos garçons

et de vos filles. Il vous faudra prendre une grande partie

des responsabilités. Il faudra veiller à ce que les enfants

viennent et restent à l’école. Je trouverai les maîtres.

Nous avons besoin d’un nouveau réfectoire et d’une nou­

velle cuisine. Il faudra que vous les construisiez. Il faut

aussi trouver quelqu’un pour faire la cuisine pour les

enfants. Et, par-dessus tout, il faudra planter de plus

grands jardins, car nous voulons avoir assez de nourriture

pour ces neuf mois d’école.

Après avoir discuté, ils furent satisfaits et moi aussi.

La *shuartica* relâchait son étreinte. Beaucoup de parents

désiraient envoyer leurs enfants à l’école et persuadaient

200

AU PAYS DES JIVAROS

des incroyants de les imiter. Je n’étais plus seul dans mon

combat. Quand des problèmes surgissaient concernant les

cuisiniers, le ravitaillement, les nouvelles constructions.

les maîtres, les vêtements, les remèdes ou les fugitifs, je

les apportais aux dirigeants jivaros de l’Eglise. Ensemble,

nous priions et cherchions les solutions. Les Indiens com­

mençaient à respecter ces décisions prises en commun, ces

changements apportés non par un homme blanc seul, mais

aussi par leur propre peuple.

En octobre de cette année-là, nous avons lancé notre

première session de neuf mois. Les Indiens avaient cons­

truit un nouveau et grand réfectoire; Chingasu et Chumpi

faisaient la cuisine, leurs salaires étant payés par moitié

par les offrandes à l’Eglise et par nous. Les inscriptions

scolaires atteignaient presque la centaine ; aussi em­

ployions-nous deux chrétiens équatoriens comme maîtres.

Mais, maintenant que nous devions nourrir tous ces

enfants pendant neuf mois complets, les jardins n’étaient

plus assez grands. Les Indiens eux-mêmes aidaient en

apportant de pleins paniers de manioc, de plantain, de

tapir fumé, généralement pour nous les vendre, mais à

l’occasion pour aider l’œuvre du Seigneur. Cet approvi­

sionnement n’était cependant que sporadique.

Je réfléchissais beaucoup à ce problème et continuais

à encourager les Indiens à planter de plus grands jardins.

En améliorant mes propres méthodes de culture en jungle,

je pouvais montrer aux Indiens comment obtenir davan­

tage de ce sol pauvre et argileux. En considérant la façon

dont les Jivaros cultivaient la terre, j’apprenais que, là

aussi, les coutumes devraient changer.

Puisque la plantation aussi bien que la culture et la

moisson sont faites par les femmes, il fallait que je parle

à l’une d’entre elles à ce sujet; mais à laquelle, sinon à la

vieille et sage Chingasu ? Elle était toujours au travail,

faisant la cuisine pour les élèves.

LA SHUARTICA COMMENCE À CHANCELER

201

Un après-midi, alors que dans la cuisine elle surveillait

une énorme marmite de soupe bouillant sur le feu, elle

me parut d’humeur loquace. Je lui posai quelques questions

pour l’attirer dehors; puis, assis sur une souche d’arbre,

je l’écoutai raconter par quels moyens les femmes jivaros

assuraient autrefois une bonne récolte.

Voici le récit de Chingasu:

— Je pense à une époque où nous venions d’achever

la plantation d’un nouveau et grand jardin. Toute notre

famille avait beaucoup souffert pour essayer de s’établir

dans un nouvel endroit. Je n’étais alors qu’une petite fille,

mais je m’en souviens très bien. Nous avions dégagé une

grande clairière et construit une partie de notre maison.

Nous devions apporter notre nourriture de si loin que,

lorsque nous étions au travail, nous étions affaiblis par

la faim. Nul parmi nous ne désirait continuer ainsi. Nous

voulions être sûrs d’avoir dorénavant de la nourritur

en abondance.

» Notre jardin fut enfin planté. Fidèle à la *shuartic*

c’est-à-dire à la coutume jivaro, nous devions célèbre

une cérémonie secrète. Ma mère, un matin, me fit levei

de bonne heure. Nous quittâmes calmement la maison.

» Ma mère portait dans ses mains un petit bol d’argile.

11 y avait à l’intérieur une petite pierre aux pouvoirs

mystérieux, petite pierre que nous appelions *nantar.* Nous

avions le visage et les bras peints en rouge vif d’une

teinture provenant de l’arbre *annotto.* Sans cette protec­

tion, me disait ma mère, l’esprit renfermé dans la pierre

retirerait le sang de notre corps. Ma mère regardait à

droite et à gauche pour s’assurer que personne ne nous

observait. Je portais encore un peu de cette teinture pour

peindre le *nantar* lorsque nous atteindrions le jardin.

» Mon arrière-grand-mère avait utilisé cette même

pierre dans ses jardins; ma grand-mère aussi, et ma mère

après elle. J’apprenais seulement maintenant son vrai sens.

202

AU PAYS DES JIVAROS

Le *nantar* est toujours passé de la mère à la fille aînée

dans la famille. Etant rainée, il devait me revenir dès

que je serais mariée. Quand j’étais jeune, je savais que

ma mère était souvent sortie pour voir le *nantar.* Mais

nous, les enfants, n’étions jamais autorisés à nous appro­

cher de l’endroit où il était caché. Ma mère nous disait

que si nous le touchions nous tomberions malades, et pour­

rions même mourir. Je ne pense pas qu’il en était vraiment

ainsi. Je pense qu’elle avait peur que nous ne montrions

aux autres où était le *nantar,* parce qu’il y avait des quan­

tités de femmes qui n’en possédaient pas.

» Elles en désiraient un, parce qu’il ferait pousser leurs

plantations, et elles auraient même volé le nôtre pour

avoir une bonne récolte.

» Ce matin-là, dehors, à l’autre extrémité du jardin,

au moment où le soleil se levait, ma mère fit un tas de

^ois. Elle y posa le bol et prit doucement dans ses mains

i pierre claire semblable à du silex. Je lui tendis la

nnture et, tout en passant une nouvelle couche d’un

jeau rouge, elle chanta une étrange chanson.

» Elle me dit que dans cette pierre était l’esprit de son

arrière-grand-mère. Sa propre grand-mère, dont elle se

souvenait, avait aussi été une femme supérieure. Jamais

elle ne manqua de nourriture. Tout ce qu’elle planta

poussa à merveille. Son manioc était de belle taille, ses

patates étaient les plus grosses et les plus douces partout

à la ronde. Elle était vaillante au travail et avait eu beau­

coup d’enfants.

« Aussi maintenant, ma chère enfant, me dit ma mère,

» avec beaucoup de soin et de mystères, il nous faut traiter

» cette pierre avec beaucoup d’égards et en secret; si nous

» le faisons, nos jardins seront fertiles et nous ne connai-

» trons pas la faim. Je suis la mieux aimée des femmes de

» mon mari, parce que je le nourris le mieux. Apprends,

» ma fille, et toi aussi tu seras aimée du tien et ton nom

LA SHUARTICA COMMENCE À CHANCELER

203

» sera connu par toute la jungle. Regarde la famille de

» notre voisin. Sont-ils gras ? Si la mère avait un *nantar,*

» elle aurait peut-être un peu plus d’énergie et travaillerait

» mieux; et davantage de ses enfants vivraient encore. Son

» mari ressemble à un serpent affamé. Il n’y a rien d’éton-

» nant à ce qu’ils viennent toujours ici mendier leur

» nourriture. Quelle honte d’être si paresseux. Ma chère

» fille, ne deviens jamais comme cela ! »

» Replaçant le *nantar* dans le bol, ma mère le couvrit

de quelques larges feuilles, afin que la pluie ne le mouillât

pas. « Il ne faut pas que l’esprit souffre, dit-elle, sinon,

» tu seras éveillée la nuit par ses cris. » — « Je souffre,

» oh! je souffre tellement! Viens me voir! Viens me voir!

» J’ai besoin de toi. » — « Quand tu entendras la voix de

» l’esprit, tu devras obéir, et le lendemain matin, avant

» le jour, tu dois venir voir le *nantar.* Tu le trouvera.\*

» moisi ou humide. Il faut le repeindre avec la teinture d

» l’arbre *annotto.* Mais, avant de le toucher, assure-t

» d’avoir beaucoup de teinture rouge sur le visage et si

» les mains. Je ne veux pas que tu perdes tout ton sang. >

» Ayant terminé ses instructions, ma mère étendit ses

mains sur le jardin. Puis elle chanta un chant à Nungui,

la déesse de la terre. Elle chanta avec autant de ferveur

que lorsque vous priez. La pierre sacrée fut bien couverte

et cachée, et nous retournâmes à la maison.

» Ainsi, le *nantar* passa de mère en fille et de jardin

en jardin pour faire pousser les plantes. Si j’avais alors

connu le vrai Dieu, c’est Lui que j’aurais prié. Mais com­

ment l’aurions-nous trouvé si vous, missionnaires, n’étiez

pas venus ? »

Elle retourna à sa soupe. Je la remerciai et j’allai à mon

travail.

Il nous fallait défricher davantage de jungle pour

planter de plus en plus de jardins. Aussi ai-je acheté une

parcelle de terrain au gouvernement de l’Equateur. Ce

204

AU PAYS DES JIVAROS

qui faisait de nous, sur le papier, des propriétaires; mais

le véritable propriétaire, c’était la végétation ancienne,

tenace, enchevêtrée et infestée de serpents. Nous commen­

cions maintenant notre attaque.

Abattre des arbres demande partout de l’habileté, mais

les Jivaros sont les meilleurs bûcherons que j’aie jamais

vus. Comme les plantes grimpantes et les arbustes sont

très touffus, la place manquerait pour tailler un tronc à

sa base, horizontalement, comme cela se fait partout. Au

contraire: ils frappent, font ensuite tournoyer leur hache

par-dessus leur tête et frappent à nouveau, de manière

régulière et continue.

Pour défricher un espace voulu, on coupe d’abord tous

les petits arbres. Puis on entaille à moitié les troncs des

arbres de moyenne grandeur. Ensuite, les bûcherons

cherchent un gros arbre qui leur paraît avoir une position

tratégique. Ils taillent le tronc jusqu’à ce que des cra-

uements leur fassent comprendre qu’il est prudent de

éloigner. Et peu après le géant tombe, entraînant dans

me réaction en chaîne tous les arbres préalablement

entaillés. Il faut beaucoup de temps pour débroussailler.

Lorsque l’emplacement est « dégagé », comme disent les

Indiens — bien qu’il soit encore jonché d’arbres grands et

petits — les femmes ameublissent le sol avec un bâton

pointu et mettent en place des boutures de manioc longues

de dix centimètres. Deux mois plus tard, ces boutures

commencent à pousser, et les femmes passent de nom­

breuses heures à les frapper à grands coups de machettes

pour les maintenir basses. Puisqu’il faut un an à la récolte

pour mûrir, les longs tubercules reviennent chers. Par

manque de nourriture, il est possible que les Indiens

commencent à manger les tubercules de manioc avant

qu’ils n’aient atteint leur grandeur normale, réduisant

ainsi la moisson future.

La famine, fantôme toujours présent, traque le Jivaro.

LA SHCJARTICA COMMENCE À CHANCELER

205

Il la regarde comme un fait inévitable de la vie. Une

bonne moisson ne donne pas non plus à l’Indien l’assu­

rance qu’elle sera suffisante pour sa maisonnée, car des

parents peuvent arriver à tout instant, en visiteurs, comme

des sauterelles.

J’en appris davantage à ce sujet par Wampiu, quand

il se plaignait que tant de parents soient restés chez lui

si longtemps qu’il était sur le point de manquer de vivres.

Je lui demandai si la *shuartica* exigeait d’exercer l’hospi­

talité à ce point. II me répliqua que oui, expliquant que

si un Jivaro ne nourrit pas ses parents quand il le peut,

il est considéré comme étant égoïste. C’est pourquoi beau­

coup de Jivaros plantaient leurs petits jardins près de la

maison et de plus grands loin dans des broussailles, où

l’on ne pouvait pas les voir.

Les Indiens cultivaient leurs parcelles défrichées ave

peine deux ans environ; puis, trouvant les mauvaise

herbes trop abondantes, ils se déplaçaient et recommen

çaient ailleurs. N’avoir que des Indiens nomades ou presque

ne pouvait être bon ni pour les individus, ni pour l’Eglise.

Tel homme aurait pu devenir un chrétien sérieux, mais,

une fois parti, où pouvait-il trouver la nourriture spiri­

tuelle indispensable ? Où ses enfants pourraient-ils aller

à l’école ? Et où trouveraient-ils un jour des conjoints

chrétiens ?

Une Eglise indigène ne peut se développer vraiment au

sein d’une population mouvante. Aussi vîmes-nous rapi­

dement qu’il nous fallait envisager des changements

importants dans nos méthodes missionnaires. Il fallait

d’abord que nos enfants eussent une nourriture plus abon­

dante; mais il fallait aussi pour les membres de notre

Eglise une vie différente. L’Evangile était en train de

sauver leur âme. Mais si l’Eglise n’avait pas la possibilité

de grandir dans un autre climat, elle ne pourrait jamais

être majeure et se passer de missionnaire. Une vie plus

206

AU PAYS DES JIVAROS

stable, une meilleure nourriture ne pouvaient être obtenues

que par de meilleures méthodes de culture. Mais ni nous

ni les Indiens ne pouvions tout apprendre du jour au

lendemain. Nous savions que ce serait une longue

entreprise, dans laquelle il faudrait procéder par tâton­

nements.

Une des choses les plus importantes déjà accomplies,

peut-être, était d’avoir aidé les Indiens à élever du bétail.

Quand leurs jardins ne rendaient plus rien, nous les

encouragions à ne pas abandonner la terre, mais à y

cultiver de l’herbe à pâturage. Pendant plusieurs années,

nous avions eu notre petit troupeau pour fournir du lait

à nos enfants. Nous nous étions procuré des veaux dans

la vallée de l’Upano, et, alors qu’ils étaient encore jeunes,

Nate Saint et Hobey les avaient amenés par avion à

Macuma.

Nous avions étudié un programme selon lequel nous

onnions des génisses de notre troupeau aux Indiens.

arce qu’ils avaient très peu d’argent et que nous ne

croyions pas aux cadeaux absolus, nous les vendions à

moitié prix, et consacrions cet argent à instruire leurs

enfants. De cette façon, ils démarraient pour rien et, en

même temps, se venaient en aide à eux-mêmes.

Ramon, le chef jivaro, ancien de l’Eglise, fut notre

premier client. Il acheta sa génisse sur-le-champ avec de

l’argent gagné à scier des planches pour les maisons

missionnaires. Ramon traitait sa génisse comme un animal

familier, et il fit un si bon travail qu’il fut un exemple

pour les autres Indiens.

Cela nous encouragea. Nous avions vu que le programme

« bétail » pouvait stabiliser notre population. Comme le

fit remarquer Marie:

— Ce serait difficile à un Indien ayant une vache et

un pâturage de mettre ses biens dans un panier et de se

déplacer.

LA SHUARTICA COMMENCE À CHANCELER

207

La ferme de la mission devenait une station d’expé­

riences agricoles ainsi qu’une source de vivres. On intro­

duisit le riz, et ce fut un succès. Les haricots de Lima

réussirent remarquablement bien. Une nouvelle espèce de

maïs produisit trois fois plus que le maïs indien rabougri.

Mais, pendant les cinq ou six premières années, nous

avions fait toute notre culture sans autres outils que des

machettes, des pelles et des haches.

Une nouvelle aide vint à nous sous la forme d’un petit

tracteur, don d’un ami, M. Léonard Reimer, homme

d’affaires canadien chrétien. Avec cet équipement, nous

pûmes élargir notre programme. Nous avions un travail

de routine qui nous prenait beaucoup de temps: le maintien

en bon état de notre piste d’atterrissage. Alors qu’il fallait

dix Indiens pendant une semaine tous les deux mois pour

couper l’herbe avec des machettes, nous pouvions faire le

travail en quelques heures avec le tracteur et la faucille

Les Indiens étaient fort impressionnés par la nouvell

machine. J’entendis un jour un Jivaro dire à un visiteur

— Cette bête ne fait-elle pas beaucoup de travail ? Ne

se fatigue-t-elle jamais ? Sent-elle jamais la chaleur du

soleil ?

Mais les bébés Indiens pleuraient à sa vue chaque fois

qu’ils passaient avec leur mère près de l’endroit où nous

travaillions.

Je commençais à faire des expériences avec des méthodes

de plantation du manioc. Ayant lu dans une revue que

dans le lointain Orient on plantait les boutures de manioc

verticalement plutôt qu’horizontalement, je décidai d’es­

sayer. L’opposition se leva aussitôt.

Je labourai une parcelle de terrain près de la maison

et demandai aux écoliers de m’apporter des branches de

manioc. Ils protestèrent: les femmes seules plantaient du

manioc. Je leur dis que nous allions essayer une nouvelle

façon de le faire.

208

AU PAYS DES JIVAROS

Une mère jivaro, vieille et sérieuse, m’observait ;

secouant la tête, elle m’assura que le manioc planté de

cette façon ne produirait rien.

Contrairement à toute attente, le manioc poussa très

bien. Alors chacun se mit à dire: « Mais portera-t-il du

fruit ? » Lorsqu’il mûrit, les Indiens furent surpris, et moi

fort satisfait. Les tubercules étaient plus grands que les

précédents. Et je m’amusais à leur faire penser que peut-

être ma nouvelle façon de planter avait conduit à ce

résultat.

Maintenant que nous avions des vivres en abondance.

nous pouvions accueillir avec bonheur et confiance le

nombre croissant des enfants qui venaient à l’école. Nous

étions particulièrement heureux que plus d’un tiers fût

des filles.

Nous espérions qu’à partir de ce moment leur vie serait

neilleure, car nous faisions des progrès dans l’ensei­

gnement de nombreuses coutumes nouvelles, qui toutes

influenceraient l’avenir de ces enfants. Il fallait notam­

ment : faire ajourner le mariage jusqu’à ce que les filles

eussent au moins dix ans; remplacer la polygamie par le

mariage entre un seul homme et une seule femme ;

apprendre à compter sur le secours de Dieu, et non plus

sur le sorcier; apprendre à accepter la mort comme venant

de Dieu, plutôt que comme une malédiction venant d’un

ennemi.

A cette époque, une aide nous vint d’une source inat­

tendue. Les représentants du Gouvernement équatorien

à Macas coopérèrent avec nous pour arrêter les guerres

tribales et la polygamie.

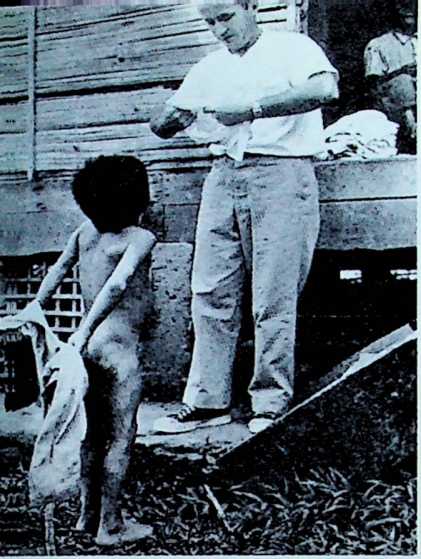
Mais la *shuartica,* depuis si longtemps dans ses retran­

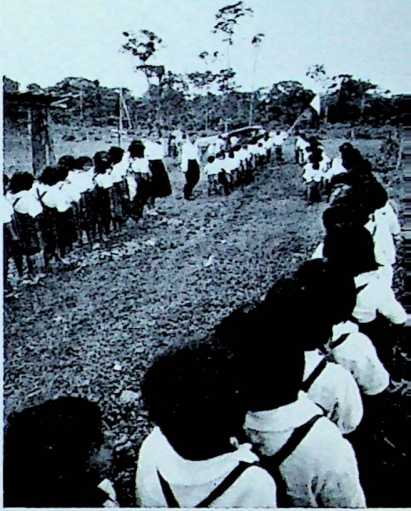
chements, ne serait pas facilement, ni rapidement, mise

en déroute. Des situations à fendre le cœur se présentaient

et tourmentaient cette génération, dans ces années de

passage des anciennes aux nouvelles coutumes. Je cite



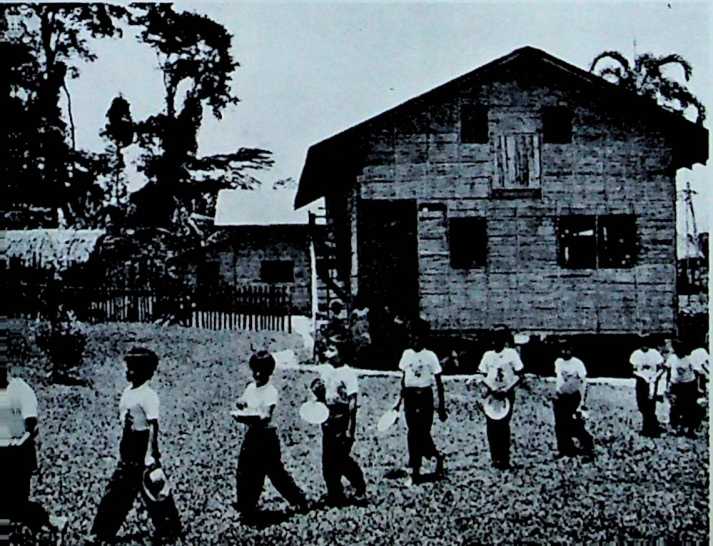


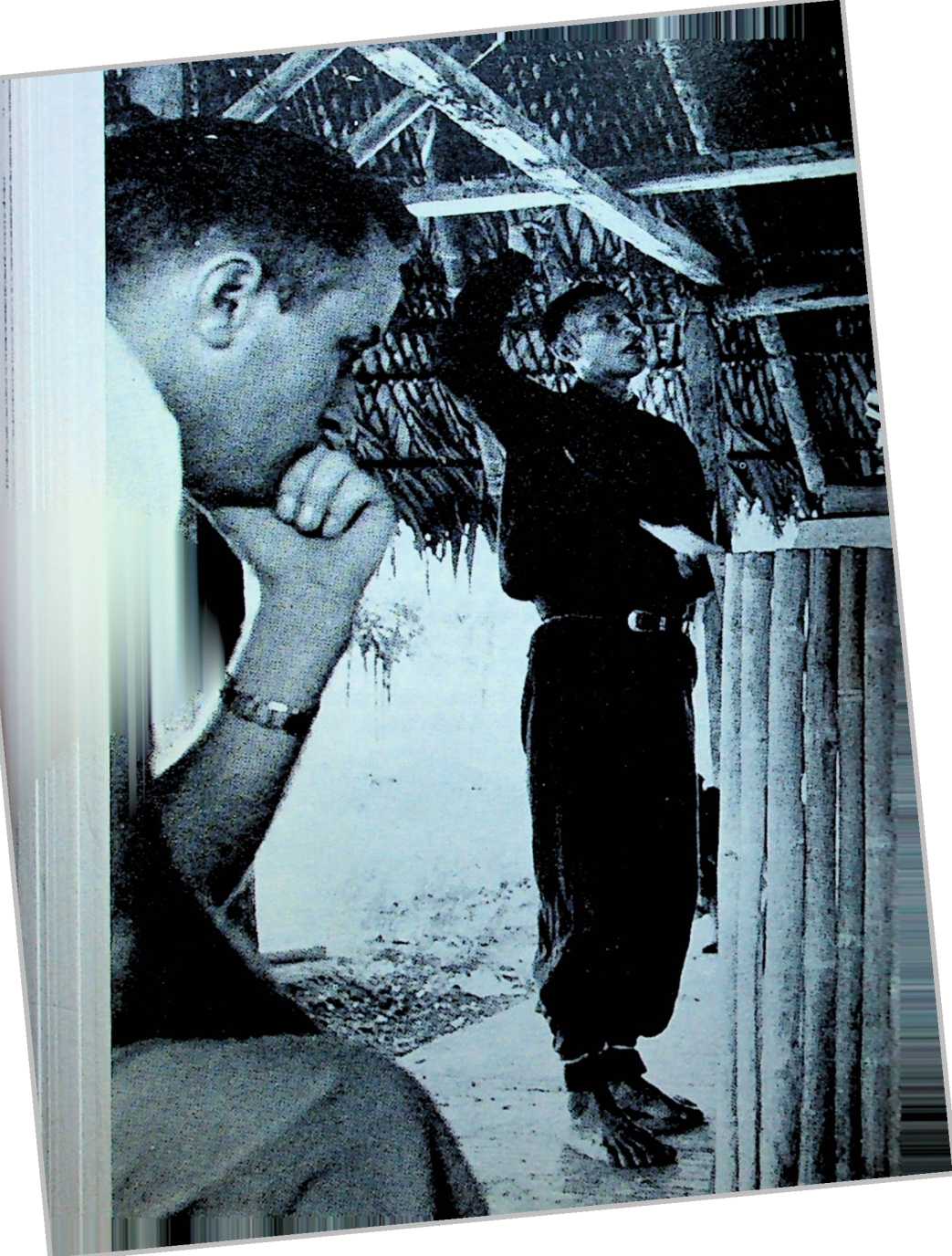
De jeunes Indiens viennent à l’école nus ou en haillons.

Les filles *(à droite)* sont vêtues d’une blouse blanche et d’une robe bleue.

Les garçons *(en bas)* portent marinières et pantalons longs. Ils apprenne'

à se servir d’assiettes, de cuillères et de fourchettes.







*A gauche* Ramon, ancien

de l’église de Macuma,

prêche en Jivaro, tandis que

Frank Drown écoute.

*En haut* l’effort pour saisir

de nouvelles idées, de

nouveaux mots, se lit sur

le visage d’anciens tueurs.

*A droite:* un fils du Grand

Saantu incline la tête dans

la prière.

Les Indiens sont rarement

sans fusil, même pendant

des services religieux.





« Père céleste, accompagne papa chez les Atchuaras et aide-le à leur enseigner

Ton amour ». Timothée Frank, quatre ans, et Laura Marie, trois ans, se

joignent à Marie et à Frank, pour remercier Dieu pour la nourriture et l'abri.

Ils prient aussi pour la sécurité de Frank qui se prépare à quitter la maison

pour s’envoler porter l’Evangile aux Atshuaras.

LA SHUARTICA COMMENCE À CHANCELER

209

par exemple le cas de Tsapacu, âgée de 10 ans. Bien que

son père, Jeencham, eût entendu l’Evangile lorsque Ernest

Johnson vint à Macuma pour la première fois en 1945,

il adhérait encore à toutes les anciennes coutumes de la

*shuartica.* Il laissait sa fille venir à l’école seulement parce

que sa mère était morte et qu’il n’y avait personne pour

s’occuper d’elle. Pour se procurer une nouvelle femme,

il décida de vendre Tsapacu. Elle avait exactement l’âge

de notre Irène, ce qui nous prouvait bien que l’enfant

n’était pas prête pour le mariage. Mais Jeencham ne

pensait pas ainsi. Il allait la retirer de l’école et la donner

à un jeune homme nommé Jua, fils d’un vieux sorcier de

Cangaimi. En retour, Jeencham recevrait comme femme

la fille du sorcier, une adolescente plantureuse et pleine

d’attraits.

J’entendis parler de cela et, sachant que Tsapacu ne

désirait pas être ainsi mariée, j’envoyai dire à Jeencham

que l’enfant viendrait à l’école, sinon j’appellerais le

soldats du gouvernement. Tsapacu vint, mais Jua vir

aussi.

Bien qu’ils fussent dans des dortoirs séparés, les autres

les regardaient comme étant mari et femme. Jua était au

courant de tout ce que faisait Tsapacu et lui envoyait de

petits présents, savons ou pinces à cheveux. Lorsqu’elle

jouait sur la balançoire, ou bien à chat perché, elle ressem­

blait à n’importe quelle autre enfant insouciante. Mais,

quand nous lui avons demandé si Jua était vraiment son

mari, elle a doucement baissé la tête en signe timide

d affirmation. Malgré le fait que le marché avait été

conclu et la vieille coutume maintenue, le jeune couple

suivait l’école. Cela montrait que la *shuartica* cédait du

terrain, même parmi les incroyants.

En plus de l’aide qu’ils apportaient dans les avant-

postes, à l’école et à la ferme, les fidèles de l’Eglise travail­

laient ensemble avec nous le problème de la langue. Bien

210

AU PAYS DES JIVAROS

que ce ne fût pas conforme à la *shuartica,* ils désiraient

apprendre à lire la Bible et prenaient grand intérêt à la

lecture et aux problèmes de traduction.

Quelques femmes, même, pouvaient donner des ensei­

gnements sur la Bible et aider Marie à la traduire. La

vieille Chingasu, bien que ne sachant pas lire, donnait

souvent des cours bibliques aux femmes. Marie n’oubliera

jamais son premier essai. Un groupe de près de quarante

femmes s’était rassemblé pour chanter, prier et étudier la

Parole de Dieu. A cette époque, la plupart d’entre elles

étaient encore incroyantes. Chingasu se tenait devant

elles, ses yeux noirs étincelaient. Avec impatience, elle

écarta une boucle rebelle de ses cheveux et nous fit voir

ses mains ouvertes.

— Je ne tiens aucun papier, reconnut-elle simplement.

Je ne sais pas lire pour vous dans le Livre de Dieu. Je ne

peux que vous dire ce que j’ai entendu et que mon cœur

sait être vrai. Ecoutez bien, et vous apprendrez, vous

tussi.

Elle se mit donc à leur raconter avec une exactitude

étonnante l’histoire de la création et de la chute de

l’homme dans le péché, puis de sa rédemption par la

mort et la résurrection de Jésus-Christ. Elle parlait avec

une telle force et avec tant d’éloquence qu’elle captivait

son auditoire. Personne ne se grattait ou ne tournait la

tête pour regarder dehors. Elle rendait le chemin du salut

plus clair que nous, étrangers, n’aurions pu le faire.

Tandis que Marie écoutait les explications de Chingasu,

elle était plus convaincue que jamais de l’importance qu’il

y avait d’apprendre aux Indiens à lire et d’avoir recours

à eux pour la traduction.

— Si nous devions les quitter sans leur laisser la Parole

de Dieu écrite, ils ne pourraient survivre longtemps dans

la bataille contre leurs vieilles coutumes, dit-elle. L’Eglise

jivaro a besoin de la Bible dans la langue de son peuple.

LA SHUARTICA COMMENCE À CHANCELER

211

Marie n’était pas seule à avoir cette conviction. Elle

n’était qu’un des nombreux missionnaires qui avaient

œuvré dans ce but.

Pendant que Roger Youderian était encore avec nous,

il avait longtemps travaillé avec les Indiens pour procurer

du matériel de lecture en jivaro. Peu de temps avant

d’aller en mission chez les *Aucas,* il tendit à Marie un

grand carton.

— 11 est probable que vous n’aurez pas le temps de regar­

der cela avant mon retour dit-il, mais le voilà quand même.

Il sourit et quitta la pièce.

Quand Marie ouvrit la boîte, elle la trouva pleine de

centaines d’illustrations d’animaux, d’oiseaux, de reptiles,

d’insectes, de plantes, d’arbres et d’autres objets du monde

jivaro. C’était des dessins faits par lui ou des objets collec­

tionnés, tous accompagnés des noms jivaros indiqués par les

Indiens. Nous étions émus en pensant au nombre d’heures

qu’il avait consacrées, sans que nous le sachions, à ce

travail monumental. Nous espérions continuer ce qu’il

avait commencé.

M. et Mme Charles Oison avaient commencé de consi­

gner par écrit la langue jivaro. A cette époque, il n’y

avait pas d’alphabet écrit. Les Oison basaient la gram­

maire qu’ils se proposaient de formuler sur la struc­

ture de leur propre langue et de l’espagnol. Un prêtre

italien, le Padre Juan Ghinnassi, qui travailla pendant la

plus grande partie de sa vie parmi les Jivaros dans la

vallée méridionale de l’Upano, avait assemblé et fait

imprimer une grammaire. Ce fut une aide réelle pour nous

tous. Le prêtre et les Oison avaient aussi compilé des

dictionnaires. Ernest Johnson ajouta des formes gramma­

ticales simplifiées et des phrases explicatives. Plus tard,

Dorothée Walker révisa la grammaire et l’enseigna sous

forme de leçons aux Youderian et à d’autres nouveaux

missionnaires.

212

AU PAYS DES JIVAROS

Pendant que Dorothée et Barbara continuaient l’œuvre

à Cangaimi, M. et Mmc Glen Turner, de *V Association*

*Wycliffe des traducteurs de la Bible,* nous rejoignirent

à Macuma. Glen, linguiste qualifié, analysa plus tard la

grammaire et ramena l’alphabet à vingt-trois lettres, le

rendant ainsi phonétiquement scientifique. Puis les Turner

et nous avons utilisé tous ces travaux et écrit les cinq

premiers livres élémentaires en jivaro. Marie les utilisa

pour les enfants des écoles et les cours d’adultes. Les

croyants comme Wampiu, Chingasu et Tsamaraing étaient

ravis de découvrir que leur propre langue pouvait leur

parler par des signes sur le papier. Certains d’entre eux

emportaient des exemplaires chez eux pour les enseigner

aux autres membres de leur famille. Ils commençaient à

espérer pouvoir lire la Parole de Dieu.

On compte qu’il y a dans le monde moins de vingt mille

personnes utilisant la langue jivaro. Son alphabet limité,

es voyelles nasales et muettes qui changent le sens des

nots en font une des langues les plus difficiles à ap­

prendre, et surtout à mettre par écrit. Cependant, si ces

Indiens devaient jamais comprendre le véritable sens de

l’Evangile, il fallait bien qu’ils puissent le lire dans leur

propre langue. C’est à cette tâche qu’avec d’autres nous

nous sommes consacrés.

Nous avons ensuite obtenu l’aide d’indiens chrétiens

pour traduire des passages de l’Ecriture. Ils nous avaient

déjà aidés à inventer des mots nécessaires pour prêcher

les vérités de l’Evangile, des mots pour Dieu, Jésus-Christ,

le Diable, la prière et la paix. *Tius Shuara* avait été choisi;

par eux, pour traduire le mot chrétien. Nous savions que

nous ne pourrions pas trouver de traductions exactes sans

leur aide.

Lorsque les principaux fidèles, qui grandissaient rapi­

dement dans la connaissance de la Parole de Dieu, s’as­

sirent pour la première fois à côté de nous pour écrire

LA SHUARTICA COMMENCE À CHANCELER

213

la Parole de Dieu, ils pensaient que ce serait une tâche

simple. Certains d’entre eux, qui, des années auparavant,

avaient souri en nous voyant jouer avec un crayon et

du papier, commençaient à comprendre qu'il s’agissait là

d’un dur travail. Une nouvelle porte de réalisations intel­

lectuelles s’ouvrait devant eux.

Lorsque nous arrivâmes à Jean I. 11-12: « Il est venu

chez les siens, et les siens ne L’ont point reçu. Mais à

tous ceux qui L’ont reçu, à ceux qui croient en son Nom,

il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu », je

fus embarrassé par le mot « reçu ». J’essayai d’utiliser les

mots jivaros pour « acheter » et « prendre », mais ni l’un

ni l’autre ne convenait à cette situation. J’expliquai aux

Indiens que nous avions besoin d’un mot signifiant « rece­

voir dans son cœur » comme on reçoit un visiteur dans

sa maison.

— Je connais un mot, dit Wampiu. Quand Tsantiacu

vint une fois rendre visite à un Indien à Wampimi, celui-c

ne voulut pas ouvrir sa porte pour le laisser entrer. L;

porte était barricadée. Tsantiacu appelait: « Je suis Tsan-

» tiacu, Tsantiacu, Tsantiacu. » Mais l’autre ne voulut

pas le laisser entrer *itaacharmiayi.*

— Voilà le mot que je désire, ai-je dit aussitôt.

Notre traduction fut celle-ci: « Il est venu vers ceux

qu’il a faits, mais ils ne L’ont pas laissé entrer. Dieu fait

son enfant de toute personne qui dit « oui » à son Fils et

Le laisse entrer. »

Lorsque, grâce à nos efforts unis, de tels versets devin­

rent clairs pour eux, ils apprécièrent d’une façon nouvelle

la tâche du missionnaire et la contribution importante

qu’eux-mêmes devaient lui apporter.

Mais de plus grandes victoires sur la *shuartica* étaient

devant eux.

La *shuartica* refuse d’accepter la mort comme la fin

naturelle de la vie, et elle l’attribue à la malédiction d’un

214

AU PAYS DES JIVAROS

ennemi. Nos Indiens de Macuma allaient faire l’expé­

rience que la foi en Christ pouvait triompher de leur plus

redoutable ennemi, la mort.

C’était une matinée calme, chose inhabituelle à la station

missionnaire. Le silence fut coupé par les voix perçantes

de nos petites écolières:

*— Shuarwinamai ! Shuarwinawa. !*

Elles nous avertissaient ainsi que nous allions avoir

des visiteurs indiens.

Nous sommes sortis, Marie et moi, pour accueillir

Uyungara, guerrier bien bâti et plein de force qui avait

une mauvaise réputation de tueur. Sa peau était horrible­

ment tachetée des ravages de la *pinta* (une maladie de

la peau).

11 paraissait aimable et doucereux; à ses côtés se tenait

une petite femme jivaro toute menue et visiblement très

naïade. Les petits yeux agités d’Uyungara se déplacèrent

e la femme à nous et de nous vers elle avant qu’il lui

it possible de trouver les mots à nous dire. Ils se déver­

sèrent enfin, et les paroles des Indiens qui étaient venus

avec eux comblaient les silences. La femme, Masuinga,

était l’épouse favorite d’Uyungara. Malade comme elle

l’était, elle avait parcouru à pied la longue piste depuis

sa maison, de l’autre côté des Monts-Cutucu, dans l’espoir

que nous pourrions l’aider.

Alors que Marie et moi la regardions, notre première

impression fut que non seulement elle était enceinte, mais

qu’elle avait dépassé la date prévue pour l’accouchement.

Ses parents, cependant se hâtèrent de nous assurer le

contraire. Trois mois plus tôt, elle était normale, et ce

n’était que depuis ce moment que son ventre grossissait

jusqu’aux énormes dimensions actuelles. Il y avait la

quelque chose de déconcertant. Elle ne semblait pas beau­

coup souffrir, mais elle était très fatiguée et avait de la

difficulté à respirer.

LA SHUARTICA COMMENCE À CHANCELER

215

Je conduisis Masuinga au dispensaire pour un examen,

et Marie inscrivit les symptômes sur une de nos cartes.

« Enorme enflure de l’abdomen. Pas de fièvre. Mouve­

ments des entrailles normaux. Fonction urinaire normale.

Respiration 36, pulsations 105. Cavité abdominale en

apparence pleine de liquide.

Sans perdre de temps, nous avons communiqué ces

symptômes par radio au Dr Fuller, à Shell Mera. Il offrit

de venir et arriva le jour suivant par un avion de la MAF,

apportant avec lui les instruments nécessaires pour faire

une petite opération. Il alla directement à notre dispen­

saire où Marie attendait avec Masuinga.

Marie continue maintenant le récit :

« Masuinga était assise sur le bord de la table d’opé­

ration, les pieds balançant librement. Uyungara se tenait

derrière elle, tenant ses petites mains dans ses grosses

pattes tachetées. Il se montrait aussi soucieux d’elle que

Frank l’aurait été de moi dans une situation similaire.

A observer la tendresse avec laquelle il réconfortait s<

femme, il m’était difficile de penser qu’il avait pris par

à de nombreux meurtres et à des réductions de têtes.

» Le Dr Fuller fit à Masuinga une anesthésie locale.

Puis il incisa avec adresse et introduisit le trocart. Avec

cet instrument, il traversa le diaphragme, ce qui permit

au liquide de s’écouler lentement dans un seau. Celui-ci

pouvait contenir vingt-cinq litres, et le liquide coulait

encore après qu’il fut plein. Lorsque le Dr Fuller eut fini

de recoudre l’incision, Uyungara se tourna vers moi avec

des larmes dans les yeux et dit d’un ton suppliant :

« Faites-lui maintenant une de vos piqûres pour que son

» estomac ne se remplisse pas de nouveau.

» Je lui servis d’interprète. Le Dr Fuller secoua la tête

avec solennité.

» — Il n’y a pas de guérison possible. Dites-lui qu’il

» n’y a pas d’espoir de retrouver la santé complètement.

216

AU PAYS DES JIVAROS

» Elle paraît avoir soit une cirrhose du foie, soit un cancer.

» Tout ce que l’on peut faire, c’est d’enlever le liquide

» quand ce sera de nouveau nécessaire, ce que nous ferons

volontiers.

» Je répétai à Uyungara, en jivaro, ce que le docteur

avait dit. Son cœur se brisa à ces nouvelles. Il nous supplia

d’emmener Masuinga à l’hôpital pour un traitement.

» — Si vous rétablissez ma femme, je travaillerai pour

» vous pendant le reste de ma vie.

» Tout cet après-midi-là, je m’entretins avec lui. Sachant

combien l’état de Masuinga était désespéré, je ne pouvais

le réconforter qu’en lui parlant de la belle maison céleste

qui attendait Masuinga si elle devenait chrétienne. II

m’interrompit une fois:

» — Oh ! quant à moi, oui, je suis un méchant Jivaro,

» je le sais. J’ai tué de nombreux *Shuaras.* Mais ma femme

» n’est pas mauvaise. Elle ne tue pas. Elle me prépare de

> la bonne nourriture. Pourquoi devrait-elle souffrir et

» mourir ?

» Cela, je fus incapable de le lui expliquer, il n’était

pas encore prêt à comprendre.

» Pendant plusieurs jours, ils restèrent avec nous près

de la station missionnaire. Nos croyants jivaros faisaient

de leur mieux pour faire comprendre à Masuinga la vie

éternelle lorsqu’ils lui rendaient visite. Après avoir repris

des forces, elle retourna chez elle. Les chrétiens de notre

Eglise lui donnèrent un phonographe portatif et les disques

de l’Evangile qu’elle avait entendus et appréciés à Macuma.

» Six semaines plus tard, Uyungara ramena Masuinga

dans les mêmes conditions que la première fois. Cette fois,

il ne fut pas nécessaire d’envoyer chercher le Dr Fuller.

Nos collègues missionnaires Bill et Gladis Gibson venaient

de rentrer de congé. Gladis, qui avait eu une formation

médicale, put drainer le liquide avec un trocart emprunté.

Une fois de plus, Masuinga nous remercia; mais nous

LA SHUARTICA COMMENCE À CHANCELER

217

étions attristés de savoir que nous ne pouvions lui apportei

qu’un soulagement temporaire. Nous nous demandions

combien de temps encore elle vivrait.

» Elle nous réjouit le cœur un jour en disant d’une voix

ferme et confiante qu’elle n’avait plus peur de mourir.

Elle avait maintenant l’espérance certaine de la vie éter­

nelle avec le Seigneur; par conséquent, ce qui arrivait à

son corps mortel ne la préoccupait plus.

» Uyungara travaillait fidèlement chaque jour pour

aider à payer les soins médicaux donnés à Masuinga. Il

disparut un jour pour aller pêcher dans un ruisseau tout

près de là. A la façon jivaro, il construisit un barrage,

puis versa un panier de certaines racines pulvérisées

dans l’eau.

» Le liquide, semblable à du lait, suffoquait tous les

poissons assez malheureux pour se trouver là. Uyungara

put alors patauger dans le ruisseau et saisir les poisson I

à la main.

» Tard dans l’après-midi, il apparut à notre por

m’offrant son panier de poissons. Les plus grands n’étaiei

pas aussi gros que son poing, et les plus petits pas aussi

grands que son petit doigt. Il y avait à peine un repas

pour Masuinga et pour lui, sans nous compter. Cependant,

un refus aurait blessé Uyungara; aussi, j’acceptai avec-

joie les poissons et les trouvai délicieux.

» Le jour suivant, je montrai ma reconnaissance en

apportant à Masuinga du plantain mûr. Cela provoqua

une longue conversation avec son mari, ce qui nous rap­

procha davantage.

» C’était tard dans l’après-midi — une heure magni­

fique ! Nous étions assis sur le seuil de sa porte, et nous

regardions le soleil descendre derrière les Monts-Cutucu.

Masuinga me regarda d’un air interrogateur.

» — Le pays dans lequel tu vivais ressemble-t-il à

celui-ci ? demanda-t-elle ?

218

AU PAYS DES JIVAROS

» Puis, avant de me laisser le temps de répondre à sa

première question, elle continua:

» — As-tu un père et une mère vivants ? Ou des frères

» et des sœurs ?

» Je cherchais des mots en jivaro pour lui décrire ce

qu’elle n’avait jamais vu : nos grandes villes, nos fermes,

nos grandes artères, et l’usine où travaillaient mes parents

aux Etats-Unis. Je lui parlai de ma sœur. Elle parut

surprise d’apprendre que j’avais des parents vivants et

une sœur. Elle ne pouvait comprendre pourquoi je les

avais laissés, ni pourquoi j’avais choisi de vivre si loin

d’eux.

» — Ne les aimes-tu pas ? demanda-t-elle.

» Ce point de vue ne m’était point inconnu. J’avais

trouvé que la plupart des Indiens — pas tellement diffé­

rents de bien des gens aux Etats-Unis — pensaient que

nous avions pu venir ici uniquement pour un gain per­

sonnel ou parce que nous manquions d’intelligence pour

gagner notre vie chez nous.

» Je dis à Masuinga pourquoi nous étions ici. Je lui

expliquai, en termes qu’elle pouvait saisir, que le Dieu

Créateur qui avait fait le coucher du soleil et les mon­

tagnes nous avait appelés à venir donner sa Parole aux

*Shuaras.*

» — Nous avons trouvé tant de joie et de satisfaction

» à Le servir ! dis-je, que nous ne voudrions pas changer

» de place avec qui que ce soit au monde.

» Un chaud sourire de compréhension éclaira son visage.

» Elle se demandait pourquoi, puisque mes parents

vivaient encore, je n’avais pas d’autres frères ni d autres

sœurs. Elle voulait savoir si les gens, dans mon pays, se

tuaient les uns les autres comme les Jivaros. Cela l’amena

à me faire un émouvant récit de sa vie de femme Jivaro:

» — Il y a longtemps, quand ma chère mère était très

» jeune et moi encore une enfant, commença-t-elle, mon

LA SHUARTICA COMMENCE A CHANCELER

219

» père fut tué. Nous habitions loin d’ici, de l’autre côté

» des collines, près du grand volcan, le Sangay. Une nuit,

» la pluie battait notre toit. Le vent soufflait : hou ! hou !

» Soudain, de nombreux ennemis *shuaras* se précipitèrent

» sur notre maison. Nous ne pouvions les voir avant qu’ils

» fussent parmi nous, criant et tirant. Ils tuèrent tous les

» hommes, parmi lesquels mon père. Ma mère attacha ma

» petite sœur sur son dos et nous partîmes en courant

» sous la pluie et dans la nuit. Nous ne sommes plus retour-

» nées dans cette contrée. Je n’ai plus eu d’autres frères,

» ni d’autres sœurs. »

» Le soleil était descendu derrière les Monts-Cutucu.

Comme je regardais ce magnifique paysage et pensais à

ce que Masuinga venait de me dire, je me souvenais des

paroles du vieux cantique: « Où tout paysage plaît et

» où seul l’homme est vil. »

» Assis pour quelques minutes encore, nous avons prié.

Plusieurs jours plus tard, Masuinga retourna chez elle

avec son mari.

» Un mois s’écoula. Puis la radio nous apprit qu’Uyun-

gara et Masuinga s’étaient présentés à l’hôpital à Shell

Mera. Cet Indien infatigable et à la volonté de fer avait

pendant deux jours porté sa femme sur son dos pour

parcourir la piste depuis sa maison jusqu’à Macas. Uyun-

gara croyait obstinément que sa femme se rétablirait si

seulement elle pouvait avoir un meilleur traitement.

» A l’hôpital, il rencontra à nouveau le Dr Fuller. Mais

Masuinga avait encore en plus la malaria. Toute la nuit,

elle resta inconsciente, tandis qu’Uyungara veillait à côté

d’elle et que l’infirmière missionnaire désespérait de la

sauver.

» A ce moment, je laissai Frank à Macuma afin de faire

une visite à nos enfants à l’école à Quito. Je devais passer

par Shell Mera. Mais, mon temps étant très limité, je

n’avais pas pensé m’arrêter pour voir le couple indien.

220

AU PAYS DES JIVAROS

Masuinga était entre de bonnes mains, et je ne pouvais

vraiment rien faire pour elle.

» Lorsque j’atteignis Shell Mera, les pilotes me dirent

de prendre un repas rapide, car ils devaient décoller pour

Quito à une heure de l’après-midi. Notre vol fut cependant

remis à maintes reprises, à cause de gros nuages sur les

montagnes. Après la première attente, je m’étendis pour

me reposer et m’endormis profondément.

» Je fut réveillée par un message d’Uyungara, qui avait

appris que j’étais à Shell Mera, Masuinga avait repris

connaissance et désirait me voir. Je me sentis fautive.

Comment avais-je pu m’endormir après le repas, alors

que ces gens avaient tellement besoin d’encouragement et

de mon amitié ? C’était désolant de voir Masuinga éten­

due, les traits tirés par la souffrance, les prunelles jaunies

par la maladie, les lèvres et les paupières bouffies par

la fièvre.

» Tout l’après-midi, nous avons parlé et chanté des

..antiques, récité des versets de la Bible et prié en jivaro.

De nouveau, Masuinga donna un beau témoignage de sa

confiance dans le Seigneur. De nouveau, elle déclara

qu’elle n’avait pas peur de mourir, maintenant qu’elle

était une enfant de Dieu. Le sourire radieux sur son

visage, la lumière dans ses yeux, le son de sa voix aiguë

et grêle alors qu’elle chantait joyeusement les paroles

merveilleuses des cantiques me faisaient sentir quelle

était plus près du Ciel que de la terre.

» Maintenant que j’étais assurée que Masuinga connais­

sait le Seigneur, je désirais qu’Uyungara le connût aussi.

Me tournant vers lui, je lui demandai:

» — Quand penses-tu devenir un *Tius Shuara* ? Qu’at-

» tends-tu pour cela ?

» Son visage resplendit du plus beau sourire : oui, en

dépit de ses dents noircies, de sa peau tachetée, son expres­

sion rendit ce visage beau, et il dit :

LA SHUARTICA COMMENCE À CHANCELER

221

» — Je suis enfant de Dieu.

» J’eus de la peine à attendre pour raconter cela à

Frank et aux chrétiens de Macuma.

» Quand je demandai à Uyungara de prier, il s’adressa

au Seigneur Dieu dans les Gieux qui lui avait donné un

nouveau cœur, et il décrivit sa situation actuelle.

» Au milieu de sa prière, il commença à me parler au

lieu de parler au Seigneur. J’ouvris les yeux et je le

regardai. Ses yeux étaient encore fermés et ses sourcils

noirs froncés dans l’effort conscient de parler à quelqu’un

qu’il ne voyait pas. Il sembla ne pas se rendre compte

qu’il disait « Senora » alors qu’il aurait dû dire « Dieu ».

Il n’avait pas encore appris à terminer par ces mots: « Au

» nom de Jésus, amen. » Aussi, quand il arriva à la fin,

il déclara simplement:

» — C’est tout ce que j’ai à dire pour le moment.

» Et il rouvrit les yeux. Je crois que ce Jivaro vieux c

pécheur avait accepté Christ.

» Je partis de Shell Mera avec des sentiments d’humi­

lité. Je pensais: « Quelle raison ai-je toujours de me

» plaindre ? Pourquoi perdre du temps et des efforts à

» des choses secondaires, lorsqu’il y a des gens si affamés

» de la connaissance du Seigneur. »

» Après ma visite à Quito, je retournai à Macuma:

Frank me dit que Masuinga et Uyungara étaient revenus

de Shell Mera et qu’ils restaient maintenant avec leurs

parents dans le voisinage.

» Je demandai à Frank si Uyungara lui avait dit qu’il

était devenu chrétien. Frank lui avait demandé à brûle-

pourpoint s’il était un enfant de Dieu. Le vieux guerrier

avait tourné la tête, se contentant de murmurer qu’il v

songeait.

» Toutes mes espérances s’anéantissaient. Uyungara

avait dû à dessein me tromper, espérant que s’il pro­

fessait être chrétien sa femme serait mieux soignée.

222

AU PAYS DES JIVAROS

Je^ pensai à sa fidélité envers Masuinga. Pouvais-je le

blâmer ? Tout ce que je pouvais faire était de prier

pour lui.

» Un autre mois s’écoula. Une nuit, tandis que j’étais

à genoux dans notre chambre, je sentis que le Seigneur

avait un message urgent pour moi, et qu’il me persuadait

d’aller voir Masuinga. Je n’aurais pas eu ce désir par

moi-même, sachant qu’elle n’avait déjà plus besoin de

mon aide. Prête à partir, j’appris par les potins de la

jungle que Masuinga était morte. Gela me troubla beau­

coup. Je ne pouvais comprendre pourquoi le Seigneur

m’avait demandé d’aller vers elle, puisqu’il savait qu’elle

était décédée.

» Le jour suivant m’apporta l’explication: la rumeur

était fausse. Masuinga, quoique vivant encore, était si

émaciée et déformée qu’elle pouvait à peine s’asseoir

sur son lit ou bouger. Pour l’esprit jivaro, la faiblesse

s’identifie à la mort; aussi était-il facile de se tromper.

Cependant, ma foi fut affermie de voir que la petite voix

calme qui avait parlé à mon être intérieur n’était pas le

produit de mon imagination.

» Presque immédiatement après, le beau-frère de Ma­

suinga vint dire qu’elle me demandait. Elle avait besoin

d’une nouvelle ponction. Malheureusement, Bill et Gladis

étaient partis. Mais, avec une autre amie, nous décidâmes

de nous rendre vers Masuinga. Chumpi et Chingasu

demandèrent à nous accompagner.

» La pièce dans laquelle nous l’avons trouvée semblait

en désordre. Plusieurs chiens étaient attachés aux mon­

tants du lit. Des petits enfants nous dévisageaient avec

timidité. Des femmes allaitaient leurs enfants, s’occu­

paient du feu et préparaient la nourriture.

Masuinga était étendue sur une claie. Les yeux qu elle

tourna vers nous étaient clairs et brillants, et son sourire

d’accueil disait qu’elle nous reconnaissait. Elle resta pleine

LA SHUARTICA COMMENCE À CHANCELER

223

d’entrain et bavarda avec nous pendant les trois heures

de notre visite.

» Elle nous dit tout ce que signifiait pour elle la présence

d’une autre chrétienne dans la maison, faisant allusion à

la petite fille âgée de onze ans qui fréquentait notre école

et avec laquelle elle priait et chantait des cantiques.

Environ vingt-cinq Indiens se rassemblèrent autour de

nous, tandis que Chingasu et Chumpi témoignaient de ce

que Dieu avait fait pour eux et récitaient les vérités qu’ils

avaient apprises de la Bible. Quand vint le tour de

Masuinga et quand elle commença à prier d’une voix

faible et cependant ferme, personne ne remua ni ne chu­

chota. Même les chiens étaient silencieux et calmes. Elle

pria pour chacun dans la maison, les nommant personnel­

lement, demandant que leur cœur soit changé, comme

l’avait été le sien, afin qu’ils n’aient pas un jour peur

de mourir.

» Masuinga me montra avec fierté, mais avec tristesse,

une robe qu’elle avait faite pour elle d’un tissu qu’Uyun-

gara lui avait acheté. C’était très inhabituel, car parmi les

Jivaros la *shuartica* veut que les hommes fassent la

couture. Elle était triste parce qu’elle avait presque terminé

la robe; ses mains n’auraient plus rien à faire, et rien ne

remplirait plus ses heures longues et vides.

» Cela me fit penser à toutes les robes pour les enfants

de nos écoles qu’il fallait coudre avant le commencement

du trimestre prochain. Je demandai à Masuinga si elle

n’aimerait pas faire un peu de couture pour nous. Elle

accepta avec joie, et je lui promis d’envoyer l’étoffe, les

ciseaux et le fil. Son visage s’éclaira lorsqu’elle parla de

faire la première robe pour sa petite amie chrétienne, qui

avait été un tel réconfort pour elle. Je remarquai qu’Uyun-

gara brillait par son absence. Masuinga me dit avec

franchise qu’il était à la recherche d’un sorcier qui serait

assez puissant pour la guérir. Je lui rappelai alors la scène

224

AU PAYS DES JIVAROS

à Shell Mera, et comment j’avais été convaincue de la

conversion d’Uyungara. Elle secoua la tête avec lenteur.

» — Il n’est pas vraiment devenu un enfant de Dieu,

» dit-elle. 11 vous a dit cela afin que vous pensiez du bien

» de lui et que vous me donniez davantage d’aide. Mais

» il n’a en rien changé ses vieilles habitudes.

» Elle me demanda de prier pour lui. Mais, davantage

encore, elle désirait mes prières pour son jeune fils,

Wachapa, qui serait bientôt privé de ses soins.

» — Je désire que Wachapa apprenne le chemin de

» Dieu. Il est assez âgé maintenant pour aller à votre

» école: mais son père ne le voudra pas. 11 est décidé à lui

» enseigner la *shuartica,* afin qu’il devienne un vaillant

» guerrier, un guerrier qui tuera, boira et aura beaucoup

» de femmes. Mais ce n’est pas ce que je veux. Je veux

» qu’il apprenne la Parole de Dieu et devienne un *Tins*

*Shuara.*

» Assise et écoutant cette femme jivaro étendue sur la

daie de bambou, dans l’obscurité de cette pièce enfumée.

e compris que je n’avais jamais été en présence de quel-

u’un qui fût plus près du Seigneur. Le Ciel était pour

-lie une réalité, et elle y était presque.

» Je regrettais de n’avoir ni l’aptitude, ni les instru­

ments pour la soulager de ce fardeau de liquide qui avait

de nouveau distendu son abdomen à des limites incroyables.

Avant mon départ, Masuinga me fit promettre de revenir

une semaine plus tard, le mercredi suivant, pour l’aider.

Je fis volontiers cette promesse. A ce moment, je ne voyais

aucune raison de ne pouvoir la tenir. Gladis et Bill

étaient attendus à Macuma cinq jours après. J’étais cer­

taine que Gladis viendrait avec moi faire cette simple

opération.

» Un jour ou deux après mon retour, je fut consternée

d’apprendre par la radio que les Gibson seraient retenus

quelques jours de plus. Comment pourrais-je maintenant

L/\ SHUARTICA COMMENCE À CHANCELER

225

tenir ma promesse ? Je me représentais Masuinga étendue

sur sa claie de bambou, ayant une foi parfaite dans le

Seigneur et en moi, et attendant en vain, heure après

heure, ma venue. Elle pouvait mourir avant le retour de

Gladis.

» La prière était tout ce qui me restait. « Oh ! Dieu !

» m’écriai-je, envoie quelqu’un avant la fin de la semaine,

» quelqu’un qui puisse soulager Masuinga avant qu’il ne

» soit trop tard. » La réponse vint d’une façon inattendue.

Deux jours avant la fin de la semaine, au rendez-vous

régulier du matin par radio, le Dr Fuller m’envoya un

message de Quito disant qu’il avait un ami des Etats-Unis

à qui il désirait montrer un peu du travail médical

accompli parmi les Indiens de la jungle. Il demandait s’ils

pouvaient venir en ce moment et s’il y avait des Indiens

ayant particulièrement besoin des soins d’un médecin. La

réponse aux deux questions fut rapide et affirmative, et

une prière d’actions de grâces monta de nos cœurs.

» Nous nous confiions aussi au Seigneur pour le temps.

Le mercredi se leva, clair et sans nuages, et bientôt nous

aperçûmes l’avion jaune de la MAF au-dessus des arbres.

11 amenait le Dr Fuller et son ami, M. John Copley, d’Oley,

en Pennsylvanie. Le docteur avait le trocart dans sa poche

et des chaussures de tennis pour la marche dans la jungle.

M. Copley insista pour venir malgré ses soixante ans et

son manque d’expérience avec la boue de la jungle. Ses

connaissances en herbes médicinales et ses commentaires

sur les plantes de la jungle animaient notre voyage.

» Nous avons trouvé Masuinga encore plus grosse que

lorsque je l’avais vue la dernière fois. Elle nous accueillit

en souriant et chercha ma main, paraissant savoir que

Dieu nous avait rendus capables de remplir notre promesse.

» Le Dr Fuller s’assit sur la claie de bambou et ouvrit

sa sacoche noire. L’auditoire habituel d’enfants nus et

d’indiens aux longs cheveux se forma autour de nous

226

AU PAYS DES JIVAROS

pour regarder. Il fit l’incision et introduisit le trocart

sans difficulté. M. Copley tenait un grand pot d’argile,

que l’on remplit trois fois avant que le liquide ne cessât

de couler. Ensuite, après un court service, nous partîmes

pour la maison. Mission accomplie. Cœurs satisfaits. Pro­

messe remplie.

» Trois semaines plus tard, juste après Noël, Gladis

et moi fîmes le projet de rendre à nouveau visite à cette

femme chrétienne.

» — Nous irons mardi prochain, dis-je, dès que nos

enfants seront retournés à l’école à Quito.

» Mais, le vendredi, un messager indien vint à Macuma.

11 apportait la nouvelle de la mort de Masuinga. Cette

fois-ci, c’était vrai.

» — Est-elle morte comme le reste de votre peuple ?

demanda Frank au jeune homme qui semblait effrayé à

la mention même du mot mort.

» — Non, dit enfin l’Indien. Ce fut très étrange ;

Masuinga mourut d’une manière différente. Elle n’avait

» pas peur. Lorsque nous l’avons entendue dire: « Je

» meurs », nçus nous sommes rassemblés autour de son

» lit pour regarder. Mais elle ne cria ni ne pleura, comme

» d’autres l’avaient fait. Elle ferma les yeux et sourit. Elle

» dit seulement: *Shiir jeajai* (je suis magnifiquement arri-

» vée). Ce fut tout. »

» Nous ne pouvions être peinés que Masuinga eût été

délivrée de son corps déformé. La connaître avait été

une bénédiction, et c’était un réconfort de penser que nous

la reverrions.

» Masuinga aurait été heureuse de savoir que le petit

Wachapa quitta la maison d’Uyungara avec sa grand-

mère peu après et ne revint jamais vivre avec son père.

L’enfant et sa grand-mère habitent maintenant près de la

mission. Wachapa, qui devint chrétien, a dès lors fréquenté

régulièrement notre école.

LA SHUARTICA COMMENCE À CHANCELER 227

» Par le témoignage de Masuinga sur son lit de mort,

plusieurs Jivaros, hommes, femmes et enfants, sont venus

à la connaissance de Christ et ont été libérés de la peur

de la mort qui les terrifiait depuis si longtemps. Ce fut un

grand triomphe sur la *shuartica. »*

CHAPITRE XV

TÉMOIGNAGE DU SAINT-ESPRIT

*Mais maintenant en Jésus-Christ, vous*

*qui étiez jadis éloignés, vous avez*

*été rapprochés par le sang de Christ.*

Ephésiens 2:13.

L’heure était venue, pour nos Jivaros chrétiens de

Macuma, de porter l’Evangile aux *Atshuaras.* Mais ils

ie pouvaient y aller à pied, car ils craignaient Catani et

ous n’avions pas d’avion pour les transporter.

Au début de mai 1956, on nous avertit que l’avion de

remplacement était arrivé. Johnny Keenan et Hobey

Lawrence étaient à notre disposition comme pilotes; tous

deux désiraient faire l’expérience d’un vol jusqu’aux

avant-postes et atterrir sur les pistes courtes et rudes. Nous

pouvions maintenant continuer notre mission.

Un dimanche matin, à Macuma, à la fin du service,

je demandai aux Indiens qui s’intéressaient à l’enseigne­

ment de la Parole de Dieu aux *Atshuaras* de rester assis.

La plupart d’entre eux le firent.

Je leur dis:

— Depuis que le nouvel avion et les pilotes sont arrivés,

j’ai fait un tour avec eux pour rendre visite aux *Atshuaras.*

Tsantiacu et son peuple ont été heureux de nous voir. Ils

nous ont dit qu’ils aimeraient nous voir souvent afin de

pouvoir, eux aussi, connaître la Parole de Dieu. Mais je

TÉMOIGNAGE DU SAINT-ESPRIT

229

ne puis leur parler dans leur langue aussi clairement que

vous. Il vous appartient donc, en tant que chrétiens, d’aller

enseigner aux *Atshuaras* ce que vous avez appris de Christ.

Un silence se fit dans la pièce. Puis vint une explosion

de voix agitées:

— Viendras-tu avec nous, Panchu ? ou bien devrons-

nous y aller seuls ?

— Il n’y a pas de *Tius Shuaras* (de chrétiens) parmi

eux. Ils nous tueront peut-être.

— Catani habite entre nous et les *Atshuaras.* Il a dit

son intention de tuer Tsantiacu. Si Catani découvre que

nous allons chez le chef, il nous attaquera aussi.

Je levai la main pour demander du calme.

— Ecoutez ! dis-je. Je vous dirai ce qui s’est passé entre

Tsantiacu et moi. Cela calmera peut-être vos craintes. Je

lui ai dit:

» — Tu penses que seuls des étrangers comme moi con-

» naissent Dieu ? Mais tu te souviens d’Icam, qui vint vous

» rendre visite ? Je veux que tu entendes parler davantage

» de la Parole de Dieu par d’autres *Tius Shuaras,* comme

» Icam. Si je t’en envoie pour te rendre visite, tu ne vas

» pourtant pas les tuer parce qu’ils furent un jour tes

» ennemis ?

» Tsantiacu m’a regardé d’un air solennel et m’a dit

sans hésitation:

» — Maintenant, ils ne sont plus nos ennemis. Ils sont

» le peuple de Dieu. Nous ne les tuerons pas. .

» Je lui ai demandé s’il vous recevrait chez lui, vous

nourrirait et prendrait soin de vous. Il m’en a donné

l’assurance. Il m’a averti seulement qu’il ne faudrait pas

partir à la chasse ou en visite, car d’autres *Atshuaras* qui

ne vous connaissent pas pourraient tirer sur vous.

» L’avion vous conduira au pays de Tsantiacu. J’irai

avec vous, mais je ne resterai pas longtemps. Maintenant,

qui me dira: « Je veux y aller ? »

230

AU PAYS DES JIVAROS

Il y eut un bourdonnement de conversations embarras­

sées. Les uns avaient peur de prendre l’avion; d’autres

craignaient ce qui pourrait leur arriver. Enfin Naicta,

celui qui nous avait accompagnés, Keith et moi, à notre

premier voyage, et Ramon s’offrirent pour y aller.

Quelques jours plus tard, je m’envolai avec eux vers les

*Atshuaras* et les présentai à leurs ennemis d’autrefois.

Ramon et Naicta étaient des *Mura Shuaras* de la vallée

de l’Upano, dont les habitants n’avaient jamais été amis

avec les *Atshuaras.* Je dis carrément à Tsantiacu que

Naicta avait pris part à l’expédition guerrière qui, des

années auparavant, avait tué son parent Chiriapa.

Les deux hommes et le chef se saluèrent sans aucune

trace de crainte ou de méfiance. Au lieu de fusil, ils appor­

taient des copies de cantiques et de passages de l’Ecriture.

Puis je retournai à Macuma, laissant les hommes compter

ceux qui avaient entendu parler de Christ et ensuite ceux

qui ne le connaissaient pas encore.

Cinq jours s’écoulèrent avant le retour de l’avion pour

les ramener chez eux. Alors que Johnny survolait la piste

d’atterrissage, il nous dit par radio qu’il pouvait voir

Ramon, Naicta et les *Atshuaras* se tenant par l’épaule.

Une heure plus tard, les Jivaros descendirent de l’avion

à Macuma, chargés de cadeaux : magnifiques ornements

de plumes, perroquet vivant et du porc rôti. Ils nous

souriaient en s’exclamant:

— Déjà beaucoup d’entre eux désirent devenir chrétiens.

Nous savions avec quelle facilité les Indiens peuvent

dire: « Oui, je veux devenir un enfant de Dieu. » Cepen­

dant, nous nous réjouissions avec les deux fidèles témoins.

Quelques jours plus tard, j’allai de nouveau rendre

visite à Tsantiacu. II essaya de me dire avec embarras

qu’il devenait comme les enfants de Dieu. Mais il reconnut

qu’il avait été récemment avec ses hommes pour une

expédition guerrière.

TÉMOIGNAGE DU SAINT-ESPRIT

231

— Nous n’avons tué personne, me dit-il avec fierté.

Vous et les chrétiens de Macuma nous avez enseigné que

la Parole de Dieu dit: « Tu ne tueras pas. » Aussi, nous

avons seulement capturé quelques-unes de leurs femmes

et les avons ramenées dans nos pirogues pour les remettre

à nos gens.

J’avais envie de pleurer et de rire en même temps.

Quelle absurdité de penser que capturer et vendre des

femmes puisse être une pratique chrétienne acceptable,

même si c’est moins grave que de tuer. C’était cependant

un signe qu’il commençait à éprouver à sa façon quelque

conception du péché.

A une autre occasion, Tsantiacu, fort agité, me demanda

de l’aider à apprendre à prier.

— Je sais que Dieu est puissant, dit-il, et j’ai besoin

de son aide.

Je lui demandai pourquoi.

— Je reçois des menaces de mes ennemis, répliqua-t-i)

J’entends dire qu’ils préparent un raid pour nous tue

Mon fusil est prêt. Mais tu nous dis que les *Shuaras* a

Dieu ne tuent pas. Si je dois me défendre, il faut que j’aie

l’aide de Dieu. Je veux apprendre à prier.

Je ne saurais dire si Tsantiacu voulait obéir à Dieu

quoi qu’il arrive, ou s’il voulait simplement la puissance

de Dieu pour l’aider à sortir d’une mauvaise situation.

Je priai donc avec lui, demandant à Dieu d’empêcher les

tueurs d’atteindre la maison de Tsantiacu. Je lui dis de

continuer à prier, que je reviendrais au bout de deux lunes

et que, pendant ce temps, Dieu interviendrait pour qu’il

n’ait pas à se servir de son fusil.

Deux mois plus tard, Tsantiacu me dit d’un air de

triomphe que ses ennemis, les *Atshuaras* du fleuve Copa-

taza, n’avaient jamais atteint sa palissade. On avait appris

qu’ils s’étaient mis en route, puis avaient soudain fait

demi-tour, alors qu’ils avaient parcouru la moitié du trajet.

232

AU PAYS DES JIVAROS

Cela parut convaincre Tsantiacu que Dieu pouvait

répondre à la prière.

Je demandai un jour à Tsantiacu, à brûle-pourpoint,

s’il était devenu un *Tius Shuara.* Je le fais rarement avec

les Indiens, parce qu’ils-sont enclins à répondre affirma­

tivement, dans l’intention de plaire. Il vaut mieux attendre

avec patience qu’ils expriment d’eux-mêmes leur change­

ment de cœur. Mais je lui posai la question parce que je

désirais savoir ce qu’il avait compris de l’Evangile. 11 me

regarda un moment, puis il répondit:

— Oui, j’ai demandé au Fils de Dieu de venir dans

mon cœur. Mais il ne l’a pas fait.

Je sus alors qu'il n’avait pas encore compris le chemin

du salut.

Après cette première visite courageuse de Naicta et de

Ramon, d’autres Indiens de Macuma allèrent chez les

*tshuaras* pour leur parler de Christ. Parmi eux, il y

ait Chumpi et Chingasu qui, à plusieurs reprises, restèrent

. pendant des semaines.

D’habitude, chez les Indiens, les hommes se conver­

tissent les premiers. Mais, dans ce cas, la plupart des

femmes devinrent chrétiennes avant les hommes, en

grande partie à cause du travail magnifique de Chingasu.

Elle rassemblait un groupe de femmes *Atshuaras* autour

d’elle et commençait ainsi sa leçon:

— Je suis une femme *shuara* et je n’ai jamais entendu

parler de Dieu dans ma jeunesse. Je ne suis jamais allée

à l’école et je ne sais pas lire. Mais je sais que Dieu

m’aime. Il m’a sauvée de mon péché. Parce que Christ

est dans mon cœur, je suis heureuse. Même celles d’entre

vous qui sont vieilles comme moi, et qui ne sont jamais

allées à l’école, peuvent apprendre à connaître Dieu et

trouver le bonheur en donnant leur cœur à Christ.

La leçon claire et vibrante de Chingasu gagna beaucoup

de convertis. La nièce de Tsantiacu, Mamatu, fut la pre­

TÉMOIGNAGE DU SAINT-ESPRIT

233

mière à être sauvée. Quand plus tard je retournai leur

rendre visite, d’autres dans la maison me dirent avec

crainte que Mamatu était devenue une *Tikishmamtai-*

*cawaru* (qui a plié le genou).

— Elle s’agenouille et prie toute seule chaque jour,

me dirent-ils. Nous aimerions pouvoir le faire. Mais nous

ne savons pas comment.

Un à un, à la suite de visites successives des chrétiens

de Macuma, beaucoup d’entre eux se convertirent.

J’ai longtemps essayé de persuader le chef Tsantiacu

de venir à Macuma voir les chrétiens et leur église. Mais

il fallait compter sur Catani. Tsantiacu faisait remarquer

que parcourir pendant cinq jours la piste donnerait à son

vieil ennemi trop d’occasions d’en finir avec lui.

Je promis d’envoyer l’avion pour lui, ce qui sembla

vaincre ses hésitations. Comme je ne pouvais partir moi-

même, j’enregistrai un message que Hobey pourrait fair

entendre en atterrissant:

« Ici, Panchu. N’aie pas peur. Assieds-toi calmemen

dans l’avion, et tu seras bientôt à Macuma; et tu écouteras

la Parole de Dieu avec beaucoup de *Tins Skuaras.* Ils ne

sont pas tes ennemis. Ils t’aiment et veulent t’aider à

connaître Dieu. Viens sans crainte ! »

Mais la réaction de Tsantiacu fut inattendue. Sa vieille

superstition indienne le reprit. Il était mystifié par la voix

venant du petit magnétophone de Hobey. Il croyait à

quelque tromperie de la part de ses ennemis pour le séduire

et l’éloigner de chez lui, afin de pouvoir le tuer.

Le pauvre Hobey était sur le terrain sans autre possi­

bilité de communiquer que par des gestes pour encourager

ce chef obstiné qui refusait de venir. Il m’appela par radio

et me demanda ce qu’il devait faire. Je lui dis de passer

les écouteurs à Tsantiacu et de me laisser lui parler. Hobey

obéit. Tsantiacu avait déjà téléphoné, et cela ne l’effrayait

pas. Après beaucoup de persuasion, je finis par le con­

234

AU PAYS DES JIVAROS

vaincre que c’était vraiment Panchu qui lui parlait et qu’il

ne courait aucun danger en prenant l’avion.

Le chef laissa les écouteurs et disparut dans sa maison.

Il resta absent pendant quarante-cinq minutes, et le pilote

impatient se demandait ce qui se passait. Lorsque enfin

il revint, c’était un Tsantiacu tout différent. Il avait le

visage peint de manière sensationnelle, avec des alter­

nances de lignes droites et de lignes brisées. Sa longue

chevelure était décorée de plumes de toucan aux couleurs

éclatantes. Il avait échangé ses vêtements ternes et sans

forme contre un *itipi* propre, neuf, rayé de noir et de

blanc. Sur la poitrine, il portait des rangées de petits

miroirs ronds et étincelants, maintenus en place par une

ceinture étroite. Il était impressionnant !

La femme préférée de Tsantiacu et son fils unique

étaient là aussi, dans leurs plus beaux atours de cérémonie

et le visage peint. Selon toute évidence, ils s’attendaient

prendre l’avion avec lui. Hobey me demanda deux fois

ar radio d’autres instructions. Je réfléchis une minute

;t puis lui dis de les emmener tous, s’il pouvait, dans la

limite du poids.

Dans les minutes qui suivirent, Tsantiacu franchit des

siècles. Il monta fièrement dans l’avion et accrocha la

ceinture de sécurité avec l’assurance d’un diplomate ayant

beaucoup voyagé. Tandis que l’avion s’élevait dans le ciel,

il riait bruyamment et se livrait à un déluge de paroles;

puis il commença à chanter un des hymnes qu’il avait

appris pour se préparer à la rencontre avec les *Tins*

*Shuaras.* Regardant au-dehors, il montrait du doigt chaque

rivière et chaque chaîne de montagnes, les reconnaissant

toutes au passage.

Lorsque l’avion décrivit un cercle pour atterrir à

Macuma, il criait aux gens qui étaient dans les maisons

au-dessous de lui, dans l’espoir d’être entendu, comme il

avait entendu ma voix venant de l’avion.

TÉMOIGNAGE DU SAINT-ESPRIT

235

Les quelques premières heures de ce week-end à Macuma

furent heureuses pour le chef. Il écoutait les témoignages,

priait et chantait avec les Jivaros qui, sans les enseigne­

ments de Christ, auraient encore été ses ennemis. Cette

idée m’impressionna quand je le vis assis à côté de Man-

gash, dont la poitrine portait encore les cicatrices des

balles du fusil de Tsantiacu.

Puis, le samedi, vint une rumeur troublante selon

laquelle Catani était entré dans la jungle en traversant le

fleuve et menaçait de tuer le chef *atshuara.*

Lorsque la nouvelle atteignit Tsantiacu, il devint

furieux. Il cria, tapa du pied et brandit son fusil. Il énu­

méra des exemples où les membres de sa famille avaient

été tués par Catani, ou morts à cause de ses malédictions

à leur égard. Le chef nous reprocha vivement de l’avoir

amené ici et exposé au danger.

Nous avions inscrit au programme un service de bap­

têmes dans le fleuve pour cet après-midi-là, et nous étions

heureux de montrer à Tsantiacu comment les chrétien

étaient baptisés. Mais, pour atteindre l’endroit choisi, i

fallait suivre à pied une courte piste de jungle. S’il y avau

quelque vérité dans la rumeur, cela donnerait à Catani

ou à ses hommes une trop bonne occasion. Alors, à regret,

nous avons laissé le chef à la maison, tandis que nous

descendions tous vers le fleuve.

Le matin suivant, on apprit que les rumeurs étaient

fausses. Tsantiacu respira et recommença à se réjouir.

Il fut particulièrement impressionné par l’église *shuara.*

11 avait entendu parler, nous dit-il, de ce bâtiment utilisé

uniquement pour penser à Dieu et apprendre à connaître

davantage sa Parole, une maison où personne ne dormait

ni ne mangeait. Mais il n’avait pas cru qu’il pût y en avoir

une en un tel lieu, jusqu’à ce qu’il la vît de ses propres yeux.

Juste avant de monter dans l’avion qui ramènerait la

famille *atshuara* chez elle, Tsantiacu dit avec conviction:

236

AU PAYS DES JIVAROS

— Un jour, nous construirons une église pour notre

peuple.

Nous avons vu d’autres fruits du travail missionnaire

de nos Indiens parmi les *Atshuaras* lorsque, l’automne

suivant, sept de leurs garçons, et parmi eux le propre fils

de Tsantiacu, se présentèrent pour suivre notre école à

Macuma.

Nous avons d’abord était inquiets. Nos garçons jivaros

accepteraient-ils les nouveaux venus ? Ou se moqueraient-

ils de leur longue chevelure, de leur corps nu et de leur

dialecte aux consonances bizarres ? Nos craintes n’étaient

pas fondées. La plupart des garçons traitèrent les

*Atshuaras* comme leurs meilleurs amis. Ils les aidèrent à

apprendre les règles de l’école, leur enseignèrent leurs

jeux, et ils étaient prêts à prendre leur parti lorsque

quiconque les maltraitait. Un seul *Mura Shuara* persistait

à les tracasser, reflétant l’attitude de son père, et je dus

le renvoyer chez lui. Les garçons *atshuaras* se montrèrent

très aptes à l’étude. A la fin de l’année, la plupart d’entre

eux étaient devenus chrétiens et avaient appris de nom­

breux cantiques et versets des Ecritures. Ils revinrent chez

eux bien équipés pour aider leur peuple à connaître le

Seigneur.

Quelques mois plus tard, en février 1957, alors qu’Ernest

Johnson visitait les *Atshuaras* avec moi, il se produisit un

fait pour lequel j’avais longtemps prié. Nous venions de

terminer un service chez Tsantiacu. Comme nous nous

préparions à nous coucher, je me sentis touché à l’épaule.

Me retournant, je vis le chef debout devant moi.

— Panchu, dit-il avec douceur, j’ai besoin de fléchir

le genou. Je désire que Dieu me pardonne les nombreuses

choses mauvaises que j’ai faites. Je désire qu’il me donne

la force de vaincre le Démon.

Alors là, nous nous sommes agenouillés ensemble. Il a

parlé directement à Dieu comme il m’avait parlé, deman­

TÉMOIGNAGE DU SAINT-ESPRIT

237

dant son pardon et son secours. Tandis que je priais, j’en­

tendis deux autres voix masculines s’élever vers Dieu en

langue indigène. Je compris que deux autres *Atshuaras*

étaient devenus chrétiens, ce soir-là.

Lorsque nous nous sommes relevés, nous étions entourés

des femmes de la maison:

— Tsantiacu est devenu un *Tikishmamtaicawaru !*

criaient-elles avec bonheur, lui et ses hommes ont fléchi

le genou.

Marie m’accompagna un an plus tard dans un de mes

voyages chez les *Atshuaras* et elle écrivit ses expériences

à nos quatre aînés à l’école à Quito:

« Mes très chers enfants,

» Je vous écris, assise sur une claie de bambou, dans

la grande maison. Un petit garçon indien, portant des

shorts assez grands pour aller à son père, est debout à

côté de moi, la bouche ouverte, et il m’observe. Les bras

me brûlent et me démangent, à cause des piqûres de

minuscules moustiques. J’ai par tout le corps, même sous

mes vêtements, des démangeaisons provenant de piqûres

d’insectes. Les yeux me brûlent et sentent la fatigue à

cause de la fumée constante dans l’air.

» Je suis dans la plus grande maison de la jungle que

j’aie jamais vue, presque aussi grande qu’une tente de

cirque. Il doit y avoir quinze lits contre le mur extérieur,

et un au milieu de la pièce, pleine de chiens grognons et

galeux; il y a aussi un singe grand et laid. Onze

femmes, et douze enfants et trois hommes sont là main­

tenant.

» Papa et moi sommes arrivés hier à midi. Tsantiacu

n’est pas chez lui. On nous a dit qu’il est parti en visite

avec ses deux plus jeunes femmes, et l’on ne sait quand

il reviendra. Après le départ de l’avion, nous sommes allés

à pied jusqu’à la maison. Papa est parti faire des visites

avec deux hommes. Des femmes rassemblées autour de

238 AU PAYS DES JIVAROS

moi me fixent du regard en riant et touchent mes cheveux

et mes vêtements.

» J’ai remarqué la plus vieille femme du groupe, et j’ai

appris le nom du petit enfant debout à côté de moi. J’ai

demandé à la plus âgée de me dire le nom des autres.

Les Indiens n’aiment jamais vous dire comment ils se

nomment. Vous devez toujours l’apprendre de quelqu’un

d’autre. Après avoir répété ces noms bizarres jusqu’à

bien les savoir, j'ai questionné ces femmes sur leur mari

et leurs enfants.

» Les maris de six d'entre elles sont vivants; quatre

sont veuves, et une est *ajapamu.* Cela veut dire qu’elle

est rejetée, ce qui ressemble à être divorcée. Son mari vit

encore avec ses trois autres femmes, mais les femmes

m’ont donné l’impression qu’il tuerait sans doute le nou­

veau mari si elle essayait de se remarier. Elle paraît bien

jeune pour avoir de tels ennuis. On me dit qu’elle a perdu

un bébé. Elle se nomme Antri.

» Les maris des veuves ont tous été tués par leurs

ennemis; aucun n’est mort de mort naturelle. On me dit

que ces femmes sont venues chez Tsantiacu pour entendre

la Parole de Dieu, mais je pense qu’elles disent cela pour

me faire plaisir. Je crois qu’il les a amenées ici pour les

protéger.

» Une de ces femmes a un bébé, un garçon. Elle a dû se

raser la tête en signe de veuvage et de chagrin quand son

mari fut tué. Le bébé d’une autre est une fille aux mêmes

yeux timides et mêmes joues bouffies que sa mère, et aux

cheveux hirsutes. Leurs visages sont sales des mêmes taches.

» Lorsque je demandai à une troisième veuve si elle

avait toujours vécu dans cette maison, elle se mit à rire

et dit:

» — Oh ! non ! Je ne suis que le rebut des *Atshuaras.*

» Ils m’ont rejetée.

» — Ils ? Qui sont-ils ? demandai-je.

TÉMOIGNAGE DU SAINT-ESPRIT

239

» — Ceux d’en aval. Mon mari a donné nos filles en

» mariage à Chiipa. Après que mon mari eut été tué, je

» pensais que j’irais habiter avec mes filles, mais elles ne

» me voulurent pas. Elles craignaient que leur mari ne

» m’aimât et ne m’épousât aussi. Les amis de mon mari

» ne voulurent pas, eux non plus, me permettre de rester

» avec eux. Ils craignaient, si je restais, d’être eux aussi

» tués par ceux qui avaient tué mon mari. Tout le monde

» avait peur. J’étais toute seule. Je n’avais pas d’endroit

» où aller, personne ne me voulait. Alors mon oncle Tsan-

tiacu m’a amenée ici.

» — Viens, me dit-il; tu apprendras une nouvelle façon

de vivre ; celle de Dieu, et tu seras heureuse. »

» Les femmes me disent que tous les adultes dans cette

maison sont maintenant devenus chrétiens. Ils chantent

et prient, et ils ont apparemment renoncé à faire des plan?

de guerre et à appeler des sorciers.

» Deux hommes viennent d’arriver. Le petit garçon

qui me regarde écrire me dit qu’ils chassent depuis sept

jours et qu’ils ont rapporté deux porcs sauvages à écorcher

et à rôtir. Un des deux hommes est Shuunta, parent éloigné

de Tsantiacu. Shuunta était sorcier, mais il dit qu’il est main­

tenant chrétien. Lorsqu’il était sorcier, il buvait le *natema* et

invoquait les esprits mauvais. Il ne le fait plus, mais, a dit

une femme, il a toujours les puissantes flèches du sorcier en

lui. La dernière fois que son bébé fut malade, il posa les mains

sur l’enfant et pria Dieu. Il ne but ni *tsaangu* ni *natema,* et

n’appela pas les esprits mauvais. Et le bébé fut guéri.

» Papa et les autres hommes sont entrés à la maison

et les femmes nous apportent de la nourriture. Je remets

donc à demain la suite de ma lettre. »

« Macuma, une semaine plus tard.

» Je veux vous raconter la fin de notre visite aux

*Atshuaras.* Lorsque les chasseurs indiens entrèrent dans

240

AU PAYS DES JIVAROS

la maison, les hommes assis sur leur *c il tanga* firent un

cercle autour de la nourriture que les femmes leur ser­

vaient. Ils courbèrent tous la tête et. d'une voix forte,

un homme nommé Tucupe remercia le Seigneur pour sa

bonté. Ils ne nous regardèrent ni avant d'avoir prié, ni

après l’avoir fait. Nous ne pouvions donc penser qu’ils

essayaient de nous impressionner. Lorsque je fis des

remarques à l’une des femmes à ce sujet, elle dit:

» — Oh ! Ils remercient toujours le Seigneur avant

» de manger.

» Le vendredi matin, la plupart des hommes et des

femmes allèrent au travail avec papa pour allonger la

piste d’atterrissage. Je restai à la maison avec la séduisante

épouse de Tayujinta et je la regardai teindre des chemises

et des blouses. Je savais que les Indiens teignaient leurs

vêtements quand ils étaient tachés, mais je ne les avais

jamais vu le faire. Je supposais que, comme nous, ils les

faisaient bouillir; mais elle se servit simplement d’eau

froide mélangée aux feuilles d’une certaine plante qui

lui donnait la couleur du jus de raisin. Après avoir plongé

plusieurs fois les vêtements dans la teinture, elle les

pressait autant qu’elle pouvait et puis les étendait sur

les toitures des poulaillers pour les faire sécher. A dis­

tance, on aurait dit des gens couchés là !

» Comme nous allions à la piste d’atterrissage, elle me

montra la plante dont elle s’était servie. Elle écrasa

quelques feuilles entre ses dents pour en exprimer le jus.

11 était gris d’abord, mais devint bientôt violet foncé.

» — Nous l’employons comme vous employez le savon,

» dit-elle; ainsi, les vilaines taches ne se verront plus.

» Le soleil était si chaud que j’aurais souhaité avoir

de la limonade pour papa. Mais je pensai à quelque chose

de presque aussi bon. Avec un couteau et aidée de deux

petits garçons, je cueillis plusieurs papayes et les pelai.

Une feuille étalée sur une grosse branche servit de table;

TEMOIGNAGE DU SAINT-ESPRIT

24 J

le fruit juteux était doux et étanchait bien la soif. Je

pensai que les Indiens l’apprécieraient aussi, et papa dit

que je devrais leur en offrir. Je servis d’abord les hommes

les plus importants, comme font les femmes indiennes,

et puis tous les autres. Elles riaient. Je devinais que cela

les amusait de voir « la mère blanche », comme elles

m'appellent, les servir. Les hommes taquinaient les femmes,

disant qu’ils devraient, eux aussi, apprendre à les alimenter

lorsqu’elles travaillaient. Certaines étaient trop gênées

pour manger devant les hommes.

» Peut-être est-ce en cueillant la papaye que j’attrapai

des chiques; quoi qu’il en soit, les piqûres que je ressens

encore ici à Macuma me rappellent que j’ai rendu visite

aux *Atshuaras.*

» Toi, Timmy, aurais aimé leurs animaux favoris. Ils

avaient des chiens, des singes, des oiseaux et un petit

porc sauvage. Son museau était plus long que celui des

porcs que nous connaissons, et il avait de plus longues pattes

et des poils raides et durs. Les femmes le nourrissaient

de leur bouche et il les suivait partout. Les garçons avaient

apprivoisé un jeune tapir et l’avaient remis en liberté.

Chaque soir, il se montrait dans l’un des jardins pour être

nourri et caressé.

» La chose la plus émouvante était la manifestation de

la puissance de Dieu dans la vie de ces gens. Nous avions

des services pour eux le matin, l’après-midi et le soir,

mais ils ne semblaient jamais en avoir assez ! A la nuit

close, quand tous les lits étaient pleins *d'Atshuaras* endor­

mis, nous en entendions plusieurs prier et Tucupe chanter.

avant de nous endormir.

» Vendredi après midi, Chiip est venu nous voir, ame­

nant avec lui ses deux femmes, petites et grosses, et six

chiens. Quand ils entrèrent dans la maison, la femme de

Shuunta soulevait une poussière suffocante en essayant,

à grands coups de balai, de débarrasser le sol de toutes

242

AU PAYS DES JIVAROS

les saletés et de tous les détritus. J’avais hâte de sortir.

mais, ne voulant rien manquer, je restai pour observer.

» Tucupe commença par exhorter Chiip, qui n’est pas

chrétien, lui disant que, depuis qu’il l’était devenu lui-

même, le Seigneur avait rempli son cœur d’amour pour

tous, même pour ses ennemis.

» — Nous ne faisons plus la guerre, disait-il à Chiip.

» et vous ne la feriez plus si vous aviez un cœur nouveau.

» — Voudriez-vous tuer votre propre frère ou votre

» sœur ? continua-t-il. Bien sûr que non, parce que vous

» les aimez ! II en est ainsi quand on devient chrétien.

» Tout chrétien est votre frère et votre sœur, et tout

» incroyant peut aussi devenir votre frère et votre sœur.

» Mais nous, nous sommes encore des chrétiens nou-

» veaux. Nous avons peu appris sur Dieu. D’autres, comme

» Panchu, en savent beaucoup plus. C’est notre frère aîné,

» car il fut le premier à nous apporter la Parole de Dieu. »

» Puis les femmes vinrent s’asseoir sur le sol, et les

hommes alignèrent leurs *cutangas.* Tucupe cessa de parler

et s’assit aussi. Nous pouvions maintenant commencer le

service. J’avais ma flûte et je jouai quelques cantiques

avant de commencer à les chanter. Papa leur apprit celui

sur le brigand crucifié qui demanda à Christ de lui par­

donner. Ils le chantèrent plusieurs fois, mais ils craignaient

de l’oublier; aussi voulurent-ils le rechanter encore. Après

un court message, nous avons tous incliné la tête et tous,

excepté la femme sourde et les visiteurs, ont prié à haute

voix.

» Les femmes m’ont demandé de jouer encore de la

flûte, afin de pouvoir chanter.

» Lorsqu’elles retournèrent à leurs feux et à leurs bébés,

papa nous suggéra d’aller faire une promenade sur le

terrain d’atterrissage. Il était magnifique, surtout à la

clarté de la lune, et cela contrastait avec la grisaille de la

journée. De bonne heure, ce soir-là, nous avons observé

TÉMOIGNAGE DU SAINT-ESPRIT

243

l'embrasement d’un splendide coucher de soleil. Nous

étions émus de penser avec quelle prodigalité le Seigneur

répand sa beauté, même dans le coin le plus éloigné de la

jungle. Il n’est aucun lieu où l’on soit coupé de la présence

et de la puissance de Dieu. Tandis que nous contemplions

ces beautés, nous nous sentions chez nous et près du Sei­

gneur: et cela nous réchauffait le cœur.

» Mais nous ne devions pas jouir seuls de notre prome­

nade. Comme nous partions, Tucupe et plusieurs des

jeunes garçons vinrent en courant. Ils voulaient entendre

encore le chant du brigand sur la croix. Nous avons

ainsi longé le terrain d’atterrissage au clair de lune,

mêlant nos voix au chant de ceux qui, quelques années

auparavant, ne connaissaient rien du Seigneur.

» En revenant à la maison, nous sommes passés près

du jardin. Les arbustes de manioc s’élevaient à la hauteur

de l’épaule et les plants de patates couvraient la plui

grande partie du terrain. J’aperçus une femme et je mar

chai vers elle, tandis que papa restait avec les hommes

Comme je m’approchais d’elle, je vis qu’elle était à genoux

et priait. Je me suis agenouillée dans la poussière à côté

d’elle et j’ai prié avec elle. Cette vieille femme louait le

Seigneur qui l’avait sauvée, et elle implorait son aide

et sa protection pour son fils. A cette époque, il était parti

rendre visite à des parents, loin dans la jungle, et elle

craignait pour sa sûreté. « Mais même si mon fils devait

» mourir sur la piste d’une morsure de serpent, ce que je

» crains toujours, disait-elle, je veux T’aimer et me confier

» en Toi, sachant q.ue je reverrai Mayapruwa dans le Ciel. »

» Les larmes remplirent mes yeux en l’entendant, et

je me demandai si j’avais jamais entendu une prière plus

confiante. Tandis qu’elle continuait, ce jardin primitif

de la jungle devenait pour moi une terre sacrée, un lieu

où la communion avec Dieu avait donné la beauté de

l’âme à cette vieille Indienne au corps maigre et voûté.

244

AU PAYS DES JIVAROS

» Quand elle eut fini, elle me prit la main et me dit

qu’elle venait s’agenouiller là pour parler avec le Seigneur,

chaque soir quand il ne pleuvait pas. Alors que nous

retournions vers la maison, je lui ai demandé quand elle

était devenu chrétienne.

» — Il y a longtemps, lorsque Chingasu était ici, répon-

» dit-elle. Elle est vieille comme moi, mais elle m’a appris

» à m’agenouiller pour prier Dieu.

» De retour à la maison avec papa, je lui ai dit combien

ces chrétiens *atshuaras,* encore si peu instruits, m’avaient

aidée et encouragée. Ce séjour auprès d’eux fut une mer-

veilleuse expérience, et nous les quittâmes avec regret.

Ils nous ont supplié de rester plus longtemps avec eux

pour leur parler encore de la Bible, mais nous ne le

pouvions pas. Sachant que le Seigneur prend soin des

*Atshuaras,* nous prions pour eux et nous vous demandons

de prier pour eux, vous aussi.

» Nous vous aimons beaucoup et prions pour vous

chaque jour.

» Maman. »

CHAPITRE XVI

LA MISE À L’ÉPREUVE

DE TSANTIACU

*Nul ne peut servir deux maîtres.*

Matthieu 6: 24.

Quelques semaines plus tard, en avril 1959, je reçus

un message urgent : Tsantiacu désirait me voir. C’était

une bonne nouvelle, car nous avions été inquiets au sujet

du chef *atshuara.* Quelques-unes des femmes m’avaient

exprimé leur anxiété lors de visites précédentes. Il était

loin d’être ferme et de grandir dans sa nouvelle croyance.

— Tsantiacu n’est pas toujours heureux, m’avait dit

l'une d’elle. Quand il n’y a pas de *Tius Shuaras* pour nous

rappeler Dieu, il est facile d’oublier. Il vient ici plus

d’indiens du diable que de chrétiens de Macuma. Les

Indiens qui ne connaissent pas Dieu prononcent-ils de

belles paroles ? Non. Ils ne parlent que de sorciers et de

guerre. Quand Tsantiacu fait des visites, il essaie de

répandre la Parole de Dieu. Mais personne n’écoute.

» Dernièrement, des hommes sont venus d’aval parler

à Tsantiacu des guerres du sud. Son neveu préféré a été

tué, disent-ils, et ils veulent que Tsantiacu aille venger

sa mort. Ils essaient aussi de le pousser à tuer ses ennemis

tout proches, Timas et son frère Cashijintu, qui l’ont

menacé. Quand Tsantiacu écoute les Indiens du diable,

il devient furieux, et désire tuer. Puis il se souvient qu’il

est *Tikishmamtaicawaru* et ne veut plus faire le mal. »

246

AU PAYS DES JIVAROS

D’après ce que les femmes nous avaient dit, le chef

aurait pu déjà partir en guerre si le Seigneur n’avait placé

sur son chemin une série d’obstacles. D’abord, ses guer­

riers Shuunta et Tucupe, dont la foi chrétienne était plus

forte que celle de leur chef, refusèrent d’aller avec lui.

Puis il se fit mal à la jambe. Avant qu’elle ne fût guérie,

un commerçant vint pour des peaux de porcs. Tsantiacu

partit pour la chasse et oublia ses plans de guerre.

J’espérais raviver sa foi avant qu’il ne revînt à ses

vieilles habitudes.

Tsantiacu m’attendait.

— Panchu, dit-il, je vais partir visiter quelques-uns

de mes parents, loin vers le sud. Ces gens n’ont jamais

entendu les paroles merveilleuses du Livre de Dieu. S’ils

meurent sans connaître Jésus-Christ, ils iront certainement

vers le jugement éternel. Aussi, je désire ramener les

veuves et les orphelins de mon neveu qui a été assassiné.

Je désire que tu viennes avec moi prêcher l’Evangile à

mes parents. Sois prêt quand deux lunaisons se seront

écoulées.

Ces mots me remplirent de joie. Je désirais depuis

longtemps atteindre ces Indiens plus éloignés qui n’avaient

jamais entendu parler de Dieu. Mais il eût été trop dange­

reux pour moi d’y aller seul. J’avais besoin qu’un *Shuara*

connu d’eux m’accompagne. Je me proposais de suggérer

un tel voyage à Tsantiacu. Mais il valait mieux que l’idée

vînt de lui; en fait, qu’il ordonnât ce voyage.

A mon retour à Macuma, j’écrivis à Ralph Stuck, un

camarade missionnaire, qui avait dit une fois qu’il aimerait

faire avec moi un voyage de ce genre. Il me répondit que

cela l’intéressait toujours. Wampiu dit aussi qu’il vien­

drait aider pour la prédication et l’enseignement.

A la pleine lune, nous allâmes chez Tsantiacu.

Avant de nous séparer du pilote, il fallut décider du

moment du retour, car nous n’étions pas équipés pour

LA MISE À L’ÉPREUVE DE TSANTIACU 247

communiquer par radio. En questionnant Tsantiacu et ses

hommes, nous avions appris que le groupe le plus éloigné

de parents qu’ils voulaient visiter vivait non le long du

fleuve Huasaga, comme je l’avais supposé, mais à deux

jours de marche, dans une île. Je m’étais récemment

blessé un pied à Macuma, et il ne m’était pas possible

de marcher aussi longtemps. Après avoir beaucoup discuté

avec les Indiens, nous leur dîmes que nous les accompagne­

rions seulement jusqu’au premier campement *d'Atshuaras*

et que nous descendrions le courant avec eux pendant

trois jours. Ralph et moi resterions chez un vieil Indien

nommé Aiju, tandis que Tsantiacu et ses hommes péné­

treraient dans l’île. Nous avons donc fixé notre rendez-

vous avec le pilote chez Tsantiacu à onze jours plus tard.

Nous avons emballé vêtements, fil, couteaux et autres

marchandises d’échange dans des sacs de caoutchouc pou

les ranger dans la pirogue. Les femmes *atshuaras* étaien

occupées à tout préparer. Les hommes enroulaient le.

peaux de porc pour les vendre. Tsantiacu semblait encore

être troublé dans son âme.

— Plusieurs lunaisons se sont écoulées depuis qu’ils ont

assassiné mon neveu, dit-il. L’oublierons-nous ? Ses

femmes et ses enfants ne pleurent-ils pas toujours ?

— Mon fusil est nettoyé et prêt, dit le guerrier Shuunta.

Mais puis-je m’en servir contre ces tueurs ? N’ai-je pas

appris que les chrétiens ne tuent pas ?

— Ne devons-nous pas ramener les veuves et les orphe­

lins avec nous reprit Tsantiacu, changeant encore d idée.

Seront-ils ici à l’abri de leurs ennemis ? Ne voulons-nous

pas leur enseigner la Parole de Dieu et leur éviter ainsi

d’être perdus en enfer ?

Les deux hommes furent d’accord. Ils semblaient main­

tenant satisfaits de ce pian d’expédition.

J’avais pris mon hors-bord, qui était pour les *Atshuaras*

un jouet nouveau et merveilleux. Femmes et enfants nous

248

AU PAYS DES JIVAROS

suivirent jusqu’au fleuve et nous regardèrent l'essayer.

Nous en avons pris certains pour des essais de descente

et de remontée des rapides. Ceux qui étaient à bord

applaudissaient et criaient; ceux qui étaient restés sur la

rive réclamaient à cor et à cri leur promenade, comme

font des enfants pour monter à dos de poney. Notre

voyage semblait commencer dans un esprit d’insouciance.

Puis une remarque de Shuunta, qui avait observé le

hors-bord, jeta une ombre.

— Peut-être cette machine fera-t-elle trop de bruit.

(Il fronça les sourcils.) Pouvons-nous oublier qu’entre ici

et l’endroit où nous allons nous traversons le pays de nos

ennemis ? Timas et son frère, qui ont juré de nous tuer,

n’habitent-ils pas tout près du fleuve ? S’ils entendent ce

grand bruit quand nous descendrons le courant, ne se

mettront-ils pas en embuscade pour attendre notre retour?

Dans le silence qui suivit, Tucupe parla:

— Dieu nous a dit d’aller. Nous devons obéir. Par sa

r

issance, nous reviendrons sains et saufs.

Wampiu reprit le même thème quand il prêcha ce

jir-là.

— Dieu ne promet pas à ses enfants un chemin facile

vers le Ciel, dit-il aux *Atshuaras.* Mais 11 leur donne

toujours le courage de chanter et de prier, même en face

du danger.

Le matin suivant, il y eut des murmures parmi les

femmes: « Tsantiacu ne devrait pas partir. N’avez-vous

pas entendu dire que Timas parle ainsi ? Ne sera-t-il pas

facile de tirer sur lui ? N’est-il pas faible comme une

femme depuis qu’il est devenu un *Tius Shuara* ? Non,

Tsantiacu ne devrait pas partir. »

Sur la rive, les Indiens attendaient déjà, leurs fardeaux

sur le sol. Ils se tenaient debout, silencieux, se regardant

les uns les autres. Rapidement, je leur demandai de prier

tous ensemble. Après *Yamen* final, je ne leur donnai pas

LA MISE À L’ÉPREUVE DE TSANTIACU

249

l’occasion d’en dire davantage, mais entrai dans une

pirogue, tandis que Ralph s’installait dans l’autre. Les

Indiens suivirent. L’un d’eux nous poussa de sa perche:

nous étions partis.

Pendant les premières heures du voyage, les étendues

d’eau calme étaient trop petites pour pouvoir se servir du

moteur. Il fallut compter sur la perche. Mais bientôt nous

avons ligoté les deux pirogues l’une à l’autre avec des

lianes et les avons conduites avec le hors-bord.

Les Indiens oublièrent leurs craintes et nous avons passé

du bon temps, à chanter des cantiques ensemble, à bavar­

der et à rire.

Plus tard, une petite rivière se déversant dans le fleuve

Huasaga, celui-ci augmenta d’une manière considérable

en largeur et en profondeur.

— Le fleuve sera ainsi pendant longtemps, nous assura

Tucupe

— Oui, convint Shuunta, jusqu’au moment où nous

arriverons près de l’endroit où vivent Timas et Cashijintu.

En mentionnant ces deux noms, ses yeux sombres lan­

cèrent des signaux d’alarme.

Si je les encourageais à parler librement de Timas, cela

dissiperait peut-être la tension. Aussi demandai-je aux

Indiens à quelle distance du fleuve il habitait. Malheu­

reusement, Shuunta n’avait pas une façon précise de

mesurer les distances. Il calculait les longues distances par

le nombre de nuits passées à dormir sur la piste, et les

petites selon les opinions ou les circonstances.

Certains des *Atshuaras* semblaient penser que la maison

de Timas était assez loin, tandis que d’autres pensaient

tout le contraire. Certains essayaient de décrire, en mon­

trant du doigt des positions imaginaires du soleil, le temps

qu’il faudrait pour marcher jusque-là. Comme ils ne

déplaçaient pas leurs doigts très loin, j’en déduisis que la

maison de Timas était peut-être à deux ou trois kilomètres

250

AU PAYS DES JIVAROS

du fleuve. C’était rassurant; car, de cette distance, les

Indiens de Timas ne pourraient probablement pas entendre

le bruit de notre moteur, d’une puissance de cinq chevaux

et demi; de plus, nous passions dans une gorge profonde,

bordée d’une abondante végétation. Je le dis aux Indiens;

mais leurs craintes n’étaient pas faciles à calmer.

— Et s’ils étaient en train de chasser sur une piste, près

du fleuve ? demanda l’un d’eux.

Cette idée parut les effrayer de nouveau. J’essayai autre

chose.

— Ne sont-ils pas aussi *Atshuaras* ? Pourquoi les crain­

driez-vous ? Et Timas... ne l’ai-je pas rencontré chez toi,

il y a deux ans ?

— Timas nous hait depuis très longtemps. Quand tu

l’as vu, il l’avait un peu oublié. Depuis lors, tout n’a-t-il

pas changé ?

— En quoi ? demandai-je.

— Un enfant est mort chez lui. Il pense que Shuunta

a maudit. Timas ne nous tuerait-il pas s’il le pouvait ?

— Ne l’oublie pas, continua-t-il. Nous avons de la haine

pour Timas. Il a maudit un de nos enfants et l’a fait

mourir. Nous sommes maintenant *Tius Shuaras,* ajouta-t-il

en toute hâte. Nous ne voudrions pas tuer. Mais Timas

est différent. Nous avons un jour fait dire à Timas et à

son frère que nous ne voulions plus la guerre. Ils n’ont

pas voulu écouter.

— La sœur de Timas est la femme de Shuunta, ajouta

Tucupe. Cela l’empêchera-t-il de tuer Shuunta ? Je suis

moi-même un frère de Cashijintu. Nous avons des mères

différentes, mais le même père. Cela signifie-t-il quelque

chose ? Sa colère envers moi n’est-elle pas comme celle

d’un chien ?

Je laissai tomber le sujet. Le pauvre *Atshuara* ! Il n’a

confiance en personne. Un parent ou un prétendu ami

peut se tourner contre lui à tout instant. De la maladie

LA MISE À L’ÉPREUVE DE TSANTIACU

251

ou de l’accident naît le soupçon. Le soupçon devient de

la haine, et la haine engendre le meurtre. Rien ne peut

interrompre ce cercle vicieux, sinon l’amour de Christ.

Telles étaient mes pensées, tandis que le moteur vrom­

bissait et que l’eau claquait entre les deux pirogues. Le

paysage était si paisible ! Derrière nous, les vagues ridaient

le plan d’eau et s’étalaient en V, de l’hélice jusqu’aux

rives où des plantes grimpantes enchevêtrées formaient

un mur solide.

Vers cinq heures, Tsantiacu ordonna un arrêt. Surélevé

sur une rive se dressait un abri qu’il avait construit lors

d’un voyage précédent. C’est là que nous avons passé la

nuit.

A midi, le jour suivant, alors que le moteur ronflait,

les Indiens soudain devinrent silencieux. Ils fixaient leur

attention sur un point élevé de l’autre rive. Ralph et moi,

nous nous sommes regardés. Nous ne voyions rien d’inac­

coutumé. Tsantiacu, pressentant notre effarement, dit:

— C’est ici, c’est ici que la piste conduit à la maison

de Timas.

Tous les regards restaient fixés sur ce point, tandis que

nous passions en fouettant l’eau. Il n’y avait pas de

pirogue, pas de clairière, pas de vie. Ce lieu me parais­

sait semblable au reste de la rive. Mais il parlait aux

Indiens.

Shuunta se leva et mit son fusil à l’épaule. Je pensai

qu’il voyait quelque chose. Puis, quand il parla, je com­

pris qu’il jouait une scène.

— Voici comment ils attendront notre retour, prêts à

tirer sur nous de quelque embuscade, prédit-il d’un air

sombre.

Ils tireraient, sachant que des Blancs sont avec vous ?

demanda Wampiu.

— Ils tireraient, approuva Tucupe. Ils ne craignent

personne.

252

AU PAYS DES JIVAROS

— Mais nous pouvons avoir confiance en le Seigneur,

reprit Wampiu, essayant de les rassurer. Souvenez-vous,

nous prions pour qu’il nous protège, et II promet de

prendre soin de ses enfants.

Les Indiens approuvèrent dans un murmure. Nous

avions dépassé la piste. Aussi brusquement qu’elle avait

fini, la conversation reprit et s’anima.

Nous étions maintenant dans des eaux profondes et

calmes. Passant le hors-bord à Ralph, je commençai à

lancer ma ligne dans des eaux pleines de promesses.

Quelque chose s’accrocha ! Un clapotis et un bruissement

d’eau: ma ligne fléchit et le hameçon s’enfonça. Là où se

trouve un poisson affamé, il doit y en avoir d’autres.

Avec un nouvel appât, je relançai ma ligne. Un autre poisson

mordit. Il était plus petit, je le tirai sans aucune difficulté.

— Paani ! Paani ! hurlèrent les Indiens, regardant ma

prise qui se débattait au fond de la pirogue.

Mon poisson avait une grande et vilaine bouche, pleine

de dents acérées et pointues. Je n’avais jamais entendu

ce nom auparavant, et je n’avais jamais vu un tel poisson

dans les eaux supérieures du fleuve Macuma. Wampiu

le reconnut et m’expliqua que c’était le piranha redouté,

mangeant la chair humaine. Bien qu’il fût plus petit que

mon bras, je comprenais facilement qu’un banc de tels

poissons pouvait déchirer la chair d’un humain.

Plus tard dans la journée, je ne pus m’empêcher dJêtre

impressionné par la férocité avec laquelle un piranha

cassait en deux une banane verte et dure, puis quelques

solides rameaux. Le doigt d’un homme ne présenterait

aucun problème.

Peu de temps après, tandis que je pêchais, la pirogue

tomba sur un tronc d’arbre et me jeta par-dessus bord.

Le souvenir des dents acérées de ce piranha m’empêcha

de jouir de ce qui aurait pu être un bain agréable. Ralph,

secoué par le rire, me dit:

LA MISE À L’ÉPREUVE DE TSANTIACU

253

— Tu es sorti de l’eau si vite que tu t’es à peine mouillé.

Malgré les dires des Indiens, qui prétendent qu’un

piranha n’attaque l’homme que lorsqu’il saigne, je n’avais

aucun désir de mettre leur théorie à l’épreuve. Ce soir-là,

nous avons été surpris de trouver le poisson tendre et

succulent quand nous avons fait rôtir sa chair blanche

sur la braise.

Vers le milieu de l’après-midi, nous avions descendu

le fleuve jusqu’au point que nous nous étions fixé. Nous

avons alors établi notre quartier dans une hutte aban­

donnée. La maison d’Aiju était à deux heures et demie

à l’intérieur de l’île. Tsantiacu envoya quelques-uns de

ses Indiens pour lui dire que nous étions là.

Pendant que nous attendions, je montrai au chef un des

livrets sans texte et lui enseignai le sens des pages en

couleur. Il me faisait répéter plusieurs fois, et il me

demanda s’il pouvait emporter le livre avec lui.

— II m’aidera à expliquer le chemin de Dieu à mes

parents.

— Tu le peux, lui dis-je. Mais dis-moi d’abord ce

qu’il signifie pour toi, afin que je sache si tu as bien appris.

Il prit le livre avec tendresse dans ses grosses mains

sales. Page après page, il me redit les histoires, avec plus

d’exactitude que je n’aurais pu le faire.

Ce soir-là, nous nous sommes rassemblés autour du feu

pour chanter des cantiques et parler des enseignements de

Christ à ses disciples. Longtemps avant que Tsantiacu et

Shuunta ne se fatiguent de chanter et d’écouter, Ralph et

moi-même bâillions, tout en remuant nos jambes ankylo­

sées par notre position inconfortable sur les claies dures

de bambou.

Nos frères Indiens n’étaient même pas conscients de

notre lassitude, pendant qu’ils écoutaient notre interpré­

tation des Ecritures. Lorsque nous nous arrêtions, ils nous

suppliaient de parler encore.

254

AU PAYS DES JIVAROS

Alors que Ralph et moi nous nous éloignions du feu

et nous étendions pour la nuit, nous avons entendu un

son qui apporta la surprise, la joie et la reconnaissance

à mon cœur. C’était la voix de Tsantiacu priant, comme

un fils parle à son père. Il revivait les événements de la

journée; puis il pria pour les femmes et les enfants laissés

à la maison, pour Aiju et sa maison et pour les gens à

qui il allait rendre visite. Il valait la peine d’être venu

jusque-là pour entendre une telle prière.

Le matin se leva sur une scène d’agitation et d’impa­

tience. Tsantiacu était nerveux. Il lui tardait de rencontrer

Aiju, de vendre ses peaux de porcs et de redescendre le

courant. En l’attendant, nous projetâmes le voyage de

retour.

— Aujourd’hui, dis-je, c’est mercredi.

— Aujourd’hui, répéta Tsantiacu, baissant le petit doigt

de sa main gauche, nous descendrons jusqu’à l’endroit

où la piste part vers la gauche. Puis, après avoir marché

tout l’après-midi, nous serons pris par la nuit. Demain,

nous marcherons tout le jour sans rencontrer personne.

11 abaissa l’annulaire. Touchant ensuite le majeur, il

continua:

— De là, nous marcherons vite et nous arriverons chez

les miens avant que le soleil ne soit au-dessus de nos têtes.

(Il abaissa le majeur et l’index.) Nous passerons ces deux

jours à chercher les veuves et les enfants de celui qui a

été tué. (Il abaissa son pouce.) Le jour suivant, nous parti­

rons de très bonne heure et reviendrons avec eux.

Passant à sa main droite, il baissa le petit doigt et me

regarda:

— Tu dormiras ici, et avant le matin nous te retrou­

verons. Je remonterai le courant de nuit; ainsi mes

ennemis, s’ils me guettent, ne me verront pas. (II abaissa

son quatrième doigt.) Le lendemain, nous repartirons tous

ensemble pour ma maison.

LA MISE À L’ÉPREUVE DE TSANTIACU

255

Je lui rappelai que nous avions déjà demandé au pilote

de venir nous chercher onze jours plus tard; ce serait un

jeudi. Tsantiacu m’assura que nous serions de retour ce

jour-là... si tout allait bien !

Un bruit de voix à l’extérieur nous apprit que les

hommes d’Aiju approchaient. Ils avançaient avec calme

et assurance, portant avec fierté leur Winchester à l’épaule.

Ils avaient des jupes rayées; de récents dessins noirs et

bleus étaient peints sur leur poitrine nue. Ralph et moi,

nous nous sommes déplacés avec calme sur le côté, tandis

qu’ils s’asseyaient en maîtres sur nos claies de bambou.

Nous étions conscients de notre grisaille dans ce monde

*atshuara* si coloré.

Personne ne disait mot. Puis tous les quatre commen­

cèrent à parler à la fois, si vite et avec tant d’expressions

peu familières que nous pouvions à peine saisir l’essentiel

de ce qu’ils disaient. Soudain, une remarque d’un des

hommes d’Aiju sembla causer à Tsantiacu une grande

agitation. Son visage sombre rougit; ses sourcils épais se

froncèrent. Il se tourna vers moi, fort en colère.

— Ils disent que Timas et Cashijintu ont juré de me

tuer si j’entrais jamais sur leur territoire, dit-il d’un ton

agité. Et maintenant ils me disent que nous sommes déjà

passés très près de leurs principales pistes. Cela signifie

qu’ils savent déjà que je suis ici. Ne me tendront-ils pas

une embuscade sur le chemin du retour ?

Il commença à me parler durement.

— Je n’aurais jamais dû faire ce voyage ! criait-il.

Pourquoi me Fas-tu fait faire ?

Il me fallut toute ma patience pour ne pas lui rappeler

que c’était lui qui en avait eu l’idée. Avec calme, je lui dis:

— As-tu oublié comment Dieu a répondu à notre

prière, il y a des années, lorsque les *Atshuaras* de Copataza

se mirent en route pour te tuer, toi et ta famille ? As-tu

oublié comment, après notre prière, ils repartirent chez

256

AU PAYS DES JIVAROS

eux sans jamais venir près de ta maison ? Je te le de­

mande: y a-t-il jamais eu quelque attaque contre toi depuis

que tu as construit la piste d’atterrissage ? Dieu ne t’ou­

bliera jamais, Tsantiacu, quoi qu’il arrive. Aie confiance

en Lui.

Tsantiacu ne répondit pas. Il se mit à dérouler ses peaux

de porcs au poil raide et qui empestaient. Nous entendions

au-dehors les cris des Indiens. Le reste des hommes d’Aiju

approchaient, venant de l’autre côté du fleuve. Ils atten­

daient que nous allions les prendre dans la pirogue.

Un des derniers à descendre doucement la rive était un

homme petit et courbé. Son visage parcheminé me scrutait

du regard, sous un bonnet en plastique brun et jaune et

une chevelure emmêlée et grisonnante.

— N’es-tu pas le vieil Aiju respecté ? demandai-je.

— Oui, répondit-il, se redressant avec fierté. Et tu es

peut-être Panchu ?

— Oui, dis-je. Je suis venu pour être ton ami et te

varier de Dieu.

— C’est bien, approuva-t-il d’un signe de tête; je désire

entendre ces belles paroles. Traversons et allons de l’autre

côté.

La hutte déborda vite d’indiens, troquant divers objets

contre les peaux. Aiju, Tsantiacu et Tucupe mesuraient,

comptaient et marchandaient. Cela aurait pu continuer

tout le jour. Mais Tsantiacu, remarquant la position

élevée du soleil, ordonna à ses Indiens de se mettre en

route.

Tsantiacu et ses hommes entrèrent dans la pirogue, et

nous les remorquâmes en descendant le courant pendant

une heure.

— A partir d’ici, le fleuve renferme trop de rochers

pour ton moteur, dit le chef. Nous continuerons seuls.

Puis nous cacherons notre pirogue et irons aussi loin que

possible avant la tombée de la nuit.

LA MISE A L’EPREUVE DE TSANTIACU

257

Nous étions prêts à nous dire au revoir. Assis dans les

deux pirogues, nous avons tous incliné la tête.

« Seigneur, donne à ces hommes la force pour leur

voyage et ramène-les bientôt. Puissent-ils aider leurs

parents à Te connaître et à se détourner de leurs guerres

terribles. »

Tsantiacu, Shuunta, Tucupe et les autres s’éloignèrent

et descendirent le courant, poussant leur pirogue à la

perche. Nous leur avons fait signe de la main jusqu’à ce

que nous les eussions perdus de vue. Puis nous avons

tourné notre pirogue pour remonter le courant. Jus­

qu’au retour de Tsantiacu, nous resterions chez Aiju.

Mais nous avons atteint la piste trop tard pour espérer

rejoindre sa maison avant la tombée de la nuit ; nous

avons donc passé une autre nuit dans la hutte au bord

du fleuve.

Le matin, nous avons pris le plus grand soin de ne

laisser aucune trace. Après avoir caché notre hors-bord et

nos bidons d’essence dans les broussailles, nous cherchâmes

un emplacement pour la pirogue.

— Je vous montrerai ou je cache toujours la mienne,

dit un des Indiens d’Aiju.

Il nous conduisit à un ruisseau bien caché entre des

berges élevées. Il n’y avait là aucune pirogue.

— Où est la tienne, maintenant ? demandai-je.

— Oh ! dit l’Indien, quelqu’un s’en est servi il y a

quelques jours, sans même me la demander. C’était un

des hommes de Timas.

Ces paroles jetèrent un froid.

— Mais qu’arrivera-t-il s’il vient la ramener et trouve

la pirogue de Tsantiacu ? N’ira-t-il pas dire que Tsantiacu

n’est pas loin ?

Les Indiens durent admettre que ce n’était pas impos­

sible. Tout ce que nous pouvions faire était de prier Dieu

que l’Indien de Timas ne ramenât pas la pirogue em­

258

AU PAYS DES JIVAROS

pruntée avant que Tsantiacu, reprenant la sienne et

remontant le courant, ne fût retourné chez lui.

L’accueil chez Aiju fut tout à fait différent de celui

reçu chez d’autres Indiens. Ces gens ne se rassemblèrent

pas autour de nous comme des enfants curieux, impatients

de manipuler nos vêtements et nos affaires. Les visiteurs

étrangers n’étaient pas rares, car la maison d’Aiju était

un poste de commerce clé. Des Indiens dispersés leur

fournissaient des peaux de porcs sauvages. Pendant la

saison des pluies, quand l’eau était profonde, des commer­

çants descendaient le courant de très loin pour échanger

les marchandises de l’homme blanc contre des peaux.

Cela expliquait leur indifférence à notre égard. Les quel­

ques marchandises que nous avions apportées pour les

troquer étaient à peine dignes de leur attention. Ils

s’animèrent quand ils apprirent que nous avions des

remèdes, mais ils perdirent tout intérêt quand nous dîmes

que ces remèdes coûtaient de l’argent.

Les commerçants blancs n’avaient jamais mentionné

e nom de Jésus-Christ. S’il avait vraiment un tel sens

pour les étrangers, pourquoi aucun d’entre eux n’avait-il

jamais auparavant parlé de Lui ? Ils ne pouvaient com­

prendre que ce fût vraiment la raison de notre venue.

Il paraissait peu probable que nous ferions beaucoup

d’impression sur ces gens, satisfaits d’eux-mêmes- et

matérialistes, au cours de notre visite de quatre jours.

Un Indien à la tête chenue comme celle d’Aiju est

rare parmi les *Atshuaras* ou les Jivaros. La plupart d’entre

eux meurent de maladie ou à la guerre longtemps avant

que leurs cheveux ne blanchissent. Il se vantait d’avoir

tué sa part d’ennemis.

La maison d’Aiju n’était pas attrayante. Le toit de

chaume était grouillant de cancrelats. Ils mangeaient nos

bananes, notre manioc, et se promenaient autour de nous

quand nous essayions de dormir.

LA MISE À L’ÉPREUVE DE TSANTIACU

259

Aiju passait la plupart de son temps sur son *cutanga*

voûté, se grattant ou cherchant les poux dans sa chevelure

en désordre. Deux jeunes femmes, grassouillettes et ave­

nantes, étaient assises à ses pieds. De temps en temps,

l’une aidait à extraire une épine du pied coriace du

vieillard, pendant que l’autre l’aidait à se peigner, tuant

à l’occasion un pou entre ses dents. Une troisième femme,

plus âgée, lui servait de la nourriture tirée d’un pot

d’argile fumant. Bien que paraissant satisfaites de travail­

ler à rendre aussi agréables que possibles les dernières

années du vieillard, nous savions qu’elles servaient Aiju

parce qu’elles n’avaient ni le droit ni la possibilité de

faire autrement.

Un après-midi, je demandai à Aiju de me nommer

autant de ses voisins *atshuaras* qu’il le pourrait et de me

dire où ils habitaient. Tandis que j’écrivais leurs noms,

je comprenais que, en comptant les enfants, ils devaient

être près de quatre cents. Christ était mort pour eux

tous, mais ils l’ignoraient à cause de la géographie, du

langage et des coutumes. J’avais honte de la faiblesse de

notre effort missionnaire, qui n’avait fait aucun progrès

dans cette région. Cette pensée me détermina à faire

maintenant tout ce que je pourrais pour gagner ces gens-là

à Christ, et à prier pour que bientôt quelqu’un puisse venir

travailler parmi eux.

Nous avions des services matin et soir. Le premier

matin, j’ai demandé à Wampiu de prêcher. Il commença

par Jean 3 :16.

— Car Dieu a tant aimé le monde, répétait-il en

jivaro, qu’il a donné son Fils unique, afin que qui­

conque croit en Lui ne périsse pas, mais qu’il ait la vie

éternelle.

J’ai souri en moi-même. Wampiu commençait mal,

faisant la même faute que moi la première fois que j’avais

prêché à un peuple païen.

260

AU PAYS DES JIVAROS

Le résultat fut décourageant. Il n'attira pas leur atten­

tion. Quelques-unes des femmes qui étaient assises, dans

une attitude d’obéissance, aux pieds de leur mari pendant

le chant se levèrent et allèrent à l’autre extrémité de la

pièce pour s’occuper de leurs feux. Le son des querelles

de jeunes enfants interrompait ses paroles. Les hommes

bâillaient, chassaient des mouches ou regardaient d’un

air indifférent au-dehors, dans la jungle.

Puis vinrent des questions ennuyeuses et cyniques,

accompagnées de hochements de tête lassés.

— Qui est ce Dieu ?

— Est-il un homme comme moi, ayant plusieurs

femmes ?

— Comment pouvait-il avoir un fils ?

— Ce sont des mots inconnus. Nous ne les avons jamais

entendus auparavant. Nous ne pouvons donc les com­

prendre.

Alors Wampiu agit comme un véritable chrétien. Riant

de lui, il plia les petits morceaux de papier sur lesquels il

avait écrit avec peine des versets de l’Ecriture en jivaro

et les mit de côté. Il affronta ensuite la foule avec humilité.

— Je regrette, dit-il. Il y a si longtemps que j’ai

entendu pour la première fois ces mots merveilleux que

j’ai tout à fait oublié le peu de sens qu’ils avaient alors

pour moi. Si vous voulez m’écouter de nouveau, j’essaierai

de vous aider à comprendre.

Il commença cette fois par le récit biblique de la Créa­

tion, ce qui captiva leur imagination. 11 continua par

l’histoire de nos premiers ancêtres. Ils écoutèrent aussi

avec grande attention jusqu’au moment où il essaya

d’expliquer l’existence du péché à l’époque actuelle. Une

fois de plus, il les perdit. Ils commencèrent à se lever,

à s’étirer et à circuler.

Intrépide, Wampiu essaya encore, ce soir-là. Il com­

mença où il s’était arrêté, par le péché. Son auditoire ne

LA MISE A L’ÉPREUVE DE TSANTIACU

261

pouvait sortir, puisqu’il pleuvait. Ils restèrent donc assis

là avec ennui. Wampiu continua et parla de la vie

éternelle. Alors, soudain, ils se redressèrent. Ils prêtèrent

attention. Ils posèrent des questions. Voilà une chose

qu’ils désiraient vraiment savoir: comment ils pourraient

vivre à jamais.

Après cela, à chaque service, ils demandaient à entendre

encore le même message. Nous étions aussi encouragés

de les voir souvent venir le soir nous demander de leur

en dire davantage sur Dieu. Mais ce n’était qu’un premier

pas: nous ne pouvions les presser de devenir chrétiens

tant qu’ils n’avaient pas tout compris.

Au cours de notre visite, nous avons vu tout autour de

nous le trouble et la misère des foyers polygames. Si seule­

ment j’avais eu le temps de rester avec eux, si j’avais pu

les instruire avec patience, alors j’aurais vu Christ changer

leur vie comme II l’avait fait pour tant de croyants autour

de Macuma.

Mais nous devions rencontrer Tsantiacu au bord d’

fleuve pour entreprendre le voyage du retour. Aiju, ave

la plupart de ses hommes, insista pour venir avec noi

jusqu’à la hutte au bord du fleuve. Tsantiacu était l’obje

de nos pensées. Nous espérions qu’il serait là et nous

attendrait. Mais il n’y était pas.

Lorsque nous sommes allés chercher notre pirogue,

nous en avons vu une autre le long de la rive. Mais ce

n’était pas celle que Tsantiacu-avait prise pour descendre

le courant.

— C’est la pirogue que l’Indien de Timas a empruntée

il y a quelques jours, dit un des hommes d’Aiju. 11 l’a

ramenée.

Ce n’était pas rassurant. L’Indien de Timas avait sans

aucun doute reconnu la pirogue de Tsantiacu.

— L’intrigue se complique, dit Ralph avec un pâle

sourire.

262

AU PAYS DES JIVAROS

Tout le jour, nous avons attendu avec anxiété. Comme

l’après-midi s’écoulait, nous continuions à nous dire l’un

à l’autre que le chef devait se cacher pendant le jour pour

remonter le courant à la nuit. Nous avons passé la nuit

dans la hutte, prenant avec le vieux Aiju et une de ses

femmes notre tour de veille. Je me réveillai à trois heures

du matin. Pas de Tsantiacu. Eveillé de nouveau à quatre

heures et demie, je vis que personne n’était arrivé. Notre

pirogue solitaire se balançait doucement sur les vagues

près de là.

L’aube vint. Nous comptions que Tsantiacu se montre­

rait d’un moment à l’autre. Après le petit déjeuner, nous

nous sommes occupés de recharger la pirogue. Au milieu

de la matinée, nous avons décidé de redescendre le courant

jusqu’au lieu où nous nous étions séparés. Mais il n’y

avait pas trace de Tsantiacu et de ses Indiens !

Sur le chemin du retour vers la hutte, j’ai essayé sans

succès d’échafauder quelque plan. Puis, au moment où

je désespérais, des paroles de Dieu me revinrent à l’esprit:

« Ne t’irrite pas contre les méchants... Recommande ton

sort à l’Eternel, mets en Lui ta confiance et II agira. »

(Ps.37: 1-5.)

La paix remplit mon âme. Je ne pouvais diriger les

événements; le Seigneur seul le pouvait. Il trouverait le

moyen de ramener Tsantiacu sain et sauf.

Le temps passait. Nous ne pouvions attendre plus long­

temps si nous voulions être exacts au rendez-vous fixé au

pilote. Wampiu planta une longue perche dans un banc

de sable en face de l’endroit où nous avions laissé le chef.

L’extrémité de la perche indiquait l’amont. C’était sa

façon de faire connaître à Tsantiacu que nous étions partis.

A regret, nous avons mis le moteur en marche et nous

sommes repartis. Des courants rapides ralentissaient notre

avance. Nous nous demandions si nous arriverions à temps

pour prendre l’avion. Nous voyagions depuis plusieurs

LA MISE À L’ÉPREUVE DE TSANTIACU

263

heures lorsque Wampiu montra à nouveau la piste qui

conduisait chez Timas. Je n’ai pas pu arrêter le moteur;

nous avons avancé, mais à très petite vitesse.

Un jour encore sur le fleuve et nous atteindrions l’cm-

barcadaire de chez Tsantiacu, d’où nous étions partis.

Nous aurions préféré avoir Tsantiacu avec nous plutôt

que de nous inquiéter de ce qui avait pu lui arriver.

Nous avons tiré la toile goudronnée sur le moteur et les

bidons d’essence, pris sur l’épaule notre équipement, et

nous sommes partis vers la maison. Comme nous faisions

péniblement la dernière veille, nous avons vu les femmes

venir à notre rencontre. Sur leur visage, on lisait l’attente.

Mais, quand elles virent que nous étions seuls, leur expres­

sion changea.

Elles poussèrent un gémissement lugubre et perçant.

C’était terrible à entendre. Nous ne pouvions les calmer.

Ne voyant pas leurs hommes, elles croyaient au pire: ils

avaient été tués par leurs ennemis.

Alors, elles m’accusèrent:

— Pourquoi les as-tu laissés ?

— Pourquoi n’as-tu pas attendu pour les ramener avec

toi ?

— S’ils n’ont pas déjà été tués, ils le seront certainement.

— Nous sommes désespérées ! Comme nous allons

souffrir, sans eux !

Je dus attendre le retour à la maison avant de pouvoir

les persuader d’écouter. Je leur ai demandé de se confier

au Seigneur.

— Vos hommes sont revenus plusieurs fois sains et

saufs de longs voyages même avant d’être chrétiens, dis-je.

Pourquoi n’en serait-il pas ainsi cette fois ? Souvenez-

vous. Dieu est avec eux. Il a promis de ne jamais les

laisser, ni de les abandonner. Même s’ils devaient mourir,

ils iraient avec Lui pour toujours. Cessez de pleurer et

pensez à Dieu et à sa puissance !

264

AU PAYS DES JIVAROS

Les gémissements firent place à des sanglots réprimés.

Les femmes commencèrent à s’occuper de leurs enfants

et de leurs feux. Je promis d’avoir après le souper une

réunion de prière pour les maris.

Cette nuit-là, dans La -grande maison *atshuara* tout

enfumée, nous avons chanté et prié. La lumière des feux

vacillait sur des lèvres émues et des visages tendus et

fervents. Les voix montaient et tombaient. Autrefois, il

leur avait été facile de dire qu’elles avaient confiance en

Dieu, mais maintenant elles étaient troublées. Elles priaient

pour quelque chose de très cher, le retour de leurs hommes

sains et saufs. C’était seulement par une épreuve semblable

qu’elles pourraient vraiment apprendre à connaître Dieu.

C’était l’épreuve de leur foi. Je ne pouvais pas croire en

Dieu pour elles.

Le lendemain, l’avion de la MAF, avec un nouveau pilote,

Dan Derr, vint nous prendre à l’heure prévue. Il me fut

pénible de partir sans savoir ce qui était arrivé à Tsantiacu.

Bien qu’il fût merveilleux d’être de retour à la maison

auprès de Marie et des enfants, je ne pouvais cesser de

penser au chef. Une semaine après, Dan vint à Macuma

pour l’approvisionnement bimensuel en légumes. Je lui

demandai s’il trouverait le temps de me ramener reprendre

chez Tsantiacu l’équipement que nous y avions laissé. Par

bonheur, il le put.

Comme nous survolions à nouveau la petite clairière,

j’avais de la peine à supporter l’incertitude. Je regardais

dehors à m’abîmer les yeux. Ces silhouettes sortant à flots

de la maison étaient des hommes.

Tsantiacu en personne s’avança à ma rencontre avant

que l’hélice eût cessé de tourner. Précédant les salutations

habituelles, sa main se posa sur mon épaule, et il dit sur

un ton de reproche:

— Pourquoi es-tu parti et nous as-tu laissés, Panchu ?

Pourquoi n’as-tu pas attendu un peu plus longtemps ?

LA MISE À L’ÉPREUVE DE TSANTIACU

265

— J’ai attendu plus longtemps que promis, répondis-je.

Comme tu ne revenais pas, nous n’avions aucun moyen

de savoir combien de temps tu serais retenu, et nous

devions être de retour pour prendre l’avion. Mais, ajoutai-

je, avant de partir, nous avons redescendu le courant pour

essayer de te trouver. N’as-tu pas vu la perche que nous

avions plantée dans le banc de sable ?

Le fait que nous avions fait cet effort sembla le

satisfaire.

— Nous t’avons manqué d’un petit passage de soleil,

dit le chef.

Il continua à décrire son voyage de retour.

— Sans moteur, ce fut lent. Nous étions nombreux dans

la pirogue, et c’était difficile de faire avancer le bateau

à la perche contre le courant. Quand nous sommes arrivés

en territoire ennemi... (Sa voix changea d’intonation.)

— Raconte, dis-je en l’interrompant.

— Arrivé à une boucle du fleuve, j’aperçus, loin devan

moi, une pirogue. Deux hommes la faisaient avancer à 1

perche. Comme ils approchaient, je vis qui ils étaient .

Timas et Cashijintu. Ils ne paraissaient pas nous avoir

vus. Nous nous sommes arrêtés, nous sommes vite montés

sur la rive et avons tiré la pirogue après nous. De derrière

les feuilles de la jungle, nous avons regardé. Timas et

Cashijintu sont passés tout près de nous. Nos fusils étaient

armés. Nous aurions pu tirer. Mais, nous souvenant de

la parole de Dieu, nous ne l’avons pas fait. Nous sommes

des *Tius Shuaras.* Nous ne tuons pas.

» Nous ne désirions pas revenir par le fleuve. Ils

auraient pu nous voir; ils ne sont pas chrétiens et ils

auraient tué. Nous nous sommes enfuis à travers la jungle.

Il n’y avait pas de piste. Les veuves de mon neveu, que

nous ramenions avec nous, couraient devant nous. Elles

portaient les enfants sur le dos. Nous n’avons pas mangé.

Pendant la nuit, nous avons couru. Nous n avons pas

266

AU PAYS DES JIVAROS

dormi. Nous avons beaucoup souffert. Mais maintenant

nous sommes ici. »

— Loué soit le Seigneur ! m'écriai-je. Loué soit le

Seigneur !

Le chef me regarda, embarrassé.

— Pourquoi dis-tu cela, Panchu ? N’avons-nous pas

beaucoup souffert ? N’étions-nous pas en grand danger,

n’avons-nous pas failli mourir ?

— Je loue le Seigneur, lui dis-je, parce que maintenant

je sais pourquoi il m’a laissé remonter le fleuve sans toi.

11 a projeté toutes choses pour qu’elles aboutissent exac­

tement là où 11 le voulait. Tu vois, 11 ne veut pas que tu

mettes ta confiance en moi seulement. 11 a voulu te mon­

trer qu’il pouvait prendre soin de toi sans mon aide. Ne

comprends-tu pas ? Dieu a empêché tes ennemis de te

trouver. 11 t’a ramené chez toi sain et sauf. Je ne peux

pas être toujours avec toi. Dieu veut que tu te souviennes

qu’il est, Lui, toujours avec toi.

Lentement, son expression sévère se détendit en un

sourire. Il mit son bras sur mon épaule et me conduisit

vers la maison.

— Ainsi, c’est ce que Dieu veut, dit le vieux chef,

inclinant la tête tout en marchant. Ainsi, c’est ce que

Dieu veut. Bien... c’est parfait... parfait... parfait...

CHAPITRE XVII

JOURS SPÉCIAUX À MACUMA

*A Lui soit la gloire dans VEglise et*

*en Jésus-Christ, dans toutes les*

*générations.*

**Ephésicns 3:21.**

Au commencement de chaque année, dans les jungles

de l’Equateur, le fruit du palmier *chonta* commence

mûrir. Pour les Jivaros, le *chonta* est le calendrier grâc

auquel ils calculent leur âge et la fuite des années. II.

célèbrent la nouvelle année quand le fruit est mûr. Lorsque

l’année se termine, certains d’entre eux plantent encore

leur lance dans la porte de la maison, comme l’ont fait

leurs ancêtres avant eux, pour tuer l’esprit de la vieille

*chorita* et assurer ainsi un meilleur sort à la *chonta* qui

vient.

Pour nous aussi, le Nouvel-An est une époque de com­

mencement et d’examen des choses qui sont passées pour

nous porter « vers ce qui est en avant, afin de mieux

courir vers le but pour remporter le prix de la vocation

céleste de Dieu en Jésus-Christ (Phil. 3: 13, 14).

Quand nous nous reportons à l’année 1960, certains

jours plus que d’autres se détachent dans notre mémoire

comme nous ayant amenés plus près de notre but: l’éta­

blissement de l’Eglise de Jésus-Christ parmi les Jivaros

et les *Atshuaras.*

268

AU PAYS DES JIVAROS

Un de ces jours-là fut celui de l’examen à l’école, en

juin, qui marquait la fin de la seconde période de neuf

mois.

Le drapeau de l’Equateur, aux raies jaune, bleue et

rouge, flottait sous la brise. Il était porté fièrement par

le premier des garçons jivaros suivi d’une longue file

d’écoliers en uniforme pimpant. Ensemble, garçons et

filles prirent place; ensemble, ils chantèrent, accompagnés

par Marie à l’accordéon, l’hymne national émouvant de

la République latino-américaine de l’Equateur.

Le son de ces douces voix enfantines, s’élevant dans

le calme de la jungle et lançant vers nous avec assurance

les difficiles phrases espagnoles, amena des larmes dans

nos yeux. Ces enfants, c’étaient des Jivaros; mais ils étaient

aussi Equatoriens. Ils commençaient à saisir une culture,

dont ils bénéficiaient, et à éprouver un sentiment d’appar­

tenance. Nous, étrangers d’un pays éloigné, étions recon­

naissants de pouvoir les aider à devenir chrétiens et être

ainsi de meilleurs citoyens pour leur pays.

Le chant terminé, nous sommes entrés dans le bâtiment

scolaire des filles, bâtiment en bois qui avait depuis long­

temps remplacé l’école rudimentaire à toit de chaume où

la première poignée de jeunes commença à s’instruire.

A leurs pupitres, les filles se tortillaient avec nervosité,

tandis que professeurs et parents, assis sur des bancs le

long des murs, s’agitaient aussi en sympathisant. Ces

petits enfants souriants, aux yeux vifs et au visage rond,

étaient fiers de leur blouse blanche et de leur tricot bleu.

Ils prirent conscience d’eux-mêmes en voyant qu’ils étaient

l’objet de regards admiratifs, de rires étouffés ou de

chuchotements et même montrés du doigt.

Une jeune Indienne se leva pour répondre aux questions

que lui posait la *senorita profesora.* Elle essayait avec

difficulté de se concentrer sur ce que le professeur disait.

Mais son esprit était plus qu’à moitié tourné vers ceux

JOURS SPÉCIAUX À MACUMA

269

qui l’observaient. Elle avait tellement peur de se tromper

qu’elle rougissait, baissait la tête, et ses doigts devenaient

aussi raides que la craie qu’elle tenait. Malgré sa timidité,

elle lut en espagnol et en jivaro, récita l’alphabet et, avec

les autres, compta d’un ton monotone jusqu’à cent.

Lorsque les filles eurent terminé, nous allâmes à l’école

des garçons. Ces fils de la jungle, habitués à être le centre

de l’attention, étaient heureux de se présenter devant un

auditoire; le jour des examens était une fête.

Après les exercices, je m’avançai devant eux pour

l’exhortation finale et la prière. J’avais devant moi

soixante-quatre petits Indiens, tous au teint d’un brun

chaud, aux joues rondes et aux pommettes saillantes,

s’échelonnant entre six et seize ans — soixante-quatre

garçons à des degrés divers de croissance, soixante-quatre

paires d’yeux noirs fixés avec grande attention sur moi,

soixante-quatre paires de pieds nus traînant sur le plan­

cher et essayant vainement d’éviter les moustiques et les

mouches.

Treize ans auparavant, lorsque j’avais affronté un

groupe d’une quinzaine d’enfants, ils me paraissaient tous

semblables. Il m’avait fallu du temps pour distinguer les

yeux de jais de Wampiu de ceux de Tsamaraing, la tête

hirsute de Jimpicti de celle d’Icam. Aujourd’hui, tous

avaient leur personnalité. Je connaissais bien leurs groupes

de famille et leur expérience. Les uns étaient fils de

sorciers ou de guerriers, d’autres étaient orphelins de pères

morts à la bataille ou de maladie, d’autres encore étaient

enfants de chrétiens jivaros. Cinq des plus jeunes, qui

se dandinaient sur leur banc, étaient fils d’anciens élèves

devenus hommes et désireux de voir leurs enfants prendre

le chemin chrétien de la vie.

Après avoir distribué des bonbons, nous avons dit au

revoir à ces enfants bruyants et pleins de vie que nous

avions appris à aimer. Nous en reverrions certains aux

270

AU PAYS DES JIVAROS

services du dimanche, d’autres pas avant le prochain

trimestre scolaire, et d’autres jamais plus.

Un certain nombre, heureux d’être libérés, partirent en

courant; d’autres pleuraient et ne voulaient pas s’en aller.

Notre cœur allait vers eux, car nous savions qu’ils retour­

naient non seulement vers l’obscurité matérielle de leurs

foyers, mais aussi vers l’obscure façon de vivre de leurs

parents. Chacun était maintenant pour nous une préoc­

cupation personnelle.

Par exemple Tatsemai, fille de Catani. Ce vieux guerrier

vicieux, ayant tué sa dernière femme dans une bagarre

d’ivrognes, avait été emmené par les autorités dans la

prison de l'homme blanc. Une tante envoya Tatsemai à

notre école. Elle travaillait lentement, mais elle aimait

être avec nous. Nous n’avons jamais pu gagner Catani,

qui resta un homme violent. Mais le *710 man s land,* main­

tenant bordé de foyers chrétiens, était enfin libéré de son

>mbre, de sorte que Jivaros et *Atshuaras* pouvaient libre­

ment aller et venir. Et nous avons trouvé joie et satisfac­

tions à faire connaître Christ à sa fille.

Puis il y avait Casent, le fils aîné d’Uyungara, dont la

femme préférée, Masuinga, était morte peu de temps aupa­

ravant. Casent, comme son demi-frère, Wachapa, ne serait

pas venu à l’école sans un terrible accident. Ce fut l’une

des tragédies qui frappèrent Uyungara sans réussir à

émouvoir son cœur dur.

Un fusil tomba du mur chez Uyungara, une nuit, et le

coup partit. La balle se logea dans l’abdomen de Casent.

Pendant des mois, il resta à l’hôpital à Shell Mera, et

subit trois graves opérations. Il y avait eu peu d’espoir

pour sa vie. Mais il guérit et vint vers nous. Son traitement

était très coûteux, et Uyungara laissa volontiers l’enfant

venir à l’école, ce qui était, à ses yeux, une manière de

paiement. Nous savions que Dieu s’était servi de ces durs

moyens pour donner à ce garçon la connaissance du salut.

JOURS SPÉCIAUX À MACUMA

27!

Casent n’était pas encore chrétien, mais il ne désirait pas

suivre les pas du guerrier son père. Nous avions la foi

qu’un jour il accepterait Christ.

Un triste cas était celui d’Ayuy, fils de Pitur. Ayuy

était le garçon qui avait roulé dans le feu étant bébé et

avait été grièvement brûlé. 11 portait en tout temps une

casquette pour couvrir sa tête pleine de cicatrices. Soli­

taire et replié sur lui-même, il craignait les railleries des

autres garçons et partait souvent de l’école en courant.

Nous savions que Dieu, dans ses desseins, avait sauvé la

vie d’Ayuy, et nous étions peinés de voir qu’il fût si

révolté contre son sort. Nous demandions à Dieu de lui

donner, dans son amour et sa miséricorde, la force de

vivre en paix, malgré sa laideur.

Tserempu, fils du grand Saantu, le sorcier, nous déco­

cha un sourire confiant à son départ. Bien que chrétier

depuis peu, il se réjouissait de diriger les services à 1

chapelle de sa voix changeante, rauque ou aiguë. Tseremp

retournait dans un foyer chrétien. Sa mère, ses deux plu.

jeunes frères et son frère aîné Icam prêchaient l’Evangile

dans leur maison, malgré les moqueries de leurs voisins.

C’était avec des émotions mélangées que nous assistions

au départ de ces jeunes. Beaucoup allaient devoir lutter

sérieusement pour ne pas retomber dans la sorcellerie, la

polygamie et le meurtre. Puisque nous savions qu’ils

auraient besoin de la puissance de Dieu pour les soutenir,

nos prières les accompagnaient. Mais, en même temps,

nous étions réconfortés à la pensée que ces jeunes gens

droits et résolus étaient de futurs soldats de Christ qui

répandraient sa Parole dans les années à venir.

Chaque jour nous donne l’occasion de montrer l’amour

de Dieu pour les Indiens. Cela arrive souvent dans notre

travail médical.

Un jour, une mère indienne monta en courant le sentier

conduisant au « pentagone », notre dispensaire neuf et

272

AU PAYS DES JIVAROS

fraîchement repeint. Elle portait son bébé en bandoulière

sur le dos. Le bébé était brûlant de fièvre. On lisait sur le

visage de la mère une expression d’angoisse.

— Aidez-moi, implora-t-elle; mon enfant ne peut pas

respirer. Elle va mourir. Elle mourra de la même façon

que mon dernier bébé. N’avez-vous pas quelque remède

qui la rétablirait ?

Nous avons diagnostiqué la maladie: un début de pneu­

monie, et avons administré des antibiotiques. L’enfant

vécut.

Lorsque les vieilles Indiennes comptent sur leurs doigts

le nombre d’enfants qu’elles ont eus: ce peut être de cinq

à dix, et puis le nombre de ceux qui vivent encore, il est

peu probable qu’elles baisseront la moitié de leurs doigts.

Mais les jeunes mères, en revanche, en ont perdu tout au

plus un ou deux. Lorsque nous parcourons nos listes de

plus de mille noms, nous constatons que la mortalité

infantile a baissé de presque cinquante pour cent à moins

de dix pour cent. Nous savons qu’il vaut la peine d’exercer

notre ministère médical. Il suffit d’avoir entendu les

déchirants gémissements funèbres d’une mère portant

dans ses bras le corps de son enfant pour vous pousser à

faire tout ce qui est possible pour ôter cette tristesse de

leur vie.

Beaucoup de ces bébés sauvés par nos soins ont grandi

et ont connu Christ, de même que de nombreux adultes

ont trouvé la guérison de leur âme en venant d’abord

chercher celle de leur corps.

Maintenant, nous entraînons certains de nos chrétiens

jivaros à faire des piqûres et à administrer des remèdes

simples aux membres de leur communauté. Ils ont pu

soigner des malades tuberculeux, en particulier, en en

aidant beaucoup qui ne pouvaient venir jusqu’à nous. Tout

cela contribue au développement et à l’influence des

Eglises chrétiennes parmi les Jivaros.

JOURS SPÉCIAUX À NfACUMA

273

A mesure que notre œuvre est connue, les demandes

augmentent. Notre espoir et notre prière étaient de voir

venir une infirmière à plein temps pour nous aider.

Bien des visiteurs viennent à Macuma, ce qui con­

traste avec nos premières années d’isolement, alors que

nous passions des mois sans voir un ami du dehors.

Nous accueillons toujours avec chaleur des mission­

naires, des experts agricoles ou quiconque est intéressé

à l’œuvre.

Un jour nous arriva un ami du temps de nos études

à Minneapolis, le révérend Murlin Hansel, maintenant

pasteur dans une petite ville de l’Iowa. Nous l’avons

accueilli chez nous. Nous habitions dans une confortable

maison en bois avec un toit en aluminium.

Nous sommes partis en jeep pour parcourir la station

missionnaire. Regardant cette auto, notre hôte s’exclama:

— Mais, durant tout mon voyage jusqu’ici, en survo­

lant la jungle, je n’ai pas vu une seule route ! Comment

avez-vous amené cette machine jusqu’ici ?

— Elle est venue comme vous, en avion, dis-je, et

pièce par pièce. Nous avons dû couper le châssis et le

souder ensuite.

L’église au toit de chaume et de feuilles fut notre

premier arrêt.

— Elle ne paraît pas très belle, vue de dehors, n’est-ce

pas ? lui ai-je demandé. Mais ce sont les Indiens qui 1 ont

construite eux-mêmes, entièrement. Ils dirigent eux-mêmes

leurs services religieux. Ici se rassemblent, pour prêcher

et prier, des hommes qui, autrefois, étaient chasseurs de

têtes ou sorciers. Ils invoquaient les démons, leur deman­

dant de les aider à gagner la victoire sur leurs ennemis.

Ainsi, vous voyez la valeur que cette chapelle représente

pour nous.

De l’autre côté de la rue étaient 1 atelier, le magasin du

matériel, le grenier et le garage. Après avoir jeté un coup

274

AU PAYS DES JIVAROS

d’œil à l’école, nous avons fait en voiture le tour de la

ferme. Nous sommes allés d’abord à un champ où de

petites tiges vertes de soya formaient de longues rangées

égales.

C’est avec le soya que nous avons fait les meilleures

expériences. Tout d’abord, la plante tient droite. Lorsque

le soya est mûr, il laisse tomber ses feuilles; le soleil

brille et le vent souffle librement entre les tiges; la cosse

sèche facilement, ce qui est un grand avantage dans un

pays humide. De plus, on peut moissonner le soya trois

fois en douze mois.

Il est riche en protéines. Les Indiens n’ont pas beaucoup

d’endurance au travail ni de résistance à la maladie, parce

que leur régime manque de protéines. Lorsqu’ils auront

appris à cultiver le soya, ils seront plus forts. Lorsque les

enfants mangeront moins de manioc et davantage d’ali­

ments comme le soya, un grand nombre d’entre eux n’au­

ront plus le ventre ballonné.

Je continuai à montrer à notre visiteur les autres jardins

avec des papayes, du manioc, des bananes, du riz et du

maïs. Le maïs attira notre attention.

— Nous avons maintenant plus de maïs que jamais.

L’année dernière, nous en avons planté une nouvelle

variété. Cela réussit si bien que cette année beaucoup

d’indiens en ont aussi planté. Ils ont tous moissonné une

bonne récolte.

Sur le chemin du retour, en remontant la route, nous

sommes passés près de nos gros dindons blancs. Mon

visiteur exprima sa surprise et demanda où nous avions

trouvé de gros oiseaux comme ceux-là.

Je lui racontai l’histoire. Lorsque j’étais chez moi en

congé, j’ai prêché un soir à Worthington, dans le Minne­

sota. Là, j’ai rencontré Bedford Ludlow, qui possède un

grand élevage de dindons. Il m’en offrit quelques-uns.

Mais, lorsque je vis leur taille, je ne sus vraiment pas

JOURS SPÉCIAUX À MACUMA

275

comment les emporter en Equateur. Alors, aimablement,

il m’offrit quelques œufs.

Plusieurs mois plus tard, un ami, pasteur à Worthington,

ayant parcouru près de cinq mille kilomètres en voiture,

en avion ou en autocar, arriva à Macuma, apportant dans

un cageot quatre-vingts œufs de dinde. Nous les avons

placés dans un incubateur à pétrole. De ces quatre-vingts

œufs, dix-huit seulement sont éclos. Les dindonneaux,

avec leur plumage blanc, prospèrent au soleil de la jungle.

Les Indiens les apprécient beaucoup. Non seulement ils

leur fournissent de la nourriture, mais ils sont aussi une

source de revenus pour l’achat de remèdes et de vêtements.

Nous sommes passés près de la scierie organisée par

Mike Ficke plusieurs mois auparavant. Avec un vieux

moteur d’automobile comme seule source d’énergie, Mike

avait déjà coupé plus de deux mille pièces de charpente

dans du bois de la forêt vierge. Grâce à son habileté et

à son travail, nous allions bientôt avoir des planches pou

une nouvelle école de garçons, le logement des maître

et une annexe pour l’école des filles. Nous avions un urgen

besoin de tout cela.

Avant de retourner à la maison, je conduisis mon hôte

voir dans l’étable six gros veaux bruns. Ils avaient été

transportés de Miami à Shell Mera dans un grand avion.

Il regarda notre petit terrain d’atterrissage et remarqua:

— L’avion de transport n’a certainement pas pu atterrir

ici.

— Non, dis-je; ce fut tout un travail de leur faire

franchir la dernière étape. Ces animaux pesant chacun

de cent cinquante à deux cents kilos, ils ont été transportés

un à un, dans un petit avion. Nous leur avons fait à

chacun, avant le départ, une piqûre de tranquillisant.

Onze Indiens ont maintenant des vaches laitières, et ils

commencent à comprendre ce que les animaux peuvent

faire pour eux. L’autre jour, j’ai surpris la conversation

276

AU PAYS DES JIVAROS

de deux Indiens qui se demandaient s'il valait mieux

acheter un fusil de chasse ou une vache. Celui qui avait

acheté une vache disait:

— Un fusil de chasse aura-t-il des petits ?

Ces animaux, en plus de la viande et du lait, donneront

aux Indiens une autre source de revenus dès qu’un marché

aura été établi. Il faudra construire des routes, mais cela

en vaudra la peine.

Mon ami parcourut du regard nos vastes hectares de

jungle. Je voyais que quelque chose le troublait.

— Frank, dit-il enfin, je pensais que toi et Marie étiez

ici pour prêcher l’Evangile. Pourquoi mets-tu tellement

l’accent sur la culture et l’élevage ?

C’était un sujet qui me tenait à cœur; je me mis presque

à prêcher.

— Tout cela fut au début dicté par la nécessité, lui

dis-je. Pendant les premières années, nous ne pouvions

garder les enfants à l’école, parce que nous n’avions pas

assez pour les nourrir. Il fallait trouver des moyens d’aug­

menter la production alimentaire. J’ai obtenu différentes

sortes de semences d’une organisation administrée par les

gouvernements des Etats-Unis et de l’Equateur. Des

fermiers chrétiens des Etats-Unis m’ont aussi aidé.

» Comme j’avais réussi à augmenter notre approvi­

sionnement alimentaire, je commençai à penser que les

avantages d’une meilleure culture devraient être mis à

la disposition de tous nos Jivaros.

» Il était évident pour moi que les Indiens avaient

besoin non seulement de connaissances spirituelles, mais

aussi d’une aide matérielle pour élever leur niveau de vie.

Ils ne pourraient jamais établir une communauté chré­

tienne durable dans la jungle sans changer leurs manières

de vivre.

» Quand nous sommes arrivés pour la première fois

à Macuma, le Jivaro était guerrier et chasseur. Il vivait

JOURS SPÉCIAUX /\ MACUMA

277

encore comme avaient vécu ses ancêtres. Maintenant,

son univers change. Les guerres appartiennent au passé.

Le temps du vaillant Jivaro, dont les prouesses se mesu­

raient au nombre des ennemis qu’il avait tués, est périmé.

Le temps des grands raids à la recherche de la tête d’un

ennemi pour en faire une *tsantsa* est passé. Avec lui est

aussi passé le besoin d’une grande maison pour célébrer

la fête de la victoire.

» Mais, privés maintenant de l’idée stimulante de deve­

nir des hommes forts et de grands guerriers, les Jivaros

pourraient facilement sombrer dans une existence sans

objet. Si l’on ne faisait rien, ils disparaîtraient bientôt, et

l’on ne connaîtrait plus que leur passé, leur folklore, leurs

coutumes curieuses et leur réputation macabre de réduc­

teurs de têtes. Le christianisme leur fournit un nouveau

stimulant. Le zèle pour gagner à l’Evangile leurs ennemi

d’autrefois a remplacé leur désir de les détruire. Plu

paisibles et moins nomades, il leur est possible de vivre

en communautés centrées autour de leurs églises et de

leurs écoles.

» Mais, puisque leurs méthodes primitives de culture ne

peuvent subvenir à la vie de la communauté, ils ont besoin de

toute l’aide que nous pouvons leur donner en agriculture.

» Il y a aussi une question de prestige. Au début, beau­

coup de convertis supportèrent la honte et le mépris d’avoir

abandonné les guerres et l’ivrognerie. Les autres Indiens

les couvraient de sarcasmes. Mais maintenant la joie

manifestée par leur façon chrétienne de vivre et leurs

progrès en agriculture leur gagnent le respect de leurs

compatriotes. Les incroyants écoutent les chrétiens qui

ont changé avec succès leur ancienne façon de vivre.

» Si j’aide l’Indien à devenir meilleur fermier, non

seulement il gagne le respect des autres, mais il est en

mesure de subvenir à ses besoins. Au début, il ne pouvait

gagner de l’argent pour acheter des remèdes et des vete-

278

AU PAYS DES JIVAROS

ments qu’en travaillant pour la mission. Mais nous ne

pouvions pas toujours faire vivre toute une communauté

qui se développait. Il fallait aider l’Indien à se suffire

à lui-même. Nous voulions aussi qu’il fasse vivre non

seulement sa famille, mais son Eglise et son école.

L’agriculture devait l’aider à atteindre ce but. C’est

l’enseignement que l’apôtre Paul donnait aux chrétiens

de Thessalonique: « Nous vous exhortons à vous occuper

» de vos propres affaires, à travailler de vos mains, en

» sorte que vous vous conduisiez honnêtement, et que vous

» n’ayez besoin de personne.» (I Thessaloniciens 4 : 11-12.)

» Ailleurs, la civilisation de l’homme blanc est bien

connue. Non sans raison, l’Indien est soupçonneux. Les

avantages qu’offre la civilisation ne sont pas toujours

heureux. A moins d’enseigner à l’Indien la voie chrétienne

dans laquelle il pourra se développer, la civilisation seule

risque fort de ne faire de lui qu’un misérable imitateur

lu Blanc dans ses plus médiocres habitudes. »

Mon interlocuteur fut troublé quand je lui racontai

comment l’un de nos sympathiques Indiens avait été

dévoyé et finalement perdu au contact de la civilisation.

Mais il y avait encore un autre aspect de la question

que je devais lui faire connaître.

— Nos Indiens, continuai-je, ont entendu parler d’au­

tres Indiens vivant plus près de la civilisation et dont les

terres sont passées entre les mains des colons blancs. Ils

en concluent que de toute façon, tôt ou tard, le Blanc

viendra prendre leurs terres. Pourquoi donc travailler

péniblement ? Ne vaut-il pas mieux travailler le moins

possible, s’enivrer et vivre au jour le jour ?...

» Lorsque mon attention fut attirée par ce problème, je

montai à Quito et commençai les démarches pour obtenir

en faveur des Indiens un droit à leurs terres. La grande

distance entre les terres de la jungle et la capitale rendait

nos démarches difficiles. Mais aujourd’hui trente-cinq

JOURS SPÉCIAUX À MACUMA

279

Jivaros possèdent une quarantaine d’hectares chacun.

D’abord ils se méfièrent de moi. Une quarantaine d’hec­

tares, cela ne leur paraissait pas considérable. N’avaient-

ils pas toute la jungle pour eux ? Ils avaient l’impression

d’être à l’étroit.

» Mais peu à peu ils comprirent que cette terre serait

à eux pendant les années à venir et qu’ils seraient assurés

de liberté, eux et leurs enfants. Ils peuvent maintenant

fièrement lever la tête devant les autres Indiens.

» Aussi — et ce fut ma conclusion — j’espère vous avoir

montré avec clarté que l’agriculture n’est pas pour le

missionnaire une perte de temps, mais, dans certains pays,

une activité nécessaire au développement du peuple, et

par conséquent aussi de l’Eglise. »

Maintenant, beaucoup de nos journées se passent à

écouter les Indiens nous conter leurs difficultés et à les

conseiller. Meurtres et complots de vengeance ne sont plu

les sujets principaux de leurs conversations. Il est rai

qu’ils viennent demander conseil pour leurs guerrei

comme autrefois. Maintenant, quand ils comptent sur

leurs doigts, ce n’est plus pour énumérer les membres de

leur famille qui ont été tués. C’est bien plutôt pour compter

ceux qui sont devenus *Tius Shuaras.* Et ils nous racontent

leurs victoires et leurs défaites dans leur vie chrétienne.

Quoique n’étant plus susceptibles de succomber à la

tentation de tuer, ils craignent encore le sorcier. Ainsi,

Canusa est venu nous trouver un jour et nous a présenté

ses problèmes.

— Il y a longtemps que ma femme est devenue chré­

tienne, lorsque Turuti (Dorothée Walker) était ici. Puis

mon petit garçon fut sauvé et me parla de Dieu. Je savais

depuis longtemps que je devais devenir chrétien, moi

aussi, mais je ne le pouvais pas. Mon père était-il chrétien ?

Nous a-t-il parlé de Dieu quand nous étions jeunes ?

M’a-t-il envoyé à l’école ? J’étais déjà marié et trop âgé

280

AU PAYS DES JIVAROS

quand les missionnaires ouvrirent les premières écoles ici

à Macuma. Comment pouvais-je devenir enfant de Dieu ?

Mais, après avoir entendu la Parole de Dieu qu’appor­

taient les missionnaires, aussi bien que ma femme et mon

fils, je devins chrétien, moi aussi.

Canusa s’arrêta, vaincu par l’émotion à la pensée de

ce qu’il allait me dire. Je savais qu’il avait désiré être

baptisé, mais il ne l’avait pas été. J’allais peut-être savoir

pourquoi.

— Il y a un vieux sorcier qui soignait notre famille,

continua-t-il. Avant de devenir chrétien, j’allais vers lui,

mais il ne m’aidait pas. Alors je suis allé voir votre femme.

Elle m’a fait des piqûres et je me suis senti mieux. Et je

devins chrétien. Mais, après ma conversion, mon état

empira au lieu de s’améliorer. Je ne pouvais comprendre

'ourquoi. Alors je n’ai plus prié Dieu, et je suis retourné

hez le sorcier. Je lui demandai:

— Pourquoi m'as-tu maudit ?

» — Ce n’est pas moi qui t’ai maudit, mais un autre

sorcier habitant sur les bords de la Macuma inférieure,

dit le vieillard.

» Depuis qu’il m'a parlé ainsi, je ne peux plus prier,

je ne peux plus avoir confiance en Dieu. Et je suis de plus

en plus mal.

» Les mauvais esprits me suivent et me parlent toujours.

Je les entends dans la voix du hibou, quand je chasse les

perdrix, le soir; je les entends me parler par l’oiseau

*pangu* quand je traverse la forêt. Même dans mon som­

meil, les démons viennent me dire que je vais mourir.

Alors, étendu sur mon lit, je reste éveillé et je demande

comment me débarrasser de ce sortilège. Et j’ai tout le

temps mal à la tête.

» Dernièrement, j’ai rêvé qu’un troupeau de taureaux

furieux me poursuivaient. Ils allaient me tuer. Alors un

homme est venu et m’a dit:

JOURS SPÈCIAUX À MACUMA

281

» — Je suis le Christ: donne-moi la main et crois en moi.

» Je sais que Dieu me parlait, mais je ne peux plus Lui

parler aussi longtemps que ce sorcier me maudit. Si j’étais

vraiment enfant de Dieu, je ne serais pas maudit. Mais,

parce que je suis toujours malade, je me demande si Dieu

m’a sauvé. Peut-être m’a-t-il pardonné. Ma femme prie

pour moi, mais moi je ne peux pas prier et je sais que je

suis maudit. »

Il me regardait avec anxiété.

— Nous devons nous débarrasser de ce sorcier qui me

maudit. Catani n’est-il pas en prison ? Ne peux-tu pas

mettre notre ennemi, le sorcier, en prison lui aussi ?

— Tu n’as pas besoin de faire quoi que ce soit à ce

sorcier, lui dis-je. Beaucoup de *Tius Shuaras* sont malades.

mais cela ne veut pas dire que les sorciers sont plus puis­

sants que Dieu. Dieu peut te guérir, mais II veut que tu

L’aimes et que tu te confies à Lui, même dans la maladie.

C’est la meilleure façon de vaincre les mauvais esprits.

Les yeux de Canusa se posèrent sur les miens.

— Prie pour moi, Panchu, supplia-t-il.

Canusa rentra chez lui, oscillant encore entre la foi en

Dieu et la crainte du sorcier. Nous éprouvions de la

tristesse pour lui dans son malheur. Mais nous étions

édifiés de le voir lutter ainsi. Avant que l’Evangile lût

apporté à ces gens, la *shuartica* avait toujours le dessus.

Nous avions maintenant la preuve que la puissance de

Dieu était à l’œuvre. Et nous avons prié pour qu’elle

remporte la victoire chez cet homme.

□ □ □

Chaque année, il y a quelques jours très spéciaux entre

la fermeture des écoles et le commencement du trimestre

suivant. A cette époque, les chrétiens jivaros des sept

Eglises de la région Macuma, Cangaimi et Cumai se

rassemblent. 11 y a des Indiens venant de lieux éloignés;

282

AU PAYS DES JIVAROS

ils étaient autrefois séparés non seulement par la distance,

mais par des haines farouches. Ils sont maintenant réunis

dans l’amour de Dieu.

Ils viennent non pour se livrer aux orgies et aux ivresses

de la fête de la *tsantsa,* comme autrefois, non pour se racon­

ter les uns aux autres les détails horribles de leurs derniers

raids meurtriers, mais pour assister à ce qu’ils appellent

le « grand festin du Seigneur », la conférence biblique

régionale.

Pour nous, ces conférences sont toujours l’étonnant

accomplissement des rêves que nous faisions autrefois,

pendant nos années de lutte pour apprendre la langue

et de tournées à travers la jungle, devant l’hostilité ouverte

et les menaces.

La conférence de 1960 eut lieu dans la chapelle en

bambou de l’avant-poste de Cumai, sur les bords du large

fleuve Pastaza. Plus de cent vingt Jivaros avaient parcouru

oéniblement, pendant de longues heures, les pistes boueuses

le la jungle pour s’y rendre. Marie, Barbara et moi étions

>artis à l’avance pour Cumai, et nous étions prêts pour

1e moment palpitant de leur arrivée.

Marie écrivit ceci, plus tard, à des amis:

« J’étais au bord du fleuve avec plusieurs Jivaros de

Cumai, observant Frank qui faisait la navette avec son

hors-bord pour amener des Indiens de ce côté-ci du

fleuve; Wichur, le chrétien responsable de Cumai, l’aidait.

Une vieille femme jivaro, édentée, à côté de moi, secouait

la tête, incrédule.

» — Sont-ils de véritables Indiens de Dieu ? me de-

manda-t-elle.

» Je fis signe que oui.

» — Lorsque j’étais jeune, dit-elle, tant d’indiens

» auraient traversé le fleuve pour une guerre ou pour

» une fête de *tsantsa.* Rien d’autre n’aurait pu les amener

» ici !

JOURS SPÉCIAUX À MÀCUMA

283

» Elle se mit à rire d’une voix rauque et s’accroupit sur

les rochers. »

Cette nuit-là, dans la grande chapelle de style jivaro,

plus de deux cents Indiens, y compris les hôtes de Cumai,

se serrèrent sur les bancs de bois grossiers et remplirent

tout l’espace autour de l’estrade.

Sur le mur, derrière la chaire, on pouvait lire en jivaro:

« Serai-je le même en repartant ? »

Juste avant le service, un vieux et fier guerrier jivaro

entra avec dignité, jeta un regard furieux sur cette ins­

cription et, se tournant vers ceux qui commençaient à

remplir les bancs, déclara:

— Beaucoup de ces Indiens qui arrivent ne sont-ils pas

mes vieux ennemis ? Si Tsantiacu vient, pourrai-je sup­

porter sa vue ? Non ! Nous avons trop souvent essayé de

nous tuer mutuellement. Resterions-nous paisiblement assis

ensemble, maintenant ? Non, je ne veux pas changer. Je

serai le même en repartant !

Remettant son fusil à l’épaule, il repartit dans la nuit.

Les autres Jivaros le regardèrent avec curiosité, souhaitant

qu’il changeât d’idée. Mais nul n’essaya de le retenir et

nul ne se soucia de le suivre.

De même que leurs pères avaient travaillé pendant une

année pour avoir de quoi manger lors d’une fête de *tsantsa,*

de même ces chrétiens jivaros de Cumai avaient agrandi

leurs jardins pour produire davantage de manioc, de plan­

tain, de riz et de haricots. Ils avaient aussi tué beaucoup

de cochons, qui seraient le régal suprême.

Cela nous réjouissait d’entendre les Indiens déclarer

au moment des témoignages:

— Nous ne sommes pas venus ici pour nous remplir

l’estomac de bonne viande de porc des Jivaros de Cumai.

Puisque nous sommes nés de nouveau, nous sommes venus

pour nourrir nos âmes de la Parole de Dieu, afin de

repartir chez nous meilleurs chrétiens.

284

AU PAYS DES JIVAROS

Chaque matin, alors que le soleil levant changeait la

noirceur de la jungle en vert et en or, Wichur sonnait

du cor pour appeler à la prière. Nous chantions tous un

cantique, puis nous nous divisions en quatre groupes pour

l’heure de la prière matinale, un groupe occupant la rive

rocheuse et escarpée du fleuve, un autre la chapelle, un

troisième la cour, et le dernier la hutte toute proche qui

servait de cuisine. Ensuite, on se rassemblait pour l’étude de

la Bible et pour entendre les rapports des différentes Eglises.

Cette année-là, il y eut non seulement les rapports de

Macuma, de Cangaimi et de Cumai, où nous avions, nous,

missionnaires, concentré nos efforts, mais aussi ceux de

quatre groupes de croyants qui étaient le résultat des

efforts d’évangélisation des Indiens eux-mêmes. La nou­

velle du changement de vie des *Tins Shuaras* s’était

répandue à travers la jungle.

— Ces chrétiens ne tuent plus, disaient les autres

ndiens. Ils ne s’enivrent plus et ne parlent plus mal.

1s vivent heureux et paisibles. Ce serait agréable d’être

comme eux.

Un de nos écoliers, venu à Macuma des bords du fleuve

Cusutca, retourna chez lui, raconta l’Evangile et, un à un,

ses parents devinrent chrétiens, y compris la mère de

*Grands Yeux.* Ils rejetèrent leurs pots de *chic ha* et oubliè­

rent leurs vieilles haines. Ils construisirent bientôt leur

propre chapelle et commencèrent à tenir des réunions

régulières, le dimanche et le mercredi.

Un des oncles du garçon apprit à prêcher, lui aussi.

Partout où il allait, il parlait du salut. Un jour, alors

qu’il rendait visite à des parents, loin de là, au bord du

Tuwientsa, affluent du Cusutca, il vit qu’eux aussi

voulaient devenir chrétiens. Un autre ancien élève de

notre école de Macuma leur avait déjà parlé de la Bible.

L’oncle les encouragea à devenir chrétiens et à construire

leur chapelle. Deux autres Eglises se formèrent peu à peu

JOURS SPECIAUX À MACUMA

285

au même moment et aussi grâce aux efforts de nos

chrétiens, l’une entre Macuma et Cumai et l’autre entre

Macuma et Cangaimi. Ces Eglises indigènes suivaient

l’exemple de Macuma pour l’organisation et l’activité.

Nous avons été frappés, en entendant les rapports, de

la façon dont les Jivaros discutaient les questions avec

calme et raison. Ils respectaient les opinions des autres.

Personne ne se mettait plus en colère.

Un problème souvent discuté à la conférence était

celui-ci: comment encourager davantage de gens à se

faire baptiser ? Autrefois, beaucoup avaient désiré l’être

avant d’en comprendre le sens. C’est pourquoi la première

conférence avait fixé les conditions préalables au baptême:

1. Faire profession de foi en Christ (ce qui signifiait pour

les Jivaros bavards non seulement une déclaration

verbale, mais une vraie foi du cœur).

1. Abandonner la sorcellerie (pour ces chrétiens de la

jungle, la sorcellerie représente la puissance du Diable

et ne peut aller de pair avec la foi en Dieu).

1. Rendre témoignage aux autres Indiens qui ne sont pas

chrétiens (un Jivaro qui a honte de parler de Dieu ne

peut pas être un véritable chrétien).

1. Assister régulièrement aux services religieux (un

chrétien ne peut pas négliger la principale source de

connaissance de la Bible).

1. Abandonner complètement l’habitude de boire (puisque

l’ivrognerie produit tant de miseres, elle ne peut etre

tolérée).

1. Rendre grâces à Dieu avant les repas (ne soyez pas

comme un chien, ne volez pas votre nourriture a Dieu).

1. Ne dites pas de mensonges ou d’histoires inexactes, ne

rapportez pas (le mensonge est un fait du Diable; un

chrétien est différent).

286

AU PAYS DES JIVAROS

8. Ne prenez pas plusieurs femmes après être devenu

chrétien (si vous aviez plusieurs femmes quand vous

êtes devenu chrétien, ne renvoyez pas les autres; n’en

faites pas des prostituées ; mais, si vous n’en aviez

qu'une, n’en prenez pas d’autres).

La décision à prendre quant au baptême d’un homme

ayant plusieurs femmes lorsqu’il est devenu chrétien était

particulièrement compliquée. Un comité de neuf Indiens

appartenant à des groupes différents établit un règlement.

D’un commun accord, ils décidèrent qu’un homme ayant

plus d’une femme ne pourrait être baptisé. Bien que n’étant

pas tous de cet avis, nous, les missionnaires, nous avons

respecté le droit des Indiens de décider ce qui était le

meilleur pour leur peuple.

La situation de Wichur était particulière. Quand il

'ffirma pour la première fois sa foi en Christ, il vivait

zec deux femmes. Un de ses neveux courtisa secrètement

seconde femme. Quand Wichur découvrit cela, il entra

ans une violente colère et jura de n’avoir aucun repos

cant qu’il n’aurait pas tué son neveu.

Lorsque le bruit courut qu’il organisait une chasse à

l’homme, un groupe de chrétiens de Macuma vint le voir.

Ils lui firent remarquer que Dieu avait peut-être un but

en permettant ce malheur. Ils lui demandèrent s’il avait

prié Dieu de le diriger, et il reconnut ne l’avoir pas fait.

lis prièrent avec lui, lui signalant sa faute. Wichur,

baissant la tête, reconnut que c’était peut-être ainsi que

Dieu voulait l’empêcher de vivre avec deux femmes. Il

promit de décommander la chasse à l’homme. En fin

de compte, Wichur fut baptisé et devint un membre

responsable de l’Eglise de Cumai.

L’absence de chrétiens *atshuaras* à la conférence mit

une note triste. Aucun d’entre eux n’était jamais venu.

11 n’y avait pas d’Eglise établie parmi eux.

JOURS SPÉCIAUX À MACUMA

287

Nous fûmes pourtant pleins d’espoir en écoutant le

rapport de Wampiu sur une de ses récentes visites chez

eux. Il avait passé une grande partie de son temps chez

Tucupe.

— Tucupe est mon ami, dit-il en souriant. Bien qu’il

ait tué plus de vingt personnes, parmi lesquelles certains

de mes parents, il est maintenant comme un frère pour

moi. Christ a changé son cœur, comme il a changé le mien.

Son rapport sur Tsantiacu n’était pas aussi favorable.

» — Tsantiacu et Shuunta ne suivent pas Dieu comme

le fait Tucupe. Ils ne sont pas heureux, parce qu’ils ont

envoyé d’autres *Atshuaras* venger la mort de leur neveu.

Ils n’ont pas tué eux-mêmes, mais ils ont commandé à

d’autres de le faire. Ils ont désobéi à Dieu et ils le savent.

Beaucoup, chez Tsantiacu, ont prié et confessé leurs

péchés, mais ces deux hommes sont restés assis sur leur

*outanga* et n’ont rien dit. Ils regardaient par terre. Nous

n’étions pas en colère contre eux, mais nous étions triste

pour eux. N’oubliez pas qu’ils sont faibles, parce qu’il

n’ont pas d’église comme nous.

L’auditoire approuva de la tête et de la voix. Marie et

moi partagions le même avis. Il est très difficile à des

convertis de devenir des chrétiens solides s’ils manquent

d’un enseignement biblique régulier et de constante com­

munion fraternelle.

Notre première réaction fut de regretter de n’avoir pas

les mêmes résultats jusqu’ici avec les *Atshuaras* qu’avec

les Jivaros.

Puis ma pensée me ramena à cette nuit autour du feu

de camp, lorsque Keith et moi avions fait notre premier

voyage d’exploration. Il nous avait alors semblé impos­

sible de voir le jour où les Jivaros rendraient visite aux

*Atshuaras* dans l’affection. Et cependant c’était arrivé,

comme Wampiu venait de le décrire. L’établissement,

dans l’avenir, d’une Eglise puissante n’était plus impossible.

288

AU PAYS DES JIVAROS

Avec l’aide de Dieu, nous avons réaffirmé notre volonté

de tendre vers ce but de toutes nos forces.

Au cours de la conférence, nous avons aussi considéré

l’avenir. Le plus grand besoin de toutes ces Eglises, c’était

bien la connaissance plus approfondie de la Bible, et la

capacité de la lire. Tranquillement, difficilement aussi.

ce travail se faisait. Dorothée Walker, avec Bill et Gladis

Gibson, avait établi récemment un centre jivaro pour

études bibliques à Sucua. Plusieurs chrétiens de notre

région y étaient allés, et notre travail de traduction de

la Bible avançait.

Nous pûmes aussi dévoiler à nos amis indiens notre

projet le plus enthousiasmant, celui de placer une centaine

de radios à transistors dans des foyers jivaros. Nous

attendions toujours du gouvernement l'autorisation de

faire les émissions à partir de Macuma. Mais, dans

l’intervalle, nos amis de la station de radio HCJB à Quito

nous offrirent de diffuser notre programme sur leurs

ondes, une demi-heure par jour. C'était un grand pas en

avant pour la propagation de l'Evangile chez les Indiens.

La bénédiction suprême de la conférence fut certaine­

ment le culte de Cène que nous eûmes avec nos frères et

sœurs jivaros. Les éléments de cette Sainte Cène furent

du jus de tomate et des morceaux de manioc cuits à

l’étuvée. Sous cette forme si humble, la représentation du

corps brisé et du sang versé de notre Seigneur était claire

et précieuse pour nous tous.

Un silence profond tomba sur l'assemblée lorsque les

responsables des différentes Eglises montèrent sur l’estrade.

Nous voyions là la preuve que le Saint-Esprit pouvait

conduire même des sauvages illettrés de la jungle à Le

connaître et à prêcher ses vérités. Ramon, le principal

ancien de l’Eglise de Macuma. prit place derrière la petite

table. Nous aurions souhaité avoir parmi nous les mission­

naires intrépides qui nous avaient précédés. Ils auraient

JOURS SPÉCIAUX À MACUMA

289

pu constater que leur travail long et patient, durant de

nombreuses années, avait produit des fruits.

Ramon avait vécu tout cela. Il avait vu la première

lueur de l’Evangile pénétrer les ténèbres de la jungle et

se répandre sur les collines élevées, puis traverser les

fleuves pour changer la vie de son peuple. Il était allé

à l’école de Mmc Oison, lorsque cette femme courageuse,

pour servir le Seigneur, vivait dans une simple hutte

d’indiens. Comme guide et porteur, il avait parcouru à

pied la piste avec Ernest Johnson qui se déplaçait sans

cesse, indifférent aux dangers et aux tribulations, pour

répandre la Parole de Dieu. Il avait aidé Ernest à défricher

le sol, à couper les premiers arbres pour la construction

de la station missionnaire de Macuma. Il savait par expé­

rience ce que c’était que de créer une station missionnaire

dans la jungle inhospitalière, et il savait aussi qu’un

missionnaire doit affronter l’hostilité et le ridicule dt

ceux qui ne connaissent pas le Seigneur. Plus tard, lorsqu

Christ eut changé son propre cœur et lui eut donné l’assu

rance de la vie éternelle, il comprit pourquoi ces premiers

missionnaires avaient tenu bon au cours de ces années

en apparence improductives.

Lorsque nous avons vu Ramon verser le jus rouge dans

des tasses de poterie grossière, lorsque nous avons entendu

sa prière de reconnaissance pour le sang versé du Christ,

nous étions conscients de la présence immédiate de Dieu.

Et c’est à Lui que montait notre reconnaissance,

car nous savions bien que c’était Lui qui avait changé

le cœur et la vie de ces anciens chasseurs de têtes

pour faire d’eux des *témoins de Jésus-Christ* et

établir dans ces régions *son Eglise.*

GLOSSAIRE

*Aiju :* commerçant en peaux de porcs.

*Ambato :* ville dans la montagne au centre de l’Equateur.

*Antri:* jeune veuve atshuara protégée par Tsantiacu.

*Atshuaras :* tribu indienne vivant dans l’Equateur du Sud-

Est, parlant un dialecte jivaro et ennemie des Jivaros.

*Aucas :* tribu d’indiens sauvages vivant dans l’Equateur

du Nord. Ils ont tué cinq missionnaires à Palm Beach.

*Cajecai:* ancien écolier de Macuma qui, attiré par de

l’argent facile à gagner, s’enfuit vers la côte et

disparut.

*Cangaimi:* station missionnaire à environ 25 km. au sud

de Macuma, sur le fleuve Cangaimi.

*Camusa:* Jivaro de Macuma, hésitant entre la sorcellerie

et le christianisme. Chef jivaro.

*Capitu :* frère du grand Saantu.

*Casent:* fils d’Uyungara ayant survécu à un accident.

*Catani:* chef jivaro et sorcier, principal ennemi de Tsan­

tiacu.

*Chiip :* Atshuara vivant près de Tsantiacu.

*Chicha:* mot espagnol désignant une boisson de ménage

faite de manioc fermenté.

*Chingasu:* femme de Chumpi, mère de Wampiu, qui

enseignait avec efficacité l’Evangile aux femmes.

292

AU PAYS DES JIVAROS

*Chiriapia:* Atshuara dont la tête fut coupée et rapetissée

par les Jivaros, lors d’un raid meurtrier.

*Chumpi:* le jeune mari de Chingasu.

*Copataza:* rivière au nord et à l’est de Macuma se jetant

dans la Pastaza.

*Cumai:* premier avant-poste de la mission, à 16 km.

environ au nord de Macuma.

*Curaray :* fleuve sur les rives duquel cinq missionnaires

furent tués par les Aucas.

*Cusutca:* église construite par les Indiens dans le bassin

du fleuve Cusutca.

*Cutanga:* tabouret sculpté, à deux pieds, pièce importante

du mobilier.

*Monts-Cutucu :* chaîne de montagnes, à l’est des Andes,

visibles de Macuma.

*Ekenta:* quartier des femmes dans une maison jivaro.

*Icain:* Jivaro qui devint chrétien, fris- du grand Saantu.

*Itipi:* jupe que portent les hommes jivaros.

*Jeencham:* nom jivaro pour chauve-souris. Indien qui

expliquait la sorcellerie et qui prit part au premier

voyage chez les Atshuaras. Père de Tsapacu.

*Jimpicti:* un des cinq premiers convertis jivaros, fils de

Washicta.

*Jintachi:* Jivaro de Cangaimi qui s’opposa à la construc­

tion de la piste d’atterrissage.

*Jisma:* Jivaro de Cangaimi, blessé par la chute d’un arbre.

*Jivaros:* tribu d’indiens vivant en Equateur oriental,

ennemis des Atshuaras. Jivaros est, pour eux, un

nom espagnol; ils se nomment Shuaras.

*]ua:* écolier qui épousa Tsapacu, fille de Jeencham.

*Juani:* jeune femme dont le bébé naquit au dispensaire

de Macuma.

GLOSSAIRE

293

*Juang:* beau-frère de Nawich, tué par Uyungara.

*Huasaga :* fleuve traversant le pays des Atshuaras.

*Macas :* capitale provinciale dans la jungle de l’Equateur.

*Macuma :* station de la mission dans la jungle, sur les rives

du fleuve Macuma; fut plus tard une base des avant-

postes de la mission.

*Maicua:* drogue bue par les sorciers pour provoquer des

visions et des hallucinations.

*Marnais a :* une des premières filles jivaros baptisées, fille

de Puanshira.

*Mamatu :* première chrétienne atshuara.

*Mangash :* Jivaro de Macuma; fut blessé par Tsantiacu.

*Masuinga:* femme malade d’Uyungara; devint chrétienne

avant de mourir.

*Mayacu :* Jivaro chrétien de Cangaimi.

*Mayapruwa :* jeune fils de Tucupe, l’Atshuara qui devint

chrétien.

*Mura Shuara:* littéralement «le peuple des collines».

*Maicta:* Jivaro de Macuma qui raconta l’histoire du der­

nier raid meurtrier et de la dernière chasse aux têtes

auxquels il prit part dans la région de Macuma.

*Mantar:* pierre porte-bonheur placée dans les jardins

jivaros pour faire pousser les récoltes.

*Materna:* boisson narcotique employée par- des sorciers

pour provoquer des visions et des hallucinations.

*Mawich:* Jivaro qui complota contre son propre gendre

et le tua.

*Oriente :* jungles de l’Equateur oriental.

*Paani:* poisson appelé parfois le poisson mangeur

d’hommes.

*Panchu:* nom donné à Frank Drown par les Jivaros.

294

AU PAYS DES JIVAROS

*P an gu* ; petit oiseau de la jungle qui produit un son

particulier désagréable aux Jivaros.

*Pastaza:* grand fleuve coulant de Shell Mera vers le

sud-est, après Cumai.

*Pinta:* maladie qui cause la décoloration de la peau.

*Pitur:* Jivaro qui conduisit les missionnaires lors de leur

premier voyage chez les Atshuaras.

*Puanshira :* père de Mamaisa.

*Quichuas :* importante tribu d’indiens vivant dans les

Andes et dans les jungles nordiques de l’Equateur.

*Ramon :* chef des anciens de l’Eglise à Macuma.

*Shuaras :* Indiens.

*Le grand Saantu :* sorcier, frère de Capitu.

*Le petit Saantu :* Jivaro qui prit part au premier voyage

chez les Atshuaras; aucune parenté avec le grand

Saantu.

*Shuartica:* ensemble des usages et des coutumes des

Jivaros, non chrétiens.

*Shuni:* punaise qui mange le bois.

*Shuunta:* neveu de Tsantiacu, jeune guerrier et sorcier.

*Sua:* arbre de la jungle dont le fruit donne une teinture

employée pour noircir le corps et se camoufler pour

la chasse ou la guerre.

*Sucua:* ville de la jungle au sud de Macas, où fut établie

la première station missionnaire, il y a de nombreuses

années.

*Tatsemai:* fille de Catani, à l’école à Macuma.

*Tucupe:* père de Mayapruwa, membre de la maison de

Tsantiacu.

*Taisha:* chef jivaro vivant en bordure du *no maris land.*

GLOSSAIRE

295

*Tangamash:* quartier des hommes dans une maison jivaro.

Aussi, nom d’un Jivaro qui participa au premier

voyage chez les Atshuaras.

*Tayujinta :* Atshuara vivant avec Tsantiacu.

*Tikismamtaicawaru :* signifie littéralement « quelqu’un qui

fléchit les genoux », expression atshuara pour dési­

gner celui qui est devenu chrétien.

*Timas :* chef atshuara hostile qui avait formé le plan de

tuer les missionnaires.

*Tius Shuara:* désigne un chrétien, celui qui est devenu

Indien de Dieu.

*Tirisa:* une des premières jeunes écolières baptisées.

*Tius Shuartica :* coutume chrétienne.

*Tiwi:* écolier qui trompa Ernest Johnson et aida à tuer

le gendre de Nawich.

*Tsaangu:* breuvage des feuilles de tabac que boivent les

sorciers pour provoquer des visions et des hallucina­

tions.

*Tsamaraing:* jeune prédicateur jivaro qui fut mordu par

un serpent et qui guérit. Fils du chef Washicta.

*Tsantiacu:* chef atshuara, longtemps ennemi de Catani,

touché par le christianisme, mais réticent.

*Tsantsa:* tête rapetissée d’un ennemi, qui devient un

talisman de puissance et de-force pour son possesseur.

*Tsapacu:* jeune écolière de Macuma et jeune épouse de

Jua, fille de Jeencham.

*Tserempu:* écolier de Macuma qui devint chrétien.

*Tsetsempu :* mère de *Grands Yeux.*

*Tsungi:* jeune Jivaro qui devint chrétien; mari de Juani.

*Tuitsa:* hôte jivaro à la première visite de missionnaires

à Cangaimi.

296

AU PAYS DES JIVAROS

*Upano :* grand fleuve partant des Andes orientales et

coulant plus loin que Macas et Sucua.

*Uyungara:* tueur jivaro de Macuma qui prit fidèlement

soin de-sa femme jusqu’à sa mort; mari de Masuinga,

père de Casent et de Washapa.

*Wachapa:* jeune fils d’Uyungara, qui venait à l’école de

la mission.

*Wampiu:* brillant élève de l’école de Macuma, qui devint

prédicateur; fils d’un premier mariage de Chingasu.

*Washicta:* chef patriarche qui avait neuf fils, parmi les­

quels Tsamaraing et Jimpicti.

*Wichur:* Jivaro de Cumai, qui devint prédicateur à

Macuma.

*Yuwientsa :* Eglise entre Macuma et Cangaimi, sur le

fleuve Uwientsa.

**Imprimé en Suisse**

TABLE DES MATIERES

Avant-propos 7

1. Préparation pour la mission 9
2. Scorpions et vampires 21
3. Espoir perdu 30
4. Retour à la civilisation 47
5. Débuts à Macuma 53
6. Seuls sur la station 77

Vil Là où Christ n’a pas été nommé .... 93

VIII Nouvelles créatures en Christ 114

IX Médecins missionnaires 12!

1. Les arbres fatals de Cangaimi 141
2. Une brèche dans le mur 156
3. Une voix venant du ciel 168
4. La porte ouverte 176
5. La *Shuartica* commence à chanceler ... 198
6. Témoignage du Saint-Esprit 228
7. La mise à l’épreuve de Tsantiacu .... 245
8. Jours spéciaux à Macuma 267

Glossaire 291

**ACHEVÉ D’IMPRIMER**

**EN DÉCEMBRE 1975**

**SUR LES PRESSES DE**

l’imprimerie **TYPOFFSET**

**À LA CHAUX-DE-FONDS**

(suisse)

**1975-4000**

LISTE DES OUVRAGES DES ÉDITIONS G. M.

LA PAIX AVEC DIEU *Billy Grabam*

LE SECRET DU BONHEUR *Billy Grabam*

LA RÉPONSE A NOS PROBLÈMES *Billy Grabam*

UN MONDE EN FLAMMES *Billy Grabam*

DIEU N’EST PAS LOIN *Billy Grabam*

FUITE» Messages de L’Heure de la Décision *Billy Grabam*

JEUNESSE, Messages de L’Heure de la Décision *Billy Grabam*

TRACTS de Billy Graham, Nos i à 20

MISSION RENOUVELÉE *J. et M. Blandenier,* >4. *Heiniger et* II7. *Scbultbess*

SOUFFLE DE VIE — L’histoire de la Mission du Ruanda . . . *Patricia St John*

DE TOUTE TRIBU ET DE TOUTE LANGUE *Etbel Emily Wallis et Mary Angela Bennett*

AU PAYS DES JIVAROS *Frank et Marie Drown*

COUREZ AVANT LA NUIT 1F. *Harold Fuller*

LA MISSION DE L’ÉGLISE DANS LE MONDE *Harold Undsell*

PAGES CHOISIES *Adolphe Monod*

LES ADIEUX *Adolphe Monod*

SOUVIENS-TOI *Engine Bersier*

L’AVENTURE DE LA FOI, biographie de Hudson Taylor . . . *Howard Taylor*

PRIÈRES *O. Hallesby*

PASSION POUR L’EXTRAORDINAIRE

(Edition Union Missionnaire d’Outre-Mcr) *Leslie T. Lyall*

TOUS UN EN CHRIST *Divers auteurs*

LA PASSION DES AMES *D' Oswald Smith*

TÉMOIGNAGES *Divers auteurs*

A TOUTE CRÉATURE *Bootb, Coillard, Studd, Tay’*

JÉSUS HT ROUTE AVEC LUI - Léonard BRÉCHET C.-L. *de Benoit*

PARDONNE-LEUR *J- E. Church*

ÉPOPÉE AU CONGO *David W. Truby*

LE SAINT-ESPRIT *Gustave Tophel*

LA PAGE IMPRIMÉE *Geory Verwer*

En vente chez votre libraire ou à l’une des adresses suivantes:

***FRANCE:* GROUPES MISSIONNAIRES DE FRANCE**

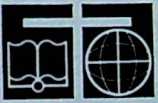
**36/rr, rue du Planet,7/zoo *Annemasst* (Haute-Savoie)**

***BELGIQUE:* DÉPÔT DES ÉDITIONS G.M.**

**247, avenue de la Reine, *1020 Bruxelles***

***SUISSE et* ÉDITIONS DES GROUPES MISSIONNAIRES**

***AUTRES PA YS: CH-2117 La C6te-aux-Fits* (Neuchâtel)**



**BO KM**

**PALM BtACH**

**AMCÀÿ;**

**Cangaimi**

**Sucua**

**OCEAN**

**PACIFIQUE**

o

^RA.JUNO-

• Com^r

Chupi

**ÉQUATEUR**

**AMERIQUE**

**DU SUD**

**EGLISE**

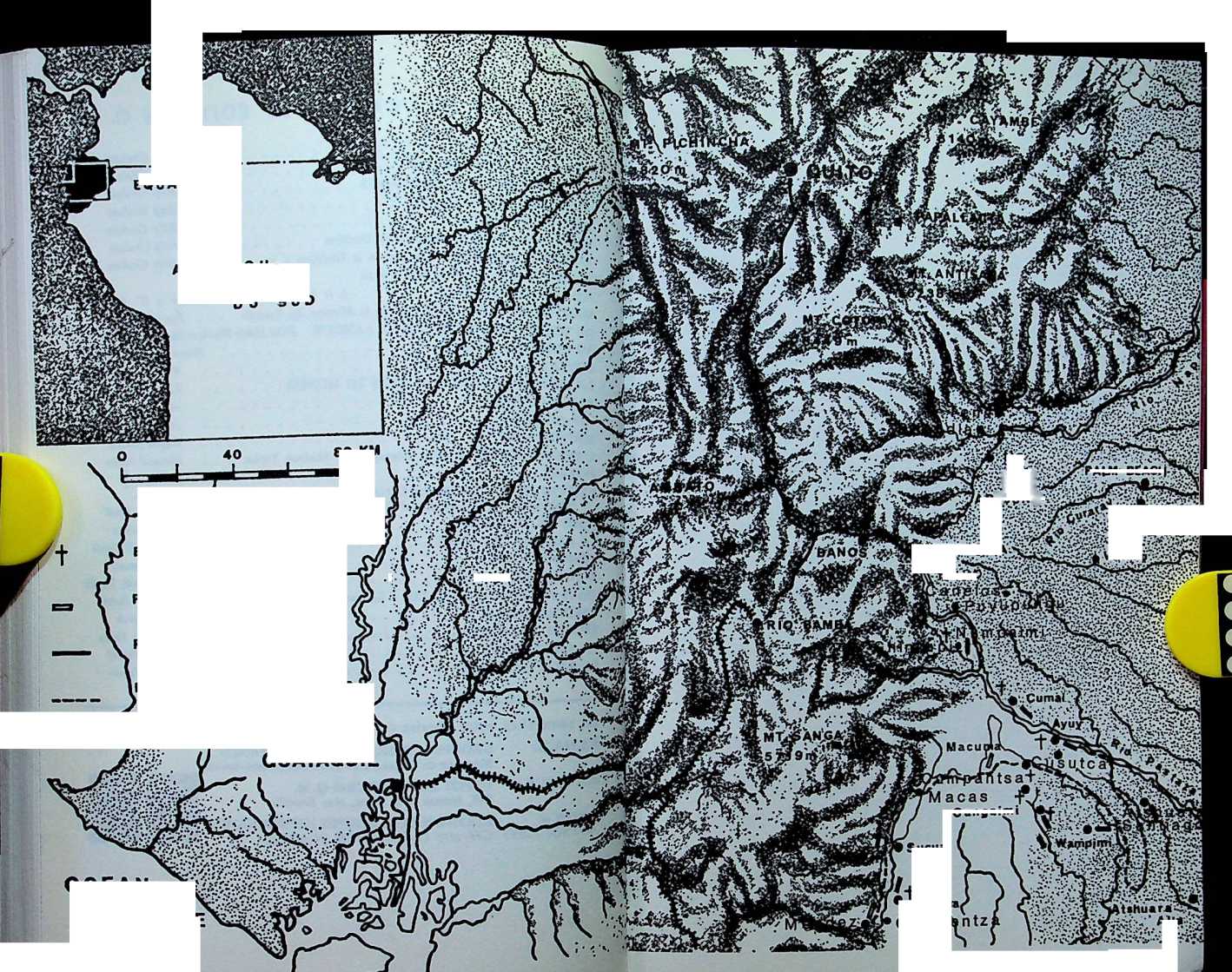
**PISTE AVION**

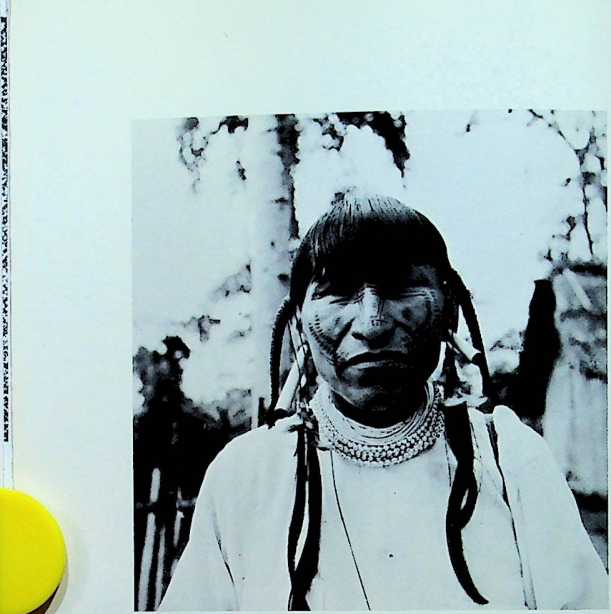
**ROUTE**

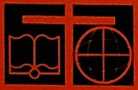
**PISTE**

**GUAYAQUIL**

yuUnç







BELGIQUE:



En vente chez votre libraire ou à l'une des adresses suivante

FRANCE: Groupes missionnaires de France

36ter,rue du Planet, 74100 Annemasse (Haute

Dépôt des Editions G.M.

247, avenue de la Reine, 1020 Bruxelles

Editions des Groupes missionnaires

•SE et

3ES P,